The background of the entire image is a close-up, textured view of a red brick wall. The bricks are arranged in a standard running bond pattern, with visible mortar lines. The color is a warm, reddish-brown hue.

# **Vivre ensemble à l'heure du coronavirus**

**Tamara Lobo**





# Vivre ensemble à l'heure du coronavirus

Énoncé de Master en architecture

11 janvier 2021

Par

**Tamara Lobo**

suivie par

Luca Pattaroni, Maître d'enseignement et de recherche, au Laboratoire de Sociologie urbaine, Professeur responsable de l'énoncé.

Jeffrey Huang, Professeur ordinaire, au Laboratoire de Media et Design, Directeur pédagogique de l'énoncé.

Frederick Chando Kim, Assistant-doctorant, au Laboratoire de Media et Design, Maître EPFL de l'énoncé.



## Résumé

Dans cet énoncé théorique de Master, nous avons cherché à répondre à la question de recherche suivante : de quelle manière des typologies de logement à élan collectif peuvent répondre à la crise sanitaire actuelle ?

Une première démarche consista à effectuer, dans le préambule ainsi que dans les chapitres premier et second, une généalogie des typologies de logement, s'étendant du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, sous l'angle de l'hygiénisme *et* du vivre ensemble. Il s'agissait de voir de quelle manière les typologies ont été influencées par les épidémies, l'hygiénisme et les mouvements de révolte de 68 ; soit en premier lieu comment s'est développée une vie communautaire axée sur les mesures d'hygiène au XIX<sup>e</sup> siècle, en deuxième lieu comment cette vie en communauté a pris de l'ampleur avec 68, et en troisième lieu comment celle-ci a évolué en vie en collectivité – ou vie en coopérative – dès le XXI<sup>e</sup> siècle.

En plus de fournir le contexte, cette généalogie avait pour but de présenter des typologies de logement à résonance hygiéniste, communautaire et collective pour que je puisse m'en inspirer dans le troisième et dernier chapitre – ainsi que dans mon projet de Master.

La seconde démarche consista, dans le chapitre trois, à décrire la Covid-19 et ses conséquences directes et indirectes sur notre vie quotidienne – qui nous menèrent à parler de nouvel hygiénisme –, puis à identifier, à travers des entretiens réalisés avec quatre personnes habitant dans des logements collectifs,

les avantages, l'organisation et les éléments importants d'une vie en collectivité.

Il convenait dès lors, en s'appuyant sur notre analyse des typologies ayant répondu aux problèmes d'hygiène durant le XIX<sup>e</sup> siècle en Suisse, sur celle des typologies ayant répondu aux aspirations de vie communautaire du mouvement 68 en Suisse, et sur celle des quatre entretiens, de montrer les bienfaits et avantages de la vie en collectivité durant des épidémies telles que la Covid-19.

Il a ainsi été possible de déterminer de quelle manière et sous quelles conditions ce mode d'habiter apparu au XXI<sup>e</sup> siècle peut apporter des réponses aux épidémies.

Je suis arrivée à la conclusion que la vie en collectivité permet à la fois de répondre d'une certaine façon aux mesures d'hygiène nécessaires dans la lutte contre la propagation du coronavirus et d'atténuer certaines des conséquences subsidiaires de ces mesures, soit principalement la difficulté à travailler chez soi et la perte de contacts sociaux.

Ce travail m'a amenée à affirmer que les logements collectifs, contrairement aux logements classiques, permettent de respecter une *distanciation physique*, tout en évitant de produire une *distanciation sociale*. Telle est la thèse de mon énoncé théorique de Master que je propose aux lectrices et lecteurs de découvrir à travers trois chapitres.

## Abstract

In this Master's theoretical statement, we have sought to answer the following research question: how can typologies of collective housing respond to the current health crisis?

A first step consisted in carrying out, in the preamble as well as in chapters one and two, a genealogy of housing typologies, extending from the 19<sup>th</sup> to the 21<sup>st</sup> century, from the point of view of hygiene *and* living together.

The aim was to see how the typologies were influenced by the epidemics, hygienism and revolt movements of '68; firstly how a community life has developed based on hygiene measures in the 19<sup>th</sup> century, secondly how this community life expanded with '68, and thirdly how it evolved into community life - or cooperative life - from the 21<sup>st</sup> century onwards.

In addition to providing context, this genealogy was intended to present housing typologies with hygienic, community and collective resonance so that I could draw inspiration from them in the third and final chapter - as well as in my Master's project.

The second approach consisted, in chapter three, in describing Covid-19 and its direct and indirect consequences on our daily life - which led us to talk about new hygienism - and then identified, through interviews with four people living in collective housing, the advantages, organization and important elements of living in a community.

Therefore, based on our analysis of the typologies that responded to hygiene problems during the nineteenth century

in Switzerland, of the typologies that responded to the aspirations for community living of the '68 movement in Switzerland, and of the four interviews, the aim was to show the benefits and advantages of living in a community during epidemics such as Covid-19.

It was thus possible to determine how, and under what conditions, this way of living in the 21<sup>st</sup> century can provide responses to epidemics.

I have come to the conclusion that living in the community makes it possible both to respond in some way to the hygiene measures necessary in the fight against the spread of the coronavirus and to reduce some of the subsidiary consequences of these measures, principally the difficulty of working at home and the loss of social contacts.

This work has led me to affirm that collective housing, unlike conventional housing, makes it possible to maintain a *physical distancing*, while avoiding creating *social distancing*. This is the thesis of my Master's theoretical statement which I propose to the readers to discover through three chapters.

## Remerciements

Mes remerciements s'adressent en premier lieu à Margaret. Ce travail n'aurait pu être mené à bien sans son aide précieuse et son soutien bienveillant. Merci à Carmine pour son œil précis. Et un merci tout particulier à Gabriel, pour son aide, son soutien, sa patience et sa présence aimante.

Je remercie mes parents, ma sœur, ainsi que toute ma famille et mes proches, pour leurs encouragements.

Toute ma reconnaissance va à Cyril, Julien, Laurent, Philippe et Monsieur Lecoultre pour m'avoir transmis leur passion.

Merci à toutes ces personnes d'avoir toujours cru en moi.

J'exprime ma gratitude à mon professeur Luca Pattaroni pour ses conseils avisés, ses précieuses connaissances, nos échanges enrichissants et le temps qu'il m'a consacré, ainsi qu'à mon professeur Jeffrey Huang pour ses conseils pertinents, son écoute et sa disponibilité.

Merci à Frederick Chando Kim pour ses conseils, et à l'ensemble des assistants du laboratoire de Media et Design pour leur disponibilité.

Je tiens à remercier Bruno Marchand de s'être intéressé à mon travail et de m'avoir partagé son savoir, et enfin Chantal Blanc, Véronique Botteron, Valentin Bourdon, Greg Bussien, Garance Clément, Marc Frochoux, Flavio Gorgone et Olivier Krumm pour leur temps et leur gentillesse.



## Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>21</b>
<b>Préambule Histoires des épidémies et de la peste.....</b>	<b>27</b>
Mise en scène .....	31
Les épidémies débutent avec la sédentarisation au Néolithique .....	31
Quelques épidémies graves dès l'Antiquité .....	32
Résurgences et nouvelles épidémies dès l'époque moderne .....	34
La peste .....	39
Caractéristiques de la peste .....	39
La peste noire traverse les continents et atteint la Suisse .....	42
Lutte contre le bacille Yersinia Pestis .....	43
La vie en société à l'époque de la peste noire .....	47
La peste noire, un vide dans les archives .....	47
La peste noire, entre entraide... ..	49
... et ségrégation .....	50
La quarantaine au temps de la peste noire .....	52
Influences sur le mode d'habiter .....	54
<b>Chapitre premier L'émergence d'une société hygiéniste ....</b>	<b>57</b>
L'histoire de l'hygiène .....	61

L'utilisation de l'eau et la fréquentation des bains durant l'Antiquité .....	62
L'hygiène sous l'ère chrétienne .....	63
Du XVI <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle, une période de transition.....	65
Apparition de l'eau et des salles de bain dès le XIX <sup>e</sup> siècle et... ..	67
... instauration en parallèle de mesures d'hygiène pour la santé publique .....	68
Premières douches et éducation de l'hygiène à l'école	71
Relation avec le logement au XIX <sup>e</sup> siècle .....	77
L'habitat, d'un lieu de protection à un symbole du statut social .....	77
Histoire sociale et hygiénisme .....	80
Politiques sociales et hygiénistes en Suisse.....	83
Politiques sociales et hygiénistes en Europe .....	85
Aménagements et rénovations des logements.....	87
Le socialisme utopique au XIX <sup>e</sup> siècle .....	90
Les typologies à résonance hygiéniste du XIX <sup>e</sup> siècle .....	93
Modèle rural et modèle aristocratique .....	93
Robert Owen, fondateur du mouvement coopératif au début du XIX <sup>e</sup> siècle .....	97
La cité Napoléon en 1851 .....	98
Le familistère par Fourier et Godin en 1871.....	101
Logements ouvriers par Franz Bernhard Meyer von Schauensee en 1852 .....	104
La Caserne locative en 1876 .....	106

La Cité Suchard en 1896 .....	109
La Cité économique par B. Lombard en 1877.....	112
Habitations populaires par Charles Barde à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle .....	115
Tuberculose et architecture .....	116
Conclusion .....	119
Conclusion du chapitre premier.....	121
<b>Chapitre II Arrivée de l'esprit communautaire et collectif dans le logement</b> .....	125
Débats et mouvements de révolte .....	129
Chronologie des mouvements de 1968.....	130
Bouleversements historiques conduisant aux révoltes .....	132
Nature des mouvements de révolte en Europe .....	140
Nature des mouvements de révolte en Suisse .....	141
Bref aperçu de l'évolution urbaine post-68 en Suisse	146
La vie en communauté au XX <sup>e</sup> siècle.....	149
Panorama des logements à la fin du XX <sup>e</sup> siècle .....	149
La vie en communauté en Suisse dans les années 68	153
Les typologies à résonance communautaire du XX <sup>e</sup> siècle .....	155
La vie en collectivité au XXI <sup>e</sup> siècle.....	179
Esprit de coopérative.....	181
Bref historique de la coopérative de logement en Suisse .....	183
La vie en coopérative.....	185

Vers un modèle coopératif plus répandu ? .....	189
Les typologies à résonance collective du XXI <sup>e</sup> siècle ..	190
Conclusion du chapitre deux.....	209
<b>Chapitre III Habitation de demain et distance sociale .....</b>	<b>211</b>
Un nouvel hygiénisme.....	215
Hygiène et urbanisme.....	216
La Covid-19 .....	218
La vie de tous les jours avec le nouveau virus .....	223
La vie en collectivité avec la Covid-19.....	229
Entraide.....	231
Contacts sociaux durant le confinement.....	232
Activités en commun pendant le confinement .....	240
Possibilité de quarantaine .....	242
Possibilité d’auto-confinement de la collectivité .....	243
Demain .....	245
Vivre ensemble et se sentir chez soi.....	246
Les espaces dans un logement collectif dans un contexte d’épidémie .....	247
Les prémices de typologies de l’avenir.....	287
Esquisse personnelle d’une typologie collective .....	312
Conclusion du chapitre trois .....	323
<b>Conclusion .....</b>	<b>325</b>
<b>Table des figures Bibliographie Annexe.....</b>	<b>331</b>
Table des figures .....	333
Bibliographie .....	339

Annexe .....	347
Annexe I .....	347
Annexe II .....	349
Annexe III .....	350



*À Gabriel*



*Tout groupe humain prend sa richesse dans la communication, l'entraide et la solidarité visant à un but commun : l'épanouissement de chacun dans le respect des différences.*

Françoise Dolto



# **Introduction**



« *L'architecture dépasse le simple acte de construire. C'est une manière d'être.* »

Aymen Karbia

Nous vivons une époque troublée. La pandémie de coronavirus ébranle le monde, impacte considérablement notre quotidien, met à mal notre économie et menace notre santé.

Parce qu'elle pousse à de longs confinements, à des quarantaines, et parce qu'elle nous impose une distanciation sociale – c'est-à-dire réduit nos contacts sociaux –, notre mode d'habiter et plus exactement notre logement revêtent une importance nouvelle. Nous sommes contraints de rester plus longtemps chez nous, de davantage partager notre espace de vie privée, de travailler à domicile, etc. Il en découle une nouvelle – et parfois difficile – organisation de la vie dans son logement.

C'est dans ce contexte inédit, par rapport à l'importance nouvelle qu'acquière les typologies de logement, que s'inscrit mon énoncé théorique de Master.

La situation actuelle m'a conduite à premièrement m'intéresser à l'histoire des épidémies, dont les Occidentaux – moi y comprise – ont passablement oublié l'existence, parce qu'ils en furent relativement épargnés ces dernières décennies ; ce jusqu'à nos jours et à la Covid-19. Cela constituera le préambule de mon travail. L'accent sera mis sur la peste, car cette dernière eut de lourdes conséquences sur la société, dont découle l'émergence de l'hygiénisme.

Dans le chapitre premier, il s'agira d'aborder la manière dont les épidémies ont été combattues, soit de se pencher sur l'hygiénisme apparu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle *grasso modo*.

Nous nous rendrons compte que les mesures hygiénistes étaient alors principalement centrées sur l'urbanisme et l'architecture, notamment sur les typologies de logement. Il sera donc pertinent de voir ensuite quelles typologies étaient proposées pour appliquer ces mesures.

Parallèlement, nous nous intéresserons à la vie en communauté de cette époque. Nous étudierons la manière que l'on avait de concevoir la vie en communauté et comment elle se traduisait dans les typologies.

Il sera montré que, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, la préoccupation principale était l'hygiène du fait de l'insalubrité des logements. Le communautarisme consistait alors principalement en la réponse de l'État et des industriels aux enjeux de l'hygiène et de la pénurie de logements abordables.

Dans un deuxième chapitre, nous explorerons tout d'abord le mouvement 68, ses révoltes et ses revendications, qui ont conduit à des changements de société importants qui se reflètent dans les typologies. En effet, l'une des aspirations du mouvement 68 était de vivre ensemble, de former des communautés relativement libertaires, au détriment souvent de l'hygiène. C'est en cette période que la colocation avec des membres autres que ceux de sa famille et que les différentes formes de squat sont apparues. S'est ainsi répandue une forme plus libre et mixte de vie communautaire, qui présentait néanmoins certains défauts, au premier chef celui de ne pas véritablement maintenir une sphère privée dans les logements. Comme dans le chapitre premier, nous présenterons quelques typologies caractéristiques de cette époque.

Puis, nous nous intéresserons à ce que l'on peut considérer comme le prolongement de la vie en communauté, à savoir la vie en collectivité propre au XXI<sup>e</sup> siècle. Il conviendra, là aussi,

de présenter quelques typologies, à résonance collective cette fois-ci.

Nous aurons ainsi réalisé une généalogie, s'étendant du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, des typologies de logement sous l'angle de l'hygiénisme et du vivre ensemble.

Mais à quoi nous servira cette généalogie ? Dans le troisième et dernier chapitre, elle nous amènera à nous interroger sur les typologies de demain, eu égard à la pandémie de Covid-19 et à la vie en collectivité.

En premier lieu, seront rapidement présentées la Covid-19 et ses conséquences directes et indirectes sur notre vie quotidienne, qui nous conduiront à parler de nouvel hygiénisme.

Par la suite, à travers des entretiens réalisés entre octobre et novembre 2020 avec quatre personnes habitant dans des logements collectifs – annexe III –, nous identifierons les avantages, l'organisation et les éléments importants d'une vie en collectivité.

Dans le cadre du parallèle qui sera effectué tout au long du travail entre l'hygiénisme et le vivre ensemble, nous aurons passé en revue et analysé de nombreuses typologies principalement en Suisse – dont je m'inspirerai par ailleurs en toute fin de travail. Ce parallèle aura pour but de répondre à ma question de recherche qui est : de quelle manière des typologies de logement à élan collectif peuvent répondre à la crise sanitaire actuelle ?

C'est donc en analysant des typologies ayant répondu aux problèmes d'hygiène durant le XIX<sup>e</sup> siècle en Suisse, en analysant des typologies ayant répondu aux aspirations de vie communautaire du mouvement 68 en Suisse, et en analysant les quatre interviews des personnes vivant dans une collectivité, que je compte enfin identifier les bienfaits et

avantages de la vie en collectivité durant des épidémies telles que la Covid-19. Je souhaite déterminer de quelle manière et sous quelles conditions ce mode d'habiter apparu au XXI<sup>e</sup> siècle peut apporter des réponses aux épidémies.

Accessoirement, dans cet ultime chapitre, sur la base de toutes mes recherches, j'esquisserai de façon schématique la disposition des espaces dans les typologies étudiées, pour ensuite, toujours de façon schématique, esquisser une idée de typologie collective, sorte de prémices de mon projet de Master.

**Préambule**  
**Histoires des épidémies**  
**et de la peste**



*« Il y a eu dans le monde autant de pestes que de guerres.  
Et pourtant pestes et guerres trouvent les gens  
toujours aussi dépourvus. »*

Albert Camus

Dans ce travail où nous allons nous intéresser aux typologies de logement sous l'angle de l'hygiénisme et des épidémies et sous celui du vivre ensemble, il convient en guise de préambule de se familiariser avec les maladies infectieuses et leurs impacts.

Dans un premier temps, nous effectuerons un historique non exhaustif des différentes épidémies qui frappèrent les sociétés humaines, afin d'en avoir une vue d'ensemble. Nous exposerons comment l'eau, l'air confiné, la vie en communauté, ainsi que la multiplication des déplacements de personnes et des transports de marchandises favorisèrent la transmission de virus et de maladies infectieuses.

Dans un second temps, nous nous concentrerons sur l'épisode dramatique de la peste noire en Europe au XIV<sup>e</sup> siècle. Il s'agira de présenter cette maladie et la terreur qu'elle a suscitée, car, dans un troisième temps, nous montrerons la manière dont la société y faisait face, notamment au regard des interactions sociales et du logement.

Ce préambule permet de rendre compte du contexte historique et social dans lequel les sociétés passées ont lutté contre les épidémies. Il est d'autant plus nécessaire que nous ferons référence à diverses maladies lorsqu'il s'agira de présenter les typologies de logement.



## Mise en scène

Commençons donc par un bref aperçu de l'histoire des épidémies que nous ferons débiter à l'époque néolithique. Nous en suivrons l'évolution jusqu'à aujourd'hui.

### ***Les épidémies débutent avec la sédentarisation au Néolithique***

Les épidémies touchent l'humanité depuis *grosso modo* sa sédentarisation au Néolithique. Car, durant la période du Paléolithique, les humains étaient des chasseurs-cueilleurs et étaient la plupart du temps nomades. Ils se déplaçaient par petits groupes en fonction des ressources alimentaires et selon les saisons. La densité de la population était alors très faible et ils se croisaient certainement peu souvent. Ce qui rend plus compliquée la circulation d'une maladie infectieuse et transmissible.

On peut donc considérer que les épidémies débutent avec la Révolution néolithique qui s'accomplit progressivement selon les régions. Elle a consisté en un grand changement technique et social. Des groupes humains vont s'entraider et adopter un modèle de subsistance fondée sur l'agriculture et l'élevage. Cela impliquera des changements de mode de vie importants, dont principalement le passage d'une vie nomade à une vie sédentaire et en groupe large. Ici, le rassemblement de personnes et d'animaux dans un même lieu – resserré qui plus est – favorise la transmission de virus et de bactéries. Notons

que le Néolithique sera aussi le début des outillages, des récipients, ainsi que le développement de l'architecture.

### ***Quelques épidémies graves dès l'Antiquité***

Dès l'Antiquité, davantage de populations entières ont subi des maladies qui pouvaient s'installer et se propager facilement des années durant. Les empires antiques ont fréquemment dû faire face à des crises sanitaires. Progressivement, en raison de l'accroissement démographique et d'une densité en hausse dans les villes florissantes, les épidémies sont devenues plus étendues et plus graves – et ce jusqu'à aujourd'hui, même si de nos jours nous disposons de meilleures connaissances et de moyens pour lutter contre elles.

En effet, les maladies infectieuses sont comme des feux de forêt. Tant que la flamme est relativement faible, on peut espérer éteindre le feu. Mais à partir du moment où toute la forêt prend feu, on sait qu'on ne l'éteindra pas.

Soit, passons en revue trois épidémies redoutables qui marquèrent l'Antiquité <sup>1</sup>. La tuberculose, l'une des dix premières causes de mortalité dans le monde, est arrivée très tôt dans l'histoire de l'humanité. Il s'agit d'une infection causée par une bactérie qui s'attaque aux poumons. Elle provoque une toux accompagnée d'expectorations sanguinolentes, de douleurs thoraciques, ainsi qu'un état de faiblesse accentuée par une grosse fièvre. Elle se transmet par voie aérienne – lorsqu'une personne infectée tousse, éternue ou crache – d'une personne à une autre. Elle est apparue dans

---

<sup>1</sup> Anne Bielman Sánchez et Lara Dubosson-Sbriglione, « Epidémies antiques », *Unil - Viral*, 6 mai 2020.

l'Antiquité, mais elle ne fut reconnue qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Et elle persiste dans notre société encore aujourd'hui.

Le typhus, qu'on estime être apparu quelque temps après la tuberculose, est une maladie bactérienne grave, transmise par la puce du rat. La maladie touche plutôt les adultes en situation précaire, à savoir en l'absence d'hygiène, en cas de sous-alimentation, dans des prisons, dans des camps militaires ou sur des navires. Son existence dans l'Antiquité est encore incertaine, mais très probable. Cette maladie ne sera reconnue officiellement qu'au XV<sup>e</sup> siècle.

Vient ensuite la peste. C'est durant la haute Antiquité qu'elle apparaît pour la première fois dans nos sociétés. Pour n'en citer qu'une, la peste antonine tua environ cinq millions de personnes durant le règne des empereurs Marc Aurèle et Commode. Certains auteurs la considèrent même comme l'un des facteurs contributif au déclin de l'Empire romain d'Occident, dont on a tendance à faire remonter les origines à la fin de la dynastie des Antonins<sup>2</sup>.

La peste va ensuite traverser les âges et n'avoir de cesse d'accompagner les sociétés humaines. Au début du Moyen-Âge, en 542 après Jésus-Christ, elle revient en Europe et dans tout le bassin méditerranéen, durant le règne de l'empereur Justinien. Elle est considérée comme la première des trois grandes pandémies pesteuses. Elle disparaît, puis connaît plusieurs phases de recrudescence dans différentes régions jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour enfin s'effacer du paysage européen. On observe effectivement une grande période de

---

<sup>2</sup> Kyle Harper, *Comment l'Empire romain s'est effondré : Le climat, les maladies et la chute de Rome*, traduit par Philippe Pignarre, Paris, La Découverte, 2019, 725 p.

silence épidémique en Europe jusqu'en 1347 après Jésus-Christ.

C'est à cette date que l'Europe connaît la plus grande catastrophe épidémique que l'histoire n'a jamais connue. La peste noire – la deuxième pandémie pesteuse – se répand et s'installe jusqu'en 1351. Avec ses 25 à 45 millions de décès en Europe, c'est l'épidémie qui a coûté le plus de vies humaines à ce jour.

### ***Résurgences et nouvelles épidémies dès l'époque moderne***

Durant l'époque moderne, les continents sont touchés à intervalles irréguliers par des résurgences de la tuberculose, de la variole et de la peste. Par exemple, la peste est revenue et a continué à s'étendre et à ravager différents pays, tels que l'Italie ou l'Angleterre, entre 1629 et 1665.

Mais l'époque moderne, et plus encore l'époque contemporaine, sera marquée par l'apparition de nouvelles épidémies<sup>3</sup>. Au début des temps modernes, un nouveau virus apparaît vers 1520 après Jésus-Christ : la variole. Ce fléau redouté, d'origine virale, a tué une dizaine de milliers de personnes par an jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle rien qu'en Europe. Et si elle ne tuait pas, elle laissait un corps marqué à vie. Provenant d'un virus à ADN, elle était très contagieuse et avait l'aspect d'une éruption pustuleuse ressemblant à une forme très grave de varicelle.

---

<sup>3</sup> Jean-Pierre Dedet, *Les épidémies : De la peste noire à la grippe A/H1N1*, Paris, Dunod, 2010, 232 p ; Peter Moore, *Le petit livre des grandes épidémies : Tout ce que vous devez savoir pour vous protéger*, Paris, Belin, 2020, 144 p ; Olivier Perrin, « Les 12 pires fléaux de santé publique : Une revue de presse historique », *Le Temps*, 2020.

En raison d'une démographie mondiale galopante et de métropoles de plus en plus étendues et denses, une série de graves épidémies se produit dès le XIX<sup>e</sup> siècle.

De 1817 à 1923, encore une nouvelle maladie se déclare : le choléra. On dénombre six épidémies successives qui se sont répandues en Asie, au Moyen-Orient, puis en Europe, pour finalement atteindre les Amériques. Cette infection intestinale, transmise par l'ingestion d'eau souillée ou d'aliments contaminés est due à une bactérie – Vibron cholérique – et a tué un million de personnes.

Vers 1894, la peste réapparaît avec force en Chine du Sud avant de s'étendre au monde. Il s'agit de la troisième pandémie pesteuse. Elle coûta la vie à douze millions d'êtres humains. Au total, il est estimé que les trois pandémies pesteuses – c'est-à-dire les trois plus grandes épidémies de peste – ont causé la mort d'environ 200 millions de personnes.

De 1889 à 1890, une première pandémie mondiale de grippe mortelle, appelée la grippe russe, frappe et cause le décès d'un million de personnes.

Puis, un autre épisode de grippe fait des ravages de 1918 à 1919, à la sortie de la Première Guerre mondiale. Nommée la grippe espagnole, elle se montre beaucoup plus contagieuse, se multiplie très rapidement et touche de nombreux pays à travers le monde. Cette tragédie est restée dans les mémoires. Le virus tue plus de cinquante millions de personnes, faisant de la grippe espagnole la deuxième plus grave épidémie en termes de mortalité après la peste noire du XIV<sup>e</sup> siècle.

Une autre forme de grippe, la grippe asiatique, apparue en Chine, tua deux millions d'habitants au total entre 1957 et 1970 environ.

Aujourd'hui, cette maladie infectieuse et contagieuse qu'est la grippe reste une épidémie fréquente et saisonnière dans la

plupart de nos pays. Elle se propage par un virus de la famille des Orthomyxoviridés. Elle touche principalement les voies respiratoires et peut infecter les oiseaux ainsi que l'homme et certains mammifères, tels que le porc ou le phoque. Il existe certains vaccins pour se prémunir de la grippe. Mais elle reste toujours une importante maladie saisonnière et potentiellement mortelle, partout sur notre planète.

Dès 1981, le VIH – virus de l'immunodéficience humaine – apparaît. Ce virus peut être transmis par plusieurs fluides corporels et s'attaque au système immunitaire. Il n'existe pour l'instant aucun vaccin ou traitement définitif pour en guérir. Toujours présent dans notre société, il a déjà fait plus de 35 millions de morts.

Vers 1982, s'amorce une période de répit permettant à l'ensemble de la planète de faire une pause épidémique et de jongler avec les différents virus et maladies déjà présents sur la Terre ; et ce jusqu'en 2002.

Répit de courte durée cependant. En Chine, le SRAS – une maladie respiratoire contagieuse – apparaît en 2002 et cause 774 décès. Ce virus également se transmet par voie aérienne et se propage en quelques mois à travers la planète. Toutefois, depuis 2004, le virus est maîtrisé.

En 2009, la grippe porcine – autre infection respiratoire – se déclare. Elle trouve son origine chez le porc et provient d'une souche virale de la grippe espagnole. Elle a déjà fait plus de 200'000 morts et elle circule encore aujourd'hui sous la forme d'un virus grippal.

En 2012, le MERS-CoV – coronavirus du syndrome respiratoire du Moyen-Orient – arrive en Arabie Saoudite. Il s’agit d’un nouveau virus, de la famille des Coronaviridae, responsable de nombreuses maladies animales et humaines touchant les voies respiratoires. En 2013, quelques personnes sont diagnostiquées en Europe et en 2015 des centaines de personnes encore sont touchées par ce virus. Aujourd’hui, il n’y a pas encore de vaccin connu pour cette épidémie.

Le virus Ebola, déjà apparu brièvement en 1976, fait une irruption violente entre 2014 et 2016 en Afrique. Il est alors plus brutal et meurtrier ; 11’000 personnes succombent à ce virus qui s’est introduit dans nos sociétés par le contact direct de fluides corporels entre des animaux sauvages et des humains.

Notons que depuis environ 1982, différentes parties du monde, telles que l’Europe et la Suisse, n’ont pas été confrontées directement à des épidémies. Bien qu’elles connaissent quelques cas d’infections provenant des pays alentours luttant contre ces nouveaux virus, ces derniers sont toujours restés sous contrôle et ne se sont pas propagés.

Mais après le virus du SRAS, puis celui du MERS – pour rappel, deux maladies de la famille des Coronaviridae –, un nouveau virus de cette même famille touche la planète entière. Possédant certaines particularités distinctes des deux autres virus, il est très virulent. Toujours en cours, il nécessite la mise en place de mesures sanitaires importantes pour enrayer la propagation. La maladie qu’il provoque – la Covid-19, pour COronaVirus Disease 2019 – est apparue en novembre 2019 en Chine et vient s’inscrire en dernier sur la longue liste des

pandémies de notre histoire. Nous y reviendrons plus en détail dans le troisième chapitre.

Après cette énumération succincte et non exhaustive de grandes épidémies – qui aura montré que plus la population s'accroît, plus les épidémies deviennent fréquentes –, je vais m'attarder plus longuement sur la peste qui a influencé notre quotidien dès l'Antiquité.

## La peste

Décrite dès l'Antiquité et devenue tristement connue par ses vagues meurtrières sans pareille, la peste est certainement la grande maladie de l'histoire des épidémies. Elle est synonyme de fléau et reste la référence des maladies infectieuses dans l'imaginaire de la société. Nous allons nous attacher à la décrire avec de plus amples précisions, car nous nous intéresserons ensuite à la façon dont elle a influencé notre manière de nous loger et de vivre ensemble<sup>4</sup>.

### ***Caractéristiques de la peste***

La peste est une maladie infectieuse commune aux humains et aux animaux. Elle est due à une bactérie – le bacille *Yersinia Pestis* – qui est l'un des microbes les plus pathogènes du

---

<sup>4</sup> Pour cette partie sur la peste, je me suis basée sur l'excellent documentaire d'Arte « 1347 : La peste noire », ainsi que sur les ouvrages suivants : François de Lannoy, *Pestes et épidémies au Moyen-Âge*, Rennes, Ouest-France, 2016, 128 p ; Eugénie Bastié, « Quand la Peste noire bouleversait l'Occident », *Le Figaro*, mars 2020 ; Sacha Kacki, *Influence de l'état sanitaire des populations anciennes sur la mortalité en temps de peste : Contribution à la paléoépidémiologie*, Université de Bordeaux, Bordeaux, 2016, 749 p ; Michel Signoli, *La peste noire*, Paris, Que sais-je ?, 2018, 128 p ; François-Olivier Touati, « Un mal qui répand la terreur ? : Espace urbain, maladie et épidémies au Moyen Âge », *Histoire urbaine*, 2000, vol. 2, n° 2, p. 9 ; Jean Vitaux, *Histoire de la peste*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 208 p.

monde. La maladie se transmet à l'homme<sup>5</sup> par piqûre de puces infectées, véhiculées par les rats et les souris. L'inoculation est un processus complexe : le bouchon bacillaire représente la partie du cou de la puce qui est faite d'épines de quelques millièmes de millimètre où le sang qu'elle avale se coagule et s'infecte, puis est régurgité par morsure, comme une piqûre d'une seringue empoisonnée, à l'humain.

Les caractéristiques principales de la peste se présentent par une grosse fièvre. Puis, des maux de tête, des frissons, des crampes d'estomac, des vomissements, des vertiges s'installent. Ces symptômes sont accompagnés par de la fatigue, des convulsions, un ralentissement du rythme cardiaque et généralement un état de déshydratation.

Il existe trois formes de pestes : la peste bubonique, la peste pulmonaire et la peste septicémique. La peste *bubonique* est la forme la plus fréquente. Elle est inoculée par piqûre de la puce des rongeurs ou par morsure d'un animal. La bactérie s'introduit dans le système lymphatique et déclenche une inflammation des ganglions et la formation de bubons. Parfois, lorsque la maladie s'est généralisée, l'irrigation sanguine se ralentit, ce qui provoque une absence d'oxygène aux extrémités des membres – doigts et nez surtout – dont les tissus se nécrosent et deviennent noirâtres. C'est cette particularité, appelée gangrène des extrémités, qui lui a donné son nom : « la peste noire ». La peste *pulmonaire* est la forme la plus rare, la plus contagieuse et la plus létale. Elle est engendrée par la peste bubonique et lorsque l'épidémie est généralisée, la contagion se fait par voie aérienne d'homme à homme. Les poumons sont directement atteints par une infection massive qui se manifestant par une fièvre élevée, une

---

<sup>5</sup> Michael McCormick, « Rats, Communications, and Plague: Toward an Ecological History », *The Journal of Interdisciplinary History*, 2003, vol. 34, n° 1, p. 1-25.

toux sèche dégénérant en toux sanguinolente, des douleurs thoraciques et une dyspnée sévère entraînant la mort. La peste *septicémique*, elle, est une complication de la peste bubonique suscitée par la multiplication des bacilles qui gagnent toute la circulation sanguine et affectent l'ensemble des organes. Toutefois, sous cette forme, 10 à 20% des malades ne présentent aucune apparition de bubons. Sans traitement, cette forme de peste entraînait dans tous les cas la mort du patient.

Généralement, en l'absence de traitement, la mortalité de la peste est estimée à une moyenne d'environ 60% des malades. Toutefois, environ une personne sur cinq en guérissait et développait une immunité.

On constate que ces différentes formes de pestes dépendent de la gravité de l'infection et de la manière dont la contamination a lieu. Or, cette dernière n'était pas efficacement contrôlée à l'époque. Les différents types de pestes pouvaient se côtoyer lors d'un même épisode épidémique. La plus fréquente étant la peste bubonique. Mais cela tient sûrement au fait qu'elle est la plus visible d'entre elles et donc la plus facilement diagnostiquée.

À l'époque, la société médiévale ne sait pas comment faire face à la pandémie de la peste. Tous ces savoirs sur la maladie n'étaient pas connus et la mort des malades restait un grand mystère, une incompréhension totale. La peste fut un énorme chamboulement pour les sociétés. On imagine le désarroi et la consternation dans lesquels se trouvaient les gens de l'époque. Ce d'autant plus que chaque personne pouvait réagir de façon différente à la maladie et que sa dispersion dépendait des particularités de la bactérie, des conditions environnementales et de la méthode adoptée pour la stopper

– en termes de traitement médical ou de mesures sanitaires sociétales.

### ***La peste noire traverse les continents et atteint la Suisse***

Comme évoqué au début du chapitre, la peste est apparue plusieurs fois dans notre société au cours de l'histoire. Elle a la particularité de disparaître durant une période relativement longue avant de resurgir avec une extrême virulence.

Entre le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et la fin des années 1660, la peste a sévi dans toute l'Europe par périodes. L'épisode le plus dramatique a été l'arrivée de « la peste noire » à la fin de 1347 jusqu'en 1353. Elle est apparue initialement en Asie, s'y est étendue, puis est arrivée en Europe<sup>6</sup>. Elle toucha le sud de la Suisse en novembre 1347, d'abord dans la vallée du Rhône, puis au Tessin, avant de se répandre dans les villes du Moyen Pays dès 1348.

Aujourd'hui, on sait que la peste est arrivée en Suisse par les voies de communication et de commerce, par les routes de transit terrestres ou fluviales, et préalablement par les liaisons maritimes internationales. Les navires transportaient généralement avec eux, en tant que passagers clandestins, des rats pouvant être porteurs de puces. Ces dernières pouvaient facilement se loger dans les vêtements ou les marchandises des navires.

C'est ainsi que l'on peut modéliser le chemin et la propagation de la peste qui s'est répandue sur tout le territoire suisse. On distingue certes certaines disparités entre les régions. La

---

<sup>6</sup> Giovanna Morelli et al., « *Yersinia pestis* genome sequencing identifies patterns of global phylogenetic diversity », *Nature Genetics*, décembre 2010, vol. 42, n° 12, p. 1140-1143.

Suisse romande fut la plus touchée, tandis que la Suisse centrale et méridionale le fut un peu moins.

En Europe, la peste noire a causé la mort de 25 à 45 millions de personnes en l'espace de cinq ans (1347-1352), ce qui représentait à cette époque un tiers de la population européenne. On estime que c'est presque la moitié de la population urbaine européenne qui périt.

### ***Lutte contre le bacille Yersinia Pestis***

Répetons-le, la société moyenâgeuse ne comprenait pas le mécanisme de la diffusion de la bactérie. Cependant, même si toute sa complexité n'était pas identifiée, on remarquait qu'une personne malade dégageait une même odeur, peu agréable ; et que lorsqu'on parlait à cette personne, ou si on touchait un objet qui lui appartenait, on avait toutes les chances d'être à son tour contaminé par ce mystérieux mal qu'était la peste.

À cette époque, l'identification de la contamination suite à un contact avec un malade faisait supposer que la maladie était transmise par un mauvais air ou par un mauvais fluide. Beaucoup de médecins de la peste le pensaient. Cela a suscité de nombreux questionnements parmi les élites de la société et a finalement conduit à de nombreux changements en matière de lutte contre le mauvais air.

Les médecins de l'époque pouvaient être, selon les localités, des médecins des villes, mais aussi des barbiers-chirurgiens ou représentants d'institutions laïques et religieuses. Pour tenter de se protéger, ils portaient un costume spécifique pour aller soigner les malades. Il était composé d'une longue tunique qui

recouvrait le corps de la tête aux chevilles. La tête était recouverte d'une cagoule, d'un masque en forme d'oiseau avec un long bec, et d'un grand chapeau. Les médecins de la peste portaient aussi des gants, des bottes et des baguettes en bois qu'ils employaient pour examiner les pestiférés de loin, sans les toucher. Dans le bec, ils mettaient toutes sortes de choses, telles que des fleurs séchées, des herbes, des épices, pour éloigner les mauvaises odeurs qui, selon eux, étaient la cause principale de l'épidémie. C'est pourquoi, ils étaient nommés « les médecins bec » ou les « docteurs bec »<sup>7</sup>.



Figure 1 : Gravure d'un docteur bec durant l'épidémie de peste à Rome au XVII<sup>e</sup> siècle

<sup>7</sup> L'image ci-dessous, libre d'accès, est tirée du website Wikipedia.

La véritable origine de la peste et la compréhension des complications qui en résultaient furent connues en 1894 seulement, une fois qu'Alexandre Yersin reprit les recherches de Louis Pasteur et identifia grâce à un microscope la bactérie – le bacille *Yersinia Pestis*. Cette découverte s'inscrit dans le prolongement de la théorie microbienne validée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Théorie qui a constitué un élément fondamental pour la médecine moderne. Elle a mené à d'importantes innovations, telles que la pratique de l'hygiène préventive et l'invention des antibiotiques. Nous y reviendrons dans notre chapitre sur l'hygiénisme.

De nos jours, le bacille *Yersinia Pestis* n'a pas encore été éradiqué. Des personnes sont toujours régulièrement touchées par cette maladie à travers le monde, généralement dans les pays en développement.

En conclusion, soulignons que la peste est plus qu'une maladie bactérienne. Elle est aussi une maladie sociale. Elle, tout comme les autres épidémies, ont eu de nombreux impacts sur l'économie, la géopolitique, la religion, les arts et la conception des villes. Et c'est ce que nous allons maintenant aborder, soit plus particulièrement les répercussions que la peste noire a eues sur le mode de vivre et d'habiter.



## **La vie en société à l'époque de la peste noire**

Dans l'optique de s'intéresser ensuite aux typologies de logement et à la question du vivre ensemble, il est intéressant de porter notre regard sur la manière dont la société a répondu directement ou indirectement à l'épidémie, soit sur les mesures mises en place à cette époque. Nous verrons en outre les implications de la maladie sur le mode d'habiter<sup>8</sup>.

### ***La peste noire, un vide dans les archives***

On peut, sans trop prendre de risques, affirmer que les ravages causés par les épidémies ont contribué à modifier nos structures sociales et nos modes de vie. Il est vrai que nous le déduisons, plus que nous l'observons. Car, jusqu'à peu, ce qui documente les épidémies, c'est d'une part, la manière d'y échapper et, de l'autre, le vide qu'elle a laissé dans les archives ; et non l'explication des faits.

Par exemple, concernant la peste noire en Europe, des chercheurs relatent que les enquêtes menées dans les archives de documents officiels de certaines villes révélaient une absence quasi totale d'informations dans la majorité des cas.

---

<sup>8</sup> Pour cette partie, j'ai utilisé les mêmes références que pour la partie précédente.

Ces absences de textes écrits pouvaient parfois s'étaler sur de longues périodes : des mois ou des années.

Puis, de nouveaux documents réapparaissent, mais dont la rédaction était d'une autre main. Ce sont ces vides dans les archives qui dénotent le plus clairement les tragédies vécues jadis.

D'autres indices proviennent des tombes. Consécutivement à l'augmentation brutale du nombre de décès, on a retrouvé les vestiges d'innombrables cercueils ensevelis durant la même période.

En outre, il était fréquent de découvrir des cercueils qui contenaient plusieurs personnes, par exemple un couple, trois frères, voire une famille entière.

D'autres indices découlent des travaux de constructions dont on sait qu'ils étaient soudainement arrêtés et restés inachevés durant de longues périodes. Ou du registre des entreprises qui notifiait la disparition du jour au lendemain de nombreux employés.

On observe aussi davantage de dépenses pour les cierges dans les églises, utilisés à la mémoire d'un parent disparu, et que le budget consacré aux enterrements diminuait pour l'ensemble des villageois.

Il ne fait pas de doutes : les communautés connurent des chamboulements extrêmement profonds, qui laissent perplexes, aujourd'hui encore, sur la capacité de celles-ci à avoir réussi à se relever après une telle catastrophe.

### ***La peste noire, entre entraide...***

En Europe, le taux de mortalité pouvait avoisiner un cas sur deux dans les villes, touchant les hommes et les femmes à part égale. Taux moins élevé dans les campagnes, quoique toujours très haut, en raison d'une densité de population plus faible.

Ce qui mène à penser que les mentalités ont forcément dû évoluer et se réinventer. Ceux qui n'étaient pas morts de la peste se retrouvaient dans un monde anéanti. Il a fallu s'entraider et travailler les uns avec les autres. Il a fallu trouver des gens volontaires pour reprendre les travaux inachevés, pour remettre en culture les champs qui avaient été durablement abandonnés, pour retaper des fermes, ou pour faire revivre des hameaux et des couvents qui avaient été désertés.

En effet, on sait par exemple que l'agriculture, par manque de main d'œuvre, diminua. Ce qui impacta l'économie de la société rurale et provoqua *ipso facto* une grosse crise agraire durant le Moyen-Âge tardif.

Bien qu'on puisse critiquer les souffrances occasionnées par la religion à travers l'histoire humaine, il faut noter que durant la peste noire, elle contribua à ce que les communautés s'entraident et se soutiennent tant physiquement que moralement. Ainsi, certains liens sociaux se renforçaient ou certaines communautés se rapprochaient.

La peste eut cet impact psychologique et moral d'atteindre toutes les personnes, qu'elles soient riches ou pauvres, juives ou chrétiennes, etc. et de pour ainsi dire gommer pour quelque temps les inégalités sociales qui étaient déjà bien présentes au Moyen-Âge. Aucun statut social ou croyance

religieuse ne permettaient d'échapper à la maladie. Cela transparaît dans les fresques de l'époque qui représentent la société toute entière, où la mort emporte une personne après l'autre. Tout le monde était égal face à ce fléau.

Et précisons que ces malheurs apportaient malgré tout certaines opportunités sociétales. Dans les villes, beaucoup de personnes obtenaient le droit de bourgeoisie plus facilement, et dans les villages, les pauvres gens purent reprendre des fermes restées à l'abandon.

En bref, à la sortie de la peste noire, c'est la structure de la société moyenâgeuse qui est modifiée et repensée. La vie en communauté est différente sous certains aspects et portée entre autres par des élans d'entraide.

### ***... et ségrégation***

Dans un autre registre, la peste noire a aussi eu des impacts négatifs sur la cohésion sociale. Certes, d'un côté sont observés l'entraide et un renforcement du vivre ensemble, mais de l'autre côté il y a de la discrimination, voire, plus grave, des massacres.

Comme c'est souvent le cas dans beaucoup de sociétés, face à un malheur, incompréhensible en plus, on cherche des responsables, des fautifs.

Dans un premier temps, les nobles, puis dans un second temps les lépreux, furent accusés de volontairement diffuser ce mal mystérieux.

Ce fut ensuite au tour des juifs d'être agressivement pointés du doigt – sachant que les accusations envers eux ne datent pas de la peste, mais se sont réactivées à son arrivée. La

chrétienté était vue autrefois comme la croyance véritable et l'exemple à suivre et à pratiquer, et par conséquent la violence anti-judaïque très marquée. Les juifs ont été accusés d'avoir voulu se venger des chrétiens en diffusant la maladie et en empoisonnant les puits. Or, malheureusement cela ne se limita pas à des accusations. Des violences ont été commises à leur encontre et des meurtres perpétrés à grande échelle. Des communautés entières de juifs étaient persécutées et tuées, souvent avec l'approbation tacite ou non des autorités – même en Suisse<sup>9</sup>. Ces violences s'estompèrent notamment quand les gens de l'époque se rendirent compte que les juifs aussi mouraient de cette maladie, qu'elle n'emportait pas seulement les chrétiens.

On sait aussi que des personnes mal intentionnées parcouraient les campagnes en se faisant passer pour des médecins et profitaient pour dépouiller les familles. Il arrivait aussi que les nouveaux arrivants dans les villages étaient bannis ou exécutés en raison de la grande peur qu'avait instillée la peste. On les accusait par exemple d'être responsables de la mort des habitants. Les malades, et parfois avec eux leur famille entière, pouvaient être expulsés hors du village.

De surcroît, étant donné que les gens pensaient que la peste se propageait par un mauvais air ou un mauvais fluide, ils s'isolaient. On observe un certain éloignement physique et social entre les habitants. Il existait une peur de l'autre qui engendra de l'égoïsme et une certaine forme de ségrégation pour se protéger de la maladie.

---

<sup>9</sup> O. Perrin, « Les 12 pires fléaux de santé publique », art. cit.

Par exemple, au sein des villes, les rassemblements de toute sorte furent interdits. Les lieux publics, tels que les auberges ou lieux de cultes, devaient fermer. Même les enterrements étaient limités à la famille proche pour réduire le rassemblement de personnes dans un même lieu – cela fait écho à notre situation présente.

D’antan, les gens pensaient qu’il fallait sans arrêt purifier l’air par des fumigations – pratique qui ne permet pas de renouveler l’air, mais qui masque simplement les odeurs. Ou plus radicalement, qu’il fallait fuir l’air contaminé. C’est pourquoi, les gens fuyaient les villes peuplées et s’exilaient dans de petits villages bien à l’écart de la foule, voire dans des lieux déserts.

C’est pourquoi d’ailleurs, les tas de fumiers ont été sortis des villes et qu’à partir du XVI<sup>e</sup> siècle les cimetières furent aussi déplacés en dehors des zones habitées, par peur d’une contagion par les cadavres.

En somme, on s’aperçoit également que la peste noire et sa transmission inconnue a causé des troubles sociaux et a dressé de nombreuses barrières dans la vie sociale des différentes communautés.

### ***La quarantaine au temps de la peste noire***

Toutes ces mesures expriment bel et bien que les sociétés européennes au Moyen-Âge avaient conscience que la maladie se transmettait par les contacts humains ou par les marchandises venant de l’étranger. On remarque qu’elles n’étaient toutefois pas si loin de la réalité, sachant qu’elles n’avaient aucun moyen scientifique pour percer ce mystère. La population avait compris que plus ils restaient loin les uns des

autres et empêchaient la circulation des hommes et des marchandises, moins ils étaient frappés par ce mal.

Ils ont créé des lieux de confinement, la plupart du temps à l'écart des villes. Sinon, ils isolaient les contaminés dans des lieux initialement réservés aux lépreux. Et parfois, ils transformaient des églises existantes en lieux d'isolement totalement verrouillés de l'extérieur, afin d'enfermer les nouveaux malades.

Ils interdisaient aussi l'entrée dans les villes aux nouveaux arrivants et aux malades. Par exemple, dans les villes portuaires, des lieux de quarantaine – des lazarets – étaient créés, afin d'isoler, voire d'enfermer, les passagers des navires dans un lieu qui empêchait radicalement le contact avec les habitants des villes.

Des barrages routiers furent érigés pour mettre fin aux déplacements de personnes et de marchandises. Ce blocage des voies de communication mis en place en Suisse – où il est d'ailleurs plus facile de le faire grâce aux Alpes – permit certainement au pays d'atténuer significativement la propagation de la peste.

Sinon, pour toutes les personnes contaminées, il était interdit de sortir de chez soi. Cependant, cette mesure était peu efficace, car les malades vivaient rarement seuls, mais avec les membres de leur famille qui, eux, pouvaient déambuler dans les rues. En d'autres termes, cela n'arrête pas la propagation.

Michel Foucault montre également que la peste a suscité des schémas disciplinaires et de surveillance stricte au sein des

villes<sup>10</sup>. Celles-ci étaient quadrillées en quartiers et placées sous l'autorité d'un intendant. Il était interdit de sortir sous peine de mort. La distribution de nourriture et de médicaments était organisée par les autorités. Il y avait des enfermements forcés chez soi, des visites régulières d'inspection, des purifications de maisons après les quarantaines, etc.

### ***Influences sur le mode d'habiter***

On remarque que le logement était perçu comme un lieu protégé contre tout danger extérieur, tel que les maladies ou les insalubrités ; un lieu à l'abri de tout contact avec l'air ou l'eau. Et à l'inverse, les espaces publics étaient perçus comme des espaces contaminés qu'il fallait éviter. Alors qu'à l'époque les gens n'étaient que très peu chez eux, la tendance s'inversa durant la peste et les logements devinrent des témoins de la vie quotidienne.

Dans l'habitat au Moyen-Âge, il n'y avait pas un espace pour chaque individu. Il y avait la pièce principale – le foyer – où se trouve le feu. C'était la pièce à vivre de la famille : pour recevoir la parenté, les amis, tisser la laine, travailler, etc. Cette pièce centrale servait à toutes les activités de la famille. Les nuits de grand froid, puisqu'il s'agissait du seul espace chauffé du logement, elle servait même de chambre à coucher.

Les chambres ne servaient à rien d'autre que dormir ou au stockage. Elles n'avaient aucune autre fonction, étant donné qu'elles n'étaient pas chauffées. Selon le niveau social, certains n'avaient pour toute la maisonnée qu'une seule chambre avec un grand lit et d'autres davantage de pièces et de lits.

---

<sup>10</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

Autrefois, on avait donné un nom au nombre de personnes dormant sur un même matelas dans un foyer : le Lé. Car souvent les familles possédaient et se partageaient un seul matelas. Mais il était tout de même préférable et plus confortable d'avoir chacun son propre lit si le budget le permettait. Cela évitait les problèmes ou querelles dus à la proximité. Le lit était un vrai symbole social. Et plus il était haut, plus cela voulait dire que la famille était bourgeoise. Sans lit, on était vu comme un vagabond.

Notons qu'au Moyen-Âge, on ne disait pas « matelas », mais « materas », ce qui signifie tapis jeté à terre. Effectivement, un simple tapis au sol faisait office de lit.

On constate ainsi que, contrairement à ce que pensaient les gens à l'époque, le logement au Moyen-Âge favorisait grandement le développement des épidémies, en raison de la promiscuité, du manque général d'hygiène, de la disposition et de l'utilisation des espaces, de l'insalubrité des bâtiments, etc.

En conclusion, on peut dire que la peste noire constitua, par son extrême mortalité, un choc violent pour la société européenne au Moyen-Âge, et, en même temps, on peut voir que la structure de base de la société ne s'est pas effondrée. La société a réussi à traverser cette crise. Elle a pu repartir sur des fondations plus ou moins identiques.

On décèle néanmoins une empreinte durable de cette catastrophe dans l'esprit des gens ; accentuée peut-être par le fait que les personnes étaient face à l'inconnu en matière de contamination. Certaines pratiques sociales ont été marquées par cette épidémie. Beaucoup de questionnements ont émergé sur la manière de vivre ensemble, sur les contacts sociaux, sur la qualité des logements. S'est opérée dans une certaine mesure une modification des pratiques vers plus de

confinement et vers des logements plus hermétiques pour se protéger des maladies.

**Chapitre premier**  
**L'émergence d'une**  
**société hygiéniste**



*« C'est l'architecture qui exprime d'abord une civilisation. »*

Jacques Ferron

Après avoir effectué un historique des épidémies, en particulier de la peste noire, dans le but de montrer qu'elles ont de tout temps accompagné et traumatisé les sociétés, abordons dans ce chapitre premier l'hygiénisme. Intéressons-nous aux impacts de ce courant sur la vie en communauté. Comment a évolué la vie en communauté suite à l'émergence d'une société hygiéniste ?

Dans un premier temps, nous tracerons à grands traits l'histoire de l'hygiénisme. Nous verrons que ce courant se forma au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et exerça une influence significative sur l'organisation des sociétés.

Il sera question dans un deuxième temps de se pencher sur son influence particulière quant à la relation au logement. À cette époque, les épidémies ont été combattues en grande partie à travers l'urbanisme et l'architecture. Il existe ainsi une forte intrication entre hygiénisme, typologies de logement et histoire sociale.

Nous nous intéressons en dernier aux diverses typologies de logement propres à cette période. Nous verrons que celles-ci promeuvent une certaine forme de communautarisme qui était guidé par les nécessités du moment, à savoir loger les ouvriers dans des habitations plus salubres et répondre à la pénurie de logements abordables en cours. Les typologies du XIX<sup>e</sup> siècle sont par conséquent à résonance hygiéniste.



## L'histoire de l'hygiène

Nous avons vu tout au long du préambule que nos sociétés ont été régulièrement et de façon endémique impactées par des vagues de peste, ainsi que par d'autres épidémies, telles que le choléra, la tuberculose, le typhus ou la grippe, qui sont apparues au fil du temps. Les conséquences sont multiples. Elles concernent les hommes, les animaux, l'environnement, les paysages, l'urbanisation, les logements et encore bien d'autres domaines. Nous avons précédemment soulevé que les modes d'habiter et les pratiques sociales se sont modifiées suite aux épidémies. L'hygiénisme, courant de pensée né au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en est une expression forte. Il consiste en l'application et le respect de mêmes règles d'hygiène dans les pratiques à la fois sociales et politiques et dans les normes architecturales et urbanistiques – en bref, dans la société de manière générale – afin que la santé publique soit améliorée. C'est ce courant de pensée et ses répercussions sur le logement que nous allons présenter dans les lignes qui suivent, sous la forme d'un historique. En effet, nous allons brièvement passer en revue les différentes époques jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, car c'est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que la notion actuelle de propreté a vraiment pris forme<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Sur l'histoire de l'hygiène, une émission radio très intéressante avec Geneviève Heller et Vincent Barras a été diffusée sur la 1<sup>ère</sup> à la RTS en 2013 dans le cadre de l'émission CQFD. Je m'en suis inspirée pour cette partie.

## ***L'utilisation de l'eau et la fréquentation des bains durant l'Antiquité***

Le concept d'hygiène a commencé en Grèce, au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ où prendre un bain chez soi était assez courant dans les familles aisées. Pour les autres, il y avait les bains publics, équipés uniquement d'eau froide. Ces installations servaient également de salles de détente où les discussions allaient bon train, ainsi que de lieux où des activités sportives pouvaient être pratiquées. Pour les soins du corps étaient utilisés des grattoirs, des éponges et l'application d'huiles venait compléter la toilette. Les bains de vapeur étaient également très appréciés. Ces pratiques vont se développer puis être délaissées en alternance tout au long des différentes époques. D'après le culte de la beauté et de l'entretien du corps pratiqué dans les couches aisées de la population, on peut dire que les Grecs étaient soignés et propres, selon nos critères d'aujourd'hui.

Ces pratiques, auxquelles on peut ajouter les bains publics, considérés comme des lieux de loisirs et de convivialité, peu coûteux et accessibles à tous, vont être davantage démocratisés par les Romains.

Il n'est toutefois pas possible d'établir un lien entre les bains publics, tels qu'ils ont existé, et la prévention de maladies, faute de recherches à ce sujet. De plus, l'usage des bains pratiqués à l'époque n'est pas comparable avec nos notions de propreté – comme par exemple l'évitement et l'élimination des microbes – telles que nous les connaissons depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Nos pratiques d'hygiène diffèrent de celles de nos ancêtres car ils n'avaient pas nos connaissances.

Précisons que le fait de se laver à l'eau froide avec une éponge ne signifie pas pour autant que les Grecs le faisaient pour se

laver ou pour éliminer une mauvaise odeur corporelle. Personne ne peut savoir quelle odeur ils dégageaient, même si l'on imagine qu'ils étaient pareils à nous.

De nos jours, lorsque nous nous lavons, c'est pour éliminer des odeurs corporelles désagréables qui, dans un lointain passé, étaient associées à la peste ou aux maladies. L'actuelle répugnance pour les odeurs corporelles est un concept très récent. Il s'avère que les mêmes gestes peuvent avoir des usages très différents.

D'où l'importance de savoir revenir dans le temps et se mettre dans le contexte historique. Effectivement, les médecins accordaient une grande importance à l'hygiène<sup>12</sup>, mais elle n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui. Elle était davantage considérée comme une hygiène de vie en général. La notion de propreté en tant que telle n'apparaît pas, du moins pas celle que nous connaissons aujourd'hui.

En revanche, une grande importance était accordée à une alimentation équilibrée, même si elle diffère de nos critères actuels. À l'époque, une nourriture équilibrée faisait partie de l'hygiène de vie, au même titre que l'activité sexuelle, le mouvement, la rêverie. Il y a des ressemblances avec nos notions d'hygiène, quoique différentes, car elles étaient basées sur d'autres principes et d'autres connaissances.

### ***L'hygiène sous l'ère chrétienne***

Au début de l'ère chrétienne, l'exhibition du corps nu devant d'autres personnes devint un interdit. On ne se baigne plus

---

<sup>12</sup> Laurent Matthey et Olivier Walther, « Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une new middle class », *Articulo - Journal of Urban Research*, 1 décembre 2005, n° 1.

que chez soi, si on en a les moyens, et principalement quand on est malade. Au cours de l'histoire, il était fréquent d'avoir recours aux bains en cas de maladie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la tradition des bains de vapeur publics refait partiellement son apparition au Moyen-Âge tardif et à la Renaissance.

Nous l'avons déjà évoqué, les bains publics n'étaient pas destinés uniquement aux bains. Sous la chrétienté, ils deviennent un lieu litigieux, de mauvaise réputation, dès lors que les prostituées prenaient pour habitude de s'y rendre avec leurs clients. Alors l'Église fait fermer ces lieux considérés comme sales et incompatibles avec leurs préceptes. En outre, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'apparition des épidémies telles que la peste ou la syphilis, nombreux sont les médecins qui décrètent qu'il faut à tout prix éviter le contact avec l'eau.

Dans les faits, la méfiance ne concernait pas l'eau en tant que telle. Était considérée comme vecteur de maladie la circulation de fluides entre les humains et non pas des microbes, puisque l'on n'en avait pas encore la connaissance – à la Renaissance, certains médecins en ont une idée vague mais qui ne correspond pas à l'idée pastoriennne. Selon les gens de l'époque, les particules, transmises d'une personne à l'autre, seraient les vecteurs des maladies. C'est ainsi qu'ils s'expliquent la contagion et les situations épidémiques où plusieurs personnes sont touchées en même temps et atteintes des mêmes symptômes.

On pensait aussi que la transmission pouvait se produire par l'air. Alors non seulement on portait l'attention sur l'eau, mais aussi sur l'air. Ce qui explique la présence de toutes sortes de

masques, tels ceux utilisés pour soigner les malades de la peste cités ci-dessus.

Cela nous fait imaginer, de prime abord, qu'ils avaient une logique identique à la nôtre, qu'ils avaient les mêmes préoccupations que nous. Mais en réalité leurs préoccupations n'étaient pas identiques et de surcroît ce furent de mauvaises raisons.

### ***Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, une période de transition***

Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, on ne se lave quasi plus, du moins plus avec de l'eau. Par exemple Louis XIII prit son premier bain le 27 septembre 1601, jour de sa naissance, et le second bain sept ans plus tard, en raison d'une maladie. Il s'agissait d'un bain thérapeutique – cures qui ont perduré.

En lieu et place de l'eau, ils utilisaient par exemple des serviettes imbibées de vinaigre ou alors ils se parfumaient excessivement. Mais par contre, ils changeaient souvent de vêtements et les lavaient avec de l'eau et du savon, car la propreté passait par le changement d'habits qui, en fait, étaient censés protéger et donner bonne apparence. Il est intéressant de relever qu'ils ne se nettoyaient le corps que rarement et les vêtements en revanche régulièrement.

Il n'empêche qu'ils ont quand même trouvé de bons moyens pour prévenir des maladies, du moins celles sur lesquelles ils pouvaient avoir une certaine influence, et pas uniquement moyennant de l'eau. Etant donné que les concepts ont énormément changé, c'est très difficile de se replacer dans les concepts de l'époque, notamment par rapport aux exigences de propreté et à la tolérance de la saleté.

Revenons à ce roi qui ne se lava pas pendant sept ans. C'est le roi, alors on n'ose rien lui reprocher, mais il faut aussi savoir que les seuils de sensibilité ont beaucoup changé, notamment les seuils de tolérance sensorielle, comme par exemple les odeurs. Aujourd'hui, nous vivons dans une société désodorisée. À l'époque, la société était très odorisée et peut-être autorisée à dégager certaines odeurs.

Est-ce que l'odeur des pieds, de la transpiration, etc., était-elle toujours présente ? On ne peut l'affirmer, on ne le sait pas. On sait toutefois qu'ils se baladaient souvent avec des petits sacs remplis de lavande ou d'autres herbes aromatiques. Ainsi, les gens dégageaient beaucoup d'odeurs d'une grande variété.

À l'image d'aujourd'hui où, quand on va dans le métro, il y a toutes sortes de parfums qui s'insinuent dans nos narines, où on peut reconnaître des marques de parfums, etc., à l'époque il y avait une multitude d'odeurs, un paysage d'une variété incroyable, du pire au meilleur.

Néanmoins, l'eau et le savon réapparaissent au XVIII<sup>e</sup> siècle, siècle des Lumières, et avec eux, les bains publics, dont le nombre va même exploser. Car en cette période, quand les gens voulaient se baigner chez eux, il fallait posséder une baignoire ou une grande bassine. Ensuite, il fallait aller chercher l'eau au puits ou à la fontaine, la transporter, la chauffer. Ce qui n'était pas évident. Et surtout, il fallait la vidanger à la fin, et cela sans égouts. D'où l'importance et l'usage fréquents des bains publics.

C'est suite à cette réapparition que les logements vont être repensés et que des notions d'hygiène vont être intégrées à travers l'amenée d'eau courante et la construction de salles de bain.

### ***Apparition de l'eau et des salles de bain dès le XIX<sup>e</sup> siècle et...***

L'eau courante dans les appartements est très récente. En Suisse par exemple, elle fait son apparition à Lausanne entre 1868 et 1901, lors de l'installation d'un réservoir pour la ville. Entre 1900 et 1901 est instauré le service des eaux communales. À cette période existaient de nombreux conflits entre sociétés revendiquant la distribution de l'eau. Des pénuries d'eau étaient fréquentes et il fallait capter de nouvelles sources d'eau. Il y avait donc des fluctuations dans la distribution d'eau courante.

En bref, entre 1870 et 1900 en Suisse, de plus en plus de logements neufs étaient équipés d'une amenée d'eau froide, avec un robinet à la cuisine – les salles de bain privées dans le logement ou celles communes sur le palier ne viendront que plus tard<sup>13</sup>. En 1894, on estime que 20% des logements n'avaient pas d'eau. Et parmi ces 20%, il n'est pas exclu que certaines habitations étaient liées à une source, que des privilégiés possédaient des réservoirs dans leur grenier ou encore une fontaine, un puits, ou que certains privilégiés, toujours, louaient les services de porteurs d'eau.

Cette apparition de l'eau dans les bâtiments découle des avancées récentes en matière d'hygiène<sup>14</sup>. Les dangers sanitaires connus laissaient soupçonner un lien fort avec le logement et l'urbanisme. Les autorités s'enquière de plus en plus des conditions de vie dans les logements. Par exemple, on sait que des enquêtes au sujet des conditions d'hygiène et de

---

<sup>13</sup> Dictionnaire historique de la Suisse, « Hygiène », *Dictionnaire historique de la Suisse*, 7 décembre 2014.

<sup>14</sup> Gérard Jorland, *Une société à soigner : Hygiène et salubrité publiques en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 2010, 368 p.

logement ont été effectuées à Lausanne, dans d'autres villes de Suisse et d'ailleurs au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Si l'eau est présente dans les maisons et appartements à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les salles de bains y sont en revanche rarissimes. Une enquête réalisée en cette période mentionne seulement 211 salles de bain dans la ville de Lausanne, ce qui est peu. Elles se trouvent dans les logements luxueux, les appartements et les villas aménagés ou construits récemment.

À cette époque, la salle de bain n'était pas très constituée et ne contenait à l'origine qu'une baignoire fixe, d'un poids considérable, devant être reliée à une amenée d'eau et un écoulement, et nécessitant un espace dans le logement. Il s'agissait souvent d'un petit réduit avec une baignoire et sans lavabo. Ce n'est qu'à partir de 1930 que les logements sociaux commencent à être dotés d'une salle de bain.

Parallèlement, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les établissements luxueux – par exemple les grands hôtels – ont accès à l'électricité et disposent déjà d'un ascenseur. Mais il est fréquent qu'il n'y a qu'une salle de bain par étage.

Quant aux toilettes, bien qu'inventées vers le XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, elles ne s'imposent que peu à peu dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### ***... instauration en parallèle de mesures d'hygiène pour la santé publique***

Avoir de l'eau courante et une salle de bain avec toilettes dans son logement ne suffit toutefois pas à endiguer les épidémies. Encore faut-il que ces nouvelles installations respectent

certaines mesures d'hygiène et subissent quelques aménagements.

L'épidémie de choléra de 1868 en Europe marque un point de repère. Les autorités sanitaires s'inquiètent énormément de la salubrité de l'eau, car les égouts infectent par infiltration l'eau à boire. Elles émettent de nombreuses recommandations au sujet des latrines ou lieux d'aisance, terme utilisé alors pour « toilettes ». Il existe des systèmes extrêmement complexes, très variés, avec des valves, des siphons, mais le problème c'est l'émanation. En l'état, être relié à un égout, avec des toilettes jusqu'à l'étage, s'avère souvent catastrophique, car il y a des contaminations.

L'une des raisons est que, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, près de deux tiers des lieux d'aisance n'ont pas encore d'eau. Ils existent, mais ne sont pas très fonctionnels. À cet égard, en Suisse, la législation de 1902 exige que les logements neufs soient construits avec des toilettes avec une amenée d'eau.

De manière générale, au XIX<sup>e</sup> siècle, par leur croissance rapide, les villes sont des endroits pathogènes par excellence, même si de nouvelles installations sont faites dans les logements. Le choléra et la tuberculose deviennent un véritable problème à ce moment-là – la peste, l'un des premiers problèmes pandémiques dans les villes européennes qui a bouleversé les modes de vie, commence à disparaître d'Europe. Comme le retrace l'évolution des pandémies réalisée ci-avant, toutes sortes de maladies contagieuses sont favorisées par l'accroissement des villes et l'insalubrité des logements. Cette dernière devient alors la préoccupation première.

On peut, à cet égard, considérer que l'état moderne s'est constitué en grande partie autour de la nécessité de gérer le

problème sanitaire global des populations dans les villes. La prise de conscience de la peste des villes découle du fait qu'à cette époque sont nées la notion d'hygiène et celle de la désinfection qui marquèrent le début de la bactériologie.

Les découvertes de plus en plus nombreuses en la matière vont conduire à l'instauration de nouvelles législations et de nouvelles mesures. En Suisse, sont mises en œuvre de nombreuses lois communales, cantonales ou fédérales. En parallèle des nouveaux aménagements dans les logements, vont donc s'appliquer de nouvelles mesures d'hygiène consécutivement aux dernières avancées de la science.

C'est cette combinaison entre de nouvelles installations, telles que l'eau courante et les toilettes, et de nouvelles mesures d'hygiène suite aux dernières découvertes scientifiques qui vont produire les progrès énormes effectués en Europe dans la lutte contre les épidémies.

C'est effectivement dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qu'a lieu toute une série de découvertes, notamment la théorisation de la notion de microbes par Louis Pasteur qui propose un modèle théorique efficient permettant de donner une rationalité au comportement de désinfection et de lutter contre l'ineptie de ses adversaires.

Il en découle par exemple un nouvel usage de l'eau. On différencie l'eau contaminée et l'eau décontaminée ; respectivement, celle qu'il faut éliminer et celle qui peut être acheminée jusqu'au robinet. Tout cela confère une rationalité et des pouvoirs accrus aux autorités publiques pour gérer les masses ouvrières vivant dans les villes dans des logements insalubres.

### ***Premières douches et éducation de l'hygiène à l'école***

La douche matinale nous apparaît aujourd'hui comme une évidence, pourtant il n'a de loin pas toujours été ainsi. C'est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle fait son apparition. On l'appelait « bain de pluie ». Elle trouve sa première utilisation dans le cadre de l'hydrothérapie, c'est-à-dire à des fins médicales d'abord. Mais très rapidement des douches populaires sont installées ici et là.

La ville de Lausanne, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comptait des douches communes et publiques. Leur nombre était restreint. En font partie les bains Haldimand en 1893, avec des baignoires et 24 cabines de douches – ce qui était insuffisant.

Ces installations étaient principalement réservées à une population plutôt pauvre. La douche est effectivement devenue un objet très simple, issu d'un équipement extrêmement complexe de l'hydrothérapie, le traitement par l'eau froide. Seule la douche en pluie a été gardée et valorisée pour la population, parce que c'est économique, rapide et nécessite considérablement moins d'eau que les bains. Les douches sont considérées comme plus stimulantes et peuvent se faire à l'eau froide ou tempérée, donc la consommation d'eau chaude est moindre.

On commence à introduire des douches dans les casernes et surtout dans les écoles qui seront un lieu privilégié pour transmettre une éducation de l'hygiène. En effet, il a fallu apprendre aux enfants à se laver. Est à considérer que ce n'est pas parce qu'on a des équipements qu'on se lave, et ce n'est pas parce qu'on n'a pas d'équipement qu'on ne se lave pas. Les deux cas de figure ne sont pas nécessairement liés. Il est important qu'en l'absence de salles de bain dans les logements, les enfants puissent apprendre à se laver et/ou

être lavés à l'école, ce qui a lieu une fois par semaine. Il s'agit d'un bain de propreté très réglementé et organisé. Ce n'est évidemment pas le cas dans toutes les écoles. Cela concerne les bâtiments construits à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les grandes villes ou des agglomérations importantes.

Les soins du corps sont abordés discrètement pour des raisons de pudeur. Mais l'évolution de cette thématique peut être observée vers 1900, où l'on recommence à laver les parties visibles du corps – le visage, les mains, le cou. Vers 1930, un bain hebdomadaire est recommandé ainsi qu'un lavage des parties visibles du corps. On peut dire que, vers 1930, les normes sont quasi identiques à nos normes d'aujourd'hui, mais il n'est pas encore question de douche quotidienne.

L'éducation de la propreté passe par l'école<sup>15</sup>, mais également par les femmes. À cette époque, les femmes sont responsables des enfants et du logement par tradition. C'est par l'intermédiaire de cours d'économie domestique prodigués aux femmes et aux jeunes filles à l'école qu'il est possible d'identifier les normes rigoureuses et strictes de l'époque concernant l'entretien du logement et les soins au petit enfant.

La commission d'hygiène de l'alliance des sociétés féminines suisses, présidée par Madame Marie Girod, mena par exemple une action dans les classes où les enfants sont examinés quant à l'hygiène. Voici ce que mentionnent les archives sur cette action de février 1954 un peu particulière :

---

<sup>15</sup> Justine Henneberger et Gaëlle Reymond, *Évolution de l'éducation à la santé à l'école : Regard historique au travers des manuels scolaires*, Haute école pédagogique du canton de Vaud, Lausanne, 2013, 107 p.

Avec le corps enseignant, je cherche constamment à améliorer cet enseignement. Mais c'est surtout l'enseignement de l'hygiène sexuelle qui a eu notre appui. Car nous l'estimons indispensable pour les deux sexes. À la demande de la société suisse contre les maladies vénériennes, nous nous sommes occupés de répandre dans le public féminin les notions saines sur ce sujet. À plusieurs reprises, des enquêtes auprès des départements de l'instruction publique ou auprès des particuliers, ont permis de nous renseigner sur ce qui se fait dans les différents cantons. Des conférencières qualifiées ont été mises à la disposition des sociétés et des écoles. Des brochures en allemand et en français étaient éditées pour un prix très abordable. Elles peuvent être distribuées à la jeunesse. Elles rendent de grands services aux éducateurs, aux prêtres, aux pasteurs qui peuvent aborder ces sujets avec leurs catéchumènes. La brochure française existe encore. La brochure allemande étant épuisée, est actuellement en réédition. Disant plutôt qu'elle a été complètement transformée. Car vous le savez, les idées évoluent, la jeunesse d'aujourd'hui, tout en ayant les mêmes besoins, n'a plus la même mentalité que celle de la précédente génération.<sup>16</sup>

Dans cette archive, il est intéressant de constater que l'école a assumé, à des périodes différentes, diverses thématiques concernant l'éducation de l'hygiène qui, normalement, relève de la famille. L'école a fait une forme d'intrusion dans la vie privée afin d'éduquer l'ensemble de la population. Il est intéressant de constater aussi que la thématique de l'hygiène est en rapide évolution.

À partir de quand l'hygiène corporelle – comme on l'entend aujourd'hui, avec une douche presque quotidienne, ou disons comme objet culturel sans aucune contestation – est-elle entrée dans les mœurs ? C'est précisément à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui ne signifie toutefois pas que tout le monde l'ait

---

<sup>16</sup> Ce passage est tiré de l'émission radio en référence ci-dessus. Il s'agit des paroles de Madame Girod sorties des archives de 1954.

adoptée. Ce fut un long processus mis en place et acquis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans notre culture occidentale du moins.

Si l'on regarde la culture musulmane par exemple, des ablutions relativement légères sont pratiquées tous les jours, et le vendredi des soins corporels se font de manière approfondie. Force est donc de constater que les notions d'hygiène sont des notions totalement culturelles et en constante évolution.

De nos jours, c'est la grande mode des spas, jacuzzis, etc. C'est probablement le signe d'une autre périodisation possible, d'un autre rapport à l'eau et à l'hygiène. Le sport, le jogging, les activités de plein air, etc., sont des thématiques qui montrent les potentiels changements d'une année à l'autre.

Voici un autre exemple historique de l'évolution relativement rapide du rapport à l'hygiène : les douches scolaires n'étaient utilisées qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et, dans les années 1950, elles ne sont plus utilisées et par conséquent désaffectées. Par contre, on introduit les douches dans les constructions scolaires en lien avec la salle de gymnastique et l'exercice du sport. Elles existent encore, non pas pour l'apprentissage de la propreté, mais comme possibilité de se doucher et de se rafraîchir après la pratique du sport. Cela représente un grand changement.

Aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, est-ce que nous ne serions pas devenus un peu trop hygiénistes, à nous laver tous les jours, à utiliser abondamment le savon, à ne plus vouloir sentir ? Est-ce que nous ne serions pas dans un extrême, dans une période où l'on se lave trop ? Est-ce que cela pourrait avoir une certaine influence sur notre système immunitaire qui, dans un

environnement où bactéries et virus sont moins nombreux, serait moins capable de se défendre ?

Question légitime, puisqu'il semblerait que se doucher longuement chaque matin avec de l'eau chaude et beaucoup de savon ne serait pas idéal pour notre corps, du moins pour certaines peaux. En outre, le savon et une hygiène corporelle intense pourraient possiblement diminuer les défenses immunitaires de la peau.

Dans tous les cas, il semble que, de nos jours, il y ait une tendance hygiéniste excessive – en tous cas en ce qui concerne nos sociétés luxueuses et avant-gardistes. Relevons néanmoins qu'il existe une grande différence entre les individus. Pas tout le monde se douche longuement et se savonne abondamment tous les jours, il y a des variantes individuelles.

Aussi, dans le contexte de la société globalisée, ne perdons pas de vue que le problème de l'eau devient une préoccupation majeure et que les neuf dixièmes de la population n'auront peut-être plus accès à l'eau dans un futur proche.

En conclusion, on s'aperçoit, à travers cet historique large, qu'installations sanitaires et mesures d'hygiène ont évolué parallèlement, respectivement sous la pression des épidémies et sous l'impulsion des découvertes scientifiques. Nos sociétés ont de tout temps été en rapport étroit avec les maladies et leur transmission. Ces dernières ont fortement influencé et façonné nos manières de vivre ensemble et la typologie des logements. Nous avons également vu que cette évolution du rapport entre la société et les épidémies possède certes une composante culturelle, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans les mœurs et coutumes des différentes époques, mais nous avons aussi constaté que la santé publique est de longue date une priorité pour les autorités qui n'ont eu de cesse d'implémenter

de nouvelles mesures, de construire les logements différemment et de changer les habitudes de la population.

## Relation avec le logement au XIX<sup>e</sup> siècle

Nous étant arrêtés *grosso modo* au début du XX<sup>e</sup> siècle dans notre historique sur l'hygiénisme, il est intéressant maintenant de revenir plus précisément sur le XIX<sup>e</sup> siècle et d'observer en particulier la relation qu'entretenaient les personnes avec leur logement. Il s'agira alors de la convergence de la question des mesures d'hygiène mises en place en Europe et de la question des classes sociales avec l'apparition de la classe ouvrière<sup>17</sup>.

### ***L'habitat, d'un lieu de protection à un symbole du statut social***

L'habitat s'est transformé au fil des siècles et a évolué avec l'histoire de l'homme. Le logis était d'abord une surface délimitée pour se protéger des dangers extérieurs – comme par exemple de la faune et des intempéries – ou pour se défendre contre la violence ou encore pour se préserver de l'insalubrité. Suivant cette idée de lieu protecteur, il a évolué en un lieu défini pour l'essentiel par un toit et quatre murs, ce qui répond aux besoins fondamentaux de l'être humain.

---

<sup>17</sup> Pour cette partie, je me suis principalement basée sur les ouvrages suivants : Roderick J. Lawrence, *Le seuil franchi : Logement populaire et vie quotidienne en Suisse romande 1860-1960*, Genève, Georg, 1986, 296 p ; Marie-Jeanne Dumont, *Le logement social à Paris : Les habitations à bon marché*, Liège, Mardaga, 1991, 192 p ; Monique Eleb et Anne Debarre, *L'invention de l'habitation moderne : Paris, 1880-1914*, Paris, Éditions Hazan et Archives d'Architecture Moderne, 1995, 535 p.

Par la suite, les logements n'ont pas servi uniquement à délimiter des espaces domestiques de protection. Certains ont été équipés notamment de chauffage, d'éclairage, puis d'eau. Ils incarnaient des coutumes ainsi que des règles sociales et culturelles différentes de la société.

Pour certains, ces changements de mode de vie ont apporté plus de confort et de bien-être dans leur foyer. Mais cela a aussi marqué les différentes classes sociales – ou plus grossièrement la différence entre riches et pauvres. Cette distinction de classification sociale et de cadre de vie domestique dans la société est en partie déterminée par l'activité et le niveau de vie de chacun, ainsi que par la conception du logement de l'individu<sup>18</sup>.

Depuis la Révolution industrielle environ, on dénombre trois classes sociales : la paysannerie – déjà présente depuis la préhistoire –, la bourgeoisie – notion qui apparaît dès le IX<sup>e</sup> siècle – et, dernière en date, la classe ouvrière<sup>19</sup>.

Commençons par la classe paysanne. Les paysans travaillaient dans les champs, au rythme de la nature et représentaient la grande majorité de la civilisation. Leurs conditions de vie étaient très variables selon les pays et les époques. Généralement, ils subsistaient grâce à une activité agricole qui leur permettait l'autosuffisance.

D'emblée, la place politique et sociale des paysans est restreinte. Pourtant, ils façonnent leur environnement et le paysage par les activités multiples, telles les plantations, l'élevage, les cultures et l'artisanat. Tous les paysans ne possédaient pas de terres – ce qui est vrai aujourd'hui encore, notamment dans les pays en développement. Ils étaient pour

---

<sup>18</sup> L. Matthey et O. Walther, « Un « Nouvel hygiénisme » ? », art cit.

<sup>19</sup> M. Eleb et A. Debarre, *L'invention de l'habitation moderne*, op. cit.

la plupart de simples fermiers ou des auxiliaires sans droits et travaillaient pour les propriétaires terriens. Ils se déplaçaient d'une région à une autre au gré des saisons.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils profitent peu des nouvelles inventions et technologies qui apparaissent avec la révolution industrielle, ce qui crée un grand fossé avec les autres secteurs et fragilise le système agricole. Maints paysans quittent les campagnes pour trouver du travail en ville. Suite à l'exode rural, leur nombre diminue considérablement.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, leur position s'améliore, mais au détriment des paysans traditionnels. Grands nombre d'entre eux se convertissent à l'agriculture moderne – s'érigeant en véritable entrepreneur productiviste – et reprennent une place dans la vie des sociétés, grâce à l'amélioration des techniques et suites aux révoltes sociétales.

Sur la classe bourgeoise maintenant, on peut dire qu'elle se développe et prend de l'ampleur dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Le terme « bourgeois » est apparu pour désigner un habitant d'un bourg, c'est-à-dire une localité liée à un château, qui s'agrandit et devient une ville. C'est ainsi que la bourgeoisie s'est développée dès le XI<sup>e</sup> siècle.

Il existe deux sortes de bourgeoisies. La première, la grande bourgeoisie – composée de banquiers, d'industriels, de fonctionnaires ainsi que de capitalistes – vit confortablement dans de beaux et luxueux logements. La seconde, la moyenne et petite bourgeoisie – composée d'avocats, de médecins, d'employés ainsi que d'instituteurs – n'est pas forcément riche en comparaison avec la grande bourgeoisie, mais se distingue de la troisième classe sociale de par ses connaissances et ses opinions. Elle défend par exemple le libéralisme.

La bourgeoisie joue un rôle important dans le développement économique des investissements immobiliers et financiers dans les villes.

Quant à la classe ouvrière enfin, elle apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée de l'industrialisation. À l'opposé des capitalistes, elle désigne les personnes qui ne sont pas propriétaires. Ce sont des travailleurs manuels qui doivent vendre leur force de travail pour vivre, tels que les employés des agriculteurs, des industries, des mines, du bâtiment et de l'artisanat. Dans les premiers temps, il s'agissait généralement de personnes ayant quitté la campagne pour trouver du travail en ville. Les ouvriers ont été pendant longtemps une classe très pauvre exploitée par les propriétaires des usines ou d'exploitations rurales. C'est à cet égard que de nombreuses luttes sociales furent menées par cette classe, dont le plus éminent inspirateur fut le philosophe Karl Marx, grand critique du capitalisme qu'il voyait nécessairement être succédé par le communisme.

### ***Histoire sociale et hygiénisme***

Les comportements respectifs des différents groupes sociaux – tels que propriétaires et locataires, philanthropes et capitalistes, patrons et ouvriers – sont retracés par l'histoire sociale. C'est cette dernière que nous allons succinctement aborder en parallèle de l'hygiénisme, à travers la relation des ouvriers à leur logement en Suisse et en Europe.

La Révolution industrielle a fortement impacté le paysage urbain et les conditions de logement de la classe ouvrière. Les incidences de l'industrialisation sur l'urbanisation et l'accroissement important de la population en milieu urbain sont suivies par une crise du logement, et les épidémies font

rage. Tous les ouvriers venant des campagnes doivent trouver un logement proche de leur lieu de travail. Il en résulte des logements de masse pour lesquels des notions précises concernant la distribution des espaces habitables et leur utilisation ont été élaborées. Dans ces logements populaires, il a fallu imposer des réglementations sur la discipline aux nombreux habitants, afin de prévenir et d'enrayer le désordre et les conflits.

Avec l'arrivée de cette nouvelle population se développent également de nouvelles maladies. L'absence de qualité de vie et les conditions de travail très difficiles sont la cause de maints problèmes de santé. Les ouvriers travaillent dans des usines bruyantes, mal aérées et sans règles d'hygiène, la sécurité au travail n'était pas assurée ; leur revenu est si bas qu'ils ne pouvaient espérer habiter dans un logement décent.

Les modes de propagation de maladies contagieuses, telles que la tuberculose, sont mieux connus vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On prend conscience du coût élevé des problèmes sociaux – causés par l'entassement et l'insalubrité – que la société doit prendre en charge. Le paupérisme, la malnutrition, la mortalité infantile et l'alcoolisme sont également des problématiques que la société doit solutionner, en prodiguant de l'enseignement et en instaurant des mesures de préventions fondamentales à l'intention de la population.

À cet égard, des médecins, penseurs, philanthropes et industriels fortunés s'impliquent pour connaître les problèmes inhérents à l'habitat des masses et à leurs conditions de vie. Ils créent des fondations et seront les premiers à construire des ensembles immobiliers d'une certaine qualité, à l'image des cités ouvrières disséminées en Europe ainsi qu'en Suisse. Ces

villages ouvriers constituait des modèles architecturaux et sociaux. Nous y reviendrons au sous-chapitre suivant.

Les médecins de toute l'Europe organisaient régulièrement des réunions pour consolider leur influence et saisirent l'occasion des expositions universelles pour faire connaître leurs actions. À Bruxelles en 1876, fut inauguré le premier Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, et le second eut lieu à Paris en 1878. Sans exception, le thème central était le logement des classes pauvres. Car, après la maîtrise du choléra, c'est la tuberculose qui frappe à nouveau la population.

Entre 1875 et 1900, grâce aux recensements de population – en voie de devenir systématiques en Europe – auxquels sont parfois ajoutées des informations concernant l'habitat, il y a abondance de données sociologiques chiffrées.

Par exemple en France, le casier sanitaire des maisons de Paris est créé par Paul Juillerat en 1893, alors à la tête des services d'hygiène de la ville de Paris. Le premier bilan de son activité entre 1894 et 1904 fait acte de 101'496 décès provoqués par la tuberculose. Cette investigation désigne la tuberculose comme la maladie du manque d'air et de lumière et on prend conscience de l'existence d'îlots d'insalubrité en Europe. Suite à quoi, le 15 février 1902, une loi de santé publique comprenant plusieurs articles concernant la salubrité des logements est portée au vote.

Le problème du logement en Europe devient ainsi une cause politique. Les autorités, accompagnées d'industriels et de philanthropes, s'y consacreront avec beaucoup d'énergie et d'argent.

### ***Politiques sociales et hygiénistes en Suisse***

En Suisse romande, comme ailleurs, la population des vieux quartiers urbains s'accroît rapidement, ce qui engendre des problèmes de surpeuplement et d'insalubrité. Bien des rapports ont été rédigés sur la question, dont par exemple celui d'une commission militaire anglaise, en visite en Suisse pendant l'automne 1907. Il fait mention que, comparé à l'Angleterre, nulle part en Suisse on trouve une misère profonde. Toutefois la commission évoque : « Cependant, le hasard nous a fait connaître quelques trous malpropres, situés en dessous du Pont-Suspendu, à Fribourg »<sup>20</sup>. En réalité, de nombreuses autres villes avaient aussi leur lot de taudis.

L'insalubrité est dès lors prise au sérieux par les pouvoirs politiques. Par exemple, suite à la motion présentée par MM. Edouard Bugnion, Edouard Secrétant et André Schnetzler, le conseil communal de Lausanne prit la décision de mener une enquête générale sur l'état des logements<sup>21</sup>. Elle est effectuée en mars 1894 sous la houlette de l'architecte Charles Melley et prend en compte le périmètre de la ville, se restreignant à la limite de l'éclairage public, ce qui exclut la banlieue. Cette superficie fut divisée en 18 parties. Les enquêteurs ont rempli de façon systématique un questionnaire comprenant 25 rubriques qui se réfèrent aux immeubles, d'une part, et aux logements, d'autre part<sup>22</sup>.

Le conseil communal de la ville de Lausanne identifia dès lors que les canalisations défectueuses des immeubles, les fosses d'aisance, l'humidité et l'absence de règlements d'hygiène étaient les causes de l'insalubrité.

---

<sup>20</sup> Éric-Alain Kohler, « François Birbaum : Premier Maître du joaillier Fabergé 1872-1947 », *Pro Fribourg*, juin 1997, n° 115.

<sup>21</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, *op. cit.*, p. 15-21.

<sup>22</sup> Le questionnaire est reproduit en annexe. Il s'agit de l'annexe I.

Cependant au manque d'entretien des immeubles venait s'ajouter la précarité des conditions d'habitation. On vivait entassé dans de petites pièces. Les conditions d'habitation suscitérent alors de multiples questionnements quant à leurs répercussions sur les individus en matière de comportements moraux. Les médecins et des réformateurs de l'hygiène craignaient que la morale soit contaminée par la saleté et la crasse : « C'est un fait désormais incontesté que l'homme subit dans son développement physique et moral l'influence constante du matériel dans lequel il vit »<sup>23</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle on déduisait, que des habitations salubres vont de pair avec la moralité et une bonne vie de famille, et que l'insalubrité affaiblit la population et accroît la mortalité.

L'insalubrité et les conditions de vie dans les logements étaient donc bien identifiées en Suisse. Mais, dans un premier temps toutefois, extrêmement peu d'architectes, de réformateurs de l'hygiène et de médecins établissaient un lien entre la dégradation des foyers et le manque de logements salubres à loyers accessibles. En d'autres termes, rares étaient ceux qui voyaient que ces conditions de vie soulevaient une question sociale. Parmi les exceptions, le secrétaire de la Société pour l'amélioration du logement à Genève en 1893 avertissait :

Si tant de gens en sont réduits à habiter dans de mauvaises conditions, c'est évidemment parce qu'ils n'ont pas les moyens de se procurer quelque chose de mieux. Les logements sont trop chers. Il ne suffit pas d'avoir des habitations salubres, il faut encore qu'elles soient à un prix abordable. Il y a donc une double réforme à accomplir : salubrité et bon marché.<sup>24</sup>

---

<sup>23</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, op. cit., p. 23.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 24.

En effet, le problème pécuniaire et le manque de place n'étaient pas pris en compte prioritairement. Toute l'attention était focalisée sur l'élimination de la crasse. La campagne de réformes s'est efforcée à procurer des logements décents et, parallèlement, mettaient en œuvre des programmes éducatifs pour instaurer de nouvelles habitudes. Des commissions de salubrité, des services d'hygiène et des médecins avaient à cœur d'instruire la population. Voici par exemple le discours du Dr Antoine Miéville de Lausanne :

Combien de fois, en entrant chez vous par hasard, n'ai-je pas été forcé d'ouvrir vos fenêtres à la hâte pour renouveler l'air et chasser l'infection ? Vingt fois je vous ai répété que la propreté maintenait la santé ; que les soins qu'elle exigeait n'étaient pas difficiles ; qu'un peu d'eau, un peu d'air suffisaient. Vous écoutez, vous en convenez même, et le lendemain je retrouve vos fenêtres fermées, votre plancher malpropre, vos enfants sales et mal lavés, respirant un air corrompu. Hâtez-vous de renoncer à ces habitudes funestes et souvenez-vous que, quand le soleil entre par la fenêtre, le médecin prend la porte et quitte la maison.<sup>25</sup>

### ***Politiques sociales et hygiénistes en Europe***

Entre-temps, le corps médical européen, d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'Espagne, découvre le lien entre la diffusion des épidémies et le logement insalubre<sup>26</sup>. Soutenu par des intellectuels, il exercera son influence sur l'opinion et les pouvoirs publics pour améliorer les conditions de logement des plus démunis, des ouvriers notamment. Les médecins hygiénistes se consacrèrent à faire des recherches et Louis Villermé rédigea en 1840 en premier son *Tableau de l'état*

---

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Les informations de cette partie sont tirées de l'exposition *Hygiène et premiers logements ouvriers* du musée virtuel Hlm accessible en ligne à l'adresse : <https://musee-hlm.fr/exhibit/93>

*physique et moral des ouvriers dans les manufactures de coton, de laine et de soie.* Pour sauver la santé du peuple, le docteur Piorry réclama des ordonnances de police et proposa d'instaurer des primes pour encourager les entrepreneurs à construire des maisons ouvrières saines.

Edwin Chadwick, haut fonctionnaire du Royaume-Uni, mena une enquête dans toutes les grandes villes et en 1842 rédigea le *Rapport sur les conditions sanitaires de la population laborieuse et les moyens d'y remédier*. Il exercera une grande influence sur le Parlement, afin que ce dernier régleme la construction des logements.

Suite à quoi, l'Angleterre vote sa première loi concernant la santé publique en 1848, suivie par la France qui décréta la loi Melun contre le logement insalubre en 1850. Dans son *Discours sur la misère*, Victor Hugo se prononcera pour l'adoption de cette loi à la Chambre des députés.

En Allemagne, une femme de lettres, Bettina von Arnim, attire l'attention sur ce sujet au moyen de son livre *Livré dédié au roi* (1843). La situation des ouvriers habitant la banlieue de Berlin y est décrite.

Et à Bruxelles, c'est grâce à Edouard Ducpétiaux, juriste catholique, que le mouvement en faveur de la formation d'une société pour la construction d'habitations saines et commodes destinées aux ouvriers prend son essor. En 1852, lors du Congrès national d'hygiène publique qui a lieu à Bruxelles, il constate, unanimement avec tous les autres enquêteurs sociaux européens, que l'ouvrier dispose d'une unique pièce sans aucun confort, quelle que soit la taille de la famille.

Également dans ces années-là en France, François Lebon, médecin des pauvres et membre du Bureau de bienfaisance et

du Conseil d'hygiène publique de Nivelles, s'implique pour créer des maisons modèles pour la classe ouvrière, afin d'assurer de meilleures conditions de vie et de préserver la moralité des classes laborieuses. Son projet se trouve de façon détaillée dans son rapport publié en 1852.

Guillaume III, roi des Pays-Bas, se préoccupe également de la situation des ouvriers et commande en 1853 une enquête à ce sujet. Afin de pouvoir procurer des logements décentes, des normes sont proposés dans le rapport.

L'Italie n'est pas en reste. À Turin – alors ravagée par les épidémies – le docteur Luigi Pagliani, militant pour un bon logement accessible à tous et également fondateur du Laboratoire central de la santé publique en 1896, fonde l'école hygiéniste italienne.

### ***Aménagements et rénovations des logements***

On s'aperçoit que, durant le XIX<sup>e</sup> siècle marqué par la peur notamment du choléra et du typhus qui frappaient épisodiquement les villes et touchaient majoritairement la classe populaire ouvrière, la situation sanitaire et sociale évolua rapidement. Dans la suite des politiques sociales et hygiénistes mises en œuvre en Europe, les logements sont rénovés et rendus plus salubres ; les nouvelles constructions respectent des normes d'hygiène. Des campagnes inlassables contre la saleté, les mauvaises odeurs, les microbes, la poussière – qui étaient fortement craints – furent menées<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> La partie présente s'appuie sur l'ouvrage : R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, *op. cit.*

En Europe dès 1860, l'acheminement d'eau potable et l'évacuation des eaux usées sont assurés par les réseaux publics améliorant considérablement les conditions sanitaires dans les villes. L'invention des siphons ont permis de remplacer les latrines au fond de la cour par des toilettes sans odeur qui ont pu être installées dans les cages d'escalier, voire même dans les appartements. Les salles de bain, par contre, restent chose rare jusque vers 1900 et ne se popularisent qu'après 1920, de même pour le chauffage central et le chauffe-eau.

En ce qui concerne les typologies, la plupart des activités ménagères s'effectuaient à la cuisine – lieu central du logement – mais certains produits fabriqués dès lors industriellement se substituaient aux aliments faits maison. Cuisinières et éclairage à gaz ainsi que l'eau courante s'imposent progressivement dans les ménages entre 1880 et 1914, facilitant et optimisant le travail. Toutes ces évolutions concourent à la disparition du fourneau à bois, à la perte d'un lieu de réunion apprécié par toute la famille. On consacra de moins en moins de place aux cuisines et on les relégua au côté nord.

La création de logements autonomes – c'est-à-dire avec cuisinière, évier, salle de bain et toilettes – sans espaces adjacents à partager collectivement, font que l'évier ne se trouve plus près de la fontaine communale et de ce fait, les travaux ménagers peuvent s'effectuer dans la cuisine.

En Suisse, la prise de conscience d'une convergence de la question sociale et de l'hygiène s'effectua, au même titre qu'en Europe. La remise en état des immeubles et des logements eut également lieu – principalement grâce à des fonds privés.

Mais pas partout avec la même intensité. Les rénovations étaient plus importantes dans les cantons urbains que dans les cantons campagnards, en raison des modes de vie quelque peu différents. Dans le Jura et la Suisse orientale par exemple, l'industrie à domicile était très répandue et y était ancrée par tradition. Toute la famille contribuant aux activités domestiques lucratives, l'établi, le métier à tisser ou la machine à coudre restaient dans le logement. La typologie de ces logements de campagne n'était donc pas totalement identique à celle des logements ouvriers en ville. Le travail et le logement étaient réunis sous le même toit, comme dans les anciennes maisons médiévales, à l'inverse du modèle industriel où le lieu de travail est habituellement séparé de l'immeuble d'habitation qui représente une catégorie spécifique et une fonction unique. Les gens des campagnes n'étaient ainsi que peu influencés par la modernité et le canapé fut longtemps le seul symbole de prestige. Eau, gaz et électricité ne firent leur entrée que plusieurs décennies plus tard.

Pareillement, il existait des différences entre les aménagements et constructions effectués pour les classes populaires et pour la bourgeoisie. Cette dernière bénéficiait toujours de normes très différentes de celles du reste de la population.

Selon Benevolo et Mumford, au XIX<sup>e</sup> siècle déjà, la ville devrait être divisée en quartiers, îlots, bâtiments et logements individuels, car le développement de la ville et du logement vont de pair et devraient être étudiés simultanément<sup>28</sup>. L'habitat citadin se constitue d'espaces très diversifiés – places, cours, rues, allées, corridors, cages d'escaliers et pièces

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 11-15.

– répartis sur plusieurs étages et ordonnés selon une notion extérieur/intérieur et public/collectif/privé. Les pièces de l’habitat sont ainsi distribuées en fonction d’un ordre social. À ce titre, on peut comparer, à Genève par exemple, le quartier des Tranchées avec celui des Grottes, ou à Fribourg, le quartier de Gambach avec celui de Beauregard, pour s’apercevoir que les logements spécifiques concordent quand même toujours avec les différents modes de vie des classes socio-économiques présentes.

Précisons enfin que le logement populaire traverse des phases de progrès et de stagnation et subit parfois des régressions imputables aux déconvenues économiques.

### ***Le socialisme utopique au XIX<sup>e</sup> siècle***

Bien que peu connues de nos jours, les utopies de l’habitat au XIX<sup>e</sup> siècle étaient d’une grande importance politique, sociale et architecturale qu’on aurait tort de sous-évaluer. Le socialisme utopique, ce courant de pensée philosophique, politique, religieux et social, est à l’origine d’idées qui avaient pour but d’émanciper la classe ouvrière, ou en tous cas d’améliorer ses conditions de vie<sup>29</sup>.

Parmi les penseurs les plus éminents et influents figurait le britannique Robert Owen, dont nous présenterons plus en détail une de ses conceptions dans le sous-chapitre suivant. Certains estimaient que son socialisme était entaché de paternalisme et manquait de structure, comparé à celui d’autres philosophes contemporains. Néanmoins son militantisme énergique dans le secteur social aussi bien

---

<sup>29</sup> Mattia Lento, « L’habitat participatif en Suisse : Épargne et nouvelles formes de sociabilité urbaine », *SwissInfo*, 5 octobre 2018.

qu'industriel, syndical et pédagogique a fait de lui une personnalité déterminante de son époque<sup>30</sup>.

Robert Owen soutenait que l'environnement crée le caractère de l'homme. Au vu de la misère en hausse dans les villes de l'époque, il s'employait à créer un modèle de société basé sur les villages coopératifs et les communautés agro-industrielles, de dimensions modestes et non évolutives.

Le village imaginé par Owen était composé d'un grand bâtiment habitable à quatre côtés. À l'intérieur il y avait des espaces et des édifices publics, et à l'extérieur on cultivait des champs agricoles. Son expérimentation de vie en communauté était mise à l'essai aux États-Unis, en Indiana. Cependant sa durée fut courte.

Une autre figure de proue du socialisme utopique était Charles Fourier<sup>31</sup>. L'initiation du processus d'industrialisation en général et la culture à caractère commercial du XIX<sup>e</sup> siècle ne recueillaient que sa vive critique, malgré qu'il soit issu d'une famille de marchands. Il conçut un projet de restructuration de la société, basé sur la libre association des individus dans des communautés nommées « phalanges ».

Le siège de chaque phalange est appelé phalanstère, c'est-à-dire une bâtisse colossale dans laquelle les habitants mènent une forme de vie en communauté. Ils travaillent sans contrainte et ne revendiquent aucune propriété privée. Les liens affectifs sont libérés des notions de fidélité et de famille.

---

<sup>30</sup> Ophélie Siméon, « Robert Owen, père du socialisme britannique ? », *La Vie des Idées*, 4 septembre 2012 ; Ophélie Siméon, « Entre utopie et père du socialisme : Réceptions de Robert Owen en Grande-Bretagne », *Lien social et Politiques*, octobre 2014, n° 72, p. 19-37.

<sup>31</sup> Thierry Paquot (ed.), *Le Familistère Godin à Guise : Habiter l'Utopie*, Paris, La Villette, 1982, 206 p ; R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, op. cit., p. 47.

De nombreux disciples de Fourier suivirent ses idées et les réalisèrent en partie, principalement l'industriel Jean-Baptiste André Godin. À proximité de ses usines, il construisit des « familistères »<sup>32</sup>, autrement dit des habitations strictement rattachées à la production industrielle, incluant également des espaces octroyés aux familles individuelles. Nous en ferons l'exposé ultérieurement.

Le développement parallèle entre les préoccupations en matière de conditions de vie plus dignes en faveur des classes sociales ouvrières au XIX<sup>e</sup> siècle et en matière d'hygiène par rapport à la crainte des épidémies encore très fréquentes en Europe ayant été présenté, il convient maintenant de passer dans un ultime sous-chapitre à des exemples concrets de typologies de logement caractéristiques de cette période, qui illustrent la manière dont on avait à l'époque conçu l'habitat et le vivre ensemble à l'aune de la lutte contre les épidémies.

---

<sup>32</sup> T. Paquot (ed.), *Le Familistère Godin à Guise*, op. cit.

## Les typologies à résonance hygiéniste du XIX<sup>e</sup> siècle

Les typologies de logements que nous allons présenter dans cette partie permettront de comprendre comment, au fil du temps, les logements ont encouragé à répondre à l'insalubrité dans notre société. Pour ce faire, nous allons passer en revue et commenter différents plans d'habitations. Ces derniers nous révéleront les relations entre les différentes pièces, ainsi que les relations entre les espaces intérieurs et extérieurs. Ceci par la configuration des différentes séparations — murs, fenêtres, portes, cloisons. Il s'agit d'éléments qui marquent les différents espaces et fonctions qu'il y a dans le logement. Je pourrai ainsi m'inspirer de ces typologies pour proposer des esquisses de solutions que j'exploiterai dans le troisième chapitre. Ceci étant dit, attardons-nous pour commencer sur la différence entre le modèle rural et aristocratique.

### ***Modèle rural et modèle aristocratique***

On a généralement tendance à réduire un logement et son usage à l'ensemble des pratiques de son locataire. Or, le logement doit aussi être vu comme la réponse à un problème social beaucoup plus large : la nécessité d'offrir un toit à une population donnée sur un territoire donné *et* de concevoir les

formes et caractéristiques du logement qui feront qu'il sera habité de telle ou telle manière par ses locataires<sup>33</sup>.

À cet égard, les espaces sont principalement distribués selon la position de l'espace dédié aux repas dans l'habitation, notamment selon la position dudit espace avec l'espace dédié à la préparation des repas. C'est pourquoi les relations spatiales cuisine-lieu du repas sont très instructives. Elles permettent de comprendre et d'analyser les usages de l'habitation. On distingue deux références historiques en la matière qui sont le modèle rural et le modèle aristocratique<sup>34</sup>.

Le modèle rural, on s'en doute, correspond à l'habitat du paysan. Ce dernier a comme caractéristique d'avoir une salle commune, soit une pièce à tout faire. On y prépare et on y cuit les aliments, on y prend le repas – généralement dans un groupe familial assez large –, on y effectue certains travaux ménagers, et on y dort parfois. C'est dans cette pièce centrale que se trouve le feu, sous la forme d'une cheminée ou d'un poêle à bois ou charbon. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, on y trouve parfois aussi un lavabo – avec de l'eau froide uniquement – qui sert à la cuisine. Cette pièce est souvent meublée d'un buffet, d'une grande table à manger rectangulaire avec des bancs ou chaises, et des lits du foyer. Les pièces de stockage et l'espace pour l'activité agricole se situent sur les côtés de la pièce à vivre. Quant au sol, il est fait en terre battue ou en dalles. Nous nous rendons donc compte qu'il s'agit d'un espace à la fois de vie commune et de travail. Ci-dessous le plan d'une habitation rurale traditionnelle.

---

<sup>33</sup> L-P Grosbois et al., *Habitat pour mieux vivre*, Paris, École d'architecture de Paris La Villette, 1986, p. 8.

<sup>34</sup> L.-P. Grosbois et al., *Habitat pour mieux vivre*, op. cit. Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

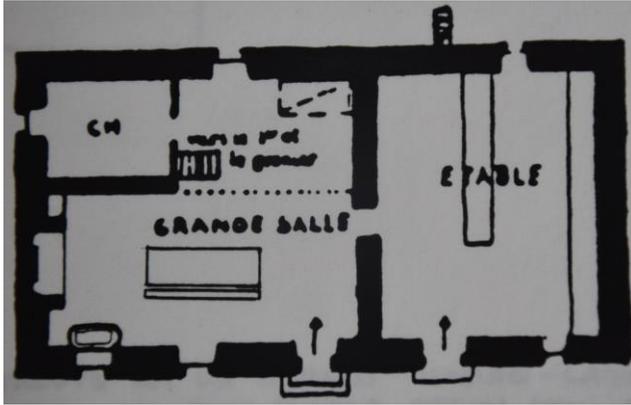


Figure 2 : Plan d'une typologie rurale traditionnelle

Le modèle aristocratique, quant à lui, correspond au château ou à l'hôtel particulier aux multiples pièces. On y trouve, de manière générale, une ou des pièces de réception, des pièces privées, des pièces de services, une salle à manger – mais souvent très éloignée de la cuisine –, etc. À la différence des paysans, les aristocrates vivent avec des domestiques qui les servent. Ceux-ci travaillent dans l'espace de cuisine, où les maîtres des lieux ne se rendent pas. Ils acheminent les repas de l'espace cuisine bruyant, fumant, agité à la salle à manger calme, feutrée et soignée. Entre ces deux espaces, pour ainsi dire aux extrémités de l'habitation, comme pour marquer la distance sociale entre la classe des domestiques et celle des aristocrates, il y a un ou plusieurs offices et salons servant d'espaces tampon. À noter aussi, qu'à la différence de l'habitat rural traditionnel, la forme et la configuration des différents espaces dans le logement sont dictées par l'apparat et par une mise en scène des espaces de réception, et non par un schéma fonctionnel.

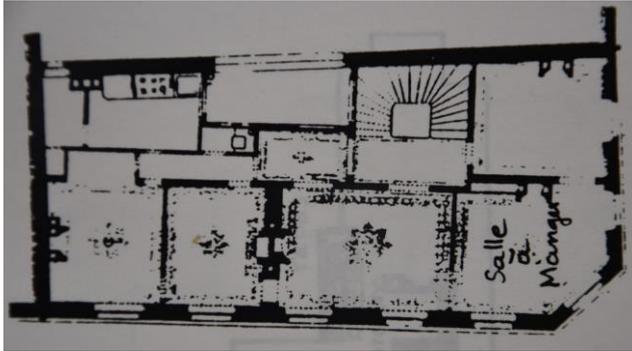


Figure 3 : Plan d'une typologie aristocratique traditionnelle

Évidemment ces deux modèles très opposés ont évolué avec le temps. On sait que les modèles culturels se démocratisent, c'est-à-dire qu'ils se déploient du haut vers le bas de la hiérarchie sociale. Ainsi, c'est sans étonnement que le modèle aristocratique décrit ci-dessus a été repris par la bourgeoisie dans un premier temps, puis, dans un second temps et de façon plus modérée, par la petite bourgeoisie, et finalement par les classes modestes. L'habitat rural n'a, sans surprise, pas connu ce type d'évolution, dans le sens où il ne s'est pas propagé à d'autres classes sociales.

En revanche, l'un comme l'autre ont connu des évolutions en termes d'amélioration du confort suite aux avancées technologies telles que l'électricité. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les logements n'étaient pas encore équipés d'une grande technologie. Ce n'est qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle que les choses changent rapidement et qu'ils ont commencé à être équipés en eau et en électricité. Mais précisons qu'il subsistera toujours des différences notables entre les typologies de logements des différentes classes sociales.

Entre ces deux modèles que tout oppose, nous pourrions introduire l'habitat des classes sociales pauvres et moyennes en milieu urbain. Il ressemble en plusieurs points à celui du modèle rural, d'où ce simple aparté. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, leur habitat est aussi constitué d'une grande pièce à vivre centrale, où se situe le feu. Toutefois, alors qu'à la campagne les chambres, les pièces de stockage et l'espace pour l'activité agricole se trouvent sur les côtés de la pièce centrale, en ville les chambres et les espaces de stockage sont relégués à l'arrière de la cuisine ou à l'étage. En outre, en ville, la pièce à vivre se situe à l'avant de la maison. Elle donne sur la rue principale et reste donc bien éclairée toute la journée.

De quelle façon les typologies de logement ont-elles répondu, directement ou indirectement, au problème de l'insalubrité ? C'est ce à quoi nous allons nous intéresser maintenant, en passant rapidement en revue des exemples de typologie, principalement suisses, qui nous serviront dans le chapitre trois.

### ***Robert Owen, fondateur du mouvement coopératif au début du XIX<sup>e</sup> siècle***

L'un des premiers à s'intéresser à la vie en communauté fut Robert Owen, qui vécut de 1771 à 1858 en Grande-Bretagne. Robert Owen fut un entrepreneur dans le textile, mais aussi un théoricien socialiste britannique qui fonda le mouvement coopératif<sup>35</sup>.

Face à la misère criante dont il était témoin et dont il identifiait la cause dans la rivalité entre la classe ouvrière pauvre et le système économique-politique, Robert Owen chercha des

---

<sup>35</sup> O. Siméon, « Robert Owen, père du socialisme britannique ? », art cit ; O. Siméon, « Entre utopie et père du socialisme », art cit.

solutions pour combattre le paupérisme. Il préconisait la création de communautés de *grosso modo* 1'200 personnes vivant dans un seul et même immeuble où les cuisines et les salles à manger seraient communes. Toutes les familles devaient habiter dans un appartement privé. Robert Owen souhaitait ainsi instaurer une nouvelle organisation non seulement de la vie de famille, mais aussi de la société en générale. Dans ces immeubles locatifs, il préconisait par exemple que les enfants étaient à la charge des parents jusqu'à leur troisième anniversaire pour ensuite être pris en charge par la communauté au sein de l'immeuble.

### ***La cité Napoléon en 1851***

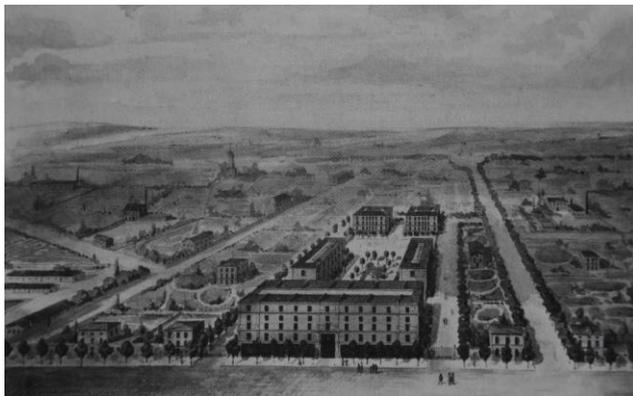
Louis-Napoléon Bonaparte, soit Napoléon III, s'intéressa lui aussi à la question du paupérisme<sup>36</sup>. Il écrivit en 1844 un ouvrage intitulé *L'extinction du paupérisme* dans lequel il propose des solutions pour extraire les classes pauvres de l'ignorance, du vice et de la misère.

À la suite de quoi, il entreprit dès 1850 de mettre en pratique ses idées et de construire une cité ouvrière modèle à Paris. Sans grande originalité, la cité fut nommée « la cité Napoléon » qui était alors la première réalisation de cette importance en France. Elle s'inspire des travaux de l'architecte britannique Henry Roberts sur les logements populaires. Il est l'auteur de l'ouvrage « Des habitations des classes ouvrières » qui constitue certainement l'une des premières réflexions théoriques d'un architecte sur l'habitat social urbain. Rappelons que Robert Owen cité ci-dessus était un entrepreneur. Louis-Napoléon Bonaparte avait pris

---

<sup>36</sup> M.-J. Dumont, *Le logement social à Paris, op. cit.* Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

connaissance des travaux de Henry Roberts qu'il avait fait traduire.



*Figure 4 : Vue d'ensemble de la cité Napoléon*

L'objectif de Napoléon III était à la base de construire dans chaque arrondissement de Paris de telles cités ouvrières pour offrir aux travailleurs des conditions de vie plus saines. Il s'agissait de leur permettre de vivre dans des logements sains, bien aérés et à des prix préférentiels. Cet ambitieux projet ne fut finalement pas réalisé, par manque de fonds. Seul l'établissement prototype dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris fut construit et inauguré en 1851. Il était partagé en quatre corps de bâtiment autour d'une cour centrale, pour un ensemble de 200 logements. Ces derniers étaient généralement composés d'une cuisine de petite taille et de deux chambres à coucher, sur une surface de 27 m<sup>2</sup>. Chaque appartement permettait d'accueillir ainsi une famille.

Il est vrai que la surface est exiguë pour une famille entière. Mais l'immeuble était en contrepartie équipé de plusieurs lavoirs, de bains, de chauffoirs et même de garderie. Ce qui est un confort non négligeable comparé aux conditions

d'insalubrité dans lesquelles vivaient normalement les ouvriers. L'eau n'était pas distribuée dans les logements. Une fontaine dans la cour assurait l'approvisionnement en eau. Les ouvriers voyaient de temps en temps des médecins qui venaient faire des visites médicales et distribuer des médicaments.

D'autres mesures pour accroître l'hygiène avaient été pensées. Le plan du bâtiment a été conçu de manière à offrir une bonne lumière naturelle aux logements, mais surtout pour assurer une bonne ventilation. On se rend donc compte que, même si une attention particulière a quand même été portée sur la création d'un lieu communautaire, la priorité était l'hygiène et la salubrité. On peut dire à cet égard que ce type de construction fut un succès. On n'y observa pas d'épidémie, les ouvriers utilisaient fréquemment les lavoirs, et sur le plan financier les loyers – car moins chers – étaient payés dans les temps.

Les critiques relevaient plutôt, en raison du regroupement de nombreux ouvriers en un seul endroit, des craintes de soulèvements ouvriers ou de celles d'une perversion des mœurs ; ou bien, à l'inverse, d'une ghettoïsation des ouvriers et d'un enfermement dans des structures rappelant une caserne militaire, une prison ou un hôpital.

Malgré les avantages constatés, on observe une désaffection des ouvriers une dizaine d'années après l'inauguration. Ce fut en raison des mesures impopulaires, comme l'instauration de vigiles ou la fermeture des grilles dès 22h, mises en place suite aux craintes citées. La cité Napoléon fut ainsi considérée comme un échec et elle tomba dans l'oubli, à tel point que ses plans n'apparaissent dans quasi aucun livre d'architecture<sup>37</sup>.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 10 sq.

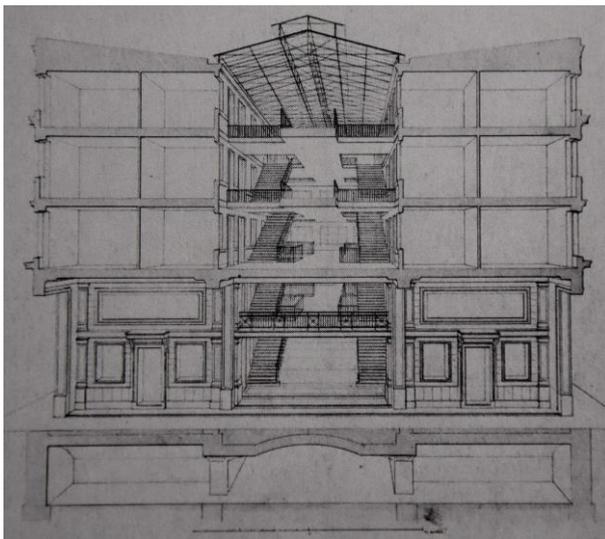


Figure 5 : Vue d'ensemble et coupe idéalisées de la cité Napoléon

### ***Le familistère par Fourier et Godin en 1871***

En 1859, l'industriel français Jean-Baptiste André Godin et Charles Fourier entreprennent la construction d'un ensemble de bâtiments qui s'étend sur environ 20 hectares dans la commune de Guise<sup>38</sup>. Le but étant de loger les ouvriers qui travaillent dans son usine située à Guise.

---

<sup>38</sup> T. Paquot (ed.), *Le Familistère Godin à Guise*, op. cit. Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

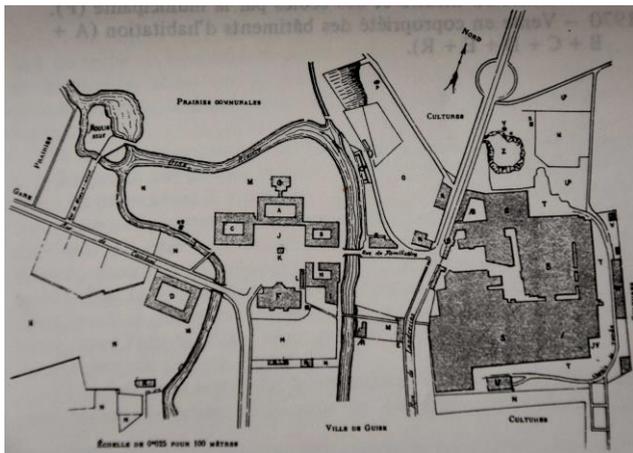


Figure 6 : Vue d'ensemble du familistère de Godin

Godin qualifie son projet d'« Habitation Unitaire ». En effet, Godin a rassemblé d'un côté l'usine et ses dépendances et de l'autre les bâtiments nécessaires à la vie quotidienne des ouvriers, soit les différents bâtiments du familistère. On y trouve des immeubles avec les logements, des écoles, un théâtre, une bibliothèque, un éconamat, une garderie, des bains et lavoirs, un centre d'apprentissage, des magasins, ainsi que divers autres services. En outre, Godin a pensé à aménager des parcs et des jardins potagers.

Le terme d'« Habitation Unitaire » n'est pas anodin. Il dénote des règles constructives et des objectifs sociaux établis par Godin. Ce dernier voulait faire bénéficier les classes ouvrières pauvres d'un standard de vie un peu plus élevé et d'une vie communautaire. À cet égard, le familistère de Godin propose une série de services ménagers, éducatifs et économiques non négligeable.

Comme on peut le voir sur le plan ci-dessous, il y a au centre une cour intérieure éclairée, qui sert à ventiler l'espace. Autour de la cour, une circulation – telle une coursive d'aujourd'hui – dessert tous les logements. On remarque qu'il y a deux cages d'escaliers qui desservent tous les étages du sous-sol au grenier. À côté de ces cages, était installée une trappe aux balayures qui traversait les étages. Les balayures étaient évacuées quotidiennement, pour des raisons d'hygiène.

On dénombre trois typologies de logement proposées dans le Familistère de Godin : une première simple avec une cuisine et deux chambres, mais sans vestibule d'entrée ; une deuxième plus complète avec un vestibule et une cuisine ; et une troisième, identique à la seconde, qui pouvait être modulée avec celle-ci.

Des fontaines à eau étaient placées proches des cages d'escaliers pour l'ensemble des personnes de l'étage. Des cabinets d'aisance étaient proposés à chaque étage pour tous les appartements avec un vestibule commun qui séparait ceux pour les hommes et ceux pour les femmes. Étaient aussi proposés des bains et des douches pour tous les habitants, ainsi qu'un réfectoire et une cuisine commune.

On s'aperçoit, en analysant le plan, que le projet n'avait pas pour seul objectif de faire vivre des ouvriers dans un logement plus confortable, mais d'aussi promouvoir et mettre en place une vie communautaire.

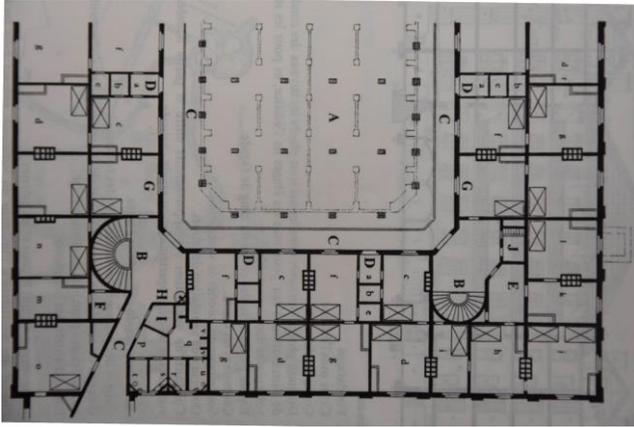


Figure 7 : Plan d'étage du familistère de Godin

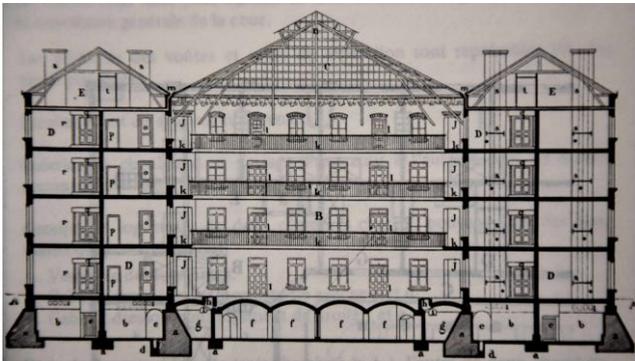


Figure 8 : Coupe transversale de la partie centrale du familistère de Godin

### **Logements ouvriers par Franz Bernhard Meyer von Schauensee en 1852**

Plongeons maintenant dans des typologies suisses et intéressons-nous plus particulièrement à un logement pour

ouvriers pensé en 1852 par Franz Bernhard Meyer von Schauensee (1816-1878)<sup>39</sup>.

Dans le cadre d'un concours d'architecture organisé par la ville de Bâle en 1852, Franz Bernhard Meyer a conçu un lotissement circulaire d'habitations communautaires pour des ouvriers travaillant principalement dans des usines. Ce projet s'implantait dans la ville de Lucerne.

Il s'agit d'une conception de vie communautaire qui est, cette fois, liée à un modèle socio-économique de société autonome. Elle se distingue de celle relative à la cité Napoléon ou aux immeubles de Robert Owen, ainsi que – il est intéressant de le relever – de l'organisation spatiale du couvent, qui, depuis le Moyen-Âge, est le modèle le plus caractéristique d'une habitation communautaire.

L'immeuble comprend douze logements de taille similaire, susceptibles de recevoir autant de familles d'ouvriers. Les appartements sont disposés selon un polygone régulier. Trois ruelles partagent le bloc de logement en trois parties équivalentes. Elles mènent à une cour centrale où on y trouve des étables pour le bétail, ainsi qu'une buanderie commune.

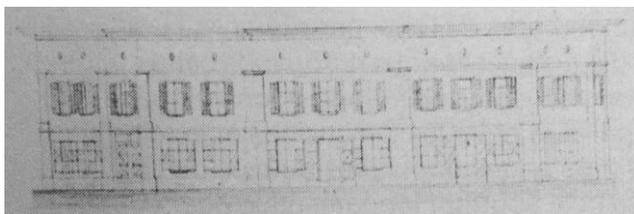


Figure 9 : Façade du logement de Franz Bernhard Meyer

---

<sup>39</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, *op. cit.* Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

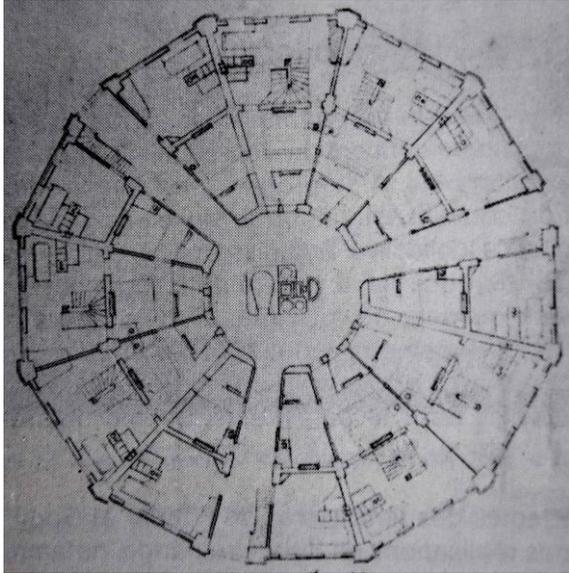


Figure 10 : Plan du rez-de-chaussée du logement de Franz Bernhard Meyer

### **La Caserne locative en 1876**

Venons-en à Lausanne. On y construisit de nombreux nouveaux immeubles au cours du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>40</sup>. Il existait déjà plusieurs bâtiments industriels comme la fonderie Duvillard, la brasserie du Vallon, la tannerie Mercier et la buanderie Haldimand qui sont à l'origine d'une importante population ouvrière.

Une enquête de 1894 révèle que le secteur de la place du Tunnel était le plus malsain de Lausanne, conséquence de l'insalubrité des logements et de la surpopulation. La mortalité y était très élevée. Barbey rapporte que, en raison du

---

<sup>40</sup> *Ibid.* Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

surnombre d'habitants, toutes les pièces des appartements, même la cuisine, servaient à l'habitation, même les combles, les locaux artisanaux au rez-de-chaussée et à la cave<sup>41</sup>. Chaque habitant n'avait guère plus de 10 m<sup>2</sup> à disposition, la moyenne se situant entre 7 et 8 m<sup>2</sup>.

Le logement servait très souvent à exercer une profession, il s'agissait le plus souvent de couture ou de broderie, ce qui encombre encore l'espace. Pour pouvoir payer le loyer – qui représente en général le quart du revenu familial – les familles sont obligées d'accueillir des pensionnaires (coucheurs) à qui il faut bien céder une pièce ou au moins une couche.

Il n'y eut guère de changement jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Cependant, quand les usines fermèrent au début du XX<sup>e</sup> siècle, le nombre d'habitants diminua jusqu'en 1930, une tendance au vieillissement de la population se dessine parallèlement, et les ouvriers furent remplacés par des artisans.

La Caserne locative est un modèle d'habitations ouvrières. À Lausanne, deux bâtiments, entre autres, le bâtiment Nord et la Caserne du Vallon, furent construits d'après ce modèle. Les recensements consécutifs démontrent l'évolution du taux d'occupation des logements. En 1875, par exemple, on répertorie un couple et cinq enfants dans un appartement de deux pièces du bâtiment Nord, alors que l'appartement voisin est occupé par une famille de six personnes avec deux pensionnaires en plus.

Dans la Caserne du Vallon, le recensement fédéral de 1888 dénombre 250 habitants répartis en 52 ménages, ce qui représente une moyenne de 4,8 habitants par ménage et 2,1

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 37-42.

personnes par pièce. Pour la même année, le bâtiment Nord compte 139 habitants répartis dans 32 ménages, c'est-à-dire 4,3 personnes en moyenne par ménage et 1,65 habitant par pièce.

Selon ces statistiques, nous abondons dans le sens de Barbey qui affirme qu'il n'y a aucun rapport entre une utilisation « normale » du logement et les conditions effectives d'habitation telles que nous les connaissons<sup>42</sup>.



Figure 11 : Façade de la Caserne locative à la rue du Vallon

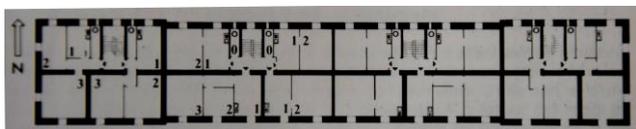


Figure 12 : Plan de la Caserne locative à la rue du Vallon

---

<sup>42</sup> *Ibid.*

## ***La Cité Suchard en 1896***

Philippe Suchard (1797-1884) choisit la gorge de la Serrière, éloignée de 2 km à l'ouest de Neuchâtel, pour y construire sa fabrique en 1826<sup>43</sup>. Son biographe, J. Sandoz, le qualifie de grand voyageur, d'écrivain et de précurseur du développement des industries en Suisse. Suchard fut initié à la loge maçonnique *La Foi en la Providence* par son ami et romancier Heinrich Zschokke, auteur du roman *Le Village des Faiseurs d'Or*.

En philanthrope généreux, il offrit à ses ouvriers la possibilité d'un relèvement social et leur prodiguait une éducation domestique, considérée à l'époque d'utilité publique. La vie ne l'avait pas épargné et il n'avait pas connu que des expériences favorables. En tant que patron altruiste, il considérait le travail comme étant « une chose sacrée » et « l'amour des travailleurs une religion »<sup>44</sup>. Sandoz en témoigne élogieusement :

Il s'intéressait à chacune des familles dont les membres petits et grands étaient occupés dans sa fabrique et il n'entrait jamais dans leur foyer sans y apporter, avec une bonne parole, un bienfait matériel. Tantôt c'était une de ces attentions délicates auxquelles les inférieurs sont d'autant plus sensibles, qu'elles ne sont pas le fait de beaucoup de patrons qui n'ont pas connu de près les nécessités de la vie. Tantôt, c'était une sollicitude toute paternelle pour les enfants auxquels il fallait faciliter un apprentissage. Tantôt encore une véritable fête de famille, à laquelle tout le personnel de la fabrique était convié.<sup>45</sup>

La maison Suchard employait plus de cent ouvriers en 1876. Philippe Suchard choisit de marquer cet événement d'une

---

<sup>43</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, op. cit. Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

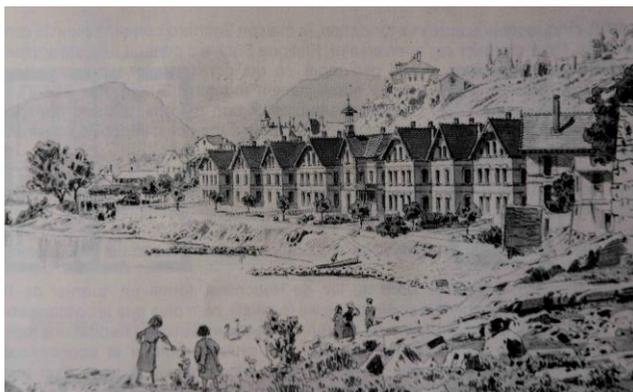
<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

Pierre Blanc en souscrivant une assurance-accidents collective pour tous ses employés. Il était le premier industriel suisse à se soucier de la sécurité au travail. De plus, il mit à disposition de ses ouvriers des logements salubres et à prix bas aux abords de la fabrique à Serrière. Il fit également construire des immeubles au sud-est du village.

La quête de permettre une vie familiale harmonieuse pour tout un chacun était primordiale et se matérialisait davantage dans la Cité Suchard – construite au bord du lac de Neuchâtel et dotée de 18 maisonnettes avec petits jardins privatifs – que dans le collectivisme de l’usine ou le paternalisme du patron. Ces habitations bâties les unes à côtés des autres apportaient un rationalisme philanthropique autant qu’économique. Un plan financier à long terme et à faible rendement – de 3 à 4% – servait de base à une construction peu coûteuse.

Lors de l’Exposition nationale de 1896 à Genève, l’une de ces maisons a été plébiscitée comme habitation modèle. Ces maisons, conçues par l’architecte E. Colomb, étaient destinées à des familles et évoquent fortement un habitat rural.



*Figure 13 : Illustration de la Cité Suchard*

La distribution des espaces de vie de la maison se fait sur trois étages. Ce qui représente un luxe pour le XIX<sup>e</sup> siècle et pour les locataires des lieux.

Le sous-sol est composé de deux pièces. Un espace cave pour les produits du jardin potager et l'autre, désigné comme atelier.

Au rez-de-chaussée un vestibule donne accès à la cuisine et à un escalier en bois qui mène à l'étage. La cuisine est équipée d'un grand fourneau qui sert également à chauffer en partie le logement.

Au premier étage, il y a la chambre à coucher des parents ainsi que la chambre des enfants, avec un hall permettant un accès indépendant à chacune des chambres.

Les combles sont également aménagés. Généralement, il y a deux pièces de réserve qui peuvent être utilisées soit comme galetas, soit comme chambres d'enfant – à l'époque les familles étant souvent très nombreuses, cette chambre supplémentaire permettait par exemple de séparer les enfants de sexes différents.

Les toilettes étaient à l'extérieur, à onze mètres des habitations du côté nord. Il s'agissait de latrines. Pour des raisons d'hygiène, elles étaient en revanche unifamiliales.

Avec la Cité Suchard, on remarque une grande avancée pour un logement pour une classe ouvrière. Ce sont des logements spacieux pour cette époque avec une distribution complexe. Le logement permet par sa dimension, de vivre confortablement avec sa famille. Il offre des espaces privatifs pour les différents individus et suffisamment d'espace de dégagements pour distribuer l'ensemble des chambres. De plus, les différentes pièces ont toutes des fenêtres pour aérer l'intérieur du logement. Cette conception du logement ouvrier s'inspire de l'appartement bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Précisons

en conclusion que c'est seulement vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que des entrepreneurs publics réalisaient des habitations à logements multiples. Elles étaient destinées à des familles gagnant peu d'argent et à des célibataires.

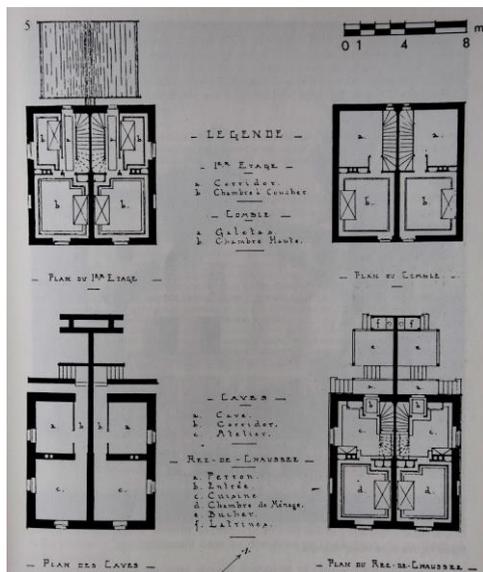


Figure 14 : Plan des quatre niveaux d'une maison d'ouvrier Suchard

### **La Cité économique par B. Lombard en 1877**

Les habitations que B. Lombard projetait en 1877 dans la ville de Genève sont de forme rectangulaire – environ douze mètres sur vingt – composées d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée et de trois étages<sup>46</sup>.

<sup>46</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, op. cit. Les images suivantes sont tirées de cet ouvrage.

Cette typologie de logement est intéressante premièrement par rapport à sa division très moderne. Les logements économiques – réservés aux classes populaires – sont au-dessus de locaux commerciaux. On trouve en effet au rez-de-chaussée quatre galeries réservées à des surfaces commerciales, ainsi qu'un grand accès – de deux mètres de long – traversant l'entier de l'immeuble, tel un tunnel, qui conduit à une grande cour intérieure composée de jardins et de différents espaces verts de détente. Ce grand espace vert central allège et fait respirer tous les logements alentours.

Deuxièmement, cette typologie de logement est intéressante par rapport à sa flexibilité. Sachant qu'un appartement est composé d'une grande cuisine et d'une chambre de taille égale, la cuisine peut facilement être aménagée en logement indépendant ou encore une chambre et/ou une cuisine peuvent facilement être greffées au logement contigu pour loger une famille nombreuse.

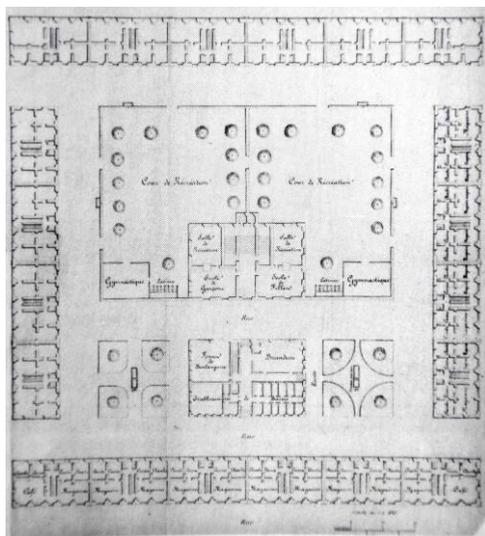


Figure 15 : Plan de situation de la Cité économique de B. Lombard

Une fois à l'intérieur de l'immeuble, les deux premiers étages sont totalement semblables. Ils proposent un grand hall de distribution centrale, ventilé et éclairé par deux fenêtres à chaque extrémité, qui dessert, sur le côté arrière de l'immeuble, deux espaces WC communs pour l'ensemble des habitants de l'étage et, aux quatre coins du volume, quatre appartements de grandeur identique – 45 mètres carré pour chaque logement.

Le dernier étage est différent. Il y a deux couloirs en forme de croix qui donnent accès à huit grandes chambres. Ces espaces peuvent être loués à l'unité ou par deux.

Pour vingt immeubles, on compte un total de 1'280 personnes. Chaque immeuble peut loger 64 personnes, soit 16 personnes par étage, ce qui représente quatre personnes en moyenne par foyer.

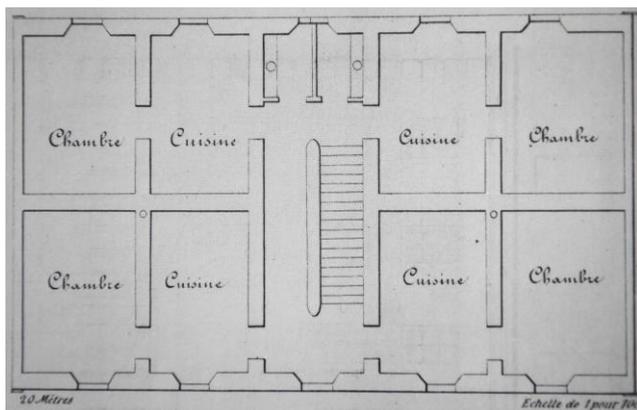


Figure 16 : Plan d'étage d'un bâtiment de la Cité économique de B. Lombard

### ***Habitations populaires par Charles Barde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle***

Les différents rapports physiques entre les espaces domestiques engendrent des contacts humains différents. Ce concept est le fondement d'une culture domestique impliquant non seulement un nouvel encadrement spatial de la vie familiale, mais aussi de nouvelles habitudes d'hygiène et de morale.

De ce fait, selon la notion du contrôle de la communication entre les espaces communautaires et privés du logement populaire, deux principes architecturaux sont observés : des appartements autonomes et indépendants pour chaque ménage ; un accès indépendant pour toutes les pièces du logement à l'aide des espaces de dégagement.

Ce sont ces deux principes que Charles Barde a cherché à mettre en œuvre dans ses typologies de logements hygiéniques populaires dans la ville de Genève à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>.

Il est intéressant de noter qu'en Suisse on pense que la maisonnette indépendante avec petit jardin n'est pas adaptée pour augmenter le nombre d'habitations bon marché. On favorise donc les maisons communautaires, soit à appartements multiples, qui se divisent en deux catégories : celles que le langage populaire surnomme les grandes casernes et les constructions à plusieurs étages qui n'ont cependant rien en commun avec ces dernières :

Ce qui a conduit au type des grandes casernes, ce ne sont certes pas les avantages qui résultent de l'entassement des familles. Il n'y a guère que des inconvénients à de telles agglomérations. Ces constructions permettent de tirer le plus grand parti possible du

---

<sup>47</sup> *Ibid.* L'image suivante est tirée de cet ouvrage.

terrain dans les localités où il se paie à un prix élevé et, en même temps, de loger une population considérable. La difficulté principale à surmonter, c'est d'assigner à chaque ménage son petit domaine en évitant les indivisions, causes à peu près certaines de querelles et de mauvaise tenue. Il faut donc multiplier les dégagements, les entrées, faire à chacun sa part de dépendance et, par-dessus tout, assurer à chaque appartement de l'eau en abondance, ainsi que ses [toilettes] particulières.

Dans des immeubles de si vastes proportions, la régie est d'une importance toute particulière. Ils exigent une autorité bien établie, s'exerçant de près et non de loin, et faisant régner une sévère discipline en ce qui regarde la propreté, la correction des rapports de voisinage et la tranquillité de la maison.<sup>48</sup>

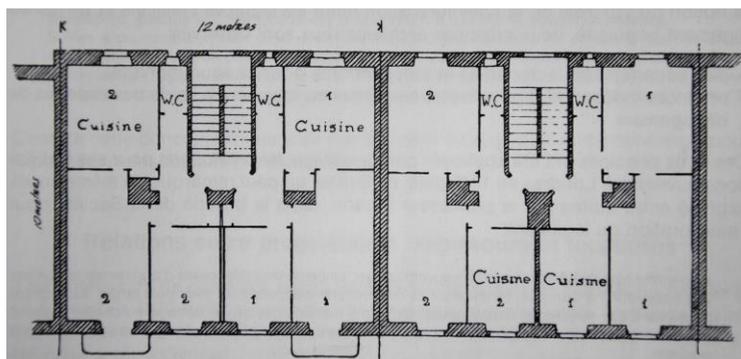


Figure 17 : Logements hygiéniques populaires de Charles Barde

### ***Tuberculose et architecture***

Nous terminerons cette liste de typologies de logement par une présentation plus générale de l'impact de la tuberculose sur l'architecture, c'est-à-dire sur les aménagements architecturaux qui ont été proposés, suite aux épidémies de tuberculose, pour s'en protéger.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 52.

La tuberculose était soignée par des cures de repos et de soleil, ce qui n'était pas vraiment une prouesse scientifique<sup>49</sup>. Néanmoins cette thérapie a joué un rôle très particulier, car elle a eu un écho dans la littérature et dans l'art que l'on peut observer encore de nos jours. Wilhelm Löffler, clinicien zurichois et homme de lettres l'a appelée avec perspicacité « une création intuitive et artistique »<sup>50</sup>.

Cette approche thérapeutique avait des répercussions également dans l'architecture qui se voyait obligée de donner suite à ses exigences. S'est ainsi que fut inventé un nouveau style appelé avec enthousiasme « la nouvelle architecture ». Pour les médecins spécialistes de la tuberculose Karl Turban et Dominique Sarason, l'hygiéniste Max von Pettenkofer, le bactériologiste Robert Koch et le pathologiste Rudolf Virchow, il était évident que lumière, air et soleil étaient indispensables dans les hôpitaux et les maisons d'habitation. Dans son livre *La maison du grand air*, Dominique Sarason soutient que n'importe quelle maison pourrait se transformer en sanatorium.

Afin de satisfaire ces exigences, un maximum de baies vitrées, de terrasses, balcons et solariums étaient installés, même sur les toits. En 1890 déjà, les standards d'un établissement de cure étaient : un axe unique nord-sud, d'immenses portes-fenêtres avec accès direct aux terrasses ou solariums sur les toits ou dans le jardin.

---

<sup>49</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, op. cit. ; Dictionnaire historique de la Suisse, « Tuberculose », *Dictionnaire historique de la Suisse*, 7 décembre 2012 ; Tullio C. Medici, « La tuberculose et l'idéal de l'habitat moderne », *Revue Médicale Suisse*, 2003, vol. 1, n° 23227 ; O. Perrin, « Les 12 pires fléaux de santé publique », art cit.

<sup>50</sup> T.C. Medici, « La tuberculose et l'idéal de l'habitat moderne », art cit.

Les sanatoriums étaient les exemples à suivre de ce nouveau mouvement. Le sanatorium construit dans les années 1899-1900 sur la Schatzalp, au-dessus de Davos, était une réalisation marquante des jeunes architectes zurichoïses Otto Pflughard et Max Haefeli à plus d'un titre. C'était le plus grand des sanatoriums suisses ; un téléphérique a été construit pour s'y rendre ; la structure portante du bâtiment était une ossature orientée vers le sud, avec un toit plat ; toute la façade sud était pourvue de balcons ; une galerie reliait les deux côtés aux salles de repos sur deux étages. Les requêtes, formulées dans les « normes pour la construction des institutions de cure en Suisse »<sup>51</sup> par le médecin Karl Turban, étaient ainsi satisfaites<sup>52</sup>.



Figure 18 : Sanatorium de la Schatzalp

---

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> L'illustration ci-dessous est tirée du site Internet de l'hôtel : <https://www.schatzalp.ch/en/htl/history/>

## ***Conclusion***

On voit sur cette chronologie de différentes typologies qu'au début il y a un seul espace central, où réside le feu et autour duquel toutes les fonctions du ménage s'articulent. Puis, au fil du temps, cet espace central est de plus en plus connecté, par les côtés ou l'arrière, à d'autres pièces. Sur la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un espace de dégagement est généralement créé entre les différents espaces – les chambres –, afin d'accroître l'intimité au sein des logements. Cet espace de dégagement fut ensuite transformé en espace de distribution qui permet de lier différents logements en gardant une distance d'hygiène entre les différentes familles. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les logements sont donc plus intimes et plus hygiéniques. Mais attention, dans leur typologie seulement. Car le nombre de personnes par foyer est généralement trop élevé par rapport à la superficie du logement et rend caduques l'intimité et l'hygiène. Finalement, à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nouveaux espaces intérieurs prennent forme, tels que la cuisine, les toilettes et la douche. Il en découle une spatialité de l'intimité et une amélioration des conditions d'hygiène dans la société suisse et européenne.



## Conclusion du chapitre premier

Ce premier chapitre nous a montré que la notion de propreté et d'hygiène, qu'elle concerne le corps, le logement ou les rues, est récente. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les problèmes d'hygiène ont été mieux contrôlés, mais les crises sanitaires liées à des pandémies n'ont pas cessé pour autant.

Nous avons également vu que les modèles de logements, destinés à la classe populaire, virent le jour à proximité des cités ouvrières. Des hôtels, des foyers ou des pensions furent construits à l'intention d'hommes et de femmes dans les centres industriels et dans les grandes villes. Des industriels créèrent des fondations très actives partout en Europe pour ériger en exemple les nouveaux modèles d'innovation, afin d'apporter le meilleur confort à leurs locataires.

Ils se concurrencèrent pour concevoir des constructions de la meilleure qualité qui soit et pour trouver des réponses innovantes aux besoins des habitants. Ils furent également pionniers dans les domaines techniques, de l'hygiène et même de l'éducation de leurs locataires.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les logements ouvriers jouxtaient les usines, mais à cause des mauvaises conditions de vie et d'hygiène, ces « casernes d'ouvriers » furent couvertes d'opprobre et furent remplacées par des habitations individuelles à la fin du siècle.

On s'est ainsi aperçu que les notions de morale et d'hygiène sont, au fil du temps, de plus en plus associées à l'architecture, car le rôle que joue l'aménagement intérieur du logement dans la prévention de mauvaises influences est primordial comme le prétendaient certains réformateurs. Il était considéré que, afin de garantir la salubrité d'un logement, chaque ménage doit pouvoir effectuer les travaux domestiques quotidiens de façon autonome ; et qu'il faut aussi éviter toute cohabitation entre personnes de différentes familles. En effet, auparavant, la colocation avec des membres autres que ceux de sa famille était considérée comme source de contamination. Par conséquent, les espaces communautaires devaient être aménagés soigneusement et les familles être bien réparties au sein de l'immeuble.

En outre, au XIX<sup>e</sup> siècle, les logements populaires communautaires étaient conçus de manière à faire vivre un grand nombre de familles dans un même lieu tout en permettant une vie indépendante dans le respect d'un ordre social. Cependant, dans le cadre d'un habitat communautaire, il faut, dans la conception, être attentif au besoin des habitants de s'isoler par moments, d'avoir une certaine sphère privée, et de s'identifier à son logement. C'est ce qui fait défaut généralement.

En comparaison, les habitations isolées, jumelles ou mitoyennes avec jardin privatif, du type maisonnette, offrent une certaine liberté individuelle, dans la mesure où aucune contrainte sociale n'est exercée. Mais proposer des maisons individuelles n'est pas suffisant non plus. Comme le montrent des études sur la Cité Suchard, des règles d'usage strictes empêchent le locataire de se reconnaître dans son domicile. On se rend compte, dans les faits, qu'il s'agissait d'un mode de gestion et de surveillance typiquement *institutionnel*, même si

la conception architecturale de ces logements est spécifiquement *résidentielle*.

D'où l'importance, dans la conception de logements communautaires, de tenir compte des besoins privatifs des habitants et de réfléchir attentivement aux règles d'usage sociales.

Nous avons enfin vu que la notion de propreté et d'hygiène a évolué au cours de l'histoire par cycles, dans notre civilisation occidentale. Aujourd'hui, nous sommes peut-être au début d'un nouveau cycle ? C'est ce à quoi tente de répondre mon travail. Nous nous y consacrerons pleinement dans le troisième et dernier chapitre. Dans l'attente, intéressons-nous plus en détail, dans un second chapitre, à comprendre la notion de vie communautaire et de vie collective dans les logements, respectivement au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècle.



**Chapitre II**  
**Arrivée de l'esprit**  
**communautaire et**  
**collectif dans le logement**



*« Si tu es seul à rêver, ce n'est qu'un rêve, si vous rêvez à plusieurs, c'est la réalité qui commence. »*

Friedensreich Hundertwasser

Comme nous avons pu le constater, les épidémies et l'hygiène ont fortement influencé les typologies de logement, eu égard à la question du vivre ensemble. La vie en communauté, incitée par l'élan hygiéniste, s'est largement diffusée dans la société au cours du XX<sup>e</sup> siècle, en particulier avec le mouvement 68. Puis, dès le XXI<sup>e</sup> siècle, elle s'est transformée en ce que l'on peut nommer une vie en coopérative – ou vie en collectivité.

Le second chapitre sera consacré premièrement à la présentation des débats et mouvements de révolte de 68. Nous verrons notamment quels en sont les événements déclencheurs et les caractéristiques.

Nous nous pencherons deuxièmement sur cette aspiration nouvelle d'une vie communautaire – qui laissa de côté les préoccupations hygiénistes – tout en en présentant quelques typologies.

Il conviendra finalement de comprendre la différence et l'évolution de la vie en communauté à celle en coopérative. Ce sera, là aussi, l'occasion d'exposer quelques typologies s'y rattachant, dont nous pourrons nous inspirer dans le chapitre trois, relativement à la manière dont elles peuvent répondre à la fois à des préoccupations hygiénistes et à une volonté de vivre ensemble.



## Débats et mouvements de révolte

Cette partie aborde les mouvements sociaux et les révoltes qui, à la fin des Trente Glorieuses, marquèrent l'histoire. Nous nous limiterons pour notre part essentiellement à l'histoire occidentale, tout en apportant quelques précisions quant à la Suisse.

En premier lieu, il s'agira d'énumérer succinctement et chronologiquement les grands mouvements de 1968 en Occident. Il conviendra, en deuxième lieu, de comprendre les raisons de ces derniers, eu égard aux événements historiques bouleversants du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin, l'analyse portera sur leur origine, leurs particularités et leur évolution, en particulier en Europe et en Suisse, ainsi que sur leurs impacts concernant l'hygiénisme dans les logements et la vie en communauté.

Car il est vrai que la fin des années 1960 et le début des années 1970 connurent des changements majeurs. Dans de nombreux pays, des mouvements multiples et hétérogènes ont débuté peu avant 1968 et certains se sont poursuivis au-delà.

À l'origine, ces différents débats sociaux et mouvements de révolte sont survenus dans nos sociétés pour réclamer plus de pouvoir, plus de parole, plus de liberté, plus d'égalité, etc. Ce sont généralement des jeunes, des étudiant(e)s, des femmes et des ouvriers qui ont donné cette impulsion un peu partout dans le monde<sup>53</sup>.

---

<sup>53</sup> Catherine Portevin, « Peut-on enfin écrire la vraie histoire de Mai 68 ? », *Télérama*, 29 février 2008.

Le présent travail se limitera à présenter quelques-uns de ces mouvements, sans évoquer la révolte contre l'autorité, la libération sexuelle ou l'individualisme triomphant, et démontrera leurs répercussions sur l'architecture, nos espaces de vie et notre manière de vivre ensemble<sup>54</sup>.

### ***Chronologie des mouvements de 1968***

Commençons par une énumération succincte et non exhaustive des mouvements les plus marquants en Occident durant l'année 1968. Le but de cette chronologie étant de remettre le contexte dans lequel s'inscrivent les typologies de logement favorisant une vie communautaire et de partage, que nous présenterons ultérieurement.

*Février 1968* : Le « Printemps de Prague » débute en Tchécoslovaquie. Parallèlement des étudiants occupent l'université de Rome et des affrontements violents avec les forces de l'ordre ont lieu. En Caroline du Sud trois étudiants sont tués lorsqu'ils manifestent pour les droits civiques.

---

<sup>54</sup> Pour cette partie, je me suis principalement fondée sur le dossier Découverte de la RTS « Mai 68 en Suisse » accessible en ligne à l'adresse <https://www.rts.ch/decouverte/monde-et-societe/histoire/mai-68-en-suisse/>, sur le Grand Format Archives de la RTS « Mai 68, le pavé dans la mare » accessible en ligne à l'adresse Internet suivante <https://www.rts.ch/archives/9488820-mai-68-le-pave-dans-la-mare.html>, ainsi que sur les ouvrages et articles suivants : André Larané, « 1968 dans le monde : Une année brûlante », *Hérodote*, 18 décembre 2019 ; Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68, l'héritage impossible*, Paris, La Découverte, 2006, 490 p ; Jean-François Sirinelli, *Mai 68*, Paris, CNRS, 2013, 336 p ; Carole Wälti, « 1968, l'époque où tout le monde était « concerné » », *SwissInfo*, 15 mai 2008.

*Mars* : En Pologne, des étudiants manifestent et contestent le régime politique. Des ouvriers industriels expriment colère et révolte en Italie du Nord ; s'ensuit une grève générale.

*Avril* : Après l'assassinat de Martin Luther King, la plupart des grandes villes des États-Unis sont le théâtre d'intenses émeutes. Dans toute l'Allemagne, l'attentat contre Rudi Dutschke provoque les « émeutes de Pâques ».

*Mai* : Le mouvement « Mai 68 » se met en marche en France. C'est pourquoi on retient souvent, dans la francophonie, le terme de « Mai 68 » pour nommer cette période.

*Juin* : L'université de Belgrade est occupée par les étudiants. À Zurich, de jeunes protestataires revendiquent un centre autonome. À l'occasion du défilé de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, 290 personnes sont interpellées.

*Août* : Les étudiants américains se rebellent contre la guerre du Viêt Nam et contestent le modèle de vie américain.

*Octobre* : Aux États-Unis naît le mouvement de libération de la femme. En même temps, la première marche de l'association des droits civiques est organisée et violemment réprimée en Irlande du Nord. Partout au Liban, on manifeste pour défendre la cause palestinienne.

Comme on le voit, le mouvement est généralisé en Occident. Mais précisons qu'il est global. Le monde entier bouge. Il n'est donc pas étonnant que l'architecture en sera influencée.

### ***Bouleversements historiques conduisant aux révoltes***

Expliquons maintenant pourquoi et comment ces mouvements de révolte sont survenus partout dans le monde et ont modifié nos modes de vie. Quels ont été les événements importants à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au cours du XX<sup>e</sup> siècle qui ont conduit à cette remise en question générale de la société ? Et, en parallèle, quels impacts ont-ils eu sur l'architecture et le mode d'habiter ?

#### *Avant la Grande Guerre*

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement constructif prend une telle ampleur que l'on peut véritablement parler d'un boom de la construction. Entre 1900 et 1912, dans les pays développés, on parle d'une fièvre constructive consécutivement à une poussée démographique sans précédent.

En Suisse, la population des villes, telle que Lausanne par exemple, a doublé. De manière générale, le boom démographique engendra des travaux de grande ampleur dans toutes les villes suisses. Il était question d'équiper, en peu de temps, les nouvelles constructions de différentes installations techniques, telles que le réseau de distribution de gaz apparu dès 1849 dans les premiers logements, la distribution d'eau sous pression arrivée en 1868, et l'alimentation en électricité installée dès 1902.

De plus, les transports connaissent un nouvel essor. Ils se développèrent rapidement et prirent une place toujours plus importante dans les villes. Ce qui nécessita aussi différents travaux d'envergure.

Étant donné que les logements populaires ne faisaient partie que depuis peu de temps de l'histoire de l'architecture, il a fallu improviser et transformer des bâtiments luxueux en

logements particuliers, des bâtiments de grande taille en immeubles pouvant accueillir des centaines d'habitants.

Grâce au plus gros volume des bâtiments, cette nouvelle architecture a permis une répartition nouvelle des espaces intérieurs. L'habitant était en revanche forcé de s'adapter à son logement rendu salubre et fonctionnel par les réformateurs de l'hygiène, selon lesquels les classes populaires devaient apprendre à habiter<sup>55</sup>.

Cette nouvelle forme d'architecture s'employa à supprimer des murs, portes et espaces de dégagement ; ce qui donne l'impression d'un appartement plus spacieux, mais en réduit en réalité la superficie. La fonctionnalité primait : la cuisine, autrefois dédiée à plusieurs usages, ne servait plus qu'à la préparation des repas. Chaque chambre avait une affectation précise, perdant ainsi sa polyvalence. La séparation entre l'intérieur et l'extérieur est plus marquée ainsi que l'éloignement entre le logement et la rue.

En Suisse comme dans le reste de l'Europe, l'industrialisation a amplifié la problématique des logements populaires. Suite à une exposition sur le thème du logement ouvrier en 1918, la notion de typologie progresse et les architectes conçoivent un logement type, en fonction du salaire ou du nombre d'enfants du locataire. Il fallait être en mesure d'offrir des appartements salubres et abordables, afin de juguler le manque de logements et l'augmentation du coût de la construction.

La question de l'hygiène est présente dans cette nouvelle architecture. Par exemple, la cuisine moderne et l'aménagement d'une salle de bain augmentent naturellement

---

<sup>55</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi, op. cit.*, p. 55-56.

le confort et permettent de répondre aux nouvelles normes d'hygiène.

En somme, l'architecture dut, à cette époque, tenir compte de l'essor industriel, de la pénurie de logement pour les classes populaires, de la question de la salubrité et de l'hygiène, et de l'augmentation des coûts des matériaux et de la main d'œuvre. Rien d'étonnant à ce que l'architecture connaisse donc d'importantes transformations.

### *Première Guerre mondiale*

La Première Guerre mondiale a eu de profondes répercussions sur les logements sociaux en Europe. Les coopératives se voient privés de leurs dirigeants, sociétaires, locataires et prêteurs et les conditions économiques bloquent la réalisation de nouvelles constructions. Les politiques de logements ont dû se redéfinir et apporter des solutions à la crise du logement. D'innombrables villes ont été détruites qu'il fallait réinventer et reconstruire<sup>56</sup>.

La Suisse est également touchée par la crise du logement. De plus, de nombreux conflits sociaux s'enflamment : le peuple suisse revendique la semaine de 48h, le droit de vote pour les femmes, la création de logements abordables. La grève générale de novembre 1918 a obtenu la promesse de prêts hypothécaires à des taux avantageux. Dans ce contexte, de nombreuses coopératives d'habitations sont créées.

Par exemple à Genève, vers la fin des années 1920, la SCHG (société coopérative d'habitation Genève) a eu l'opportunité

---

<sup>56</sup> Romain Gustiaux, « L'empreinte de la Grande Guerre sur le logement social en France (1912-1928) », *Revue d'histoire de la protection sociale*, 2016, vol. 9, n° 1, p. 88-109.

de bâtir la Cité Vieusseux sur un terrain à proximité de la zone industrielle des Charmilles. Cependant, cet essor est freiné par la grande dépression de 1929 et tout ce que la ville de Genève a entrepris pour transformer, assainir et moderniser a subi des ralentissements<sup>57</sup>.

### *Seconde Guerre mondiale*

Dans un monde dévasté par les bombardements, tous les pays européens sont précipités dans une dramatique crise du logement, déjà latente avant la guerre. Près de deux tiers des destructions totales sont des bâtiments d'habitation. La pénurie de logements n'est pas seulement due aux destructions, mais est également imputable à la récession économique qui empêche de construire en suffisance.

Après 1945, les États intervinrent et favorisèrent les investissements dans le logement locatif, dans le cadre d'un grand plan de réparation et de relance économique.

La situation en Suisse n'est pas tout à fait identique, car elle ne déplore aucune destruction. Néanmoins, elle connaît aussi une crise du logement.

Au manque de logements bon marché s'ajoute le problème du coût de la construction, celui-ci ayant doublé depuis 1939. Dès la fin de la guerre, la Confédération accorde des subventions à la construction de logements et les cantons accompagnent ces mesures par des subventions et des prêts à des organismes d'utilité publique<sup>58</sup>.

---

<sup>57</sup> Informations tirées du site Internet de la SCHG à l'adresse suivante : [https://100ans.schg.ch/#page\\_47](https://100ans.schg.ch/#page_47)

<sup>58</sup> *Ibid.*

À Lausanne, de nombreux quartiers insalubres ont été assainis dès 1930, comme celui du centre-ville historique, les vallées du Flon et celles de la Louve. La ville se déploie dans les hauts, sur les trois collines et notamment à Saint-François. Les réaménagements successifs ont repoussé les industries toujours plus vers l'ouest de la ville. Dans les années 1960, l'Université de Lausanne et l'EPFL se sont établies à Dorigny, devenant le plus grand campus universitaire de Suisse.

À l'autre bout du lac, au sein de la SCHG (société coopérative d'habitation Genève) différents projets sont en discussion. Dès 1959, la SCHG aménagea la Cité-Jardin d'Aïre réputée luxueuse, moyennant un concept novateur, c'est-à-dire en combinant le modulaire avec le préfabriqué, rendant possible la conception d'immeubles clé en main à des prix hors concurrence<sup>59</sup>.

Nous verrons ultérieurement d'autres exemples de typologies s'inscrivant dans la crise du logement, notamment en approfondissant le projet utopique de la Cité-Jardin d'Aïre.

### *Les Trente Glorieuses*

Une forte croissance économique et une hausse significative du niveau de vie se sont produites dans la plupart des pays industrialisés entre 1946 et 1975, période que l'on nomme les Trente Glorieuses. C'est une révolution, quoique silencieuse, qui initie des changements au niveau économique et social et qui marque le début de la société de consommation en Europe, dopée par l'investissement et la production de masse.

Pendant ces années, il y a eu une nécessité de reconstruire les pays sinistrés par la Seconde Guerre mondiale. Les progrès

---

<sup>59</sup> *Ibid.*

techniques, le plein emploi, l'augmentation de la production industrielle et la croissance démographique sont des caractéristiques communes observées dans certains pays européens et nord-américains.

C'est à cette période qu'apparut le mouvement de la contre-culture. Par contre-culture, on entend un mouvement culturel contestataire, notamment attisé par des conflits générationnels au sujet de la guerre du Viêt Nam et par des tensions raciales, en opposition avec la culture dominante et en faveur de la libération des mœurs, de l'émancipation des femmes, etc. Les hippies en font partie. Ce mouvement a pris son essor dans les années 1960 aux États-Unis et s'est propagé dans la plupart des pays occidentaux. Il rejetait les valeurs traditionnelles, le matérialisme et la société de consommation, se voulait ouvert aux autres cultures, et aspirait à une vie plus libre en communauté, se démarquant ainsi des générations précédentes.

Il influença fortement les cultures, particulièrement la musique. Les idées véhiculées par la culture hippie ont contribué à remettre en question et faire évoluer les mœurs de la société occidentale.

Les hippies étaient généralement des personnes jeunes, issues pour beaucoup des classes moyennes et moyennes supérieures, qui vivaient en Occident, et qui étaient très souvent nés durant la période du baby-boom. Ils militaient pour le pacifisme, la non-violence, la liberté d'expression, la liberté sexuelle. Concernant cette dernière par exemple, ils s'indignaient de cette fausse pudeur ancrée dans les mœurs. Dans les journaux, on affichait l'extrême violence de la guerre du Viêt Nam, mais on n'osait pas montrer des corps nus, car cela choquait. Ils trouvaient pour leur part bien plus obscène de voir du sang que du sexe. C'est de là que vient le slogan

« Faites l'amour, pas la guerre ! ». Ils prônaient un retour à la nature, une quête de sens à travers des spiritualités plus authentiques à leurs yeux que les pratiques religieuses traditionnelles, et une forme de fraternité à travers la vie en communauté.

En Suisse également ce mouvement exista. On y observe aussi la propagation des symboles qui incarnent le nouveau mode de vie des jeunes, tels que les vans hippies, la voiture Coccinelle<sup>60</sup>, etc. Les hippies rêvent d'un monde plus libre, multicolore et surtout plus juste.

Ces aspirations trouvent leur expression dans un nouveau style musical. Les Beatles, les Rolling Stones, entre autres, enflamment les jeunes et les scènes de spectacle. La mode change. Les femmes portent des mini-jupes et les hommes laissent pousser leurs cheveux. Plein de sujets donnent lieu à des contestations, telles que la liberté sexuelle, l'émancipation des femmes, le droit au travail et au divorce.

Des changements sont observables au niveau politique par l'émergence de nouveaux partis de gauche et au niveau architectural par de nouvelles formes d'habitat, comme les coopératives ou les copropriétés.

En somme, la société était alors en plein mouvement ou, plus exactement, en pleine accélération. Beaucoup de produits se démocratisaient, les villes et les transports se développaient très rapidement. Bref, le paysage urbain et rural, de même que le mode de vie occidental, étaient en constante et rapide évolution.

---

<sup>60</sup> Volkswagen a effectué un reportage sur son site Internet à propos du mouvement hippie, notamment en lien avec son van T2 et sa Coccinelle : <https://www.volkswagen-nutzfahrzeuge.ch/fr/a-propos-de-vw-vehicules-utilitaires/van-journal/love-peace-et-emeutes-en-suisse.html>

Ces changements majeurs, ainsi que le traumatisme des deux Guerres mondiales, furent décisifs au regard des révolutions de 1968. Ce sont eux qui contribuèrent à ce qu'éclatent les révoltes et revendications sociales dont l'ambition était de réinventer la société.

### *Conclusion*

Les chocs pétroliers de 1973 et de 1979, ainsi que le chômage de masse, ont mis fin aux mouvements de révolte et, par la même occasion, aux Trente Glorieuses. Mais ce ne sont pas les seuls facteurs. En cette même période, le rêve d'un idéal communautaire s'effrite progressivement. Les révélations successives des conditions économiques et sociales de l'Union soviétique et de l'existence des camps de travail forcé rend de moins en moins défendable le communisme. C'est ainsi que les mouvements de révoltes de 1968 et leurs idéaux d'une société nouvelle s'essouffèrent.

Cependant, il convient de relever que toute crise, guerre ou révolution met en mouvement des choses, des idées et des aspirations communes. Des destinées se croisent, des personnes que tout oppose se rencontrent et se parlent. On a voulu briser des carcans, s'affranchir des destins imposés et contester les statuts sociaux. En ce sens, même si l'engouement de 1968 fut finalement de courte durée, il eut un impact certain sur la société<sup>61</sup>.

La présentation de ces différents événements qui ont bouleversé le XX<sup>e</sup> siècle nous ont permis de saisir pourquoi des révoltes ont eu lieu durant les années 1960 et 1970 et,

---

<sup>61</sup> C. Portevin, « Peut-on enfin écrire la vraie histoire de Mai 68 ? », art cit.

brièvement, de relever quelques-uns de leurs impacts sur l'architecture et l'urbanisme.

### ***Nature des mouvements de révolte en Europe***

Dès le début de l'année 1968, une vague de contestation déferle dans les rues. On peut dire *grosso modo* qu'en Europe les mouvements de révolte réclament une vie meilleure et plus égalitaire et influencent clairement le cours de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

Des usines sont occupées, des grèves bloquent l'économie. Les ouvriers réclament de meilleures conditions de travail et des salaires décents et obtiennent des améliorations.

En outre, la parole se libère et d'innombrables réunions servent à réinventer l'avenir. On revendique le droit au plaisir, à l'épanouissement personnel. On refuse l'ingérence de l'État dans la sphère privée. Le cloisonnement de la société vole en éclat sous la pression de ce vent de liberté<sup>62</sup>.

L'éducation et les universités ne sont pas en reste. Le slogan connu « il est interdit d'interdire ! » illustre bien ce qui se passe au niveau de l'éducation. De nouvelles pédagogies remplacent les méthodes autoritaires. Les protestations et manifestations dans les universités sont très intenses.

Les œuvres de Simone de Beauvoir inspirent la « révolution rose ». Les femmes revendiquent le droit à la contraception, l'égalité homme-femme, le droit au travail et à l'égalité salariale, la fin de la domination machiste.

---

<sup>62</sup> Manuela France, « Comment mai 68 a changé notre vie ? », *Ça m'intéresse*, 3 mai 2020.

À la suite de la « révolution rose », on remet en question le couple, le mariage et la famille<sup>63</sup>. Les mariages de raison font place aux unions fondées sur les sentiments et les affinités. Les mœurs, mentalités, modes de vie, tout change. La liberté d'expression est généralisée, les enseignants, la police, les politiciens, essuient des critiques farouches. Il n'y a pas de retour en arrière possible.

Comme mentionné ci-dessus, on retient souvent le terme de « Mai 68 » pour qualifier les mouvements de révoltes dans le monde, alors qu'en réalité il s'agit des débuts des manifestations françaises. C'est parce que les événements de Paris en 1968 ont déclenché un raz de marée perceptible dans toute l'Europe.

Jamais la jeunesse n'avait combattu l'autorité et aspiré à des libertés individuelles avec autant de force. Les slogans « Sous les pavés, la plage », « Il est interdit d'interdire », « Ne perdez pas votre vie à la gagner » sprayés sur les murs et scandés dans les rues, marqueront de façon indélébile les esprits et la mémoire collective<sup>64</sup>.

### ***Nature des mouvements de révolte en Suisse***

La vague de protestations et de revendications a aussi atteint la Suisse, mais avec plus de retenue. Certes, il s'agit d'une des plus importantes révoltes sociales de l'histoire de la Suisse – avec la grève générale de 1918 –, mais, dans les années 1960, il y règne un ordre social rigide et un conservatisme prononcé. Des valeurs comme l'ordre, la tradition et le respect des aînés sont encore très ancrées.

---

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> Damir Skenderovic et Christina Späti, *Les années 68 : Une rupture politique et culturelle*, Lausanne, Antipodes, 2012, 191 p.

### *Longue attente pour le droit de vote des Suissesses*

Par exemple, en dépit de la volonté du Conseil fédéral d'accorder le droit de vote aux femmes, son introduction se fit attendre. Elles n'obtinrent le droit de vote fédéral qu'en 1971. Fédéralisme oblige, la cause des femmes avança différemment selon les cantons. En effet, il fallut encore attendre plus ou moins longtemps avant qu'elles n'obtiennent les mêmes droits aux niveaux cantonal et communal.

Vaud, Genève, Neuchâtel et les deux Bâle introduisirent le suffrage féminin et l'éligibilité au niveau cantonal. Berne ne l'adopta qu'au niveau communal et de façon facultative, mais plus du tiers des communes l'appliquaient déjà. Les communes des Grisons aussi avaient déjà cette possibilité, mais seule Coire accordait le droit de vote au niveau cantonal. D'autres cantons, à l'instar d'Appenzell Rhodes-Extérieures et de Schwyz, n'introduisirent le suffrage féminin qu'à la fin des années 1980.

Ce n'est qu'en avril 1991 que toutes les Suissesses purent enfin voter aux niveaux fédéral, cantonal et communal<sup>65</sup>.

### *Des institutions plutôt conservatrices*

Le milieu universitaire avait généralement une orientation conservatrice, à l'exception d'un timide mouvement de gauche dans les facultés des Lettres principalement. Les étudiants de Lausanne, par exemple, ont manifesté leur solidarité aux mouvements du Quartier latin de Paris, ce qui a ouvert une période de contestation. Des groupes estudiantins se politisèrent et revendiquèrent une démocratisation des

---

<sup>65</sup> Ces informations sont tirées du site Internet *Année Politique Suisse* : <https://anneepolitique.swiss/>

études. Ils se mobilisèrent également au sujet de la guerre d'Algérie et accueillirent des étudiants algériens réfugiés.

L'armée, dont les étudiants contestent l'autorité, joue également un rôle important dans le pays. Les progressistes peinent à se faire entendre, d'autant plus que la convention « paix du travail » empêche le mouvement ouvrier et que les syndicats renoncent à faire grève. La Suisse est d'ailleurs clairement anticommuniste, malgré son statut d'État neutre.

La majorité de la population suisse était sensible au déferlement de violences et aspirait au rétablissement de l'ordre public. Afin de garantir la sécurité des citoyens, la Confédération et les cantons ont instauré un corps de police mobile inter-cantonale pour être plus efficaces en cas de catastrophes et notamment en cas de troubles de l'ordre public. Le respect des opinions est primordial pour un État de droit démocratique, comme l'est l'ordre public pour l'exercice des libertés individuelles et collectives. Les majorités doivent tolérer aux minorités qui, eux, ne doivent pas mettre en péril les fondements de l'État. D'une part, il se créerait une sorte de dictature du plus grand nombre, et d'autre part de la violence chez les minorités<sup>66</sup>.

### *Zurich et Genève : les deux noyaux des révoltes*

L'analyse des répercussions en Suisse des événements français de 1968 se complique par le fait qu'il faut tenir compte des différences régionales, linguistiques et culturelles. En effet, la Suisse romande est davantage influencée par le mouvement 68 que ne le sont les cantons alémaniques ou le Tessin qui

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

s'inspirent plutôt de leur voisin auquel ils s'apparentent par leur langue commune<sup>67</sup>.

Il n'empêche que nous pouvons identifier deux noyaux, l'un en Suisse romande et l'autre en Suisse allemande, des mouvements de révolte en Suisse. En effet, ils sont partis essentiellement de Zurich et Genève et avaient comme but d'ébranler et de mettre en question la société actuelle. Les étudiants se refusaient d'adhérer à une société productiviste. Par ailleurs, Locarno, Bellinzona, Lausanne, et Berne ont également connu des émeutes.

La jeunesse zurichoise sympathise avec la gauche radicale allemande. Elle réclame un centre autonome et occupe les anciens locaux de « Globus ». La police riposte par une intervention musclée faisant des blessés et de nombreuses arrestations. La population était choquée, les uns par ce mouvement de rébellion et d'autres par la violence de la police. Les autorités interdisent tout rassemblement et rejettent toute négociation. Des intellectuels et des personnes de profession libérale interviennent pour faciliter le dialogue, afin de désamorcer des réactions d'escalade incontrôlables. Mais la plupart de la population reste très critique et outrée. Par la suite, les médiateurs se sont consacrés à défendre les manifestants inculpés et révéler les excès de la police.

À Genève, les mouvements de révoltes sont plus restreints, mais sont également du fait de jeunes en rébellion. Trois mouvements y convergent : premièrement le mouvement antimilitariste d'opposition aux Journées de la défense

---

<sup>67</sup> Nuno Pereira, « L'impact des événements français sur le mouvement de 68 en Suisse », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2009, vol. 94, n° 2, p. 60-65.

nationale, s'appuyant sur l'aura pacifique et humanitaire de Genève ; deuxièmement celui soutenant des ouvriers espagnols mécontents du régime et manifestant devant leur consulat ; finalement celui d'un groupement d'étudiants, s'inspirant de leurs semblables parisiens et réclamant la démocratisation des études.

Concernant ce dernier, une foule de jeunes se rassembla le 17 mai, point de départ du mouvement du même nom, et unit ses forces. Ils proclamèrent être la minorité consciente et les seuls en droit de représenter la masse. Le 29 mai, ils organisèrent une marche pacifique à travers Genève. Cependant, à la prochaine rentrée universitaire, ils ne réussirent pas à faire perdurer leur mouvement.

Malgré des similitudes, les mouvements genevois et zurichoïses présentent bien des divergences. À Genève, les jeunes bénéficiaient de l'appui de la gauche et ne dépassaient pas les limites claires que les autorités avaient fixées. La position du gouvernement zurichoïse par contre n'était pas très affirmée au début. De ce fait, les troubles étaient plus violents et le malaise persistait longtemps dans la population zurichoïse<sup>68</sup>.

### *Conclusion*

La jeunesse étudiante a amorcé un vaste mouvement contestataire, un des plus importants de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, qui a touché toutes les couches de la population. La révolte était dirigée contre la société traditionnelle, contre l'autorité en général et contre le capitalisme, et marque une rupture dans l'histoire contemporaine.

---

<sup>68</sup> Ces informations sont tirées du site Internet *Année Politique Suisse* : <https://anneepolitique.swiss/>

La Suisse ne fait pas exception. La jeunesse s'est mobilisée peut-être de façon moins spectaculaire qu'en France. Ancrée dans un contexte local, le mouvement de révolte s'est répandu dans toute la Suisse et a néanmoins maintenu le contact avec les mouvements internationaux.

Cela n'a pas entraîné de crise grave au niveau fédéral, mais les universités et les gouvernements cantonaux ont été contraints de se remettre en question. Force est de constater qu'en Suisse les transformations de la société, comme l'émancipation des femmes, sont plus lentes<sup>69</sup>.

Pour conclure, on retiendra que les révoltes de 1968 eurent un impact en Suisse, mais que leur ampleur ne fut pas aussi vaste que dans le reste de l'Europe<sup>70</sup>.

### ***Bref aperçu de l'évolution urbaine post-68 en Suisse***

Cette partie traitera rapidement de l'évolution urbaine et architecturale à la sortie de 1968 en Suisse et clora cette partie sur les débats et mouvements de révoltes.

La pénurie de logements en Suisse, principalement due à la croissance démographique, n'était pas entièrement résolue et exigeait encore la planification d'un grand nombre de bâtiments à esprit communautaire qui devaient répondre aux prescriptions existantes, comme par exemple longueurs maximales de façade, alignement à la voirie et hauteurs à la corniche, tout en respectant la densité permise. Des

---

<sup>69</sup> N. Pereira, « L'impact des événements français sur le mouvement de 68 en Suisse », art cit.

<sup>70</sup> François Jequier et Sarah Minguet, « Ceux qui ont fait Mai 68 se sont construit en eux-mêmes toute une mythologie », *Allez Savoir !*, mai 2008, n° 41, p. 38-45.

dérogrations furent allouées, ce qui permit la construction d'unités de voisinage, c'est-à-dire des barres et des tours, d'après le modèle développé en Angleterre qui faisait référence à cette époque<sup>71</sup>.

Il est intéressant de relever que ces projets d'envergure, symboles de progrès technologiques, s'inscrivaient dans un contexte de bouleversements et de crise des valeurs. Néanmoins, les politiques en cours de développement urbain ne furent pas arrêtées par les révoltes et contestations de 1968. C'est bien plus la crise pétrolière de 1973, puis celle de 1979, qui freinèrent la construction de grands édifices d'habitation, situés souvent en périphérie.

Progressivement, des critiques sociologiques se firent entendre et l'opinion publique se sensibilisa au sujet de la défense du patrimoine. L'architecture était encore sous l'influence du « style international », mais l'intérêt pour l'architecture traditionnelle fut ravivé.

À noter par exemple, l'entrée en vigueur de la Loi sur la protection de la nature, des monuments et des sites, puis l'adoption de l'arrêté fédéral sur l'aménagement du territoire. Aussi, en 1975, le canton de Vaud initia le recensement architectural. Tout cela apporta de grands changements et signa le retour d'une architecture urbaine traditionnelle<sup>72</sup>.

---

<sup>71</sup> Bruno Marchand (ed.), *Architecture du canton de Vaud 1920-1975*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2012, p. 51-53.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 66-67.



## La vie en communauté au XX<sup>e</sup> siècle

Après avoir passé en revue la nature des mouvements de révolte en Europe et en Suisse, nous allons nous intéresser plus profondément à l'aspiration nouvelle de vivre en communauté qui en a découlé. En effet, suite à ces révoltes, se sont éveillées des envies de davantage de proximité, de liberté des corps et de vie communautaire. Les modes de vie et d'habiter ont ainsi évolué de manière significative au XX<sup>e</sup> siècle.

Nous verrons que la résonance communautariste ou l'esprit communautaire du XX<sup>e</sup> siècle dans le logement, consiste en la volonté de partager les espaces de vies, envers et contre tous les aspects hygiénistes, telles que les zones de détente, le salon, la cuisine et même les salles de bain. Mais avant cela, prenons le temps de broser le panorama de l'état des logements dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle.

### ***Panorama des logements à la fin du XX<sup>e</sup> siècle***

Dans les turbulences et l'effervescence du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux changements se sont opérés dans les typologies de logements, ainsi que dans leur qualité et leur confort.

On observe en effet que, dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, la qualité et le confort de l'habitat se sont nettement améliorés<sup>73</sup>. En 1980, un recensement des logements en Suisse

---

<sup>73</sup> Henri Briant, Yves Ammann et Marc Diserens, *Le logement « en questions » : Enquête sur les conditions de logement des ménages vaudois*,

est réalisé révélant que le parc de logements répond très largement aux exigences du confort moderne. Pour l'établir, les critères suivants – ascenseur, raccordement à la canalisation, chauffage, fourniture d'eau chaude – ont été pris en considération. De manière générale, la présence d'une cuisine ou cuisinette, d'un bain ou douche privés ou bien en commun détermine le niveau de confort. Il en ressort également qu'un moindre confort concerne généralement les résidences secondaires ou de vacances ou des bâtiments datant d'avant 1900<sup>74</sup>.

Un autre critère indéniable de confort est l'espace disponible par occupant. Une moyenne de 20m<sup>2</sup> par personne est jugée adéquate. C'est en effet à cette époque que l'on commence à reconnaître et mettre en avant l'importance de l'espace et de ne pas vivre dans l'exiguïté<sup>75</sup>.

Cette augmentation du confort et de la qualité des logements conduisit à les rendre toujours plus salubres. Dans la ligne des développements qualitatifs passés – mis en évidence dans le chapitre premier –, elle contribua à améliorer les conditions d'hygiène. On peut à cet égard considérer qu'à partir du dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, les logements ne sont plus ni une source d'épidémie, ni un facteur de propagation en Suisse. L'hygiène dans les logements est de manière générale très bonne dans l'ensemble du pays.

---

Lausanne, Service Cantonal de Recherche et d'Information Statistiques, 1986, 87 p.

<sup>74</sup> M. Arend et al., *Le logement en Suisse : Exploitation du recensement fédéral des logements de 1980*, Berne, Office fédéral du logement, 1986, p. 47-48.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 95.

Une amélioration de l'habitat qui ne concerne pas uniquement l'intérieur, mais aussi l'extérieur<sup>76</sup>. Pour jouir d'un agréable cadre de vie, les alentours, balcons ou jardins comptent pour beaucoup. Dans les villes avec une forte densité, des installations de loisirs, pour adolescents par exemple, sont également importantes. À défaut d'aménagement d'espaces verts autour de l'immeuble, les citoyens doivent se contenter des parcs publics.

Un autre élément synonyme d'une bonne qualité de vie est la possibilité de jouir d'une certaine liberté d'action, qui engendre un sentiment de responsabilité et de solidarité entre voisins<sup>77</sup>. Ce que l'anonymat, avec une gérance impersonnelle ou entre locataires sans visage, ne favorise pas.

Concernant les types de ménages, une étude de 1980 également montre que la grande majorité des résidents occupent des appartements privés et seulement 3% habitent en ménages à esprit communautaire, pour la plupart dans des bâtiments construits avant 1947<sup>78</sup>.

En détaillant les ménages à esprit communautaire, on constate qu'il s'agit d'hommes pour 35%, d'hôtels et d'internats pour 12% chacun, d'hôpitaux ou de cliniques pour 20% ; prisons, couvents et autres ménages – comme par exemple ceux se trouvant près des chantiers – se partageant le reste<sup>79</sup>.

En outre, le profil des ménages a changé. L'évolution de la société a créé de nouveaux besoins en matière de logement. Il

---

<sup>76</sup> Frohmüt Gerheuser et Elena Sartoris, *Nouveaux aspects du logement en Suisse : Résultats du microrecensement 1986*, Berne, Office fédéral du logement, 1988, p. 51-56.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 56 sq.

<sup>78</sup> M. Arend et al., *Le logement en Suisse, op. cit.*, p. 63.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 69-71.

y a davantage de petites familles, de célibataires, une plus grande mobilité ; ce qui demande une adaptation tout en tenant compte de l'aménagement du territoire et de l'écologie<sup>80</sup>. Il faut donc plus de constructions groupées.

On observe aussi que le nombre de propriétaires augmente, notamment en ville. Jusque dans les années 1980, les propriétaires étaient plus nombreux aux alentours des grands centres urbains et en campagne. Puis, leur nombre augmenta considérablement dans les villes<sup>81</sup>.

En ce qui concerne les typologies, elles ne sont plus uniformes et diffèrent selon la taille de la famille. La chambre d'enfant exiguë et la cuisine-laboratoire n'ont plus la cote. On veut des cuisines habitables pour la famille et recevoir des amis<sup>82</sup>. On veut aussi des pièces neutres qui puissent être utilisées selon les besoins – soit pour agrandir ou réduire l'appartement –, qui puissent servir comme studios pour étudiants ou personnes âgées, ou enfin qui puissent servir comme chambres d'amis.

Dans la conception des nouveaux immeubles, l'écologie est devenue de plus en plus prépondérante<sup>83</sup>. Les préoccupations portent en général sur les méthodes de construction, l'approvisionnement énergétique, les choix des matériaux, etc. Elles participent aussi, dans une moindre mesure, à améliorer l'hygiène.

En résumé, les facteurs les plus importants pour une bonne qualité de vie sont : des logements dans de petits immeubles

---

<sup>80</sup> August Hager, *L'Habitat en Suisse*, Granges, Office fédéral du logement, 1996, p. 79.

<sup>81</sup> F. Gerheuser et E. Sartoris, *Nouveaux aspects du logement en Suisse*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>82</sup> A. Hager, *L'Habitat en Suisse*, *op. cit.*, p. 80-81.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 81-82.

en campagne ou dans des coopératives. La liberté d'action et la bonne entente entre locataires et propriétaire sont capitales. Plus il y a d'anonymat, moins il y a de droit d'intervention<sup>84</sup>.

Notons aussi que l'évolution du mode de vie en Suisse conduit à une urbanisation progressive du pays, de laquelle résultera de nouveaux enjeux<sup>85</sup>. Les villes s'étendent et, dans un avenir proche, la majorité des Suisses ne jouiront plus d'une vie à la campagne tout en ayant le confort d'une ville, mais vivront bel et bien en ville. Raison pour laquelle il est nécessaire, dès aujourd'hui, de repenser l'habitat urbain, à l'instar des réflexions qu'ont suscitées les épidémies ou les mouvements de révolte.

### ***La vie en communauté en Suisse dans les années 68***

Comme nous avons pu le voir dans le chapitre premier, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les différents espaces de vie ont évolué et se sont modifiés en fonction des diverses épidémies qui ont traversé l'histoire. Ces dernières ont considérablement changé nos modes de vie.

Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ce ne sont plus les épidémies – bien qu'il en existe encore, nous l'avons vu en préambule –, mais les mouvements sociaux qui changent nos modes de vie et notre rapport à l'habitat. Après les années de révolte de 1968, c'est à une vie en communauté qu'aspire une partie de la société, et à une vie saine et agréable. C'est ce que nous allons voir dans les lignes qui suivent.

---

<sup>84</sup> F. Gerheuser et E. Sartoris, *Nouveaux aspects du logement en Suisse*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>85</sup> Thomas Busset, Barbara Roulet et Martin Schuler, *La constitution du parc immobilier suisse : Approche typologique de l'habitat*, Lausanne, EPFL, 1994, p. 3.

Répétons-le, les mouvements 68 ont initié un mode de vie plus communautaire, et l'architecture dut répondre à ce nouvel élan par de nouveaux concepts de quartiers d'immeubles, où des espaces intérieurs et extérieurs partagés permettaient les rencontres.

En parallèle, le facteur économique a également joué un rôle. En 1986, le loyer d'un appartement représentait en moyenne un cinquième du salaire<sup>86</sup>. Les logements à loyers modérés se raréfiaient toutefois. Nombre d'entre eux devenaient des logements pour la classe moyenne supérieure, car les charges locatives, tant en zone urbaine que rurale, étaient en constante augmentation. C'est ce qui explique, dans une certaine mesure, un attrait toujours plus grand pour les colocations et la vie en communauté, où les loyers sont moins chers ou du moins partagés.

Telles sont les raisons pourquoi, depuis la fin des années soixante, la demande de logements communautaires est plus forte, surtout auprès des jeunes qui apprécient les contacts et l'entraide, en plus de l'avantage économique.

Somme toute, qu'est-ce que signifie un logement communautaire ? Dans un logement de ce type, l'appartement ou la maison est partagé entre plusieurs personnes. Chacun dispose d'une à deux pièces privées, tandis que la cuisine, la salle de séjour et la salle de bain sont communes.

La vie en communauté demande de la souplesse et la capacité à résoudre ensemble des conflits, qui peuvent surgir quant à l'utilisation de la salle de bain, du frigo ou encore à propos de l'ordre et de la propreté.

---

<sup>86</sup> F. Gerheuser et E. Sartoris, *Nouveaux aspects du logement en Suisse*, op. cit., p. 26.

La question de l'ampleur du soutien doit également être discutée au préalable, car la communauté risque d'être dépassée et les fausses attentes peuvent devenir pesantes.

Afin de mettre en place un logement communautaire, il faut prendre le temps de faire connaissance avec les candidats à la colocation. Il faut être honnête avec soi-même, être conscient de ses limites et oser dire « non ». La communication et la patience sont également des qualités requises.

Enfin, il est important de veiller à un équilibre entre sphère privée et vie communautaire, afin que chacun puisse avoir de l'intimité. C'est d'ailleurs sur ce point notamment que l'on peut distinguer la vie en collectivité ou en coopérative, propre au XXI<sup>e</sup> siècle, de la vie communautaire, propre au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, où l'intimité fait justement défaut. La sphère privée n'y est que peu développée, ce qui rend ce mode de vie encore très fragile et peu courant au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle.

Nous reviendrons sur cet aspect très important dans le chapitre trois. Dans l'attente, nous illustrerons nos propos avec la présentation de quelques typologies à résonance communautaire, qui nous seront par ailleurs utiles pour le chapitre trois.

### ***Les typologies à résonance communautaire du XX<sup>e</sup> siècle***

Les typologies de logement que nous allons parcourir vont nous montrer d'une part les changements par rapport à la question de l'hygiène dans les habitats, et d'autre part les résonances communautaires désirées par la société au XX<sup>e</sup> siècle, qui, l'un comme l'autre, ont été engendrés par les bouleversements présentés ci-dessus.

Au XX<sup>e</sup> siècle, à la suite des contestations et des élans vers plus d'égalité, de fraternité et de respect, on aspire à une vie ensemble, une vie d'entraide et proche les uns des autres.

Cependant, ayant été pensées sous la contrainte ou la pression de ces différents bouleversements – notamment le besoin rapide de logements – les typologies ont trop souvent été réalisées rapidement et sans beaucoup de recul.

Faute de temps de réflexion par rapport au besoin réel de la société et malgré l'effort déployé par les concepteurs pour abriter la population rapidement, beaucoup de locataires ont le sentiment de vivre dans un logement qui ressemble à une agrégation d'espaces mal imbriqués et non à un espace homogène raisonné et réfléchi. De plus, beaucoup ont le sentiment d'être isolés, de se sentir à l'étroit ou dans un environnement peu attrayant, voire peu salubre.

Il est intéressant de s'arrêter sur quelques typologies à résonance communautaire pour en montrer les faiblesses et les atouts, et d'étudier la manière dont elles apportaient des réponses à la question hygiénique et à la nouvelle aspiration issue des mouvements populaires de 1968 à une vie plus communautaire. Ceci afin de pouvoir m'en inspirer et de mettre en évidence des esquisses de solutions que j'exploiterai dans le troisième chapitre.

Car le domaine du logement a dû et doit sans cesse évoluer et se mettre à jour. C'est un travail qui change et doit s'adapter continuellement, car les besoins et les modes de vie eux aussi évoluent et se modifient continuellement. Les typologies de logement doivent par conséquent être bien réfléchies, afin d'assurer le bien-être de l'habitant en tout temps.

## *Monte Verità en Suisse au début du XX<sup>e</sup> siècle*

Le Monte Verità est plus qu'un lieu de vie <sup>87</sup>. C'est un mouvement sociétal avec la volonté d'adopter une nouvelle philosophie de vie.

« *L'endroit où nos esprits peuvent atteindre les cieux...* »

Parole de l'un des fondateurs

Au Tessin, en 1900, une communauté de six jeunes gens — pré-hippie — solitaires, peu conventionnels et avec aucun lien familial trouve un grand terrain fertile pour cultiver la terre, adopter une nouvelle vie simple et sans contrainte. Il s'agissait, en d'autres termes, d'une sorte d'utopie d'artistes. On peut y voir les prémices du mouvement de la contre-culture de 1968.

Leur projet encore totalement inconnu à l'époque — l'une des origines de l'esprit communautaire — avait pour but de créer un monde nouveau permettant de se ressourcer et d'être source d'inspiration. Les six jeunes personnes étaient unies par cet idéal commun, basé entièrement sur le système communautaire. Ils cherchaient une troisième voie entre les blocs capitaliste et communiste : un mode de vie de bohème, une vie alternative, une échappatoire à l'industrialisation et à l'accélération du présent qui leur semblaient néfastes pour le corps et l'esprit, un souhait de se délivrer des chaînes de la société. Ils se sont efforcés de promouvoir l'émancipation des

---

<sup>87</sup> Mes informations quant au Monte Verità proviennent principalement du website du Musée accessible à l'adresse <https://www.montevertita.org/en>, ainsi que de l'ouvrage : Kaj Noschis, *Monte Verità : Ascona et le génie du lieu*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, 142 p.

femmes, l'autocritique, de nouvelles façons de cultiver l'esprit, l'unité du corps et de l'âme, etc<sup>88</sup>.



*Figure 19 : Les fondateurs de Monte Verità*

Les débuts furent rudes. Des potagers furent créés, des oliviers et des arbres fruitiers plantés. Ils travaillaient dans les jardins et les champs pour une alimentation simple et saine, tournée vers le végétalisme — un terme qui n'était pas connu autrefois. Tout ce qui ne pouvait pas se cultiver était interdit.

Leur quotidien était simple : un retour au travail artisanal et, pour se détendre, des danses rythmiques, des bains de soleil nus, et l'amour libre.

Pour se loger, ils ont construit des cabanes avec du bois, des pierres et de la chaux. Elles étaient rudimentaires, en accord avec l'idéologie des premiers colons qui construisaient des habitations spartiates de type chalet avec beaucoup de

---

<sup>88</sup> Les deux photos proviennent respectivement du website <https://www.monteverta.org/en/monte-verita/history> et du website <http://www.archiveseroe.eu/monte-verita-a115285614>

lumière et d'air et peu de confort. Il s'agissait d'un retour à la cabane primitive. Elles étaient construites partout sur la parcelle, sans véritable stratégie d'implantation. Par contre, chaque cabane avait une fonction. Par exemple, une cabane pour dormir, une cabane pour les bains, une cabane pour les besoins, une cabane avec l'espace pour le repas, et une autre avec une bibliothèque et un espace de jeu. D'autres furent construites par la suite.

Il est intéressant de noter que ces différentes attributions de fonction réduisaient l'insalubrité entraînée par la proximité des corps dans ces espaces relativement exigus.

L'attraction de cet idéal commun alternatif était telle que cette communauté fut bientôt connue dans toute l'Europe et à l'étranger. Les pionniers du Monte Verità furent rejoints au fil des ans par des artistes, des écrivains, des peintres, des danseuses, des chorégraphes, des philosophes, des célébrités intellectuelles et bohèmes de l'époque.

Vers 1902, le Monte Verità devient un lieu fréquenté par toute sorte de personnes extérieures à la recherche d'un lieu de repos ou d'un lieu de guérison. Ils pouvaient louer l'une des « cabanes air-lumière » bien aérées, inondées de soleil et ouvertes sur le sud et y rester quelque temps.

Le Monte Verità était vu comme un lieu sain et libre, ainsi que comme un lieu médical — un sanatorium — spécialisé dans le traitement de différentes maladies, comme la tuberculose. Cette dernière étant traitée, nous l'avons vu dans le chapitre premier, par une cure d'air, de lumière et de soleil, et un environnement naturel épargné par la pollution.

On s'aperçoit que, outre la composante communautaire, le Monte Verità répondait à certaines normes d'hygiène de l'époque, en particulier celles d'un logement aéré et lumineux.



Figure 20 : Une cabane en bois de Monte Verità

Leur projet évoluait à merveille, à l'interface entre utopie sociale et modèle de réussite touristique. Mais progressivement le projet tombait dans un certain conformisme. Les normes et les règles d'usage mises en place au fur et à mesure allaient à l'encontre de leur philosophie de vie. Ce qui amena les fondateurs à partir en 1920 au Brésil pour une nouvelle aventure de vie.

Le Monte Verità fut acheté alors par le baron Eduard Von der Heydt, un grand collectionneur d'art contemporain européen, qui en fit une résidence. Dans les années 1950, le baron laissa la propriété en héritage au canton du Tessin, qui en fit un centre culturel.

Aujourd'hui, on y découvre des maisons, des hôtels, un musée et différentes manifestations s'y déroulent, telles que des

rencontres littéraires et des spectacles en plein air. Il ne reste plus de traces du projet original du Monte Verità.

### *Le couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette en France en 1953*

Le couvent d'Eveux est une synthèse unique d'acquis du Mouvement moderne, où se combinent formes puristes, textures brutalistes et solutions révolutionnaires en matière d'habitat<sup>89</sup>. Il s'y déploie une vie en communauté, basée non sur un mode de vie alternatif comme ce fut le cas au Monte Verità, mais sur un lien spirituel identique.



*Figure 21 : Façade sud-ouest de Sainte-Marie-de-la-Tourette*

Construit sur un plan carré en forme de « U » fermé au nord par le vaisseau de l'église, le couvent s'inspire directement des

---

<sup>89</sup> Les informations sur le couvent d'Eveux, ainsi que les deux photos et les plans, sont issues de ma visite des lieux et de mon séjour d'un weekend dans l'une de ses cellules. J'ai également tiré des informations de la Fondation Le Corbusier à l'adresse Internet suivante : <https://lecorbusier-worldheritage.org/couvent-sainte-marie-de-la-tourette/>

modèles cisterciens. Implanté sur un terrain fortement incliné, il prend, selon l'expression de l'architecte Le Corbusier, « son assiette » sur le haut du vallon et compose avec la déclivité grâce aux pilotis. Depuis le chemin qui longe la crête du vallon, on accède directement au troisième niveau du bâtiment qui en compte cinq. Au-dessus de cet étage d'accueil, consacré à l'étude et aux séminaires avec la bibliothèque et les salles de travail, se trouvent deux niveaux supérieurs exclusivement réservés aux cellules — chambre minimale pour une personne — des moines. Ces dernières étaient privatisées et permettaient le repli individuel. Chacune d'elles possède une loggia qui offre une extension privatisée sur l'extérieur.



*Figure 22 : Une cellule de Sainte-Marie-de-la-Tourette*

Sur ces deux étages supérieurs, il y a aussi des douches, des toilettes et des espaces communs. Il fallait parfois changer

d'étage pour prendre sa douche ; l'intimité n'ayant pas vraiment été recherchée dans la conception.

Il y a également une terrasse, reliée au toit de l'église par une passerelle et recouverte d'une mince couche de terre isolante. Les deux niveaux inférieurs, soit ceux situés sous l'étage d'accueil, sont tronqués par la pente du terrain. Le moins bas de ceux-ci – consacré à la vie ensemble de la communauté et composé d'un grand réfectoire, d'une petite cuisine d'appoint, de la chapelle, et d'un atrium – est desservi par deux larges couloirs qui dessinent une croix au cœur de la cour. Ces espaces de circulation conduisent à l'église, qui se trouve au niveau le plus bas. Un escalier hélicoïdal, enveloppé dans une tourelle extérieure, relie directement l'aile des séminaires, soit le rez-de-chaussée, au réfectoire et à la grande cuisine située au niveau inférieur le plus bas.

L'église constitue une aile septentrionale indépendante du reste du couvent, car elle accueille du public extérieur pour les cultes. Elle est construite sur les caves enterrées, seuls espaces enterrés. Elle se présente sous la forme d'une simple « boîte » de béton brut, couverte d'un toit-terrasse accessible depuis l'aile occidentale par une passerelle. À l'intérieur règne une grande sobriété. Quelques marches séparent le chœur des stalles en bois et béton. Trois « canons à lumière » diffusent dans la chapelle nord adjacente dite en « oreille » une lumière colorée par la peinture des murs (bleu-jaune-rouge).

La lumière y est un matériau au service d'une exceptionnelle innovation spatiale. Il s'agit d'un élément à part en entière dans le couvent. Ses habitants vivent ainsi au rythme de la lumière naturelle. Le Corbusier déploie toute une palette de dispositifs de contrôle de la lumière naturelle qui sculptent l'espace et les volumes : canon à lumière, mitrailleuse à

lumière, rai de lumière, loggia, pans ondulatoires – dispositif inventé et utilisé pour la première fois ici.

Ce travail détaillé de Le Corbusier pour que la communauté habite en lumière, améliore les conditions du logement et rend le lieu plus hygiénique, eu égard aux normes contre la tuberculose par exemple.

La communauté du couvent d'Eveux nous donne à voir une certaine forme d'habitat partagé, aujourd'hui connu sous le nom de colocation. La typologie de ce couvent lie dans un même lieu des espaces communs à tous, des espaces de partage et des sphères privatives permettant à chacun de pouvoir s'isoler par moments. La vie en communauté a cela de caractéristique de faire vivre dans un même bâtiment des personnes qui ne sont pas unies par des liens familiaux, mais par une idéologie commune.

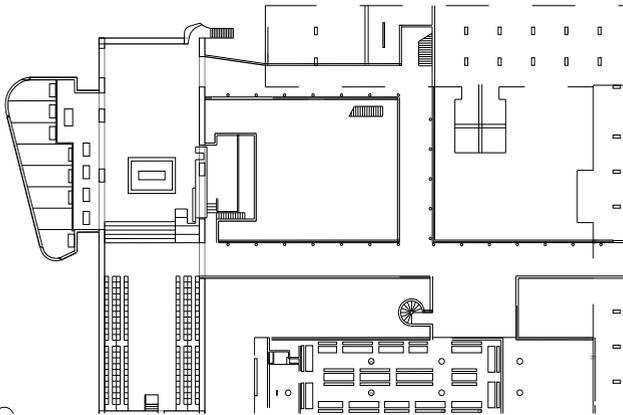


Figure 23 : Plan de l'étage public de Sainte-Marie-de-la-Tourette

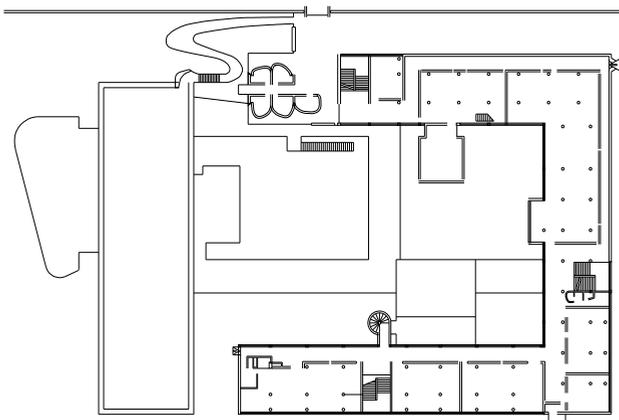


Figure 24 : Plan d'un étage commun de Sainte-Marie-de-la-Tourette

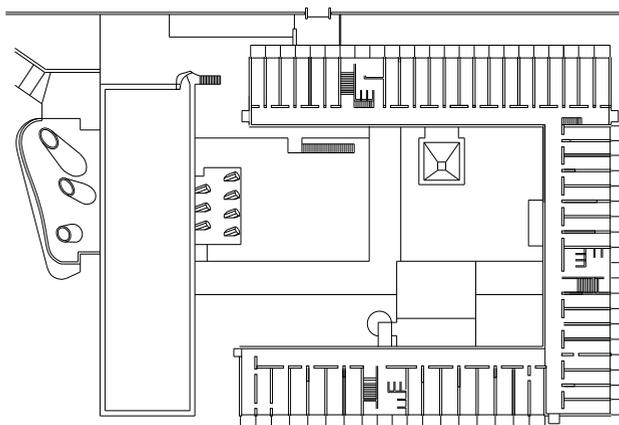


Figure 25 : Plan d'un étage privatif de Sainte-Marie-de-la-Tourette

### *La Cité-Jardin à Genève en 1957*

Nous allons maintenant nous intéresser à un projet utopique, la Cité-Jardin d'Aire, qui s'inscrit dans le contexte d'une grave crise du logement à Genève<sup>90</sup>.

Les architectes qui collaborent avec la SCHG – la société coopérative d'habitation Genève pour rappel – proposent avec ce projet une nouvelle vision de l'urbanisme qui mêle campagne et ville. Ils se demandaient s'il fallait se développer ailleurs qu'en ville ou démolir pour mieux reconstruire. Ils optèrent finalement pour un projet situé non au centre-ville, mais en périphérie.

En outre, ils adhèrent au courant de pensée hygiéniste, étant donné qu'ils cherchent à améliorer les conditions d'habitation des classes ouvrières en leur mettant à disposition des logements plus salubres. Ils espèrent par la même façon leur faire changer leur mode de vie. Ce projet s'inscrit dans le prolongement de la Cité Suchard, présenté au chapitre premier, que les architectes ont pris comme base en cherchant à l'améliorer.

Après l'abandon de plusieurs projets d'expansion, ils décidèrent dès 1959 de se concentrer sur la Cité-Jardin d'Aire et de la reconstruire pour répondre à la pénurie de logements bon marché à Genève. Celle-ci représentait en effet une « occupation trop luxueuse du terrain », difficilement conciliable avec cette situation de pénurie dans les années 1960. Les architectes ont développé un concept de construction alliant le modulaire au préfabriqué. Une

---

<sup>90</sup> Je tire les informations concernant la Cité-Jardin d'Aire du site Internet de la SCHG : [https://100ans.schg.ch/#page\\_47](https://100ans.schg.ch/#page_47). La photo provient de ce site, tandis que les plans proviennent du site suivant : <https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=wbw-002:1924:11::797>

approche qui favorisait la réalisation d'immeubles clé en main à des coûts défiant toute concurrence et qui marqua le paysage architectural genevois.



*Figure 26 : Façade d'un logement de la Cité-Jardin*

Le modèle des cités-jardins, introduites en Angleterre et en Allemagne, offre de nombreux logements économiques dotés de jardins potagers individuels. Dans le projet d'Aïre, il est question de 120 logements répartis sur les quatre hectares acquis par la SCHG.

La Cité-Jardin de forme triangulaire comprend plusieurs rangées de maisons. La plus longue est constituée de dix unités de logement. Les deux rangées centrales qui mènent à la cour intérieure sont reliées par un mur. Elles entourent une partie de la Cité et délimitent ainsi l'espace. Ce mur est percé d'une simple porte, l'unique entrée directe à la cour centrale. Cet ensemble d'allure classique présente ainsi une pointe

d'originalité et traduit une envie de garder un quartier sain et hygiénique.

On trouve dans cette Cité deux types de logement de quatre pièces et six pièces – cuisine y comprise.

En ce qui concerne les quatre pièces, on trouve au sous-sol une buanderie et une cave privative pour chaque logement. Au rez-de-chaussée, il y a un espace d'entrée généreux, la cuisine et une chambre chauffée par le poêle de la cuisine. À l'étage, se trouvent deux chambres, chauffées elles aussi par le poêle de la cuisine. Une toilette sèche pour chaque petit logement est proposée à l'extérieur du logement et un espace douche est prévu pour l'ensemble de la Cité.

Quant aux six pièces, ils jouissent d'une cave supplémentaire au sous-sol, d'une chambre supplémentaire au rez-de-chaussée, ainsi que d'une chambre et d'un espace d'eau – avec douche – supplémentaires à l'étage.

Les seconds se distinguent en outre des premiers par leur orientation influencée par le plan de quartier.

Ce projet de vie en communauté, de grande importance, a pu être exécuté dans un esprit nouveau à Genève. Il est à cet égard innovateur et pionnier en Suisse.

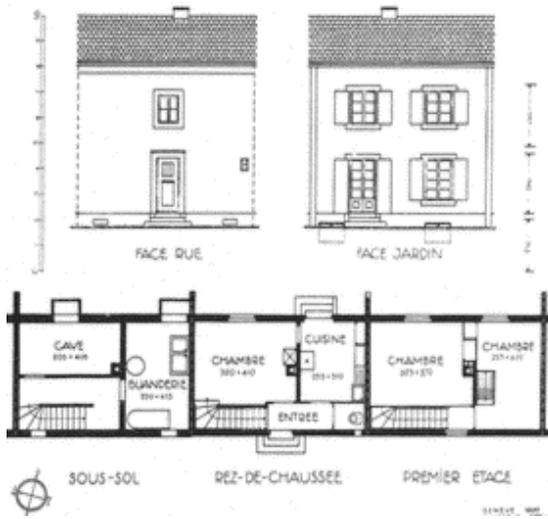


Figure 27 : Façade et plan d'un logement de la Cité-Jardin

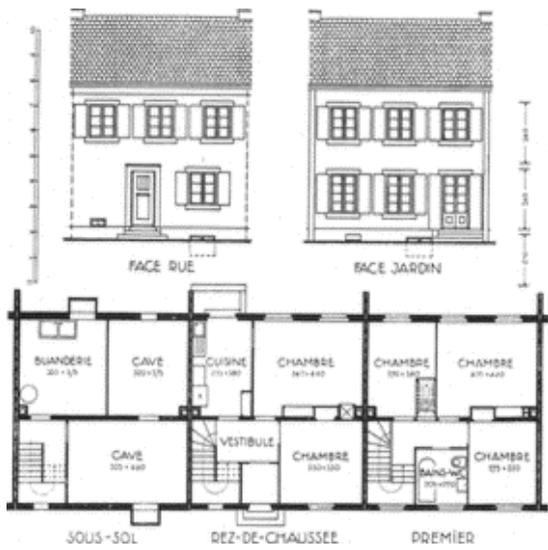


Figure 28 : Façade et plan d'un second logement de la Cité-Jardin

### *La bulle pirate à Genève en 1970*

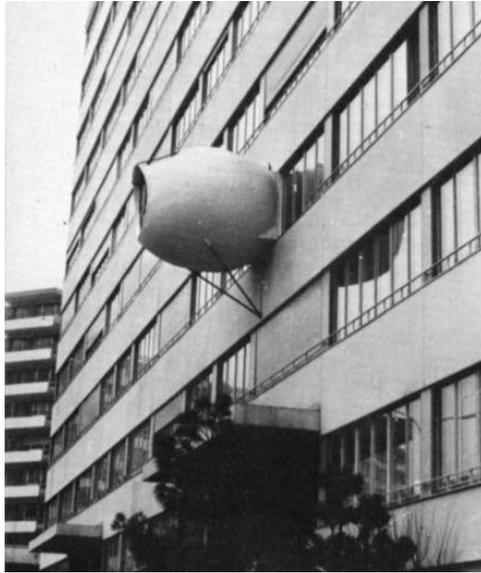
Nous allons maintenant présenter la bulle pirate à Genève, qui peut être considérée comme une réponse créative et aussi un brin provocatrice aux problèmes de logement<sup>91</sup>.

En décembre 1970, des passants découvrent stupéfaits une « bulle pirate » en polyester collée à la fenêtre d'un immeuble du chemin Sarasin au Grand-Saconnex à Genève.

L'acte insurrectionnel de Marcel Lachat, adepte de l'architecture libertaire, consista à clandestinement agrandir son petit logement avec l'extension d'un volume habitable. Il a effectué un stage chez Pascal Häusermann – architecte suisse utopiste spécialisé dans les maisons bulles et l'architecture organique – et a également rencontré Jean-Louis Rey Chanéac – figure majeure de l'architecture prospective et artistique. S'inspirant de ces deux architectes, il construisit une bulle en annexe de son studio, supportée par des étais métalliques appuyés contre la façade de l'immeuble lisse et répétitive des années 1960. Il fit de cette extension une chambre d'enfant. Les raisons étant que, à cause de la pénurie de logement, il ne trouvait pas de logement libre de plus grande taille.

---

<sup>91</sup> Pour la présentation de la bulle pirate, je me suis basée sur le website suivant : <https://www.espazium.ch/fr/actualites/pascal-hausermann-une-architecture-libertaire-pour-delivrer-le-monde>. La photo en provient également.



*Figure 29 : La bulle pirate*

La structure de la bulle pirate, faite en polyester à partir d'un ballon-sonde, est réalisée à partir des connaissances acquises chez l'architecte Häusermann. Cet espace d'environ 10 m<sup>2</sup>, garnie d'un berceau en osier et d'une petite penderie intégrée, est suspendu en porte-à-faux et pourvu d'une fenêtre. On est ici face à une architecture spontanée et hors du commun.

À cette époque, en 1970, la bulle rencontre un formidable écho auprès du public genevois, qui connaît les mêmes problèmes de logement.

Cependant, la diffusion de ce genre de solution alternative a été réprimée. De telles extensions ne peuvent pas être réalisées par n'importe qui, car les risques en matière de sécurité seraient trop grands.

Il n'empêche qu'on peut se demander qui, dans notre monde actuel formaté et normé, aurait l'audace provocatrice d'une telle fantaisie. Toujours est-il que cette bulle pirate a joué un rôle de prise de conscience et qu'elle est devenue un symbole de la pénurie de logement à laquelle les gens faisaient face à l'époque.



*Figure 30 : Vue intérieure de la bulle pirate*

### *Le Plantamour à Genève en 1997*

Intéressons-nous maintenant au mouvement squat qui a, quant à lui, mis en lumière les limites du droit de propriété et la nécessité d'une participation des habitants à l'aménagement de leur logement<sup>92</sup>.

---

<sup>92</sup> La présentation du Plantamour a été effectuée sur la base des informations disponibles sur le website de la collectivité Codha : <https://www.codha.ch/>, ainsi que sur l'article suivant : Frédéric Burnand, « Que reste-t-il des squats genevois ? », *SwissInfo*, 20 juillet 2007. La photo et les plans proviennent du site de la Codha.

Des squats existent toujours dans des villes comme Zurich, Bâle, Lausanne ou Fribourg, mais ils n'ont jamais dépassé une dizaine par ville, même au plus fort du mouvement en faveur des centres autonomes dans les années 1980. Genève, ayant connu jusqu'à 160 lieux occupés durant les années 1990, est donc un cas particulier en Suisse.

Trois formes émergent : le squat refuge pour les personnes précaires et les sans-papiers, le squat politisé proche des milieux trotskistes ou anarchistes hostiles à la propriété privée et le squat culturel qui a permis l'émergence d'une scène artistique foisonnante – scènes de théâtre et de concert, bars, galeries.

Dans la pratique, ces trois fonctions du squat se sont mélangées, non sans créer des tensions à cause de leur conception communautaire différente.



*Figure 31 : Façade actuelle du Plantamour*

L'immeuble Plantamour, sur lequel nous allons nous attarder, est le premier immeuble de la collectivité de la Codha, une aventure associative et militante que l'on abordera plus en détail dans le chapitre trois.

Cet immeuble fut un ancien squat avant de devenir l'immeuble d'une collectivité. Il était habité principalement par des personnes sans domicile qui affichaient une volonté commune de collocation mixte en ville. Après une occupation clandestine pendant de nombreuses années, l'association Codha a racheté l'immeuble en 1995 et a créé une collectivité.

Pour sa première expérience, la Codha mit en œuvre ses idéaux associatifs : les habitants, désormais coopérateurs, s'impliquent largement dans le processus et les décisions de rénovation en 1997.

Trois niveaux de travaux sont définis. Le premier, concernant les éléments structurels, la sécurité et la salubrité, reste de la compétence de la Codha. Le deuxième, inhérent à la conservation de la qualité et de la valeur d'usage initial, est partagé entre la Codha et les habitants. Enfin, le troisième, lié aux améliorations individuelles, qui relèvent des choix personnels, est laissé à l'appréciation des habitants.

La méthode participative de la coopérative en est alors à ses prémices en Suisse. On peut même dire qu'elle prit forme au Plantamour à Genève.

Aujourd'hui, l'immeuble collectif est composé de 12 appartements de 4 à 6 pièces, dont deux appartements communautaires et une salle commune, pour environ 32 adultes et 8 enfants.

Ceci étant dit, revenons plus en détail sur l'époque du squat<sup>93</sup>. Durant cette période, vivaient de nombreux locataires – venant de lieux totalement différents et de classes sociales diverses – seuls, en couple ou en couple avec enfants. La majorité des espaces de l'immeuble était totalement ouverte à tous. On peut dès lors dire qu'il était question d'une grande famille dans une grande maison de six étages. Cette vie en totale liberté ainsi que le partage de toutes les pièces communes, telles que la cuisine, les toilettes, la salle de bain, la salle à manger, le salon, la salle de jeux, était géré par la communauté des squatteurs. Les seuls espaces privatisés ou partagés selon les envies et besoins de chacun étaient les chambres. Cela ne laisse pas beaucoup de place à l'intimité, mais ce partage presque total faisait le noyau central de la communauté.

Concernant l'hygiène, il est vrai que dans un squat l'aspect hygiénique est souvent négligé. Et c'est peut-être ici que résident les limites d'un squat, étant donné que de mauvaises conditions hygiéniques nuisent à une vie en groupe harmonieuse. Elles peuvent engendrer des conflits plus ou moins graves et des désagréments dans le logement.

---

<sup>93</sup> Marc Breviglieri, « Les habitations d'un genre nouveau : Le squat urbain et la possibilité du "conflit négocié" sur la qualité de vie » dans Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann et Adriana Rabinovich (eds.), *Habitat en devenir : Enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, p. 97-12.

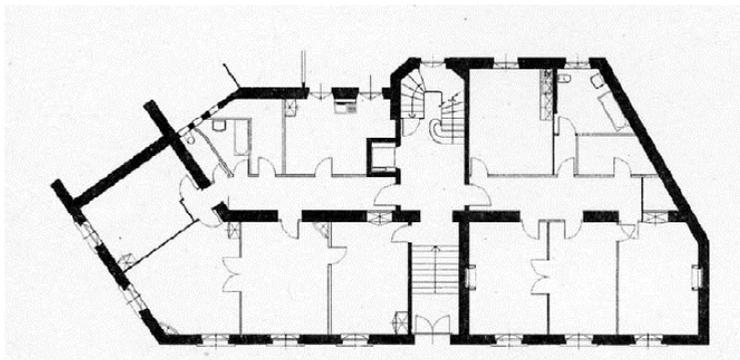


Figure 32 : Plan du rez-de-chaussée du Plantamour

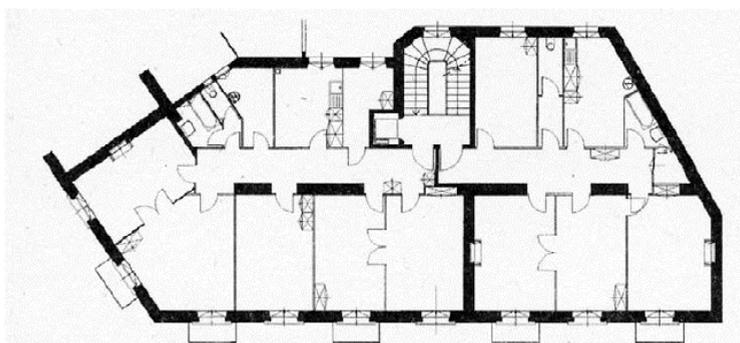


Figure 33 : Plan étage type du Plantamour

### *Conclusion*

En parcourant les différentes typologies du XX<sup>e</sup> siècle, nous avons pu constater comment l'aspiration du mouvement 68 pour une vie en communauté – ainsi que la forte pénurie de logements à cette époque – se reflètent dans la conception architecturale. En effet, l'envie grandissante d'une vie simple, de partage, de solidarité et de proximité des corps, à rebours de la société industrielle et consumériste, se ressent dans les

typologies. Apparaissent de nouveaux types de logements, tels que ceux présentés.

On y vit d'une manière différente, qui n'est plus traditionnelle, qui n'est plus basée sur la vie de famille. On souhaite partager sa vie et son logement avec des personnes externes au noyau familial. Par conséquent, la disposition des espaces diffère passablement de celle que l'on trouve dans les logements classiques. Les logements sont disposés de sorte à mettre en avant le partage de certains espaces communs, que ce soit à l'intérieur, comme à l'extérieur du logement<sup>94</sup>.

Ceci amène cependant, dans certains cas, des problèmes d'hygiène, malgré les améliorations notables de l'habitat au XX<sup>e</sup> siècle, telles que l'introduction de l'eau à l'intérieur des logements. La vie en communauté soulève à nouveau des questions relatives à l'insalubrité, à la trop grande proximité des corps et à l'entassement dans les logements.

C'est à ces questions que la collectivité souhaite répondre. Nous le verrons dans la partie suivante, la vie en collectivité cherche à garder la philosophie de la vie communautaire, mais en y adjoignant des conditions de vie et des logements plus sains.

---

<sup>94</sup> Valentin Daniel Maurice Bourdon, *Les formes architecturales du Commun*, École polytechnique fédérale de Lausanne, Lausanne, 2020, 456 p.



## La vie en collectivité au XXI<sup>e</sup> siècle

Ce nouveau mode de vie se développe dans le courant du XXI<sup>e</sup> siècle et se différencie de la vie en communauté par son côté moins communautariste que ce que les communautés hippies, les squats ou les différentes collocations ont expérimenté au XX<sup>e</sup> siècle.

En effet, le collectivisme – ou coopérativisme – n’est pas identique au communautarisme. Dans une coopérative, on trouve un rapport plus équilibré entre le vivre ensemble et la sphère privée. C’est surtout une envie de vivre mieux et autrement, tout en conjuguant vie collective et vie personnelle<sup>95</sup>.

---

<sup>95</sup> Cette partie sur la vie en coopérative se base essentiellement sur les ouvrages suivants : Martin Blum, Andreas Hofer et P.M., *Kraftwerk 1 : Construire une vie coopérative et durable*, traduit par Daniel Wiczorek, Paris, Éditions du Linteau, 2014, 126 p ; Dominique Boudet (ed.), *New housing in Zurich : Typologies for a changing society*, Zurich, Park Books, 2018, 255 p ; Frédéric Frank (ed.), *Suburbanité : Des théories urbaines au logement collectif contemporain*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2012, 176 p ; Margrit Hugentobler, Andreas Hofer et Pia Simmendinger (eds.), *More than housing : Cooperative planning - A case study in Zürich*, Basel, Birkhäuser, 2016, 183 p ; Michael Koch, Mathias Somandin et Christian Süsstrunk, *Kommunaler und genossenschaftlicher Wohnungsbau in Zürich : Ein Inventar der durch die Stadt geförderten Wohnbauten 1907-1989*, Zürich, Finanzamt und Bauamt II der Stadt Zürich, 1990, 361 p ; Bruno Marchand et Christophe Joud, *Mix : Mixité typologique du logement collectif de Le Corbusier à nos jours*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014, 151 p ; Joëlle Neuenschwander Feihl, *75 ans d'élan constructeur au service de la qualité de la vie*, Lausanne, Société Coopérative d'Habitation Lausanne, 1995, 238 p ;

Une coopérative d'habitation est constituée d'au moins sept personnes ayant comme but commun l'entraide et le partage des responsabilités. Elles décident de construire ou d'acquérir des immeubles et choisissent une forme d'administration alternative. Ce sont de vraies communautés urbaines autogérées, solidaires et écologiques.

Actuellement, la Suisse fait figure de pionnière en ce qui concerne la culture de l'habitat. Non seulement du point de vue architectural, mais aussi par rapport aux coopératives d'habitation qui sont un mélange de location et de propriété. La coopérative fait ainsi figure de troisième voie de l'habitat.

Dans les villes alémaniques ainsi que dans Genève, des formes d'habitat insolites sont expérimentées. Modèles qui sont suivis par d'autres régions et aussi à l'étranger, afin de trouver des solutions aux nombreux problèmes liés à l'habitat, tels que la hausse des prix de l'immobilier, les loyers élevés, l'embourgeoisement et l'aliénation urbaine.

À Zurich, différentes coopératives ont des vocations de solidarité et d'écologie, se plaisent à créer des interactions avec le quartier et sont des pionniers en matière de consommation énergétique, de concepts architecturaux et d'autogestion. Il s'agit de coopératives relativement récentes et complexes, aux origines lointaines. Trois phénomènes ont fortement influencé certains de ces nouveaux projets : les utopies de l'habitat au XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement coopératif de manière globale et les mouvements de jeunes des années huitante.

---

Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann et Adriana Rabinovich (eds.), *Habitat en devenir : Enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, 331 p.

De nos jours, les utopies de l'habitat au XIX<sup>e</sup> siècle sont peu connues, voire méconnues. Il n'empêche que leur influence est non négligeable aux niveaux politique, social et architectural. Certaines de ces visions sont issues du socialisme utopique. Le but était l'émancipation de la classe ouvrière, ou en tout cas l'amélioration de leurs conditions de vie.

Il conviendra dans cette partie de présenter dans un premier temps en quoi consiste une coopérative et comment les coopératives de logement ont évolué en Suisse. Cette mise en contexte ayant été faite, nous nous pencherons ensuite sur la vie en coopérative. Il s'agira surtout de mettre en évidence la différence notoire entre la vie en communauté propre au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, et celle en collectivité ou coopérative propre au XXI<sup>e</sup> siècle. Finalement, il sera question, comme pour la partie précédente, de présenter des typologies de logement collectif du XXI<sup>e</sup> siècle.

### ***Esprit de coopérative***

Les paragraphes à venir seront consacrés à présenter en quoi consiste une coopérative, préambule nécessaire si nous voulons bien comprendre ce que signifie une vie en coopérative ou, ce que j'appelle parfois aussi de façon identique, une vie en collectivité.

Les coopératives sont des formes économiques, juridiques, politiques et de socialisation apparues dès le XIX<sup>e</sup> siècle, parallèlement à l'ère industrielle moderne. Il s'agit d'une entreprise associative basée sur l'entraide, qui est présente dans des domaines divers, tels que la production, la consommation, l'agriculture, l'habitation, la construction,

l'épargne et le crédit. Les communautés de vallée ou d'alpage peuvent aussi être considérées comme telles.

Les coopératives de consommation étaient très importantes, surtout pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à cause d'un approvisionnement défaillant et de prix excessifs. Ces groupements se concentraient sur quelques denrées essentielles comme le pain et étaient là pour pallier aux cas d'urgence.

La première coopérative de consommation est fondée à Zurich, afin d'étoffer l'assortiment alimentaire. Le mouvement coopératif s'inspire de la coopérative anglaise Rochdale et s'amplifie. L'Union suisse des coopératives de consommation voit le jour en 1890 et devient, en 1969, la Coop.

De 373 coopératives en 1883, leur nombre atteint plus de 12'000 en 1957. Leur rayon d'action inclut le secteur bancaire et l'approvisionnement en électricité. Les premières caisses Raiffeisen s'implantent en se consacrant à l'épargne et aux crédits hypothécaires. Les coopératives de construction et d'habitation prennent leur essor après la Deuxième Guerre mondiale. En 1941, Gottlieb Duttweiler transforme la Migros en coopérative, notamment pour défendre les intérêts du consommateur et créer un capital social. Les coopératives de consommation traditionnelles s'en sont inspirées par la suite.

Les coopératives étaient très importantes pour le mouvement ouvrier. Elles faisaient partie de leur fondement, au même titre que le parti et les syndicats. Les ouvriers étaient favorables à l'instauration de coopératives de production. Le parti socialiste inscrivait les coopératives à leur programme et contribuait à créer des logements sociaux. Cependant, elles ne parvenaient pas à s'imposer et à remplacer le système néolibéral en place.

L'influence de la politique coopérative, s'efforçant de transformer la société capitaliste en une société d'économie communautaire, est restée marginale.

Le mouvement coopératif suscita toutefois un intérêt accru à travers les mouvements de révolte et les aspirations de la jeune génération qui cherchait à instaurer une économie alternative et l'autogestion, en s'inspirant des expériences étrangères ainsi que des coopératives de services et de celles de la construction toutes récentes. C'est pourquoi les coopératives d'habitation se multiplièrent en Suisse.

### ***Bref historique de la coopérative de logement en Suisse***

Intéressons-nous maintenant plus particulièrement aux coopératives de logement à travers un bref historique centré sur la Suisse.

Cela nous permettra de montrer qu'elles existent depuis longtemps, mais qu'un changement important se dessine dès le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Il y règne un nouvel esprit, une volonté de vivre ensemble sans négliger l'individualité qui se distinguent de l'esprit initial focalisé sur la nécessité de loger une population grandissante.

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les conditions de vie extrêmement difficiles de la classe ouvrière dans les villes nécessitèrent des solutions pressantes qui conduisirent à la création des premières coopératives immobilières et d'habitat. Suite à la grande grève générale de 1918, les autorités suisses s'appliquèrent à promouvoir la construction de logements.

L'association faîtière coopératives d'habitation Suisse dont la fondation remonte à 1919 transmet son expérience et octroya des aides financières au mouvement coopératif émergent. À

la fin de la Deuxième Guerre mondiale, on observe un accroissement des coopératives.

Les coopératives d'habitation se multiplièrent jusque dans les années soixante avec l'appui de l'État et eurent pour objectif essentiel d'améliorer les conditions de travail et de construire des logements sains et accessibles aux ouvriers.

Pendant les années 1960-1970, ce furent surtout les promoteurs privés qui tirèrent avantage de la haute conjoncture. Leur objectif était axé sur le profit et non la solidarité.

Dès 1980, de nouveaux modèles d'habitation se firent connaître, telles que les coopératives autogérées, essentiellement à Zurich et en Suisse romande. La jeune génération des années 1980 aspirait à de nouvelles politiques concernant l'habitat en Suisse. Nombre d'entre eux quittaient les villes pour s'établir à la campagne et certains s'impliquaient pour préserver des ensembles d'habitations et des espaces publics urbains de la spéculation. Ils occupaient illégalement des appartements et des maisons prolongeant le mouvement européen des squats. Les autorités suisses ont toléré l'occupation d'immeubles désaffectés et parfois allaient jusqu'à établir des contrats de confiance avec les squatteurs ou à transformer certains squats en coopératives. Ce n'était évidemment pas la règle, mais on peut se rendre compte de l'impact qu'ont eu ces mouvements de jeunes.

Ces dernières années, les coopératives sont très appréciées. Bien des personnes s'engagent pour répandre ce modèle, afin de restreindre la spéculation immobilière. Elles ont également mis sur pied des initiatives en faveur des logements d'utilité

publique qui ont eu un écho favorable et le soutien de la population.

En conclusion, ce bref historique aura révélé qu'il y a une grande variété de coopératives : de taille modeste ou importante, celles prenant la forme de squats, celles administrées par des fondations, par des sociétés immobilières à but non lucratif ou encore par des pouvoirs publics, etc. Mais, de nos jours, toutes promeuvent de manière générale l'entraide, la solidarité, une gestion démocratique, l'enracinement local et le vivre ensemble. C'est ce qui, répétons-le, les distingue des coopératives d'avant 68 et des logements communautaires.

### ***La vie en coopérative***

Entrons plus en détail dans la vie en coopérative au XXI<sup>e</sup> siècle et observons les bienfaits, les particularités de ce mode de vie alternatif.

*« Ne doutez jamais qu'un petit groupe de personnes  
peut changer le monde. En fait, c'est toujours  
ainsi que le monde a changé. »*

Margaret Mead

Une collectivité d'habitation pourrait être définie par cette devise, « De bonnes relations de voisinage et de la sociabilité avec un respect de la sphère privée ».

De manière générale, ses habitants souhaitent entretenir des liens chaleureux entre voisins et pouvoir compter les uns sur les autres en cas de besoin, tout en ayant leur propre appartement avec la possibilité d'avoir facilement des contacts

ou alors de se retirer dans leur intimité. C'est l'objectif principal d'une collectivité d'habitation.

En outre, elle garantit une vie agréable aux personnes plus âgées, en éliminant les obstacles architecturaux et en favorisant les rencontres, tandis que des pièces ou salles communautaires pouvant accueillir des fêtes ou des activités récréatives sont un atout indéniable.

À l'instar des logements communautaires, il est essentiel que les habitants s'entendent bien. C'est pourquoi il est préférable d'élaborer et de fixer une charte des valeurs de la collectivité<sup>96</sup> durant la conception, et de prendre en compte le vieillissement des habitants – qui y résident généralement longtemps, voire ne déménagent plus. Ce n'est pas tant la charte en elle-même qui est importante, mais le fait que, pour son élaboration, les habitants aient fait connaissance avant d'emménager et qu'ils aient confronté leurs idées et leurs besoins individuels au sujet de leur vie collective.

Précisons que les collectivités d'habitation peuvent prendre place dans une nouvelle construction ou intégrer un bâtiment en rénovation.

À Genève, les squats sont progressivement abandonnés, mais les coopératives peinent à leur succéder. En comparaison avec Zurich, les coopératives sont très peu représentées en Suisse romande. Une des raisons est que – contrairement à Genève – le milieu des squats zurichois a pu racheter ses immeubles grâce à son autonomie et sans demander un financement auprès de l'État. De plus, les promoteurs zurichois font davantage confiance et sont plus ouverts.

---

<sup>96</sup> Un exemple de charte des valeurs a été mis en annexe, en l'occurrence celle de la coopérative à Plan-les-Ouates.

Certains pensent que c'est un modèle intéressant et à promouvoir, d'autant plus que les HLM n'ont plus la faveur de la population. Les autorités doivent se rendre compte que le développement des coopératives est favorable pour tout le monde. Les habitants sont plus concernés et responsables, ce qui se reflète dans le comportement, même auprès des enfants. On y déplore beaucoup moins de vandalisme par exemple<sup>97</sup>.

Quant à leur intégration dans le paysage urbain, là n'est pas le problème. De prime abord, rien ne distingue un immeuble coopératif des autres immeubles sauf de menus détails, tels que l'absence de cages d'escaliers tristes et impersonnelles remplacées favorablement par des espaces communs équipés de tables et de chaises.

Les coopératives d'habitation pourraient être une des solutions au problème du prix de plus en plus élevé – pour ne pas dire démesuré – des logements.

Dans l'exemple de Plan-les-Ouates, la commune a vendu le droit de superficie à la coopérative Codha. Les futurs sociétaires ont chacun acheté une part sociale d'environ 8'000.- francs qui peut être récupérée en cas de départ. Le loyer d'un appartement de six pièces coûte 2'350.- francs et un trois pièces 850.- francs. La mise de fonds se monte à 5% du prix de revient de l'immeuble, contre 20% en propriété. Étant donné qu'il ne s'agit pas de rentabilité, mais d'uniquement de couvrir les charges du bâtiment, les loyers sont très abordables.

Dans cette petite coopérative, chacun a sa partie privée, mais les espaces communs sont nombreux. Les habitants se partagent la buanderie, une salle de jeux, des chambres

---

<sup>97</sup> Christian Lecomte, « La vie en coopérative, mode d'emploi pour concilier communauté et légalité », *Le Temps*, 2 août 2007.

d'amis, un atelier bricolage et un ciné-club. Un résident paysagiste s'occupe de l'entretien du jardin. Tous étaient d'accord d'opter pour un modèle d'habitation mixte pour diversifier les classes sociales, de privilégier la mobilité douce et de mutualiser les achats. Nous reviendrons plus en détail sur la Codha dans le troisième et dernier chapitre.

Un autre exemple se situe dans le quartier des Charmilles. Cette coopérative réunit trente-deux familles. Ici la part sociale s'élève à 20'000.- francs, ce qui permet à une famille de ne déboursier que 1'200.- francs pour un appartement de cinq pièces. Pour certains habitants, l'option d'une coopérative est un choix communautaire et sociétal. Dans cette vie associative, ils se partagent la préparation des repas et organisent la garde des enfants. En outre, une réunion de comité a lieu tous les quinze jours pour discuter du fonctionnement de la communauté.

Concluons en soulignant à nouveau que la vie en collectivité au XXI<sup>e</sup> siècle se différencie passablement de la vie communautaire au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui les motivations premières sont l'envie d'une vie en collectivité qui, tout en gardant une place à la sphère privée, est axée sur l'entraide et les contacts sociaux. Il s'agit principalement d'un choix de société, c'est-à-dire d'une volonté de vivre autrement – qui englobe, en plus du mode d'habiter, des préoccupations environnementales. Dans une moindre mesure, la vie en coopérative est un choix économique.

Dans la vie en communauté, ce furent la situation de pénurie de logement, l'état plus salubre des logements, une meilleure hygiène et des raisons économiques qui motivèrent généralement les personnes à vivre en communauté.

### ***Vers un modèle coopératif plus répandu ?***

L'ONU a déclaré l'année 2012 « Année internationale des coopératives » et plaide pour développer significativement les coopératives qui contribuent grandement au développement social et économique. Elle a appelé tous les acteurs concernés à prendre en exemple les coopératives et à reconnaître leur utilité et efficacité.

Le message n'est de loin pas partagé. Depuis des décennies, les sociétés anonymes, multinationales et holdings dominent. Le monde économique et les politiques considèrent les coopératives comme étant désuètes et non pas comme modèle d'avenir.

L'attention portée par l'ONU sur les coopératives de logement n'est toutefois ni due au hasard, ni idéaliste. Depuis plusieurs années, consommateurs, entrepreneurs et politiques montrent un intérêt accru pour le modèle coopératif. D'ailleurs, à l'Année internationale des coopératives fut associé le slogan « Les coopératives, des entreprises pour un monde meilleur ».

Effectivement, les coopératives mettent l'accent sur l'être humain et non sur la croissance et le profit. Elles défendent des valeurs humanistes et une économie démocratique, pour plus de justice sociale et de respect de l'environnement. De plus en plus de consommateurs et d'entrepreneurs sont sensibles à la cause écologique et au bien-être social et tendent à diminuer leurs impacts environnementaux. Cela pourrait bien s'associer à cette « responsabilité sociale des entreprises » tant débattue actuellement.

Notre société, ébranlée par la crise économique et financière de 2008, puis maintenant par le coronavirus, nécessiterait de reconsidérer ses fondements.

Le modèle coopératif pourrait servir d'exemple, puisqu'il a démontré sa capacité d'adaptation en temps de crise comme celle de 2008. Non seulement il l'a mieux traversée, mais a subi moins de perte d'emploi. Les coopératives montrent de meilleurs résultats et une plus grande capacité de résilience que de nombreuses entreprises de type capitaliste.

Tout porte à croire que la diffusion du modèle coopératif apporterait de multiples bienfaits, en matière de cohésion sociale, de lutte contre les dégradations environnementales et d'équilibre économique.

### ***Les typologies à résonance collective du XXI<sup>e</sup> siècle***

Comme on a pu le voir, au XXI<sup>e</sup> siècle, l'esprit coopératif prend place dans notre société. Différent du communautarisme, le coopérativisme est un nouvel élan. Il s'agit d'un esprit qui mêle sphère privative et envie de vie en communauté, tout en incluant un esprit respectueux de l'environnement – que ce soit par rapport à l'écologie, au tri des ordures, etc. – une certaine autonomie et un rejet du consumérisme. L'idée principale est de vivre une vie ensemble et non une vie individualiste.

#### *Le Kraftwerk II à Zurich en 2012*

Nous parlerons ici d'une nouvelle typologie de logement en Suisse proposé par la coopérative Kraftwerk qui affiche la volonté de vivre autrement. Nous reviendrons plus en détail sur cette philosophie de vie dans le chapitre trois.

Cette coopérative a su construire une vie collective et durable, en premier lieu avec un premier projet Kraftwerk I, et en deuxième lieu avec le projet Kraftwerk II<sup>98</sup>.

Le Kraftwerk II s'adapte à un contexte différent du premier projet et fait évoluer le modèle initial de la coopérative. En effet, fort de son expérience accumulée avec le premier projet, l'association va plus loin dans la démarche.

En 2008, la coopérative remporta l'appel d'offre lancé par une fondation destinée aux enfants en difficulté. Les contraintes étaient fortes : conserver les deux bâtiments existants et respecter un certain nombre de logements imposé.

En outre, la situation du terrain était un peu délicate. Le collectif est très excentré par rapport à la ville de Zurich. De ce point de vue, Kraftwerk II est plus campagnard et romantique que le centre de Zurich qui était très brut et industriel.

Le projet réunit les deux bâtiments existants — des anciens pensionnats construits dans les années 1970 — par une partie neuve qui vient absorber la différence de niveaux entre les deux. Elle joue avec les demi-niveaux et accueille en façade une large coursive-escalier qui fait le lien entre tous les appartements.

Cette dernière, très large, sert de balcon à presque tous les logements de l'immeuble. Elle est très utilisée et offre un espace de rencontre convivial. À chaque étage, elle reste un espace commun et sans délimitation.

Un escalier extérieur relie la coursive et descend jusqu'au rez-de-chaussée. Ce système est également doublé d'un escalier

---

<sup>98</sup> Les informations, photos et plans sont tirés des deux ouvrages suivants : M. Blum, A. Hofer et P.M., *Kraftwerk 1, op. cit.* ; D. Boudet (ed.), *New housing in Zurich, op. cit.*

intérieur qui rejoint tous les niveaux, pour la sécurité incendie. Il existe aussi un ascenseur.

Cela permet d'emprunter l'une des trois fonctions de circulation, selon l'envie du moment et l'humeur de chacun.

Au premier étage, il y a une pièce sans fonction précise. Elle peut être louée par un des trois appartements sur le palier. Elle peut alors devenir une chambre en plus, un bureau ou simplement une pièce de rangement pour l'ensemble de la colocation.



*Figure 34 : Vue d'une coursive du Kraftwerk II*

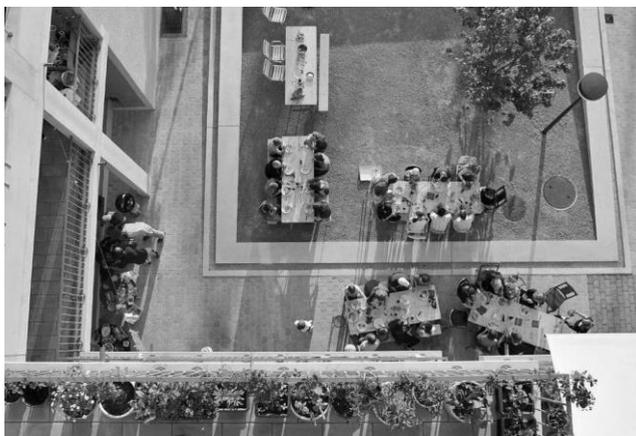
Enfin, au rez-de-chaussée, trois grandes pièces sont dédiées au travail, avec des toilettes à proximité. Pour les gens qui travaillent à la maison ou qui ont besoin de calme.

Ces pièces peuvent également être aménagées, selon l'envie de la collectivité, en espace collectif, en espace pour les enfants, en une salle de jeux, en une chambre d'invités ou en une chambre polyvalente totalement équipée, telle qu'une salle de fitness ou un sauna. Lorsqu'elles ne sont pas occupées,

les habitants les utilisent généralement pour lire, tricoter ou méditer.

La conception du projet s'est faite de manière participative. Tout — espaces communs, revêtement de façade, matériaux durables, envies collectives, prix de la construction — a été décidé et accepté par l'ensemble de la collectivité en collaboration avec l'architecte. Cela représente un gros défi pour l'architecte.

Les habitants ont emménagé à Kraftwerk II en février 2012. Aujourd'hui, 93 personnes y vivent. Le projet comporte 26 logements et 120 m<sup>2</sup> d'espaces communautaires. Il a coûté au total 14 millions de francs suisses. On y trouve, notamment, trois grandes colocations et deux clusters – ces derniers étant une nouvelle typologie d'appartement sur laquelle nous allons maintenant nous attarder davantage.



*Figure 35 : Vue aérienne d'un espace collectif extérieur du Kraftwerk II*

Avec ce projet, la coopérative est pionnière sur deux niveaux. Premièrement, étant certifiée Minergie-Eco – une des certifications les plus exigeantes d'Europe –, elle est pionnière dans la construction durable. Deuxièmement, elle l'est du point de vue de sa proposition d'une nouvelle typologie de logement : le cluster. Il s'agit d'une innovation architecturale, d'une typologie inédite créée dans ce projet, qui eut un grand retentissement dans le milieu architectural, car rien de similaire n'avait été construit jusqu'ici.

Le cluster est un très grand appartement composé d'espaces communs que les occupants se partagent : une cuisine et une salle de bain confortables, un séjour spacieux, plusieurs petites unités privées qui comprennent une ou deux chambres — les chambres oscillent autour des 20 m<sup>2</sup> pour l'ensemble de l'immeuble — et un sas d'entrée.

On remarque à travers ces typologies de logement que la question de l'hygiène est prise en compte, de manière implicite pourrait-on dire. La taille des chambres – 20 m<sup>2</sup> – est bien supérieure à la norme admise et les espaces d'eaux sont positionnés de façon à offrir une grande intimité à l'occupant.

Il est intéressant de noter que les pièces des logements sont arrangées de manière à ce que s'effectue un passage de la sphère commune à la sphère privée. Il y a effectivement un enchaînement de pièces allant du commun au privatif. Par exemple, passé le hall d'entrée commun, on arrive dans un salon commun, puis on entre dans la cuisine privative, et finalement on accède à la chambre à coucher privative.

L'une des origines de cette typologie collective particulière furent les réflexions concernant les personnes âgées. Lors des



### *Logements mixtes à Zurich en 2015*

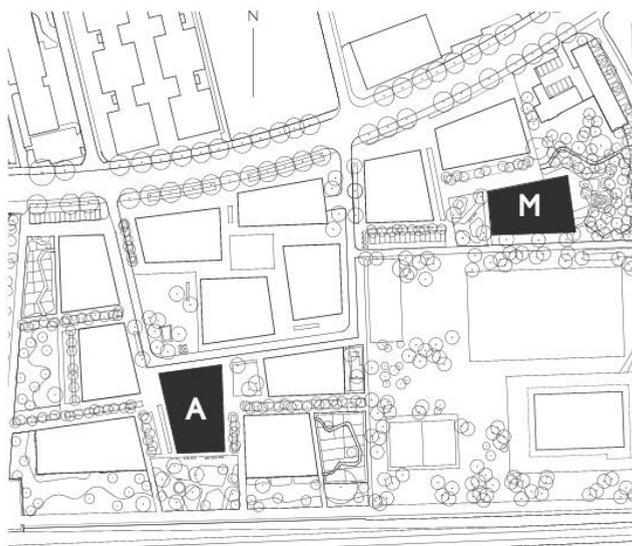
À Zurich, ce n'est pas un complexe de bâtiments qui a été proposé, mais un petit bout de ville avec différents types de logements <sup>99</sup>. On trouve dans ces constructions 450 appartements de types différents, des magasins, des restaurants, des ateliers de travail et d'artistes, des crèches, une maison d'hôte et une pension hôtelière. Cette mixité de fonction et de logements dans un même quartier permet une vie de qualité en collectivité.

Le projet est conçu autour d'un équilibre entre les espaces construits et les espaces libres, que ce soit pour l'intérieur comme pour l'extérieur.

Les différents espaces libres extérieurs – par exemple les chemins, les places de jeux, les espaces verts – s'imbriquent avec le plein des constructions. Ils offrent une meilleure qualité de vie aux habitants du quartier. En outre, le rez-de-chaussée des immeubles remplit une fonction publique – locaux pour des épiceries, des écoles spécialisées, des crèches, etc. –, ce qui renforce la vie en collectivité.

---

<sup>99</sup> Je me suis basée sur l'ouvrage suivant : M. Hugentobler, A. Hofer et P. Simmendinger (eds.), *More than housing, op. cit.* Les photos et plans en sont tirés également.



*Figure 37 : Plan de quartier des logements mixtes*



*Figure 38 : Vue d'un espace collectif extérieur des logements mixtes*

L'une des particularités de ce projet est la relation entre le sentiment de sécurité et la sphère privée d'un côté et les multiples possibilités de participer à la vie de la communauté de l'autre. De ce fait, en plus de l'offre importante d'espaces en commun, il est proposé des espaces de recueil individuel. Nous verrons avec les plans que ce choix a été fait autant à l'extérieur qu'à l'intérieur du logement.

Concernant les typologies de logement, on y découvre une mixité. Par exemple, les plans ci-dessous montrent des habitations en collectivité, des colocations, ainsi que des clusters — cette nouvelle forme d'habitation collective que nous avons vue ci-avant avec le Kraftwerk II.

Le résultat de cette palette de typologies est une variété de formes de vie et de plans d'étage qui mettent la coopération au centre.

Sur le premier plan ci-dessous de l'immeuble A, on peut voir une bibliothèque, des ateliers de travail, une auberge intégrés dans les noyaux privés.

Sur le second plan en illustration, on trouve deux clusters avec des variantes différentes de cellules privées.

De manière générale, dans l'immeuble A, les espaces sanitaires sont bien réfléchis et s'insèrent avec facilité dans le plan, respectant ainsi des normes d'hygiène.



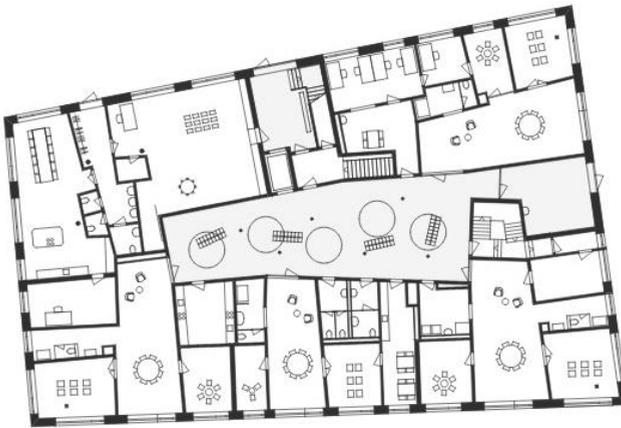
Figure 39 : Plan du rez-de-chaussée du bâtiment A des logements mixtes



Figure 40 : Plan type du bâtiment A des logements mixtes

Dans l'immeuble M, les différents appartements individuels ou en colocation — de taille et de forme différentes — sont imbriqués de manière à offrir une certaine intimité aux habitants.

Les logements sont organisés pour permettre un espace d'entrée ouverte sur l'espace de jour, suivie d'un espace sanitaire. La pièce de nuit se trouve sur l'arrière du logement. Il s'agit d'une suite réfléchiée d'espaces différents, allant du noyau lumineux commun aux pièces plus privatives. Cette organisation et cette volonté d'espace ouvert et lumineux répondent aussi à un aspect hygiénique pris en compte pour l'ensemble de l'immeuble.



*Figure 41 : Plan du rez-de-chaussée du bâtiment M des logements mixtes*



*Figure 42 : Plan type du bâtiment M des logements mixtes*

Pour conclure, les appartements de l'immeuble M sont regroupés autour d'un grand escalier bien éclairé par la lumière du jour en toiture. L'escalier n'est pas seulement une zone d'accès, c'est un lieu qui sert également d'espace commun et de rencontre pour l'ensemble des habitants.

Au rez-de-chaussée de ce bâtiment se trouvent une garderie et une école d'éducation curative spécialisée. Ces fonctions communes favorisent davantage la rencontre entre habitants du quartier.



Figure 43 : Circulation intérieure du bâtiment M des logements mixtes

### *Le Vortex à Lausanne en 2020*

Situé sur une parcelle du canton de Vaud à Chavannes-près-Renens, en lien direct avec les campus de l'Université de Lausanne et de l'EPFL, le bâtiment est construit par le bureau zurichois Jean-Pierre Dürig Architectes<sup>100</sup>. Le Vortex a été conçu dans un premier temps pour accueillir les athlètes des Jeux Olympiques de la Jeunesse en janvier 2020, puis dans un

---

<sup>100</sup> Concernant le Vortex, les informations, ainsi que les plans, sont issues d'une visite personnelle du bâtiment, du website <https://www.espazium.ch/fr/actualites/lexperience-vortex>, et du website <https://bauen-digital.ch/assets/Uploads/Conference-BIM-Use-Case-3-BIM2Field.pdf>. L'image provient, quant à elle, du website suivant : <https://www.studiovulkan.ch/en/projects/living-learning-working/detail/competition-student-dorm-vortex-lausanne>

second temps pour loger environ 1'100 étudiants — en logements privatifs ou en colocation — ainsi que pour des hôtes académiques, dès l'été 2020.

Le Vortex répond à un besoin d'une partie de la communauté universitaire, sachant que chaque jour ce sont quelque 40'000 personnes qui étudient ou travaillent sur le campus, dont un grand nombre provient d'autres cantons ou d'autres nations. De plus, le Vortex fait partie de cet ambitieux projet faisant évoluer le campus d'un pôle univoque où l'on ne fait qu'étudier vers un véritable quartier où l'on habite, travaille et se distrait. Il traduit la volonté de proposer un bâtiment à esprit collectif.

*« Tourbillon creux qui prend naissance, sous certaines conditions, dans un fluide en écoulement. »*

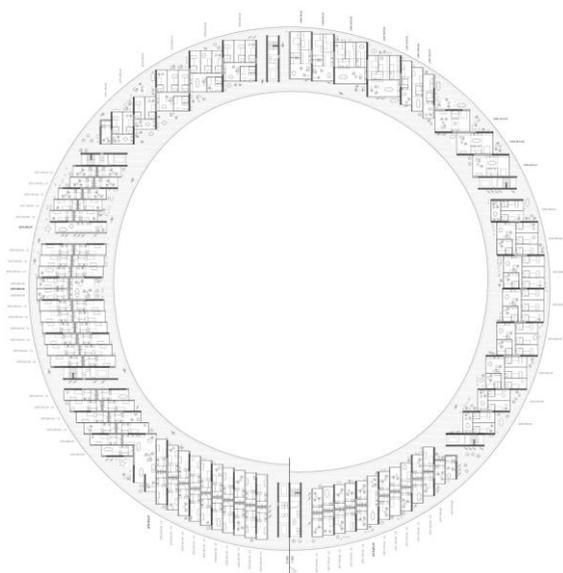
Définition de vortex selon le Larousse

L'infrastructure de grande dimension répond à de multiples défis. D'un diamètre extérieur de 137 m et intérieur de 105 m, la spirale de béton s'élève régulièrement de 1% en effectuant près de huit rotations, pour atteindre une hauteur totale d'environ 27 m. La surface non occupée autour des boîtes de logement est conçue comme deux rues de village tournant dans et autour du vaste cylindre.

Le concept a suscité d'importantes réflexions. L'idée forte du projet était d'insérer des boîtes d'habitation dans une spirale continue.

Les 712 logements — dont les diverses typologies permettent d'accueillir une à quatre personnes — sont disposés le long de cette spirale d'environ 2,8 kilomètres de long. Les habitations répondent aussi à un certain aspect hygiénique par la position

regroupée des espaces d'eau – lieux d'intimité – au milieu des différentes typologies, afin de les éloigner de l'espace principal et donner ainsi un maximum de lumière naturelle à l'intérieur des espaces de vie. Ils y répondent aussi par plusieurs circulations verticales insérées de façon régulière dans le bâtiment, afin d'avoir une distribution bien gérée. Le diamètre central est de grande dimension, pour permettre à la fois un grand dégagement et un espace central collectif généreux.



*Figure 44 : Plan d'ensemble du Vortex*

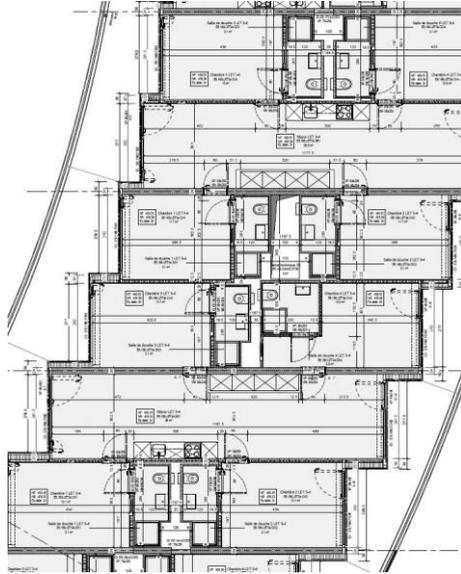


Figure 45 : Une typologie des colocations du Vortex

En plus des logements, la spirale continue abrite des équipements publics dédiés au fonctionnement de l'ensemble du lotissement, tels que des salles de sport, des commerces, des locaux dédiés à la vie culturelle et associative, une garderie et un bar en terrasse.

L'anneau est divisé en quatre secteurs axés sur les points cardinaux. L'orientation des logements est alignée sur ces axes. Les typologies sont des modules de plan rectangulaire dans lesquels s'organisent deux chambres. Disposées tête à tête, elles s'ouvrent respectivement sur la coursive intérieure et sur la coursive extérieure. Un léger décalage entre les logements permet d'épouser la courbe de l'ouvrage.

La trame structurelle — les murs verticaux en béton armé — contient quatre ou six typologies, de la chambre simple à l'appartement de fonction. C'est également cette trame qui permet de suspendre les coursives. Le concept statique est conséquent.

Au centre, un immense espace vert est aménagé pour les résidents et crée un espace de détente, de rencontre et d'animation.



*Figure 46 : Vue de la coursive intérieure du Vortex*

### *Conclusion*

On remarque, dans les typologies diverses du XXI<sup>e</sup> siècle, la différence entre une vie en communauté et une vie en collectivité. Elle s'observe dans l'équilibre des besoins en matière de partage et d'intimité. La vie collective mêle le vivre ensemble avec la possibilité de se recentrer et se replier sur soi dans un espace privatif.

L'esprit collectif apporte des bienfaits remarquables pour la vie à plusieurs dans un même lieu, que ce soit à l'égard des conditions de vie améliorées, des aspects hygiéniques et des aspirations à une vie ensemble.

Pour ce faire, on imagine différents typologies collectives, qui peuvent être mélangées dans un même immeuble. De plus, des espaces communs intérieurs et extérieurs, ainsi que des systèmes de circulation, sont proposés pour tous dans l'ensemble de l'habitat, que ce soit pour des loisirs, pour le travail ou pour échanger. Tous ces aménagements favorisent la rencontre et la vie ensemble.

Il a été intéressant de constater cette différence notable entre les typologies de logement à résonance communautaire et celles à résonance collective, de voir l'évolution de l'une à l'autre.

Nous avons identifié que l'équilibre entre les espaces communs et la sphère privative est particulièrement réussi dans les clusters.

Ce qui est en outre intéressant, c'est que les logements collectifs sont proposés pour tout type de ménage et de génération – au sein d'une seule collectivité. On observe néanmoins que les mêmes types de ménage ou de génération sont peu mélangés dans une même surface de vie.

Pour conclure, encore à leurs débuts, de types plutôt semblables, les typologies de logement collectif innovent et offrent une réponse favorable à l'envie d'une vie partagée et saine, grâce à la disposition des espaces collectifs et privés permettant de répondre aux besoins d'intimité et de sociabilité des individus.



## Conclusion du chapitre deux

Dans ce second chapitre, il a été question de la vie en communauté propre au XX<sup>e</sup> siècle et de la vie en collectivité propre au XXI<sup>e</sup> siècle. Nous avons été en mesure de tracer une généalogie des typologies de logement sous l'angle de l'hygiénisme *et* du vivre ensemble, depuis l'émergence d'une société hygiéniste au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

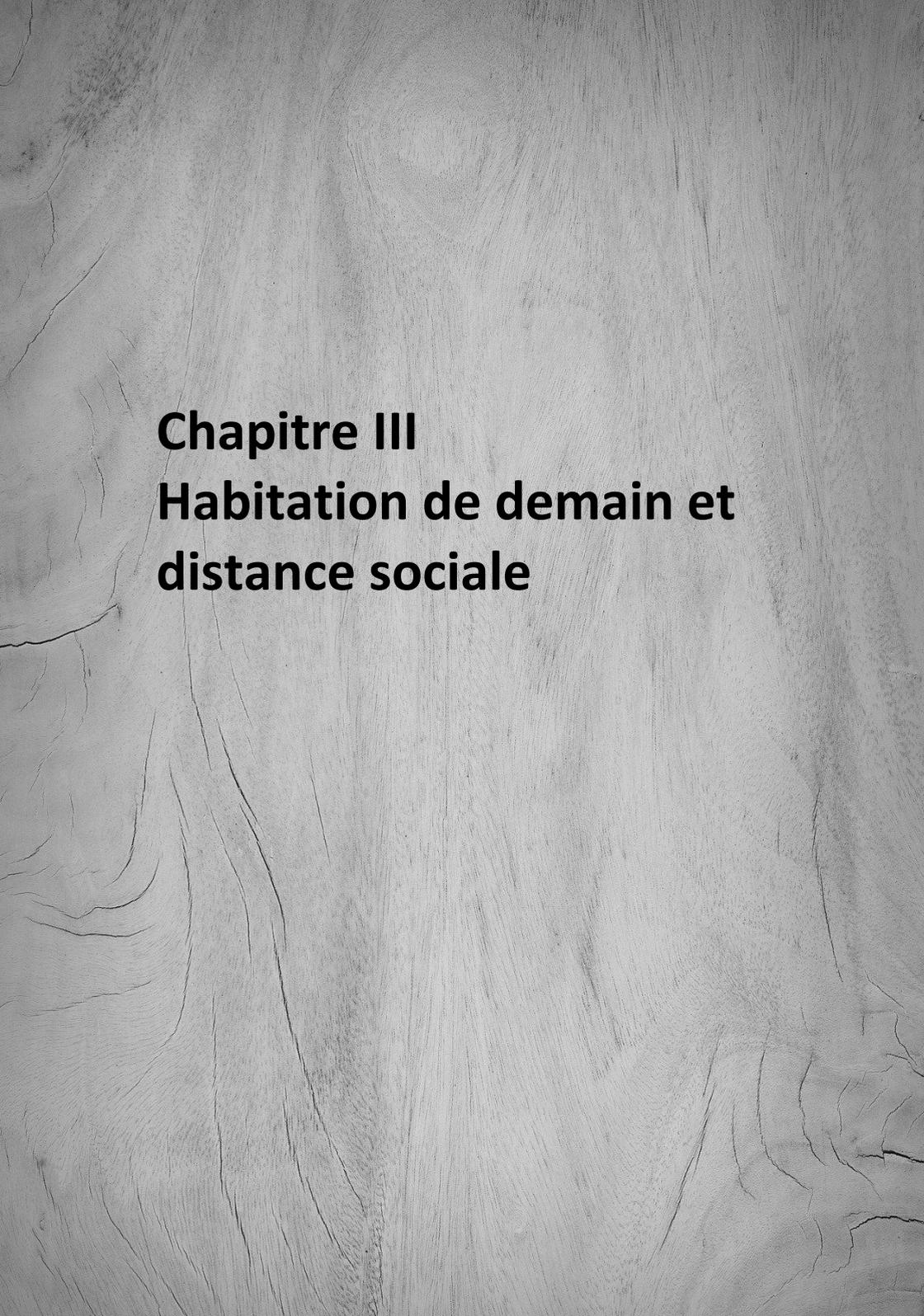
Nous avons montré comment la vie communautaire a pris son essor avec le mouvement 68 et comment elle s'est ensuite transformée en vie collective au XXI<sup>e</sup> siècle avec l'apparition des premières coopératives de logement.

Afin de comprendre le nouvel essor de la vie en communauté, il a fallu en premier lieu aborder les mouvements de révoltes de 1968. Nous avons à cet égard commencé par présenter les différents bouleversements qui en sont à l'origine. Ceci étant fait, nous nous sommes attachés à décrire la nature de ces mouvements, en Europe et en Suisse, et leurs revendications. Nous avons vu que ces mouvements aspiraient à davantage de vie communautaire, ce qui par conséquent eut de l'influence sur la conception architecturale et le mode d'habiter. En effet, avec le mouvement 68, se sont popularisés d'autres modes d'habiter tels que les squats et s'est développée une autre vision de la vie en communauté que celle du XIX<sup>e</sup> siècle. Alors qu'au XIX<sup>e</sup> siècle il s'agissait de proposer aux classes ouvrières des logements salubres et de mettre en place des mesures hygiénistes pour lutter contre les épidémies, au XX<sup>e</sup> siècle il

s'agissait de vivre selon une philosophie de vie centrée sur le partage et le vivre ensemble et de répondre à la pénurie de logement. L'hygiène n'était alors que secondaire, voire pas pris en considération. Nous avons finalement exposé diverses typologies de logement relatives à cette forme nouvelle de vie communautaire.

En deuxième lieu, nous nous sommes intéressés à la vie en collectivité. Il convenait tout d'abord d'en présenter les caractéristiques et de montrer en quoi elle diffère de la vie en communauté. Pour ce faire, nous avons expliqué en quoi consiste une coopérative de logement et en avons fait un bref historique en Suisse. Nous nous sommes enfin attachés à présenter différentes typologies de logement à résonance collective, dans le but de les prendre en référence dans le chapitre trois.

En définitive, l'exposé de ces deux types de vivre ensemble nous aura montré que la vie en communauté ne permet pas véritablement de s'identifier à son logement, à cause de la quasi absence d'une sphère privative. Or, c'est sa particularité, la vie en collectivité se caractérise par une conciliation et un équilibre entre la sphère collective et celle privative. En outre, alors que la vie communautaire a délaissé les préoccupations hygiénistes, la vie collective renoue en partie avec une certaine forme d'hygiénisme.



**Chapitre III**  
**Habitation de demain et**  
**distance sociale**



*« Le futur dépend de ce que nous faisons au présent. »*

Mahatma Gandhi

Dans les deux premiers chapitres de ce travail, nous avons traversé le XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle et vu de quelle manière urbanisme, hygiénisme et mouvements de révolte ont dans une certaine mesure influencé la conception des logements. Nous avons notamment montré la différence entre la vie en communauté et celle en coopérative, la seconde s’inscrivant dans le prolongement de la première.

Il s’agit maintenant de nous interroger sur notre période contemporaine qui est fortement bouleversée par la pandémie du coronavirus. Nous porterons plus particulièrement notre regard sur les conséquences du coronavirus quant à notre quotidien et sur la capacité que peut offrir la vie en collectivité pour les diminuer. Il s’agira en effet de voir de quelle manière des typologies de logement à élan collectif peuvent répondre à la crise sanitaire actuelle.

Dans un premier temps, nous allons montrer en quoi la période que nous sommes en train de vivre peut être considérée comme un nouvel hygiénisme. Avec la Covid-19, ressortent de vieux souvenirs parfois oubliés – en particulier en Occident – d’épidémies diverses.

Il conviendra dans un second temps, à travers quelques interviews, de s’intéresser à la manière dont des personnes habitant dans une collectivité vivent cette crise sanitaire.

Finalement, dans le cadre d’une architecture de demain, l’objectif de l’ultime partie de ce travail consistera à esquisser la spatialité de typologies de logement qui apporte des réponses hygiénistes et sociales à notre nouvelle actualité.

Ceci nous amènera à la conclusion que les typologies de logement, en particulier celles collectives, permettent de respecter une *distanciation physique* nécessaire dans la lutte contre des épidémies telles que la Covid-19, tout en évitant dans une certaine mesure de créer une *distanciation sociale*, qui affecte une grande partie de la population.

## Un nouvel hygiénisme

La crise sanitaire actuelle est en quelque sorte le miroir de notre société contemporaine. Elle nous en révèle ses aspects plutôt nocifs, ses points de tension, ses défaillances, et ses aspects positifs. On a pu voir la capacité d'adaptation des gens, de l'entraide, des élans de solidarité, etc. Le virus a mis en lumière les différentes facettes des individus et de la société, que ce soit dans le pire comme dans le meilleur.

La Covid-19 nous a aussi rappelé, en particulier à nous Occidentaux, que les épidémies font partie de notre histoire commune et que nous n'y échappons pas, quelles que soient nos avancées en techniques médicales.

L'Occident a été relativement bien épargné par les épidémies depuis plusieurs décennies maintenant. C'est peut-être la différence entre nous et d'autres pays d'Asie et d'Afrique qui sont plus régulièrement frappés par celles-ci.

En ce qui nous concerne, la Covid-19 nous a choqués et, à coup sûr, va marquer les esprits dans les décennies à venir. On peut à cet égard considéré que nous entrons dans un nouvel hygiénisme, relatifs aux virus et bactéries<sup>101</sup>. C'est à montrer ceci qu'est consacrée cette partie.

---

<sup>101</sup> L'hygiénisme prend aussi en considération d'autres problèmes de santé publique, tels que la malnutrition, le changement climatique, l'impact de nos activités et modes de vies responsables par exemple de la pollution de l'air et de l'eau, etc. Concernant ceux-ci, on ne peut pas dire que le coronavirus aura de véritable impact, si ce n'est peut-être une prise de conscience des

## ***Hygiène et urbanisme***

Commençons par un bref historique de l'hygiénisme en lien avec l'urbanisme, en rappelant les moyens mis en œuvre à travers les siècles pour combattre les épidémies. Une des mesures de lutte importantes était l'urbanisme et la création de logements salubres. Voyons comment l'urbanisme et l'architecture ont ancré profondément l'hygiène dans nos modes de vie.

La vie en groupe, autrefois peu aménagée pour instaurer une vie saine et salubre, était cause d'insalubrité et facteur de propagation de maladies dans la population.

La révolution industrielle a accentué la concentration d'habitants et de travailleurs dans les villes, ce qui a engendré des conditions de vie misérables, favorisant le développement d'épidémies. Face à l'impuissance des techniques médicales – vaccins, traitements, médicaments –, les solutions pour lutter contre la propagation des épidémies provenaient de l'urbanisme et des différents types de logements<sup>102</sup>.

Comme on a pu le voir tout au long de ce travail, des expérimentations urbanistiques, telles les cités ouvrières et les cités utopiques, ont été réalisées. Le phalanstère de Fourier ou le Familistère de Guise en sont des exemples. Le système d'îlots à cour – parcs, espaces verts – avait pour but de ventiler et d'aérer la ville et d'apporter de l'oxygène. Les cités-jardins conjuguait les bienfaits de la ville et de la campagne.

La persistance d'épidémies de tuberculose et de syphilis étant l'un des objets des préoccupations sanitaires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des centres thérapeutiques étaient construits pour

---

conséquences des dégradations environnementales sur notre santé, étant donné que le coronavirus est une zoonose.

<sup>102</sup> Albert Levy, « Vers un nouvel hygiénisme ? : Pour un renouveau des rapports entre urbanisme et santé », *Belvedere*, février 2020, n° 6.

vaincre ces maladies, pour lesquelles il n'existait pas encore de vaccins. Par exemple, nous l'avons vu dans le chapitre premier, la tuberculose était soignée par des cures de soleil et de grand air dans des sanatoriums conçus à cet effet. La nouvelle compréhension de ces bienfaits naturels se reflète également dans la conception des habitations et les espaces collectifs, en faisant entrer l'air, le soleil, la lumière afin de les assainir. Cela provoqua un bouleversement dans l'urbanisme, faisant éclater les îlots pour les ouvrir et pour accentuer l'éloignement des espaces, entre autres par la construction d'immeubles sous forme de barres.

Les choix des différentes formes urbaines, telles le zoning et la combinaison des quatre fonctions – habitat, travail, loisirs, circulation – ont été déterminés, d'une part par la production industrielle, et d'autre part par les besoins et impératifs sanitaires.

Certains architectes modernes critiquèrent les conséquences de l'hygiénisme sur l'architecture et remirent en question l'étalement urbain, la maison unifamiliale, la voiture individuelle. En effet, l'individualisme était aussi considéré comme l'un des meilleurs moyens pour répondre aux problèmes sanitaires.

En définitive, l'hygiène occupa une place importante dans l'urbanisme et la conception des typologies de logement jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Ces innovations urbanistiques eurent un impact bénéfique sur la vie humaine, notamment sur l'espérance de vie qui s'allongea de vingt ans. L'urbanisme et l'architecture ont grandement contribué à ancrer de manière profonde l'hygiène dans nos modes de vie.

Nonobstant certaines critiques de la part des sciences sociales notamment, qui reprochaient justement à l'urbanisme son côté hygiéniste et fonctionnaliste. Elles considéraient que non seulement la forme urbaine, la diversité, la vie sociale, mais

aussi l'histoire et le patrimoine pâtissaient de cette conception de l'urbanisme.

Vers 1970, les préoccupations au sujet des maladies se dissipent, car la médecine fait de notables progrès et les épidémies deviennent moins problématiques ; l'hygiène, l'espace et l'environnement ne revêtent plus autant d'importance. L'avancée de l'urbanisme se concentre depuis lors sur le fonctionnement de la ville, les flux, la mobilité et les réseaux.

De nos jours, la mondialisation influence la croissance des villes et modifie leur visage. Les métropoles sont intrinsèquement liées à l'urbanisme stratégique. Le néolibéralisme et la compétition omniprésente exigent performance, productivité, concurrence et fractionnent ainsi le terrain en métropoles interconnectées et triomphantes et en zones urbaines dépérissantes et mises à l'écart. L'impératif de performance et de rentabilité a pris le pas sur l'impératif de santé.

On peut à cet égard critiquer aujourd'hui l'urbanisme moderne pour avoir fait primer la productivité et une rationalisation à tous les niveaux, au détriment de la convivialité, des espaces verts et de l'esthétique.

### ***La Covid-19***

Nous allons, dans les lignes qui suivent, rapidement exposer la pandémie de la Covid-19 et ses caractéristiques, étant donné que c'est dans ce contexte-ci que s'inscrit mon travail<sup>103</sup>. Elle

---

<sup>103</sup> Je me base, pour ceci, sur les informations de l'OMS que l'on peut trouver sur leur site Internet à l'adresse suivante : <https://www.who.int/fr/emergencies/diseases/novel-coronavirus-2019/question-and-answers-hub/q-a-detail/coronavirus-disease-covid->



Le virus peut être contracté par toute personne, causer maladie grave ou décès dans toutes les tranches d'âge. Il s'avère que les personnes âgées, ainsi que les personnes souffrant d'autres problèmes de santé – hypertension, problèmes cardiaques, pulmonaires, diabète, obésité ou cancer – sont plus vulnérables que les jeunes personnes en bonne santé. Les malades atteints par la Covid-19 développent des symptômes, dont environ 80% guérissent sans hospitalisation. Environ 15% des patients tombent gravement malades et nécessitent une oxygénothérapie, et 5% des malades sont dans un état critique exigeant des soins intensifs.

Les symptômes de la Covid-19 se présentent sous forme de fièvre élevée, de toux sèche et d'une grande fatigue. Il peut arriver que d'autres symptômes accompagnent ceux-ci, tels que la perte du goût et de l'odorat, un mal de gorge, des maux de tête, des frissons ou des vertiges, des douleurs musculaires ou articulaires, ainsi que des éruptions cutanées, des nausées ou vomissements, de la diarrhée, des états confusionnels, douleurs thoraciques et oppression persistante. Nous sommes donc en présence d'un large éventail de symptômes les plus variés.

Les complications sont l'insuffisance respiratoire, une détresse respiratoire aiguë, la septicémie, la thromboembolie et/ou une défaillance multiviscérale, entraînant la mort du patient.

Que leur état ait nécessité une hospitalisation ou non, les patients continuent pendant longtemps à ressentir des symptômes, notamment de la fatigue et des symptômes respiratoires ou neurologiques. Dans de rares cas, les enfants peuvent développer un syndrome inflammatoire grave quelques semaines après l'infection.

Pour se protéger et protéger les autres face à la Covid-19 et enrayer sa propagation, il a fallu mettre en place des mesures sanitaires importantes. Une distanciation physique respectant 1,5 à 2 m d'écart entre chaque personne, porter un masque, se laver régulièrement les mains ou utiliser du gel hydro-alcoolique, veiller à la bonne ventilation des pièces et éviter les foules ou les contacts étroits.

L'isolement et la quarantaine sont deux méthodes drastiques permettant de freiner la propagation de la Covid-19.

Quand quelqu'un a été en contact direct avec une personne infectée par la Covid-19, la quarantaine est exigée, indépendamment de la présence ou absence de symptômes. Pendant la quarantaine tout contact avec les autres est prohibé, parce que la personne pourrait être infectée sans le savoir – c'est-à-dire être asymptomatique. Parfois un lieu de quarantaine est assigné, mais généralement elle a lieu à domicile et sa durée est de maximum 14 jours.

Les personnes souffrant de symptômes de la Covid-19 ou dont le test est positif, doivent se soumettre à l'isolement, c'est-à-dire n'avoir aucun contact avec d'autres personnes. Si l'état de santé empire, un séjour dans un établissement médical est nécessaire, afin de bénéficier rapidement de soins. Si le patient n'appartient pas à un groupe à risque, l'isolement est possible à domicile. Il dure au moins 10 jours, et dans tous les cas 3 jours supplémentaires après la disparition des symptômes. Si le patient est testé positif, mais sans symptômes, on compte 10 jours d'isolement à partir du test.



*Figure 47 : Médecin masqué durant l'épidémie de la Covid-19 en 2020*

Les vaccins contre la Covid-19 sont encore en cours de développement à l'heure où j'écris ces lignes. Cependant, en se propageant, le virus mute en de nouvelles souches – du moins en une pour l'instant –, ce qui complique considérablement la lutte contre celui-ci et peut-être la mise en application du vaccin.

L'épidémie mondiale actuelle s'inscrit dans la longue liste des épidémies que l'humanité a connues. Elle remet la question sanitaire au premier plan et pose une interrogation profonde quant à l'environnement et sa dégradation.

En effet, actuellement, la question de l'hygiène se pose à nouveau et de façon extrêmement forte. Est-ce que le coronavirus représente une impulsion vers un nouvel hygiénisme, eu égard aux spécificités du coronavirus que nous venons de présenter ? D'une certaine manière, oui – bien que la question de l'hygiénisme et de l'urbanisme reste d'actualité, au regard par exemple des problèmes de pollution de l'air, du réchauffement climatique, etc.<sup>104</sup> que nous n'avons

---

<sup>104</sup> A. Levy, « Vers un nouvel hygiénisme ? », art cit.

intentionnellement pas abordés dans ce travail. C'est ce que nous allons voir avec les implications de ce nouveau virus sur notre vie quotidienne, que ce soit en période de confinement ou non.

### ***La vie de tous les jours avec le nouveau virus***

Quels sont les signes ou les mesures qui permettent de considérer que nous entrons dans un nouvel hygiénisme ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Dans les sociétés occidentales, nous avons été peu touchés par des épidémies pendant les dernières décennies. Nous avons vu de loin que l'Asie avait été touchée par le SRAS en 2003, qu'il y a eu des épisodes de grippes porcines et aviaires qui ont beaucoup inquiété, mais qui ont finalement eu moins d'impacts que supposé, mise à part auprès des animaux domestiques. Il nous est arrivé en Suisse d'être par moment et par endroit en alerte pour des épidémies de rougeole ou de grippes saisonnières. Mais ces alertes sont soit passées inaperçues pour beaucoup, soit ne se sont pas avérées trop graves. Les épidémies n'ont donc depuis longtemps plus perturbé et marqué notre quotidien. De mémoire d'homme, il y en a peu que nous pouvons citer. Celle que nous gardons en référence pour beaucoup d'entre nous est la grippe espagnole de 1918. L'Occident fut relativement épargné pendant suffisamment longtemps pour que ce type de menace inhérente aux sociétés humaines, comme nous l'avons montré en préambule, s'oublie.

La Covid-19 vient par conséquent nous frapper de plein fouet, laisse et laissera une empreinte certaine sur notre société. Le confinement fut un électrochoc pour la population suisse, qui

connait à peine, dans son histoire, les couvre-feux. Mais la Covid-19 ne se limite pas au confinement. Elle modifie notre quotidien, notre perception du chez soi, notre métier, notre vie sociale, etc., ceci sans même parler des conséquences secondaires qu'elle peut impliquer, telles que la perte de son emploi. C'est pourquoi, par ses conséquences sur la politique, sur l'économie et sur la vie, par les mesures d'hygiène et périodes d'isolement qu'elle impose, la Covid-19 engendre une nouvelle forme d'hygiénisme dans notre société contemporaine.

Effectuons un bref panorama des mesures et conséquences de la Covid-19, car il est important de les identifier afin de pouvoir ensuite déterminer de quelles manières l'architecture de demain peut y répondre à travers les typologies – ce qui constitue la suite du chapitre trois.

Une première série de mesures liées au coronavirus, peut-être la moins contraignante, est l'hygiène basique du corps, que nous connaissons maintenant depuis plusieurs siècles et qui fut pendant longtemps la base de l'hygiénisme. L'ayant présenté ci-dessus, la Covid est une maladie respiratoire. L'hygiène concerne donc toutes les parties du corps qui sont ou peuvent être en contact avec les voies respiratoires et les muqueuses. Il s'agit de respecter une bonne hygiène des mains, de les laver au savon ou au gel hydroalcoolique. Il convient aussi d'éviter la propulsion de gouttelettes de salive sur d'autres personnes, contre lesquelles le port d'un masque facial est fortement recommandé et souvent obligatoire.

Une autre série de mesures directement liées au fait que la propagation du virus se fait par les contacts physiques ou par la propulsion de gouttelettes de salive est l'évitement des contacts sociaux ou alors des contacts qui doivent respecter

une distance de 1,5 à 2 mètres de distances, si possible pendant moins de 15 minutes. C'est ce qu'on a appelé la distanciation sociale. C'est à cet égard que la plupart des lieux de rencontre sont fermés, que les rassemblements sont interdits, ou que des confinements et quarantaines sont ordonnés.

Une conséquence subsidiaire, que d'aucuns considèrent plus grave que la maladie en soi, sont les impacts économiques. L'année 2020, et certainement 2021, seront des années de récession, avec tous les problèmes socio-économiques que cela peut engendrer.

Une autre conséquence subsidiaire, qui nous intéressera plus ici – et que d'aucuns considèrent, également, plus grave que la maladie en soi –, est la perte de contacts sociaux, due aux confinements ou à la fermeture des lieux de sociabilité tels que les bars, restaurants, lieux de cultures, ou installations sportives. Il en découle un très fort sentiment de solitude et d'isolement, de la déprime, des tensions nerveuses, un manque affectif envers la famille et des proches. Confinement, quarantaine et restrictions quant aux rassemblements, à parfois maximum cinq personnes, conduisent à ce que même chez soi on ne puisse inviter ses amis ou sa famille. À cela, s'ajoute aussi la crainte de certains de contracter la maladie qui, de fait, les pousse à s'auto-isoler. Qu'on le veuille ou non, on se trouve très facilement en manque de contacts sociaux physiques, que le numérique et les réseaux sociaux ne peuvent remplacer.

Une autre conséquence encore est la nécessité d'être plus fréquemment et plus longtemps chez soi. Si l'on est seul, cela accentue l'isolement. Si l'on est à plusieurs ou en famille, cela

peut créer des tensions. Survient la nécessité de respecter l'espace de vie de chacun, de partager les espaces, de respecter certaines règles du vivre ensemble, de travailler chez soi, etc.

Le télétravail a, par force, pris une ampleur énorme. Mais par conséquent, il peut en résulter des tensions au sein du logement ou des difficultés concernant le travail – malgré les outils numériques. Effectivement, il ne peut pas toujours être réalisé dans des conditions idéales, du fait de la présence d'autres membres de la famille ou du fait d'une typologie non propice. De bonnes conditions de télétravail ne dépendent pas uniquement de la taille du logement, mais aussi de sa typologie. Il peut en résulter une difficulté de s'organiser dans le logement et de dissocier vie privée et professionnelle.

Dès lors, on apprend à vivre différemment dans son logement. On se l'approprie et on le perçoit différemment. On a d'autres exigences à son égard. Et surtout, on se rend compte de son importance, de la nécessité de vivre dans un logement de qualité. Importent soudain beaucoup plus la typologie du logement, la lumière naturelle, la taille, la vue, l'insonorisation, le quartier, le voisinage, un accès à l'extérieur, etc.

Le logement fut perçu par exemple comme un lieu sécurisant et à l'abri du virus, un lieu, hors de l'espace public, où se réfugier. Pendant les périodes de confinement, il est devenu pour certains en un rien de temps le lieu de toutes les activités quotidiennes : leur sphère privée, leur lieu de travail, d'étude, de vie de famille et de loisirs.

Notons que le coronavirus a également attiré l'attention sur les inégalités sociales du logement. Il a montré la pertinence de bien respecter les normes minimales, à savoir l'espace minimal en m<sup>2</sup> par personne.

Et notons aussi qu'il implique peu la question de l'urbanisme dans la lutte contre sa propagation. Il touche principalement la question des contacts sociaux et du logement.

En définitive, même si certains attendent avec impatience la fin de la pandémie, un retour à la normale, le moment où ils pourront reprendre leur vie quotidienne d'avant la crise, il ne fait guère de doute que d'autres resteront marqués et verront la vie en société différemment. Il est assez probable que la lutte contre le coronavirus va laisser un héritage hygiéniste nouveau – ou du moins réaffirmé, considérant que l'hygiénisme façonne nos sociétés depuis son émergence – dans la société.

Il y a aussi bien sûr des conséquences positives ; des élans de solidarités et d'entraide qui sont apparus ; un épanouissement et une volonté de retour à une vie plus simple et libérée de la pression et du rythme affolant de notre société globalisée ; un attrait renforcé pour le local que ce soit au niveau de la consommation, de la culture ou des loisirs ; une disponibilité nouvelle en termes de temps pour des projets personnels, pour se recentrer sur soi-même ou pour sa famille ; etc.

Nous ne les traiterons pas plus en détail ici, mais pourrons en avoir un aperçu, en ce qui concerne des personnes ayant vécu en collectivité, lorsque nous aborderons les entretiens dans la partie suivante. Nous allons effectivement nous intéresser maintenant à la manière dont les personnes en collectivité vivent cette période.



## La vie en collectivité avec la Covid-19

Dans cette partie, nous identifierons les avantages et les inconvénients d'une vie en collectivité au cours de l'épidémie de la Covid-19, pendant et en-dehors du confinement, et laisserons de côté les répercussions sur la vie quotidienne à l'extérieur de la collectivité.

Dans le cadre de mon énoncé de Master, j'ai eu le privilège de contacter quatre personnes vivant dans des collectifs d'habitation à Genève. Trois d'entre elles résident dans l'éco-quartier de la Jonction et une personne habite la coopérative d'habitation Equilibre Soubeyran dans le quartier de la Servette. Ces entretiens ont eu lieu par « Zoom » entre octobre et novembre 2020. Les noms cités sont des noms d'emprunt.

Oscar K., père de famille, s'est beaucoup investi dans l'élaboration de ce projet d'habitation en tant que représentant du maître d'ouvrage. Il habite dans la coopérative d'habitation Equilibre depuis le début, c'est-à-dire depuis près de quatre ans. Lui et sa famille entretiennent des liens privilégiés avec leurs voisins et apprécient les possibilités de rencontre, de partage et d'entraide qu'offre une collectivité. Les espaces communs, la cour intérieure, le jardin potager sont des avantages non négligeables.

Grégory B., père d'un enfant, a élu domicile avec sa famille dans la barre de l'éco-quartier de la Jonction. Il trouve beaucoup d'intérêt et d'avantages à habiter dans une coopérative. Il n'a pas trouvé la période de confinement trop pesante, car les espaces communs, la cour intérieure, les jardins permettaient de se rencontrer agréablement à l'extérieur. Beaucoup d'activités étaient proposées par les habitants, afin de divertir petits et grands.

Florent G., étudiant, habite également l'éco-quartier de la Jonction, mais dans un cluster étudiant, c'est-à-dire une forme de colocation qui comprend une spacieuse cuisine-salle à manger-salon en commun, quatre chambres privatives, et six suites. Pour le moment il vit dans une chambre, mais espère pouvoir aménager dans une suite qui allie davantage convivialité et espace privée. Pendant la période du confinement, il était content de sentir de la vie autour de lui tout en ayant la possibilité de s'isoler pour travailler.

Valérie B., travaille à Lausanne et à son domicile en alternance. Elle vit dans un cluster sénior de l'éco-quartier de la Jonction qu'elle partage avec deux autres personnes. Ce type de logement est proposé aux personnes de plus de 55 ans. Quand son fils a quitté l'appartement familial, la solitude lui a pesé et elle a eu envie de vivre en collectivité. Elle apprécie la convivialité et l'indépendance qu'offre ce type de logement. Elle se sent très bien dans cette structure et n'éprouve pas vraiment le besoin d'explorer davantage les environs en-dehors de l'éco-quartier.

Nous allons maintenant aborder différents points positifs soulevés par les interviewés en ce qui concerne leur vie en coopérative pendant la pandémie de la Covid-19.

## **Entraide**

D'une manière générale, l'entraide était très présente dans les coopératives et prenait des formes très variées. Les habitants se sont organisés spontanément et ont offert leur soutien aux personnes vulnérables, comme en témoignent les personnes interviewées :

Donc on a sur cette soixantaine d'adultes, [...] huit personnes retraitées, donc qui étaient plutôt considérées à risque. **On a pris particulièrement soin** pendant toute cette période. [...] on a très vite proposé, [avec les deux concierges] **de créer un système de désinfection**, des poignées, des ascenseurs, ce qu'on touchait tous les jours [...]. Je trouve intéressant même si c'est anecdotique, en même temps ça parle d'une forme de **solidarité**, d'un **fonctionnement de village**. Ils ont proposé de mettre à disposition du désinfectant à tous les étages, à tous les endroits clé de l'immeuble et ils ont mis des fiches. Et en gros **tout le monde participait à la désinfection** quand ils passaient devant. C'est-à-dire, quand on passait devant l'ascenseur, voilà on mettait un coup de pschitt et on nettoyait les trucs et tout, et on notait Sabrina, vendredi 13, à 16h30, et puis voilà. Et puis du coup ça s'est rempli comme ça au fur et à mesure et je pense que ça était particulièrement désinfecté du coup. (rires)

On a un site internet... une plateforme on va dire, interne. [...] Et puis là, on a très vite proposé à ces personnes un peu plus **fragilisées** de leur **faire les courses**, **de se relayer pour les aider à faire livrer**, tout ça. [...] quelqu'un annonçait sur le site qu'il s'occupait de **faire les courses** pour Françoise et Claude-Roger cette semaine. [...] Voilà, comme ça on avait l'info, [...] donc ça continue... C'est dès qu'il y a quelqu'un en confinement...

Oscar K.

Dans un premier temps, il y a eu un groupe qui s'est créé tout de suite pour discuter de modifications des règles, à savoir s'il fallait de nouvelles règles face à cette situation. Ce **groupe** s'appelait « **Covivialité** ».

Au début, ce groupe s'est formé surtout pour voir dans quelle mesure on pouvait **organiser des systèmes d'entraide**, c'est-à-dire s'il y a des **personnes âgées** qui ne veulent pas sortir, est-ce que

quelqu'un peut **aller faire leurs courses** ? S'il y a des personnes qui sont empêchées avec leurs enfants qui ne peuvent pas aller à l'école, mais qui doivent se rendre à leur travail, est-ce que **quelqu'un peut les garder** ? Les premières réunions de ce groupe servaient à ça. Mais en fait, je n'ai pas l'impression que ça a trop été dans ce sens, parce que, assez vite, les gens restaient à la maison. Donc il y a eu assez peu de cas de parents qui avaient besoins qu'on **garde les enfants**. Il y a eu un ou deux cas qui se sont présentés ou alors on ne l'a pas su et ils se sont débrouillés autrement.

Les **personnes âgées** qui ne voulaient pas forcément sortir, ça s'est vite organisé par le voisinage direct. Sur notre étage, notre voisine directe est âgée et nous lui avons proposé **de faire les courses**. Ça a fonctionné, il n'y a pas eu besoin de passer par ce groupe pour l'organisation.

Grégory B.

Grégory B. relate qu'il y avait peut-être un manque d'organisation pour la garde des enfants et que les parents se sont organisés spontanément ou avec l'aide du groupe « Covivialité » :

Peut-être pour **la garde d'enfants** ça ne s'est pas assez fait. Je ne sais pas, je n'ai pas eu de retour. Peut-être il y a eu des gens qui se sont trouvés à un moment donné un peu coincés, parce qu'ils devaient s'occuper des enfants, alors qu'ils auraient dû aller au travail. Il y a eu ce **groupe** qui a permis ça et aussi deux ou trois ados de l'immeuble qui n'allaient plus à l'école et qui auraient aussi pu s'occuper des enfants. Il y avait une liste qui s'est fait de **qui pouvait quand s'occuper d'enfants** et qui pouvait être contacté.

Grégory B.

### ***Contacts sociaux durant le confinement***

Oscar K. témoigne avec enthousiasme de l'esprit convivial qui règne dans sa coopérative et des liens fortement développés entre les habitants :

Dernièrement j'ai eu un mail magnifique d'un de mes voisins qui justement **remerciait**, parce qu'ils ont été dix jours en confinement avec sa petite famille. Ils **remerciaient** tout le monde pour les surprises non signées, même des petites tartes aux pommes devant leur porte d'entrée, des choses comme ça. Et bien il n'y a rien de plus beau, j'ai envie de dire, franchement, [...] Bon ça a dû arriver aussi dans d'autres immeubles, c'est certainement pas spécifique au nôtre. Mais vu qu'on se connaît aussi, je pense quand même qu'il y a une petite **dimension affective** qui fait que, si Thierry et Linda nous disent qu'ils vont être coincés avec leurs trois enfants chez eux pendant dix jours, alors il y a des gens qui se disent : et bien, tiens, je fais une tarte aux pommes cet aprèm', alors j'en fais deux, comme ça j'en offre une. Et il n'y a pas à tortiller, ça fait plaisir à tout le monde.

Oscar K.

À la question « Donc vous êtes une grande famille de cent personnes ? » il répond :

Oui, on peut dire comme ça, il y a **des liens assez forts**, mais je pense que les petits villages, il y a longtemps, ça devait peut-être bien fonctionner un peu pareil, les gens se connaissaient bien... C'est pour ça que j'aime bien parler de village des fois, c'est plus sympathique de parler de village [...]

Oscar K.

Les enfants jouissaient d'une grande liberté, tandis que les adultes limitaient les contacts à l'intérieur et à l'extérieur de la coopérative :

Parce que [les enfants] étaient tout le temps, soit chez les uns, soit chez les autres. Alors il faut savoir qu'on a tout de suite très vite accepté le fait qu'on **se confinait entre nous** (rires). [...] **On n'allait pas leur interdire d'aller chez les copains et les copines de l'immeuble**. Parce que là c'est un autre niveau de désagrément, quoi. Surtout pour eux. Alors pour eux c'était du coup une période super. Parce que ils étaient tout le temps dehors à jouer chez les uns, chez les autres. Il faisait beau...

Oui. Et puis on a tous des balcons qui donnent sur le jardin et du coup c'est très **facile de les surveiller**. Et concrètement, moi j'ai dû m'arrêter de travailler complètement, parce que mes enfants n'avaient pas école et je n'arrivais pas à bosser à la maison, avec eux. Et puis j'avais pas envie en fait de travailler à la maison et du coup j'ai pu prendre beaucoup de temps pour moi.

[...] les enfants ils faisaient comme le week-end, c'est-à-dire que... comme le week-end, mais toute la semaine. En gros **ils allaient chez les copains et les copines dans les autres appart'**... autant que les enfants de mes voisins et voisines venaient chez moi. [...] il n'y avait certainement pas d'échange monétaire, ça c'est sûr, parce qu'il n'y a personne qui a eu besoin au point qu'on doive garder ses enfants toute la journée. [...] c'était comme le week-end, mais toute la semaine.

Alors pour **les réunions, on les a supprimées**. On les a suspendues...

[...] Et puis ce qu'il faut dire, c'est que nous **entre adulte on ne se côtoyait pas trop**, je dirais. Après moi j'ai des amis particulièrement proches dans l'immeuble. Il y a ma belle-sœur qui est là aussi, mon voisin direct c'est un ami d'enfance. On avait un **petit cercle** avec qui on passait du temps, on va dire. Alors considérant qu'entre nous, **on se confinait entre nous**, entre ces adultes-là. [...] Je dirais, que les choses les plus fortes, c'est le fait de savoir qu'on peut se faire soutenir par tout le monde. **Les gamins ils ont la possibilité d'aller chez plein de gens, des activités diverses et variées chez plein de gens** et puis que du coup... on ne se sentait pas seul, en fait. Comme il y a certainement beaucoup de gens qui ont dû se sentir seuls.

Mais voilà, du coup, après on a eu la chance d'avoir eu beau temps, pendant le confinement du printemps. Et nous on a la chance d'avoir un jardin. Et du coup, en gros, les **enfants étaient tout le temps dehors**.

Oscar K.

La deuxième vague se différencie de la première par le fait que les écoles sont restées ouvertes, ce qui a facilité l'organisation

de la vie professionnelle des parents. En outre, pendant la première vague aucun habitant de la coopérative n'a été infecté par le virus, mais pendant la deuxième vague il y a eu quelques cas, mais ces personnes ont pu compter sur la solidarité de leurs voisins :

[...] la seconde vague n'a rien à voir avec la première à partir du moment où les **écoles sont restées ouvertes**. Moi, c'est simple. Je suis resté coincé chez moi [pendant la première vague] parce que mes enfants n'allaient plus à l'école ni à la crèche. Donc voilà. Pour moi ça ne change rien du tout [pendant la deuxième vague]. [...] bin comme je disais, là pour la première vague on n'a pas eu de cas dans l'immeuble. Et pour la deuxième vague, là on en a eu un certain nombre. Et c'est là où on a commencé à faire l'histoire des tartes aux pommes, des **courses** pour les gens qui étaient confinés et tout ça. Mis à part ça, je vois pas franchement de... différence avec le quotidien, [...] on ne fait **plus de réunions**, et puis qu'on fait **moins de soirées...** il y a **moins d'événements**, quoi.

Oscar K.

Un autre témoignage confirme le précédent. Toutefois il précise qu'il est plus difficile de gérer et de restreindre les contacts quand on est nombreux et habitué à se côtoyer, mais en revanche bien plus agréable d'avoir un voisinage amical en temps de confinement :

Il y a aussi le fait qu'il n'y a eu pratiquement **aucun cas Covid** dans l'immeuble – peut-être un ou deux et on l'a à peine su – alors que maintenant il y en a un peu plus. Je dirais qu'il y a un peu **moins de vie active** maintenant.

Il y a une autre chose qu'on a cherché à faire, mais ça n'a pas tout à fait réussi, ça n'a pas été évident. Vu que nous sommes nombreux et qu'il y a surtout beaucoup d'enfants, comment faire pour **cloisonner** un peu. L'idée était que chaque famille se définisse en mini-groupes de deux-trois familles pour faire des activités ensemble. Pour les petits ça marche, mais les enfants de 4, 7 ou 8 ans descendent dans la cour pour voir les copains et c'était difficile de leur dire de ne voir que ces enfants-là et personne d'autre. Il y

avait quand-même pas mal d'**activités pour les enfants**, puisqu'ils n'allaient pas à l'école et qui se retrouvaient dans la cour. Ça n'a pas créé de problèmes, mais je pense qu'entre adultes effectivement on a essayé de n'être qu'un **petit noyau**. Pendant le premier confinement **on ne voyait que nos voisins directs** et on n'avait qu'un contact neutre. Nous avons fonctionné comme ça, en se disant : je choisis telle ou telle famille avec qui on s'entend bien, c'est avec eux qu'on se voit et qu'on va se balader. Ça a assez bien marché.

Je pense que c'est un mode de fonctionnement qui a... c'est paradoxal... en fait ce n'est pas paradoxal. Ça va dans les deux sens, c'est-à-dire d'un côté **c'est plus délicat à gérer** au niveau sanitaire que n'importe quel logement, puisque les gens [n']ont plus de barrières, surtout qu'ils ont plus l'habitude d'être dehors tous ensemble dans la cour. Donc forcément, dans un immeuble comme ça il y a un **risque un peu plus élevé d'attraper le virus via son voisinage**. Par contre, à l'inverse, ça permet quand même de passer une période de **confinement** à la maison de manière **beaucoup plus facile**, j'imagine.

Avant d'habiter là, nous habitions un logement sans balcon et avec des voisins qui ne nous adressaient pas la parole. Et là c'est très très différent.

Grégory B.

Un habitant d'un cluster étudiant raconte que l'utilisation des espaces communs diffère selon le type de logement et selon les habitudes individuelles, aussi en période de confinement :

Oui oui, c'est assez utilisé. Ça dépend toujours. Dans le cluster étudiant, il y a un peu différentes dynamiques. Il y en a qui **utilisent beaucoup plus les espaces communs** que d'autres, et il y en a qui **restent vraiment pratiquement que chez eux**, aussi. C'est possible. Oui.

Franchement, ça continuait assez bien.

Non, [la cour intérieure et les coursives] c'était toujours utilisé. C'était même je pense **d'avantage utilisé**. Il y a un **potager aussi sur le toit** du « U » que je t'ai montré avant, il y a des potagers

communs et c'était vachement **investi** aussi pendant cette période. D'ailleurs, Valérie m'a dit qu'elle avait vraiment beaucoup apprécié cette période en termes de travail. Parce qu'elle était aussi plus libre d'organiser son temps comme elle voulait, de plus **profiter des voisins**. Enfin elle a un bon rapport avec ses voisins.

Florent G.

Sur le sujet des espaces communs tels les coursives, un père de famille s'exprime en donnant quelques précisions quant au fonctionnement pendant la deuxième vague :

Rien n'a changé. On était un peu **plus strict vis-à-vis des petits** qui ne devaient pas forcément entrer dans l'appartement des voisins, surtout s'ils sont âgés. Typiquement sur notre étage une dame âgée et un couple âgé. Eux ils étaient tout **contents** que nos enfants entrent quand-même chez eux, et c'est nous qui restions un peu plus **à distance et à l'extérieur**. Maintenant je le sens un peu moins, les gens se mettent un peu plus en **auto-confinement** et sont moins dehors, mais c'est aussi à cause de la météo. Et comme il y a plus de cas et que les gens sont plus au travail en contact avec des personnes. Quand c'était le confinement on se disait : on n'a rien chopé jusqu'à maintenant, on ne sort plus de chez nous et on se sentait **à l'abri**. Aujourd'hui il y a plus d'attention et un peu **plus de distance**. On cherche à organiser les choses en fonction de ça.

Il ajoute qu'il y a eu des changements de comportement ou de mode de vie dus au virus... :

Oui, c'est obligatoire, **on s'est adapté**.

... et conclut que lui et sa famille n'ont pas souffert des restrictions imposées par l'épidémie :

Pendant le premier confinement typiquement, nous l'avons **très bien vécu**, parce qu'effectivement il y avait d'une part cette possibilité de sortir quand-même. On est en pleine ville et on a un jardin potager sur le toit, donc on pouvait être dehors tant qu'on voulait. On pouvait vivre ce que beaucoup de gens ne pouvaient pas faire. D'autre part, ce **lien entre voisins** c'était facile. Notre fils

est devenu super-pote avec un autre gamin plus âgé que lui de notre coursive avec qui il n'avait pas beaucoup d'interactions avant, ils se croisaient... Là ils ont passé énormément de temps ensemble. Ça nous soulageait et aussi les autres parents que notre fils était chez eux ou vice-versa.

Grégory B.

L'étudiant relève le fait que d'être entouré d'une communauté bienveillante est important, même s'il faut veiller à respecter la distanciation sociale, ce qui n'était pas suivi strictement au sein du cluster. Il compare avec sa précédente colocation et conclut que son expérience actuelle est plus plaisante :

[...] en temps de pandémie comme ça, je pense que c'est plutôt clairement **un plus d'avoir une communauté autour de toi**, même si, c'est clair que, enfin, il y a des gens un peu de tout âge. [...] Mais en temps de pandémie, c'est clair ça te fait voir du monde, enfin il y a **toujours un peu de vie**, il y a les potagers, il y a des gens qui viennent, même s'il faut faire attention avec les **distances sociales**, ça crée aussi un peu des **tensions**, mais il y a toujours un peu des gens dans la cour, il y a des enfants qui jouent. Donc tu peux, enfin, tu es dans ton appartement, mais tu sens qu'il y a **de la vie autour de toi**. Et je pense que c'est ce qui manquait aussi pour pas mal de gens [dans des immeubles conventionnels]... c'était d'être isolé, de pas sentir que il y avait un peu de la vie autour de soi, que tu pourrais avoir des **interactions**, même en **respectant les directives**.

Oui, tu te sens vraiment **moins isolé**. Donc, comparé à si j'étais resté dans une coloc', et bin ma coloc' à Lausanne ça aurait été très différent en fait. Je pense que, déjà on était trois, et je pense qu'on aurait été beaucoup plus renfermés dans notre appartement, parce que, bin la typologie d'habitation fait que... enfin provoque moins d'interactions en fait entre les voisins. Et voilà, là dans la tour avec ses coursives ça donne sur des baies vitrées, donc tu passes pour rentrer chez toi, c'est le chemin que tu utilises aussi. Donc tu passes forcément aussi devant les appartements des gens. Enfin, après... ça peut créer des problèmes liés à l'intimité. Mais ensuite, les chambres sont plutôt en arrière, etc. Donc... De toute façon **ça crée des interactions** de vivre dans un immeuble comme

ça, dans un immeuble de la Codha. Mmh... Donc à mon avis, c'est plutôt une **bonne chose**.

[...] Et pas forcément un respect hyper-rigoureux des **distances** au sein même du cluster.

Florent G.

Une locataire d'un cluster sénior fait part de son souci de respecter les directives sanitaires et des dilemmes et des conflits que cela a généré :

Bin on a eu un conflit à cause du Covid. Parce que, [...] on est des gens qui voyageons beaucoup. Et puis à la fin de cette période Covid, moi j'ai dit [...] qu'on avait mal géré ça, parce que on avait décidé que **personne n'entrerait à la maison**. Alors évidemment moi j'ai été confrontée à un **dilemme**, parce que j'ai un fils. Je peux pas le laisser dehors, dans l'entrée. Quelqu'un était pas content. Et c'est normal, parce que j'ai violé la règle. Mais en même temps... il s'est juste assis, il a rien touché. [...] Tu vois, c'est vraiment compliqué. Mais au-delà de ça bien sûr personne d'étranger rentrait dans ce cluster, mais on sortait comme des malades et puis on voyait des gens et tout, ça n'allait pas. **On n'a pas bien géré ça**. Heureusement on n'a rien chopé et puis on est assez solide. Mais là, et après le Covid, [...] je pense qu'on a mal géré. Il faut qu'on le gère autrement. Et puis d'ailleurs ça n'a pas manqué, parce que l'un de nous a dû faire des voyages dans des endroits qui étaient soumis à quarantaine. [...] je pense qu'on prend pas cette histoire très au sérieux. On pense que c'est un peu excessif, on pense que il y a des zones d'ombres avec lesquelles on est pas content et tout. Mais on s'est aussi rendu compte qu'il y avait **des règles** qui étaient posées par la **Confédération** et puis qu'elles pouvaient nous être bien utiles, parce que même si nous on était pas tout à fait d'accord avec ça, c'était quand même **des règles**, et puis que on s'est dit qu'on allait les appliquer au cluster. C'est-à-dire, si quelqu'un part, et va dans une zone qui est soumise à **quarantaine**, quand il revient, on a décidé qu'il serait en **quarantaine dans sa suite**, quitte à ce qu'on lui donne un coup de main, qu'on aille lui faire les achats et tout, mais ne sort pas. Ohhh ça c'était pas gagné, hein. Donc là [...] on a **argumenté**, oui.

Valérie B.

## **Activités en commun pendant le confinement**

Les espaces communs étant moins utilisés, les habitants de la coopérative ont instauré des activités à l'extérieur, source de partage et de convivialité, confirmée par ces témoignages :

Oui exactement. C'est ça, exactement. Par contre, **le toit on y allait beaucoup. On a beaucoup fait de jardin** pendant cette période. C'était le bon moment, il faisait beau. Donc on se voyait beaucoup sur le toit. Et puis dans le jardin avec les gens. [...] on a commencé à **applaudir le soir** [...]. Et puis au bout d'un moment il y en a certains qui voulaient **monter une chorale** et puis qui **chantaient tous les soirs** pendant vingt minutes avant les applaudissements. Et puis ça a commencé à grossir au point où on respectait plus du tout les... (rires) sanitaires. Le concert devenait de plus en plus long à chaque soir, et ce qui est drôle, c'est que en face on a une coopérative aussi et du coup on a commencé à faire **des échanges de chants entre l'immeuble d'en face et le nôtre**, c'était... en tout cas pour mes enfants je pense que ça reste un truc qui les a marqués, parce qu'ils se souviendront, c'est sûr. Parce que tous les soirs ils voulaient absolument **aller à la chorale**. Voilà c'est des petites choses comme ça qui sont sympathiques, quoi, et qui auraient du mal à se faire... En tout cas moi, dans l'immeuble où j'habitais avant c'est juste inimaginable que ça se fasse.

**[Les enfants] ont vraiment pas mal vécu leur confinement**, ça c'est sûr.

Oscar K.

Il y a **plein de trucs sympas** qui se sont développés en interne. Typiquement, il y avait **deux profs de yoga** qui ne pouvaient plus faire leurs cours de yoga classiques et qui ont donné des cours de yoga pour cinq personnes maximum, dehors sur le toit. D'ailleurs ça se fait encore maintenant. Il y avait plein de gens qui avaient besoin de faire un peu d'exercice et qui ont pu faire du yoga deux-trois fois par semaine dans l'immeuble. Ça a **noué des liens** aussi, parce que, du coup c'était une nouvelle activité et puis ma compagne s'est inscrite à ça et a **rencontré des voisins** avec qui elle n'avait jamais vraiment discuté. Une activité comme ça ou d'autres types d'**activités rigolotes** : les enfants qui s'ennuyaient un peu proposaient aux familles de leur **nettoyer les vitres** pour Fr. 2.-.

Oui, d'**entraide** et d'**activités** comme ça qui se sont trouvés à l'interne.

Oui. Il y a une dame qui **fait des petits pains et qui les vend** (...) Il y avait plusieurs choses sympas. Et puis il y a eu pas mal de propositions, dans la deuxième vague, de petits **spectacles**, vu que la Barre donne sur cette cour intérieure et sur le potager. Il y a eu deux ou trois moments, par exemple, un couple qui a **fêté ses vingt ans de mariage** en faisant une chorégraphie dans le potager, il y avait de la **musique**. Il y avait une petite **disco** interne, ils mettaient de la musique entre 6 et 8 heures et les gens **dansaient** dans leur coursive. Il y avait aussi des **mini-concerts**, des gens qui allaient **chanter** dans la cour. Il y a eu beaucoup de petites choses comme ça. Et dans les immeubles avoisinants, tout le monde sortait sur le balcon pour regarder.

Ça ne s'est pas arrêté. Disons, pendant le confinement les gens avaient envie de proposer un peu plus, donc il y a eu plus de petites choses. Mais ailleurs il y a des choses qui se passent. Il y a plusieurs **musiciens** dans l'immeuble. Il y a de temps en temps de petits **apéro-concerts**, soit dans la cour, soit dans le potager. Il y a une dame qui **récite des contes**, qui fait des **soirées** avec des enfants en automne. Il y avait des choses déjà avant. Un peu plus à ce moment-là. Justement en jouant sur ce fait que celui qui fait est dans la cour et c'est comme une scène et tout le monde est dans sa coursive et dansait loin les uns des autres.

Grégory B.

Les habitants cherchent à adapter des activités, comme le « calendrier de l'Avent », à la situation actuelle, à maintenir les contacts sociaux, malgré les restrictions imposées :

Typiquement, l'année passée on a fait un **calendrier de l'Avent**. Chaque soir de décembre il y avait une famille qui proposait une petite activité devant son appartement, sur sa coursive. Ça pouvait être un apéro, un petit concert, un bricolage avec les enfants, etc. Forcément, cette année ça **ne peut pas fonctionner comme ça**, mais les gens qui l'ont organisé essayent d'organiser **différemment**, en disant par exemple : telle famille propose à telle

autre, ou chacun fait un bricolage chez soi et chacun va l'afficher devant l'entrée. Des choses qui ne se font pas en commun, mais pour que quelque chose se fasse quand-même. On cherche quand-même à garder un peu ces activités-là. Après les choses plus festives ou les rencontres avec des enfants dans la salle de jeux, tout ça c'est fermé.

Grégory B.

À la question si ses activités se déroulent essentiellement au sein de son cluster sénior ou si elle contribue aux activités collectives, Valérie B. confie :

Je fais [du **yoga**] ici avec les voisins. J'ai instauré ça pendant Covid. Je suis très fière (rires).

Elles sont concises à ici et puis aussi à... oui... non. [...] c'est Laure qui a organisé un **concert** en-haut sur la pergola.

Valérie B.

### ***Possibilité de quarantaine***

La coopérative compte trois chambres d'amis avec salle de bain privative qui pouvaient être utilisées par les habitants lorsqu'ils devaient se confiner ou se mettre en quarantaine, notamment pendant la deuxième vague de la Covid-19 :

**Ils se débrouillaient en famille.** Je pense qu'ils se faisaient livrer le repas devant la chambre, [...] parce que les instructions quand même de l'OFSP c'était que si on était dans le même foyer, il fallait que la personne soit dans la chambre et que il fallait désinfecter dès qu'elle allait aux toilettes ou quoi que ce soit, il fallait tout désinfecter. Donc c'est ça qui était... terrible quoi. Alors que là, dans la **chambre d'amis** avec sa salle de bain, [...] elle se faisait livrer à manger et puis tout ce qu'elle désirait, et puis que au bout d'un moment, bin dès que c'était fini et qu'il y avait plus de soucis, elle pouvait rentrer chez elle.

Il y en a qui ont utilisé **les chambres d'amis pour se confiner** entre eux. C'est-à-dire qu'on... par exemple s'il y en avait un qui avait été touché dans le foyer, et bien il allait vivre dans la chambre d'amis.

Oscar K.

J'ai oublié de mentionner, il y a aussi **trois chambres d'amis** pour accueillir des familles ou des amis pendant quelques jours. On a aussi bloqué les réservations pour ces chambres pour le cas que quelqu'un de l'immeuble devait se mettre en **quarantaine**. Alors ils avaient ces espaces à leur disposition.

Grégory B.

L'étudiant nous parle de la possibilité de travailler dans un de leurs espaces communs où la distanciation sociale pouvait être respectée. Par contre à l'intérieur de son cluster, ils étaient plus de cinq personnes :

Bin c'était cool, franchement. Moi j'avais aussi la possibilité de **travailler dans l'espace commun** dans un endroit un peu plus **protégé** disons. Oui un peu plus **isolé**. Et donc c'était assez chill franchement. Et après en termes de dynamique, bon on était de toute façon plus que le nombre de cinq personnes imposé. Donc du coup, enfin voilà, c'était un peu, par la force des choses... de toute façon dans l'appart' plus que cinq.

Florent G.

### ***Possibilité d'auto-confinement de la collectivité***

Au rez-de-chaussée de la coopérative se trouvent des cafés-restaurants, des commerces, une boulangerie et notamment une épicerie participative. Donc les habitants pouvaient faire leurs courses sans quitter l'enceinte de leur coopérative. Cela a été relevé et apprécié par les personnes interviewées :

On a mis en place aussi un autre truc qui était de dire qu'on pouvait acheter des choses... alors on a déjà **un système d'achats en groupe** au sous-sol de l'immeuble. On achète des produits biologiques en grandes quantités, ce qui nous permet de... et bien déjà de les avoir en vrac...

Pour tout le monde, oui. [...] ça nous coûte moins cher, [...] vu qu'on est d'une taille conséquente [...] on a des prix de gros. Voilà c'était déjà en place avant, mais on a renforcé avec... évidemment le gel hydro-alcoolique, ce genre de trucs. Et puis ça permettait aussi de simplement **livrer les personnes à risque**, chez elles directement sans trop se casser la tête. Bref, il y a eu ça en place.

Oscar K.

[...] Après il y a aussi en bas de la coopérative, le rez-de-chaussée est tout dédié à des **commerces**, ou à des **petits restaurants**. Il y a une **épicerie participative**, [...] qui est au rez-de-chaussée de l'immeuble. Donc il y a aussi de quoi **faire des courses** là-bas. Il faut juste être membre [...] de l'épicerie participative. [...] tu deviens membre, donc tu peux acheter là-bas, mais tu dois donner un petit peu de ton temps chaque mois, genre peut-être deux heures par mois, je crois, pour venir travailler dans l'épicerie. En fait c'est ça, oui c'est assez cool. [...] Donc il y a vraiment toutes les **commodités**, il y a aussi une **boulangerie**...

Grégory B.

Il y a une **boulangerie** à 5 m, il y a des **cafés-restaurants** tout près, il y a même un **coiffeur**. Franchement moi ça me demande un effort de quitter ce paquebot ici, hein, pour faire un petit peu la connaissance du reste de la Jonction.

Valérie B.

## Demain

Dans le cadre d'une architecture de demain, nous nous attacherons, après avoir rappelé qu'il est fondamental de garder des sphères privatives dans les logements collectifs, à présenter les espaces selon leur importance vis-à-vis de la vie en collectivité et des épidémies telles que la Covid-19. En d'autres termes, il s'agira de réflexions sur les espaces et typologies que nous avons passés en revue jusqu'à présent, par rapport au vivre ensemble et à la Covid-19. Nous en verrons les avantages, les points essentiels ou ceux à améliorer.

Nous combinerons les différentes typologies présentées dans les chapitres précédents et les différents éléments relevés dans les interviews, afin d'apporter des réponses architecturales à la crise sanitaire actuelle et aux enjeux nouveaux qu'elle soulève relativement à l'hygiène et aux relations sociales. En effet, l'objectif de cette partie consistera à esquisser la spatialité de typologies de logement qui apporte des réponses hygiénistes et sociales à notre actualité. Nous pourrons ainsi mettre en évidence les différents bienfaits des logements collectifs, au regard de l'hygiène et de la question du vivre ensemble.

Finalement, nous reviendrons sur ces différents espaces et typologies en les présentant sous la forme de schémas. Nous proposerons ainsi une boîte à idée, qui nous servira ultérieurement à esquisser une idée de typologie collective qui répond à la fois à une envie de vie collective et aux impératifs

liés à un contexte d'épidémies telle que la Covid-19. Cette ultime partie sera le trait d'union entre mon énoncé et mon projet de Master.

### ***Vivre ensemble et se sentir chez soi***

Un élément que nous avons déjà identifié et relevé rapidement dans le travail jusqu'à présent, et sur lequel je souhaite mettre l'accent ici, est l'importance d'une distinction possible dans les logements collectifs entre la sphère privative et la vie commune. Il ressort des typologies du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle et des entretiens réalisés qu'il faut concilier ces deux aspects afin qu'un logement collectif soit confortable et apprécié.

À l'époque, la critique faite à l'encontre de la vie communautaire était que les gens n'arrivaient plus à s'identifier à leur logement, du fait de la multiplicité des familles et personnes logeant sous le même toit et du fait que toutes les pièces *grosso modo* étaient communes<sup>105</sup>.

C'est pourquoi, fort de cette critique, un logement collectif devrait prévoir un ou des espaces plus isolés pour chacun des habitants ou familles, afin qu'ils puissent à la fois apprécier et participer au vivre ensemble et être en mesure de se sentir chez eux.

Un espace privatif dans une collectivité est important, rien que pour la possibilité de personnaliser son espace – le meubler à sa convenance et selon ses goûts, et ainsi créer un chez soi –, de retrouver son odeur, ou évidemment de se replier et se recentrer sur soi-même.

Une typologie collective devrait donc, dans sa conception, permettre de s'identifier en tant qu'individu ou famille *et* en tant que collectif à son logement, soit de combiner et

---

<sup>105</sup> Mona Chollet, *Chez soi : Une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, 2016, 359 p.

harmoniser espaces privatifs et communs, sachant qu'identité individuelle et collective, loin de s'opposer, se coproduisent<sup>106</sup>. Il y a en effet toujours des liens étroits entre ces deux identités. Une vie en collectivité devrait permettre de cultiver les deux.

### ***Les espaces dans un logement collectif dans un contexte d'épidémie***

Dans cette partie, nous parlerons de **deux collectifs d'habitations**. L'un investit un ensemble de deux bâtiments, avec deux typologies de logements collectifs différents. L'autre est constitué d'un seul bâtiment, avec une typologie de logement collectif.

Pour commencer, nous reverrons brièvement le sens du logement collectif, puis nous introduirons plus généralement les différentes typologies, pour parler ensuite plus en détail des différents espaces que l'on peut y trouver, en déterminant les qualités ainsi que leurs défauts<sup>107</sup>.

En ce qui concerne **le premier collectif**, l'un des deux bâtiments de l'immeuble a une typologie plus classique, avec un assemblage de plusieurs logements de type familial et de tailles différentes — sachant qu'il y a différents utilisateurs — pourvus de pièces communes reliées à une coursive extérieure.

Le deuxième bâtiment de l'immeuble a une typologie de logement plus innovante, avec un assemblage de clusters de

---

<sup>106</sup> Vincent de Gaulejac, « Identité » dans Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (eds.), *Vocabulaire de psychosociologie : Références et positions*, Toulouse, Erès, 2002, p. 174-180.

<sup>107</sup> Dans cette partie, les photos et les plans sont tirés des sites de la Codha à l'adresse <https://www.codha.ch/> et d'Equilibre à l'adresse <https://www.cooperative-equilibre.ch/>

différentes tailles, eux aussi possèdent des pièces communes, rattachés à une coursive extérieure. Le tout, de forme rectangulaire, entoure un grand espace vert, à savoir un grand jardin collectif central – qui fait penser au principe de la Cité économique de 1877, par B. Lombard.



*Figure 48 : Collectif de l'Eco-quartier de la Jonction à Genève*

**Le deuxième collectif** présente une typologie de logement plus classique. Il s'agit d'un ensemble de logements de taille différente pour divers ménages qui sont desservis par une cage d'escalier principale plus généreuse et par deux cages d'escalier d'aspect plus secondaire, le tout étant lié à des espaces communs que l'on trouve sur les deux premiers niveaux de l'immeuble. Tous les espaces de vie sont orientés au sud et profitent d'une grande coursive qui lie l'ensemble des logements de chaque étage.



*Figure 49 : Coopérative d'habitations de Soubeyran à Genève*

**Le logement collectif** traduit la volonté de vivre ensemble dans un même lieu. Les habitants viennent avec les mêmes envies sociales et un état d'esprit participatif, convivial et solidaire, ce qui est encourageant pour le futur. Il y avait ce même esprit au Monte Verità, en 1900, qui souhaitait une nouvelle philosophie de vie, sur la base d'un système communautaire.

Ici, l'une des raisons de ce principe de vie, c'est l'envie de vivre dans un logement différent, avec une autre qualité de vie, en apportant une réponse à la crise du logement. Grâce au partage d'espaces communs, cela réduit la facture énergétique et la charge financière, tout en vivant dans un lieu confortable, tel que l'avait proposé Louis-Napoléon Bonaparte dans le but d'améliorer la qualité de vie des plus démunis. De plus, comme on l'a vu, la vie ensemble favorise l'entraide et la solidarité en temps de la Covid-19.

**Ces logements collectifs** font partie d'une association coopérative sans but lucratif.

Actuellement, il y a par exemple, **la Codha**, — la coopérative de l'habitat associatif — créée en 1994, ainsi que **Equilibre** — la

coopérative d'habitation créée en 2005 – dont on a déjà parlé ci-dessus et que l'on peut comparer au travail de Robert Owen, qui lui aussi s'est intéressé aux bienfaits de la vie en communauté.

Ces coopératives proposent plusieurs logements collectifs en Suisse pour mettre en pratique leurs valeurs et leurs envies d'un mode de vie différent de celui de la majorité de la société.

Le logement collectif de la Codha est composé de deux bâtiments comptant plus de 100 logements ce qui représente un nombre d'habitants conséquent, à l'instar de la Cité jardin de la Société Coopérative d'Habitation de Genève qui proposait en 1957 de nombreux logements à un prix abordable. Un habitant du collectif de l'Eco-quartier de la Jonction à Genève vit dans un des appartements familiaux situé dans la Barre qu'il décrit :

C'est une Barre assez haute de dix étages avec une plateforme-base de trois étages à l'intérieur de laquelle il y a une cour qui n'est accessible que par l'immeuble et sur le toit de la plateforme — appelée la Galette — un jardin potager.

Grégory B.

La taille du bâtiment peut être variable, à l'image de la diversité de la forme des logements collectifs que nous avons passés en revue dans les chapitres un et deux. Ceci présente l'avantage de pouvoir s'adapter au site ainsi que d'offrir une flexibilité des espaces.

Il faut néanmoins veiller à ne pas créer de différence entre les habitants de la collectivité, car le but d'une collectivité c'est l'égalité :

Après il y a cette scission famille – non famille... qui pour une fois est très... flagrante ici, puisque ils ont fait cette espèce de « U » qui contient la cour intérieure et ce « U » il est composé de gens qui, pas tous hein, mais qui n'ont pas de famille. Et c'est aussi très

intéressant, parce que ça nous distancie du corps de l'immeuble où les gens ont des familles. Parce que la notion de famille ici elle est très forte.

Valérie B.

Mais du coup, on sent quand même une différence entre « La Galette » et les gens peut-être du premier et deuxième étage qui en font partie quand même un peu. Et ensuite, plus tu montes en étages, plus il y a aussi une petite hiérarchie qui se crée.

Florent G.

Le bâtiment en forme de barre de la Codha est composé majoritairement d'appartements familiaux :

Les appartements sont assez classiques, c'est-à-dire cuisine-salon c'est un seul espace. Ça se fait de plus en plus, ce n'est pas spécifique. Mais sur la coursive il y a toujours un grand espace qui fait cuisine-salon-salle à manger et les chambres sont derrière. Après il y a effectivement des 5-pièces pour trois à quatre personnes des 4-pièces pour 3 personnes.

Grégory B.

Et à la manière du Couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette du Corbusier, une loggia prolonge – dans le bâtiment de la Codha – l'espace intérieur sur l'extérieur :

Une toute petite loggia qui donne sur l'autre côté, donc du côté du Rhône. Mais c'est petit, on ne l'utilise pas beaucoup.

Grégory B.

Cette loggia est un avantage en temps de la Covid-19 ; si un locataire doit s'isoler dans une des chambres du logement, il peut bénéficier d'un petit espace sur l'extérieur.

Le deuxième bâtiment, appelé « La Galette », constitue avec le premier bâtiment l'ensemble du collectif de la Jonction et se compose de différents clusters, typologie présentée dans le chapitre deux. Cette nouvelle conception de logement du XXI<sup>e</sup>

siècle a été concrétisée par Kraftwerk II, puis par le logement mixte, à Zurich :

Au niveau de la Galette il y a ce qu'on appelle des clusters. Ce sont des appartements qui ont un très grand espace de jour, sur lequel sont branchés les studios ou 2-pièces, voire des appartements un peu plus grands. Un cluster, ça peut être douze étudiants qui vivent dedans, un autre c'est une famille, un couple et deux étudiants. Ça peut être intergénérationnel. C'est beaucoup plus spécifique comme type d'appartement.

Grégory B.

On s'aperçoit que dans le collectif de la Jonction, les générations ne sont pas vraiment mélangées, à l'inverse du Familistère de Fourier et Godin qui en 1871 mêlait tous les types de ménages dans un même lieu, ce qui est enrichissant. Ici, l'ensemble de cette collectivité se répartit dans deux bâtiments. On observe qu'une séparation distincte de la composition des ménages selon les bâtiments peut amener des désaccords :

Il y a un peu de séparations, mais ce n'est pas parce que ce sont des clusters. D'une part, je pense que c'est générationnel, parce que dans les clusters il y a beaucoup d'étudiants ou de post-étudiants. Et d'autre part, s'il y a une séparation c'est par rapport à ce que je disais avant sur la cour, c'est-à-dire les clusters donnent sur la cour et eux n'ont pas d'enfants, parce que eux sont jeunes pour la plupart. Donc il peut y avoir cet amalgame en disant que ceux qui ne sont pas contents qu'il y ait des enfants qui jouent dans la cour sont ceux des clusters. [...]

Grégory B.

De ce fait, il faudrait peut-être considérer à revenir au principe de mélange proportionnel des différents ménages et générations dans la tour ou dans les clusters :

[...] La grande différence, c'est que dans les clusters il y avait ce principe à la base de mélanger des familles et des non-familles. À la fin il me semble il y avait peut-être deux familles dans des

clusters. Plutôt soit des étudiants, soit des jeunes diplômés, soit des gens qui n'ont pas d'enfants et qui sont plus âgés. J'ai l'impression que la différence se joue plutôt sur le fait que dans les clusters il n'y a pas d'enfants et dans la Tour il y a des enfants. Les discussions et des oppositions se jouent à ce niveau-là, mais pas au niveau du choix d'un mode de vie.

Grégory B.

Cette **nouvelle typologie de logement**, comme appliquée dans Kraftwerk II et les logements mixtes à Zurich, c'est un équilibre entre la vie ensemble et collective et des sphères privatives de différentes tailles, selon les besoins des habitants.

Pour les espaces communs :

Il y a de grands espaces communs où il y a une grande cuisine commune que tout le monde peut utiliser, deux fours, deux lavabos, enfin c'est vraiment assez grand.

Florent G.

Pour les sphères privatives :

Un cluster assez chouette. C'est hyper-grand, c'est genre deux étages et il y a en tout quatre chambres individuelles et ensuite il y a ce qu'ils appellent les suites. [...] Et dans ces petites suites, il y a une petite cuisine individuelle, une salle de bain individuelle avec un espace, soit salle à manger-salon. Et ensuite une chambre aussi. Et dans certaines suites, il y a un petit balcon, dans d'autres non, ça dépend un peu.

Florent G.

Et plus en détails, par exemple, le cluster sénior :

Donc on a à peu près 210 m<sup>2</sup> pour le tout. Sur ces 210 m<sup>2</sup> il y a un jardin d'hiver à ciel ouvert. Un salon-salle à manger commun, ainsi qu'une cuisine, une grande cuisine. Et puis des petits espaces... ces petits espaces que, qui sont particuliers à cet endroit-là, qui sont, je sais pas, ça doit faire 3 mètres sur 2, qui sont hors des suites, voilà, [...] qu'on a attribués à chacun, à chacune des suites en fait. C'était beaucoup plus simple pour nous. [...] Bon alors donc, nous

on n'a pas des chambres, on a des suites. Des suites qui sont constituées de deux pièces. Donc une chambre à coucher, un salon ou bureau ou ce qu'on veut, une chambre avec aussi une partie cuisine, deux plaques... frigo, évier, qu'on peut aménager comme on veut. [...] Et puis, une salle de bain.

Valérie B.

Dans le logement à Genève, les clusters sont proposés par génération, dont la taille et la sphère privative diffèrent selon la demande des habitants :

Elle habite dans un cluster, mais sénior, ce qu'on appelle cluster sénior. [...] Ce cluster sénior n'était dévolu qu'aux personnes à partir de 55 ans. [...] Il est question d'un cluster où il y a seulement trois suites, donc là, il y a trois personnes qui vivent ensemble. [...] Un cluster étudiant qui est réservé uniquement aux étudiants, et comprend donc quatre chambres et six suites. [...] Il y a un cluster où c'est plus des trentenaires, [...]

Florent G.

Il est vrai que ce genre de distinction entre générations peut avoir de l'intérêt en temps de la Covid-19, car chaque génération vit entre elle, ce qui est un avantage pour le respect d'une des mesures exigées. Mais d'un autre côté, le fait de mélanger les générations permet une meilleure entraide et une plus grande solidarité par rapport aux personnes à risque. Sachant que cette typologie propose des sphères privatives qui sont équipées pour permettre de s'isoler en cas de quarantaine.

Le cluster ressemble d'une certaine manière à une colocation – à l'image d'une partie des logements du Vortex à Lausanne – mais pour tout âge, avec une mixité sociale et avec un espace privatif plus généreux, selon les besoins de l'habitant :

Oui c'est un peu comme une colloc. Ensuite il y a des gens qui vivent dans une suite peuvent aussi utiliser les espaces communs,

comme la cuisine, le salon, une salle de bain partagée. C'est assez cool.

Florent G.

Par exemple, dans un bâtiment en grande partie dédié à la colocation, les espaces collectifs sont parfois de trop petite taille et pas adaptés à la situation, comme la cuisine ou le séjour. Donc il conviendrait d'en proposer des espaces collectifs supplémentaires.

Le Vortex par exemple, propose différents espaces collectifs, mais dédiés plutôt à la détente ou au travail, ce qui est en rapport avec son contexte. Ce bâtiment de forme ronde d'une typologie de logement très particulière et complexe encercle un parc verdoyant, à l'image ce de que proposait Franz Bernhard Meyer von Schauensee en 1852 déjà, à savoir des logements ouvriers identiques et de même taille, s'articulant autour d'une cour. Cette forme arrondie amène de la convivialité dans la communauté.

Le cluster a la particularité de fournir généralement deux différentes sphères privatives, c'est-à-dire des suites et des chambres, comme on a pu le voir plus haut. C'est ce qui fait sa différence dans les typologies de logement collectif. Le choix des sphères privatives se fait en fonction des besoins des locataires et de ce qu'ils recherchent. Les chambres sont généralement à proximité de salle de bain commune. La suite est composée – comme ici à la Jonction – d'une chambre, d'un petit salon, d'une salle de bain et d'une cuisine annexée, ou alors – à l'instar des logements mixtes à Zurich de 2015 – d'une unique chambre avec une salle de bain et une cuisine annexées. La suite, présente dans les clusters, offre ce type de sphère privative et constitue une nouveauté très appréciée dans les coopératives :

Oui j'aimerais bien. Oui, ça a l'air super-cool, franchement. Et surtout, je pense, c'est vraiment très agréable de vivre dans une suite, parce que tu as un peu, genre, tu as tous les avantages.

Florent G.

Comme évoqué plus haut, il semble que, dans les clusters, les suites sont préférées aux chambres, car il est possible de satisfaire tous les besoins primaires dans sa sphère privée ou dans la communauté.

De plus, les clusters sont généralement aussi conçus pour un couple avec ou sans enfants. Ici, dans le cluster pour étudiants :

Elles sont pour une seule personne ou pour un couple [...]. Donc en tout, en fait dans un cluster étudiant, il y a environ douze personnes qui y habitent [...].

Florent G.

On pourrait se demander quel genre de personnes souhaite un mode de vie différent de la « normale ». On a déjà observé cette volonté de vouloir vivre autrement dans le chapitre deux concernant les mouvements de révolte de la période de 1968. Dans le cas présent, on remarque que toutes classes sociales confondues aiment et souhaitent vivre dans un confort différent et de manière plus sociale :

Je sais qu'il y a certains appartements qui sont subventionnés. [...] Sinon, il y a beaucoup de famille, mais aussi des familles, disons « bobo », blanches, de classe plutôt moyenne — supérieure.

Florent G.

La vie en communauté se crée très rapidement et naturellement au sein d'un même espace de vie. Il y a un peu moins d'interactions avec les autres logements qui composent le bâtiment. Mais c'est aussi en rapport avec le nombre d'habitants se partageant le même espace de vie.

### Dans le cluster étudiant :

C'est vrai, c'est beaucoup par rapport au cluster étudiant, j'ai l'impression vu que ils sont déjà énormément dans le cluster. Donc il y a une vie, une belle dynamique au sein du cluster étudiant. Après un peu moins d'interactions avec les autres clusters. [...] Nous en étant déjà une douzaine, il y a déjà une dynamique entre nous et peut-être un peu moins du coup avec l'extérieur, c'est vrai. Mais c'est clair, quand je croise des gens dans la cour intérieure, sur le toit du troisième étage où il y a les potagers, l'interaction se fait.

Florent G.

### Dans les clusters sénior et trentenaires :

[...] Eux, dans son cluster, avec le cluster voisin qui est plutôt... avec des personnes qui ont la trentaine, eux, il y a beaucoup d'interactions entre eux et ils font beaucoup de repas ensemble, l'été et tout, ils faisaient beaucoup de barbecues. Et donc, je pense, ça dépend vraiment du nombre de personnes qui vivent dans le logement.

Florent G.

### Dans un logement collectif, on se familiarise très rapidement :

[...] Oui. Justement c'est une famille, [...]

Florent G.

### Parfois, pour une bonne cohabitation, il faut instaurer un minimum de règles pour une vie agréable à plusieurs :

Nous, si on s'engueule, on s'engueule... Ah ! Et puis on a une règle, une, on a juste une règle dans ce cluster. C'est que s'il y a un problème, on doit pouvoir le résoudre à l'unanimité.

Valérie B.

### Quelquefois, on peut aussi trouver des personnes qui préfèrent leur sphère privée aux parties communes :

[...] Ceux qui ont les suites, peuvent décider, genre... Enfin il y en a deux surtout qui font pratiquement pas de... partie en fait de la vie commune de la coloc' ». Parce qu'ils restent dans leur suite.

Florent G.

On peut voir qu'un cluster, typologie récente, montre quelques défauts, mais également des aspects très positifs :

Une porte qui ferme à clé. Donc et... moi je dirais que cet appart... cette... ce cluster a peut-être pas mal de défauts, mais il a en tout cas une qualité, c'est que les portes isolent magnifiquement du reste et qu'on peut vraiment vivre sa vie, sans être gêné par les habitudes des autres.

Valérie B.

Finalement, on peut tout de même dire que la typologie en cluster amène une grande diversité et une avancée favorable à une vie en collectivité, tout en gardant sa sphère privative identitaire :

Alors dans ma suite c'est complètement moi, hein. Ça c'est très important. D'ailleurs je l'ai pas dit mais c'est bien de le soulever. Je pense que c'est génial qu'on puisse avoir notre propre caractère, toutes nos caractéristiques, et surtout c'est aussi un reflet de la manière dont on aime vivre.

C'est ça qui est fascinant, quoi, je trouve. C'est fascinant ces clusters.

Valérie B.

Suite aux compréhensions apportées par le traitement de la tuberculose, la plupart des typologies de logement actuels tirent parti de l'ensoleillement et orientent les pièces communes – notamment les plus utilisées pour les activités collectives – vers le sud ou l'ouest pour bénéficier de la lumière naturelle et des bienfaits du soleil dans nos logements. On réserve l'orientation nord et est aux parties nuit et aux parties moins utilisées en journée.

**Les espaces collectifs** – de détente, de loisir et de rencontre – sont primordiaux dans un logement, qu’il s’agisse d’espaces collectifs intérieurs ou extérieurs. De plus, dans le cas de la Covid-19, les rencontres à l’extérieur, à l’air libre, avec un nombre limité de personnes sont en accord avec les mesures sanitaires et sont essentielles pour le maintien d’une bonne santé. Comme présenté ci-dessus, les logements collectifs, permettent cela en toute sécurité.

Différents **espaces extérieurs collectives**, distribués sur toute la surface de la collectivité, sont à disposition dans l’Eco-quartier de la Jonction :

Chez nous, comme c’est un grand immeuble, il y a une cour intérieure. [...] Il n’y a que les membres de la coopérative qui peuvent accéder à la place verte intérieure. [...] Et le jardin potager qui intègre une petite place avec une pergola avec des coins barbecues et des tables. Le toit est également accessible, sur lequel il y a un jardin avec une tonnelle, de nouveau avec quelques bancs pour des lieux de rencontre extérieurs.

Grégory B.

Dans l’immeuble de Soubeyran à Genève, affilié à la coopérative Equilibre, il y a 38 logements qui peuvent eux aussi profiter des différents espaces de vie à l’extérieur :

[...] Il y a aussi un parc au sud et un toit collectif où on a des potagers, des jardins.

Oscar K.

Et lorsque la pandémie a forcé la société à appliquer le semi-confinement, les habitants ont quand-même pu profiter des espaces extérieurs, tout en gardant les distances de sécurité :

On a fait beaucoup de jardin pendant cette période. C’était le bon moment, il faisait beau. Donc on se voyait beaucoup sur le toit.

Oscar K.

Comme dans tous les lieux de vie en collectivité, de petits conflits peuvent se profiler et nécessitent des compromis. Toutefois, une conception architecturale bien réfléchie peut en éviter certains :

Ce n'est pas toujours facile de trouver le bon compromis ! Il y a aussi des conflits d'usage et de générations. Typiquement les enfants vont jouer dans la cour et il y a des appartements qui donnent sur cette cour intérieure. C'est peut-être un problème typologique plus que du mode de vivre ensemble.

Grégory B.

Dans une vie en collectivité, les faiblesses de la nature humaine restent présentes et il n'y a pas forcément plus de tolérance vis-à-vis des nuisances sonores :

Un espace vert au centre d'une collectivité. C'est trop optimiste peut-être dans la définition d'un architecte. Il y a des gens qui dorment dans cette cour, qui vivent directement à même cette cour, donc des enfants qui jouent devant eux. Donc on voit qu'on est dans un locatif où il n'y a pas plus d'acceptation du bruit des enfants que si on était dans un autre logement. Il y a des tensions à ce niveau-là.

Grégory B.

Alors maintenant, disons que c'est un moment assez clé, parce que on a justement cette cour intérieure qui peut poser des sacrés problèmes, parce qu'elle est pas du tout isolée en termes de bruit. Je trouve... je suis une personne qui a sa chambre à coucher qui donne sur la cour intérieure et je sais exactement de quoi je parle. Donc il y a des travées, ces travées sont bien sûr occupées en automne, printemps et été à des apéros ou à des fêtes... [...] on entend tout. Moi j'aime bien dormir la fenêtre ouverte. Donc on entend tout, mais toutes les conversations, hein. Ils ont eu aussi la bonne idée de mettre un toboggan dans cette cour intérieure. Bon maintenant ça va un peu mieux, mais... les gens bourrés qui descendent à deux heures du matin le toboggan, disons ça, c'est récurrent.

Valérie B.

Cela nécessite parfois des règles et des discussions pour une bonne cohabitation. Pendant le semi-confinement de la Covid-19, tout le monde était confiné dans la coopérative de la Codha, du matin au soir. Inévitablement certains conflits en relation avec l'espace vert au centre du collectif ont surgi et pu être discutés :

Oui. Il y a eu des discussions, à savoir s'il faut mettre des horaires aux enfants ou comment on peut leur expliquer clairement où sont les limites. Aux enfants et aux « moins-enfants ». Parce que comme il y a aussi la salle commune qui donne sur la cour. C'est facile de gérer peut-être à l'intérieur de la salle, mais après s'ils vont se balader dans la cour, c'est plus difficile. La délimitation entre le commun et le privé. [...] Et ça c'est hors Covid. Je veux dire que pendant le confinement ça s'est exacerbé, parce que les enfants étaient dehors du matin au soir. Mais ça a montré un problème qui existait déjà. On a parlé pas mal à la fin de l'été. Donc c'était bien mieux pour tout le monde.

Grégory B.

Pour comprendre d'avantage comment fonctionne la coopérative, allons voir plus en détails **la composition des bâtiments**.

Commençons par le rez-de-chaussée de la coopérative de la Codha. Le rez-de-chaussée est composé de différents espaces publics qui peuvent aussi être utilisés par les gens extérieurs à la coopérative, ce qui crée un partage d'espace entre la coopérative et le reste du quartier de la Jonction :

[...] En bas de la coopérative, le rez-de-chaussée est tout dédié à des commerces, ou à des petits restaurants. Il y a aussi une épicerie participative. [...] Il y a aussi une boulangerie et aussi des cafés-restaurants. [...] Il y a même un coiffeur.

Florent G.

Du moment que les habitants trouvent tout ce qu'ils désirent au sein de la coopérative, ils ne ressentent pas vraiment le besoin d'aller ailleurs dans le quartier. Ce qui est positif lorsqu'on doit cohabiter avec la Covid-19, car cela permet de s'isoler très facilement dans sa coopérative, sans devoir aller faire ses achats ailleurs. On remarque que c'est même un avantage pour la vie de tous les jours, comme le relate un des habitants d'un cluster :

[...] C'est assez étrange. [...] C'est un peu un quartier dans un quartier. Donc il y a vraiment toutes les commodités.

Florent G.

C'est aussi l'avis d'une seconde habitante d'un cluster de la Jonction :

Franchement moi ça me demande un effort de quitter ce paquebot ici, hein, pour faire un petit peu la connaissance du reste de la Jonction. [...] Le quartier lui-même je ne le connais pas très bien, honnêtement. Pas du tout. [...] Je le connais mal. Je l'ai mal investi, si tu veux, parce que justement on a un peu trop tout sous la main ici. [...] Mais c'est quand même quelque chose de confortable d'avoir tout à proximité. [...] Ce n'est pas négatif, au contraire.

Valérie B.

Mais sachant que la collectivité se trouve en pleine ville, et en même temps, à proximité d'espaces verts, c'est idéal :

[...] Mais en même temps je n'ai pas changé mes habitudes. Je vais quand même faire mes achats à la Ferme ou au marché et tout. [...] Ce que je connais de ce quartier, c'est le Rhône. J'adore aller me baigner tous les jours, j'adore aller promener le chien. Voilà. Le quartier lui-même je ne le connais pas très bien, honnêtement. Pas du tout.

Valérie B.

Par rapport à **la circulation extérieure** de la coopérative de Genève, elle se fait généralement sur les coursives extérieures.

Dans une coopérative, les circulations sont, de manière générale, des éléments d'une grande importance. Surtout celles qui se trouvent dans un aménagement sous forme d'immeuble. Comme c'est le cas d'une partie des logements de la Jonction :

[...] Les petits enfants en profitent beaucoup. Le nôtre a 3½ ans. L'été dernier il a fait beaucoup d'aller-retour à vélo ou avec sa trottinette. Il allait frapper à la porte de chaque voisin ; ils sont très accueillants. Les enfants plus grands ne se contentent pas de la coursive, donc ils vont dans la cour.

Grégory B.

L'immeuble de Soubeyran, à Genève a aussi un système de coursives généreuses qui sont utilisées davantage comme balcon commun, mais permettent aussi la distribution des logements de la collectivité Equilibre depuis l'extérieur :

Oui. En fait nous on a un système de coursives de 1,2 m tout le long de l'étage. Et puis on a des avancées de 3,5 m par 3 m par... devant chaque appartement. Donc en fait... donc oui, on peut circuler.

Oscar K.

Ou par exemple, dans le bâtiment collectif de Kraftwerk II à Zurich, les habitants apprécient beaucoup la convivialité que ces circulations ont apportée à l'ensemble de la collectivité. Les coursives permettent la rencontre, il s'agit d'un espace semi-privatif, c'est-à-dire un mélange entre lieu de passage, de rencontre et d'espace de détente. Ici, à la Jonction, dans la Tour, elles distribuent un petit nombre de logements :

Chaque coursive distribue entre six à huit appartements. Il y a de toute façon un rapport entre voisins qui se définit là.

Grégory B.

En temps de pandémie, cela facilite la distance physique, sachant que ce sont des espaces de passage généreux, et

généralement à l'air libre. Par la même occasion, elles permettent d'avoir un contact visuel et social avec ses voisins, ce qui est très important en temps de confinement, pour ne pas se sentir isolé :

[...] Alors les adultes l'utilisent très peu comme circulation, par contre les enfants circulent tout le temps sur les coursives pour aller chez tout le monde.

Oscar K.

De plus, elles permettent une extension extérieure au logement, ce qui est agréable et apprécié par les locataires.

Le système de coursive n'est pas présent dans toutes les collectivités. Mais elle a une utilité très prononcée pour permettre davantage de proximité avec les autres. À la Jonction, par exemple, la typologie du logement avec son lien direct entre la coursive et les espaces de vie, crée naturellement un rapport direct au voisinage :

Ca dépend beaucoup de la typologie de l'appartement. Typiquement la coursive implique simplement un rapport de voisinage de proximité directe, puisque les gens passent forcément devant votre salon pour rejoindre leur appartement. Il y a d'autres immeubles de la Codha qui ne fonctionnent pas sur le mode de la coursive et qui ont un mode de distribution conventionnel et une fois que vous avez passé votre porte, vous êtes complètement chez vous. Je dois dire que c'est bien géré chez nous ; s'il y a huit appartements par coursive, il y a deux cages d'escalier. Les gens sont respectueux. Quand je passe devant un voisin, je ne regarde pas ce qui se passe chez lui ! La plupart des gens ont suspendu des rideaux fins sur les façades côté coursive. Il n'y a pas de problèmes de privacité. Quand vous êtes sur votre coursive, c'est-à-dire sur le prolongement extérieur de l'appartement, il y a un peu plus de mixité. Vous n'êtes pas sur un espace privé sans lien avec les voisins. Vous êtes sur une coursive, le voisin passe, on discute, on s'invite ou pas, on se frotte un peu parce qu'on prend un peu trop de place et il n'arrive pas à passer. C'est normal. Du coup sur l'espace extérieur c'est une semi-privacité, mais la coursive est très

large. On a défini que la moitié peut être privatisée, on peut y mettre des meubles et des plantes, et l'autre moitié c'est pour le passage des gens.

Grégory B.

À présent, concentrons-nous d'avantage sur **les espaces intérieurs du logement d'une collectivité**. La collectivité, c'est déjà un état d'esprit, et pour qu'elle soit aussi un mode de vie basé sur le partage et la vie ensemble, **des espaces collectifs** sont indispensables. Comme on l'a déjà vu dans l'immeuble Plantamour à Genève, le squat vivait en partage total, et toutes les pièces étaient communes, ce qui créait une vraie communauté — comme une famille.

De ce fait, une collectivité, à l'image de celle à la Jonction, propose suffisamment d'espaces collectifs intérieurs qui sont intégrés dans le logement et confèrent de la flexibilité :

[...] Dans le programme des bâtiments, il y a toujours un certain nombre d'espaces communs bien définis.

Grégory B.

Les sujets en rapport avec ces espaces sont généralement débattus au sein de la collectivité en tenant compte des besoins des occupants, à l'instar du collectif Kraftwerk II à Zurich.

Par exemple, selon moi, le nombre d'espaces collectifs devrait être proportionnel au nombre d'habitants. En d'autres termes, je dirais qu'une soixantaine de personnes devraient disposer au minimum de cinq espaces collectifs intérieurs. Ces espaces devraient idéalement être de minimum 20 m<sup>2</sup>, bien proportionnés, avec un accès intelligent pour les différents logements, et offrir la possibilité d'une utilisation diversifiée. Il pourrait s'agir d'un petit salon de lecture avec bibliothèque, d'une pièce un peu isolée pour permettre le télétravail, d'une

salle de jeux pour tout âge ou d'une chambre d'amis ou encore d'une buanderie. Cela, sans compter les espaces collectifs primaires, tels que la cuisine, le séjour et la salle de bain.

De plus, dans un logement collectif, il est nécessaire de proposer un espace pour accueillir les réunions de discussion, comme le précise un des habitants de la Jonction :

Il y a toujours le lieu central dans tous les projets collectif de la Codha, c'est la salle commune. C'est la salle qui permet à l'association d'organiser des réunions. Pour chaque immeuble que la Codha a construit se crée une association de l'immeuble. Les habitants de l'immeuble autogèrent leur bâtiment. Cette salle commune sert également à organiser de petites fêtes, des anniversaires ou des conférences. Dans notre immeuble il y a un système de réservation.

Grégory B.

Le fait de proposer différents espaces collectifs permet aux habitants de s'approprier les espaces communs et de les aménager ensemble, selon leurs besoins et les envies de tous. Comme par exemple dans l'immeuble de la Codha :

Dans notre immeuble nous avons choisi d'installer de grandes buanderies communes, car beaucoup d'appartement n'ont pas de lave-linge. C'est un espace très convivial : c'est assez spacieux pour aménager des coins de repassage ou de couture. On peut également y déposer des vêtements dont on n'a plus d'utilité, c'est une sorte de troc. [...] Il y a aussi une salle de jeu destinée aux enfants, une salle de musique, des ateliers de bricolage et également un local pour les ados. [...] J'ai oublié de mentionner, il y a aussi trois chambres d'amis pour accueillir des familles ou des amis pendant quelques jours.

Grégory B.

C'est intéressant de noter que dans l'exemple cité plus haut, l'option d'une buanderie collective offre une possibilité supplémentaire de partage et de rencontre, ainsi que

d'entraide et d'activités diverses. Ça nous rappelle les logements ouvriers, construits en 1852 par Franz Bernhard Meyer von Schauensee. Il avait prévu l'espace pour la lessive au milieu de la cour centrale qui est entourée par les logements.

Et par exemple la collectivité de Soubeyran :

On a principalement une grande salle commune de 400 m<sup>2</sup>, une petite salle commune qui est une bibliothèque en fait qui est ouverte tout le temps. Voilà. Et puis trois chambres d'amis communes. [...] Dans les chambres d'amis, il y a des sanitaires, toilettes et douche. Pas dans toutes, mais il suffit de sortir dans le couloir et puis on en a vite très proche. Mais il n'y a pas de cuisine. C'est ce qu'on tient à ne pas avoir, parce que sinon ça se transforme très vite en studio.

Oscar K.

Lors de la pandémie, la collectivité de Soubeyran a continué à utiliser leurs buanderies communes, tout en prenant les mesures nécessaires :

[...]La buanderie aussi, la buanderie était particulièrement désinfectée.

Oscar K.

Comme on peut le voir, les pièces communes peuvent avoir différentes fonctions, selon la collectivité. Et elles peuvent être flexibles. Ce qui est un avantage en temps de pandémie. Car cela permet d'utiliser les espaces différemment :

On a aussi bloqué les réservations pour ces chambres pour le cas que quelqu'un de l'immeuble devait se mettre en quarantaine. Alors ils avaient ces espaces à leur disposition.

Grégory B.

Cela a été décidé après discussion avec l'association de l'immeuble :

Le groupe a discuté des lieux communs effectivement. Un moment donné on a bloqué toutes les réservations qui avaient été faites pour la salle commune.

Grégory B.

Par exemple, la collectivité de Soubeyran à Genève, a décidé d'employer leur grande salle commune comme lieu de télétravail, ce qui présente le grand avantage de pouvoir travailler dans le calme, sans être dérangé par sa famille. En outre, il est possible de bien distinguer espace familial et travail, si cela est souhaité :

Y a pas mal de gens qui ont télé-travaillé dans la salle commune. [...] Plusieurs personnes qui travaillaient, qui télé-travaillaient ensemble dans la salle commune. Mais bon, alors voilà là c'était au printemps qui était, on va dire qu'on était encore en mode... si on était à une certaine distance les uns des autres, ça allait. [...] Mais aujourd'hui on a plutôt tendance à mettre les masques dedans. [...] Voilà mais donc ça a été je pense majoritairement utilisé pour ça.

Oscar K.

Dans la collectivité de la Jonction, ils ont continué à utiliser les espaces communs, majoritairement en gardant les fonctions de bases lorsque cela était possible, conformément aux mesures imposées :

Alors la salle de jeux... En fait on intègre les règles de l'espace public, c'est-à-dire, par exemple dans la salle commune, on ne fait plus d'assemblée générale. Sinon, c'est cinq personnes maximum ou quinze personnes avec des masques. La salle de jeux n'est pas fermée à clé, c'est que chacun se rend bien compte que s'il y a trois enfants dedans, ça va. Pour les devoirs par exemple, certains l'utilisaient.

Grégory B.

Quand on vit ensemble dans un immeuble, il faut respecter au mieux les mesures d'hygiène.

Comme on a pu le voir dans le sous-chapitre précédent, on a remarqué que la collectivité Equilibre a mis en place un système solidaire et pratique, que toute la collectivité suivait, pour que les lieux soient désinfectés au mieux. C'est appréciable, lorsqu'un logement applique une forme d'entraide collective.

Ci-après les plans de l'ensemble des immeubles des deux collectivités étudiées :

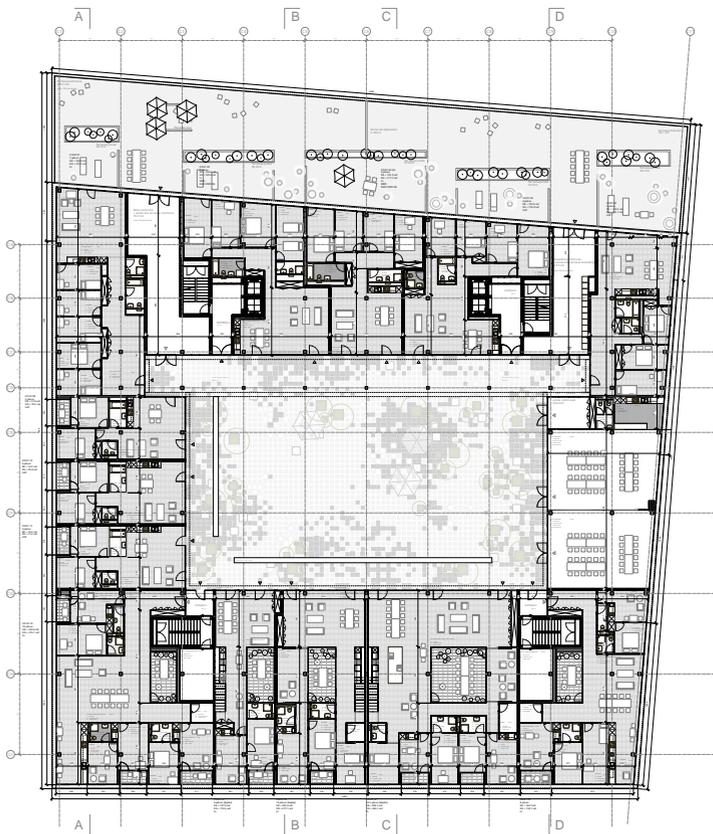


Figure 50 : Plan du premier étage de l'immeuble collectif de la Jonction affilié à la Codha à Genève



Figure 51 : Plan du rez-de-chaussée de l'immeuble collectif de Soubeyran affilié à Equilibre à Genève

Plongeons nous à présent davantage dans **les différents espaces de vie qui composent une typologie d'habitation collective**, pour en comprendre le sens<sup>108</sup>.

---

<sup>108</sup> Michal Arend, Alexander Henz et Ursina Jakob, *Des habitations pour différents types de ménages*, Berne, Office fédéral du logement, 1989, 128 p ; Edward T. Hall, *La dimension cachée*, traduit par Amélie Petita, Paris, Seuil, 2014, 256 p ; Amt für Hochbauten der Stadt Zürich (ed.), *Grundrissfibel: 62 Wettbewerbe im gemeinnützigen Wohnungsbau 1999-2015*, Zürich, Hochparterre, 2015, 1348 p ; Jean-Marc Lamunière et Bruno Marchand, *Les maisons et le territoire : Essai critique sur le classement typologique moderne du logement collectif*, Lausanne, EPFL, 1986, 74 p ; B. Marchand et C. Joud, *Mix, op. cit.*

**L'entrée** est d'une grande importance lorsqu'on vit à plusieurs dans un logement. Cela nécessite une entrée spacieuse pour pouvoir y déposer ses affaires personnelles pour l'ensemble des occupants du logement.

Cela peut être réalisé grâce à un espace généreux à l'entrée du logement pouvant être aménagé par les habitants, ou en utilisant une partie de l'espace de circulation si celui-ci le permet. Sinon, un espace qui délimite l'entrée, tel un sas d'entrée généreux à l'abri des intempéries à l'extérieur du logement, et qui fait séparation avec la rue. On remarque cette importance, par exemple dans La Cité Suchard, où l'entrée est déjà marquée par un vestibule avant de franchir le seuil de la cuisine.

Cet espace d'entrée permet aussi de ménager un espace de transition entre l'extérieur et l'intérieur du logement pour permettre aux habitants de déterminer le degré d'ouverture vers l'extérieur. En temps de crise sanitaire, cela permet également de garder une certaine distance entre les habitants et les personnes venant de l'extérieur.

On pourrait envisager une pièce d'eau ou un lavabo attenant à l'entrée, chose courante à l'époque pour favoriser une meilleure hygiène. Nous en avons vu un exemple dans la cité Napoléon, où une fontaine à eau se trouvait dans la cour devant l'entrée des habitations, étant donné que l'eau n'était pas encore distribuée dans les logements. Cette option me paraît adaptée, que ce soit pour une question d'hygiène ou de lutte contre la propagation du virus de la Covid-19. Cela permettrait une désinfection immédiate, ce qui apporterait plus de sérénité au contact des siens une fois à l'intérieur.

On a déjà pu voir plus haut les différents systèmes de circulation extérieure dans l'ensemble des logements collectifs, tels les coursives ou les escaliers primaires et secondaires collectifs.

**La circulation à l'intérieur** du logement est aussi importante que celle de l'extérieur. Car elle suscite la même volonté de rencontre et de partage qu'à l'extérieur.

De cette manière, à l'instar du système de coursives, il est préférable de proposer des espaces de circulation lumineux et de dimension plus grande que ce que l'on rencontre généralement dans les habitations. Cela permet d'offrir des espaces agréables qui peuvent être utilisés comme des espaces supplémentaires à exploiter, tout en favorisant les rencontres et donnant envie de s'y arrêter pour discuter. Comme on a pu le voir dans le quartier des logements mixtes à Zurich, construits en 2015, ils mettent en avant cet espace et le valorisent avec des puits de lumière et en lui consacrant une surface généreuse.

De plus, pour donner de la vie à l'espace de circulation, les murs de séparation simples entre l'espace de circulation et les pièces, peuvent être pensés à double fonction, en incluant des armoires ou des étagères accessibles depuis l'espace de circulation ou les pièces adjacentes. Et si on est en présence d'un virus, la générosité des circulations permet en tout temps de garder une certaine distance physique entre les habitants du logement. En résumé, un bon éclairage, des espaces généreux, des murs de séparation au potentiel spatial élevé créent des espaces de circulation appropriés dans un logement collectif.

Dans un logement collectif, **la distribution des différents espaces dans le logement** est très importante. Effectivement, c'est d'une importance accrue pendant la période de la Covid-19.

Car lors du semi-confinement par exemple, toutes les personnes de l'habitation se retrouvent ensemble 24h/24h. Cela nécessite beaucoup de compromis et d'indulgence. De ce fait, une distribution adéquate des espaces peut faciliter grandement le déroulement de la vie de tous les jours.

Dans les logements qui regroupent des habitants vivant en collectivité, il est important de tenir compte équitablement de plusieurs impératifs, que ce soit au niveau des espaces privatifs et collectifs.

Cela nécessite un aménagement intérieur des pièces permettant de se croiser sans se déranger mutuellement.

Généralement, les pièces privées devraient être distribuées de façon qu'elles soient séparées des espaces communs. Les espaces collectifs devraient avoir un degré d'ouverture ou de passage qui puisse être déterminé et choisi par les habitants ce qui est préférable et davantage apprécié. Cela peut être réalisé par des éléments de séparation fixes ou mobiles, ou par la position des différents espaces — communs et privatifs — aux extrémités ou par des positions plus séparées ou par des séparations spéciales entre les zones dont le degré d'ouverture peut être adapté aux habitants.

Par exemple, dans le logement collectif de la Jonction, une habitante d'un cluster décrit les espaces additionnels aux trois sphères privées :

Ces fameux petits endroits on les avait investis autrement avant. On avait fait une salle de télévision qui est restée une salle de télévision où on regarde plutôt des films, hein. Là j'avais fait... on avait mis un canapé et ça faisait pseudo chambre d'amis. Tout le monde détestait venir dormir ici. Il y a beaucoup trop de lumière,

hein. Maintenant, c'est un simple petit salon. Et puis en plus c'était moi qui me tapais tout le monde dans la salle de bain.

Valérie B.

Un des espaces essentiels au sein d'un logement collectif, c'est l'espace cuisine<sup>109</sup>.

**La cuisine** représente un espace important pour une vie en collectivité. On a pu le voir, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, dans les modèles ruraux, l'espace de vie se crée dans un seul espace, autour du feu. Puis, plus tard, dans l'habitation populaire construite par Charles Barde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on remarque l'importance de la cuisine. Elle est de même taille que la chambre du logement. Ça montre à quel point il est important de considérer tous les espaces en fonction de leur nécessité.

La cuisine est essentielle en raison de l'activité primaire qu'elle amène, qui peut se faire seul ou à plusieurs. Elle nécessite une place agréable, pour permettre aux habitants de l'aménager comme ils le souhaitent et d'y intégrer une table par exemple, pour donner la possibilité d'y faire des activités diverses et la garder comme un vrai espace communautaire de partage et pas seulement un espace « de travail » dont l'unique intérêt serait d'y préparer les repas.

De plus, comme on l'a vu dans les habitations de Charles Barde, la séparation marquée des espaces représente un système très avantageux, aussi en temps de confinement, si l'espace de cuisine est distribué séparément du séjour, pour que la cuisine garde son utilité propre et en même temps qu'elle soit un vrai espace collectif. Un vrai espace que l'on identifie indépendamment du séjour, tout en gardant une

---

<sup>109</sup> Bruno Marchand et Alexandre Aviolat, *Logements en devenir : Concours en Suisse 2005-2015*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2015, 199 p.

proximité ou un accès rapide au coin repas, afin de préserver l'aspect pratique.

De plus, il est important de la situer de façon à garder un accès depuis un espace de circulation, comme on peut le voir dans différentes typologies analysées, telles que le Couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette, qui montre bien l'importance d'une distribution séparée de chaque espace, selon son degré d'intimité, à l'instar du squat Plantamour à Genève, où l'on distingue bien les différents espaces, même s'il s'agit d'une vie totalement collective.

De ce fait, avec un accès depuis l'espace de circulation, il en résulte des rencontres et si besoin de la distance physique pour la Covid-19. Effectivement, une distanciation est faisable, étant donné que l'espace reste – d'une certaine manière – un peu séparée.

De plus, l'espace de la cuisine ne devrait pas être isolée derrière l'espace collectif, sans autre accès possible. Car cela peut être un gros inconvénient en temps de pandémie, quand il n'y a pas de moyen d'accéder à la cuisine sans passer par l'espace collectif. Ou si l'on ne souhaite pas croiser toute la maisonnée en pyjama ! Il serait préférable de la positionner de façon, qu'elle puisse être à proximité de tous, partiellement ouverte et liée à un espace secondaire, par exemple, un espace de travail ou un espace de jeux.

Dans un des clusters du collectif de la Jonction, une habitante met le doigt sur une chose qui pourrait être un problème pour un grand nombre de personnes en cohabitation. Ici, dans ce logement, il n'y a pas de problème, selon elle. C'est une caractéristique de chacun et « une tâche » qui n'est pas nécessaire d'être discutée au sein du cluster :

Les repas, on a tous des régimes très différents. [...] Il y en a un qui mange de la viande, les deux autres ne mangent quasiment pas de

viande. Moi par exemple, en plus, je ne mange pas de produits laitiers ni de gluten. Donc tout ça, ça nous mène à quoi ? À se faire chacun son repas. Moi je fais ma propre cuisine. [...] On fait nos propres courses et notre propre cuisine. Dès le départ c'était comme ça. Il n'y en a pas un qui est plus que l'autre ou qui fait mieux... Alors de temps en temps on fait un repas commun et tout, oui. Où il y en a qu'un qui fait la cuisine, oui. C'est cool.

Valérie B.

Comme on peut le voir, généralement chacun cuisine ses repas. Mais cette activité primaire se fait généralement ensemble dans ce cluster. Ça permet dans ce cas, d'être ensemble pour cuisiner et de partager un moment agréable.

Dans cette nouvelle typologie de logement, – les clusters – déjà présentée plus haut – ou dans le chapitre deux avec l'exemple de Kraftwerk II et des logements mixtes à Zurich –, on remarque qu'ils ont la particularité de proposer une sphère privative généreuse en comparaison avec une colocation classique, qui propose une simple chambre ou une chambre annexée à un espace sanitaire, comme c'est en partie le cas dans le Vortex à Lausanne ou dans l'immeuble M des logements mixtes à Zurich.

Le second espace primordial au sein d'un logement collectif est le séjour.

**Le séjour** est un espace de jour collectif en général, qui donne à son logement une ouverture agréable et appréciée par les occupants. C'est une pièce caractérisée par sa neutralité d'utilisation et devrait, selon moi, rester flexible par sa forme et son utilité. Il peut être composé par exemple d'un grand salon, d'une bibliothèque, ou servir à faire des activités diverses, telles que le billard par exemple, ou en version plus classique, englober un coin salon et un coin salle à manger.

Selon moi, la forme de cet espace devrait être conçue de façon à ce qu'il puisse être modulé très spontanément et avec flexibilité, pour pouvoir, par exemple séparer le coin détente du coin repas. Ceci pour pouvoir différencier les différents besoins en temps voulu, mais aussi pour faciliter la flexibilité d'utilisation des espaces en temps de la Covid-19. Et que peut-être le séjour devrait aussi, d'une certaine manière, être séparé en deux, – salon et salle à manger pour une utilité classique – comme, on le voit dans la typologie du squat de l'immeuble Plantamour à Genève. Chaque espace a une fonction est reste bien défini et séparé des autres pièces. C'est peut être aussi une manière d'imaginer un espace séjour qui souhaite lier collectivité et vie en confinement.

Dans le cluster de la Codha, une habitante a soulevé la question du sentiment de se sentir chez soi. Comment peut-on tout de même se sentir chez soi dans un espace collectif, tel que le séjour ? Et cela non seulement « dans la collectivité » :

C'est chez moi, là. C'est mon tapis, mon fauteuil, ma table, mes lampes. Les œuvres d'art pas. On a composé ensemble. Et on a acheté deux trois éléments en commun, et puis on a composé. Bon, ça a bien sûr fait objet d'une réflexion, [...] on s'est concerté. Et puis on était d'accord, donc, pas de soucis.

Et puis après il y a encore [...] un autre aspect tu sais, être chez soi, c'est aussi retrouver son odeur. Et... c'est aussi assez intéressant. Maintenant je me rends compte, quand je vais dans les suites de mes colocataires, dans la mienne je ne sens rien. Ça peut-être que ça sent le chien ou j'en sais rien. [...] Chez les autres, tout de suite. Et ça, c'est important.

Valérie B.

Ici, ils se sont concertés et ont trouvé un bon compromis. On remarque que le fait de se sentir plus ou moins chez soi se manifeste d'une certaine manière, surtout par rapport aux

objets qui habillent nos espaces, mais aussi par nos odeurs, comme on a pu le voir ci-dessus.

Le troisième espace primordial au sein d'un logement collectif est la salle de bain collective.

**La salle de bain collective** est une salle d'eau à disposition de tous à l'extérieur de sa chambre. Dans le cas d'une colocation traditionnelle, il faudrait prévoir suffisamment d'espaces d'eau pour la collectivité. Au sein d'un cluster, l'emplacement de la salle de bain collective joue un rôle important, pour ne pas être obligé de rejoindre sa sphère privée pour aller aux toilettes ou pour se laver les mains.

L'organisation de la vie quotidienne est moins confortable, s'il n'y a pas de salle d'eau collective ou si elle n'est pas facilement accessible. Comme nous montre l'exemple du Familistère de Fourier et Godin, où il fallait rejoindre l'étage des bains ou des douches communes pour se laver.

Ce serait très contraignant en temps de la Covid-19, de ne pas avoir de salle d'eau proche de l'entrée. De plus, c'est également nécessaire lorsqu'il y a des visites. D'autre part, en temps de pandémie, cette salle d'eau pourrait être réservée à la personne contaminée. C'est un lieu primordial pour des besoins fondamentaux et hygiéniques.

De plus, l'espace pour un **WC collectif** peut être déterminé d'après le nombre de personnes vivant dans la collectivité. Un WC séparé peut être utile et facilement intégrable à proximité d'un espace collectif, sans pour autant installer une douche supplémentaire, qui nécessiterait plus de place et plus de réflexion à l'intégration. Par exemple, en 1896, la Cité Suchard, propose un WC séparé partagé uniquement avec les membres de la famille pour une question d'hygiène. Sachant qu'à

l'époque, les installations sanitaires n'étaient pas encore entrées dans les logements, les toilettes sèches se trouvaient à l'extérieur, à 11 mètres du logement.

Le quatrième espace primordial au sein d'un logement collectif est la chambre privative.

Dans une habitation collective, **la chambre privative** devrait offrir une grande flexibilité d'aménagement et d'utilisation à chacun. Car, si tous ont des besoins semblables, tous n'aménagent pas les espaces de la même manière pour les satisfaire. En proposant des pièces de taille proportionnelle au nombre d'habitants, chacun peut l'aménager selon ses goûts : un lit simple ou un lit double, une table ou une grande armoire, une bibliothèque ou un bureau, etc.

La chambre privative revêt une très grande importance pour la majorité des personnes. Elle concrétise le rapport au logement et le sentiment de se sentir chez soi. Comme le démontre ce témoignage d'une habitante du cluster de la Codha, les locataires peuvent s'approprier la chambre privative et en faire un reflet de leur personnalité :

Alors dans ma suite c'est complètement moi, hein. Ça c'est très important. D'ailleurs je ne l'ai pas dit avant, mais c'est bien de le soulever. Je pense que c'est génial qu'on puisse avoir notre propre caractère, toutes nos caractéristiques, et surtout c'est aussi un reflet de la manière dont on aime vivre. C'est-à-dire, si je te montre les trois suites, tu vas voir que Laure elle a mis un bureau dans son salon. Moi je l'ai utilisé comme petit salon. Et Michaël il a fait une fusion des deux. Donc il a aussi un petit salon, mais il a aussi une table. Donc c'est quand même le reflet de la manière dont on vit et la manière dont on apprécie... passer son temps. Moi ça ne me dérange pas du tout de travailler depuis mon fauteuil sur mon computer. Laure, elle, visiblement elle aime être assise à son

bureau et Michaël il est à sa table et puis quand il bouquine, eh bien il bouquine sur son fauteuil.

Valérie B.

C'est pour cette raison qu'il est important que la taille de la chambre privative soit équitablement proportionnée par rapport au nombre de personnes vivant dans la même « cellule », c'est-à-dire un couple disposerait d'une surface proportionnelle à celle qu'occupe une personne vivant seule. Sachant aussi, que dans une habitation collective, une chambre peut être le seul endroit pour s'isoler.

Avec cette nouvelle typologie de logement, il est nécessaire de parler **de la cuisine secondaire** dans un logement collectif.

Par cuisine secondaire, on entend une cuisine qui se trouve dans une sphère privative d'un cluster. La cuisine doit avoir comme objectif de remplir sa fonction primaire : la possibilité de cuisiner. C'est un espace qui permet de préparer son repas seul ou à deux par exemple. Cette différence entre les deux cuisines est voulue, afin de bien différencier la cuisine primaire collective spacieuse de la cuisine secondaire plus petite, fonctionnelle privative. De préférence, elle est bien située par rapport à l'espace total et séparée de la chambre de nuit pour ne pas amoindrir cet espace de repos. L'emplacement de la cuisine secondaire devrait offrir un espace pour manger à proximité. Elle permet à l'habitant de s'isoler de sa collectivité le temps d'une soirée, ou pour pendre son petit déjeuner rapidement avant d'aller travailler. Selon le nombre de personnes dans la sphère privée, l'espace pour manger doit être différent. Pour une personne seule, la table à manger peut être placée dans sa chambre. Pour deux personnes ou un couple avec enfants, il faut un espace qui lie la cuisine et le coin

repas, ce qui permet un isolement total dans la(les) chambre(s) à coucher.

La sphère privative et utilisée comme moyen de s'isoler de sa collectivité un instant ou le temps d'une soirée. C'est sa fonction primaire et voulue en plus d'être appréciée par les habitants.

Pour répondre à ces attentes, on propose généralement des chambres simples avec ou sans salle de bain, ainsi que des suites avec cuisine et salle de bain, selon les besoins et les attentes de chaque habitant de la collectivité.

Par exemple, une habitante d'un cluster de trois personnes à la Jonction, préfère utiliser la cuisine principale et spacieuse de la collectivité, plutôt que sa cuisine privée :

Moi, la cuisine, dans mon coin, dans ma suite, je n'ai jamais utilisé. Le plus que je fasse, c'est, que j'ai une bouilloire, alors je me fais du thé. Ça s'arrête là. Mais j'ai besoin, moi, alors après on a aussi un âge qui fait que on a peut-être envie d'être plus tranquille... Moi j'ai besoin d'avoir des plages où je suis tranquille. Vraiment j'adore les gens avec qui je suis, mais j'ai besoin des fois d'être seule. Pour des tas de raisons.

Valérie B.

On remarque qu'avec cette typologie de logement, les espaces en communs sont généralement généreux et bien distribués. Ici par exemple, on remarque que les habitants n'occupent pas certains espaces privatifs, tels que la cuisine. Par conséquent, il est nécessaire de penser aux besoins et envies des habitants et ne pas nécessairement proposer trois types de sphères privatives de taille et d'équipement identiques. Ceci pour éviter une perte d'espace et qu'ils soient utilisés finalement comme débarras. Il faudrait imaginer plus de flexibilité par rapport à la sphère privative, pour pouvoir répondre à des demandes différentes.

Inversement, si dans une collectivité, les sphères privées sont utilisées davantage que les espaces en commun, ce serait une perte de surface.

Pensons aux conditions de vie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple dans la Caserne locative à Lausanne où des familles s'entassaient par obligation dans des logements de pas plus de 10 m<sup>2</sup> au total par occupant pour l'ensemble de leurs activités. Vu sous cet angle, ce gaspillage serait regrettable.

Pour pallier à ceci, la solution consisterait peut-être à définir un nombre de personnes minimum et de différentes générations par cluster. Cela pourrait être une option pour que les espaces en commun soient utilisés quotidiennement. De plus, l'entraide serait davantage présente.

Il en va de même pour la salle de bain privative, présente dans les suites ou annexée à une chambre privative.

**La salle de bain privative** est demandée et très appréciée dans une collectivité. Entre autres, elle favorise l'hygiène dans un logement à plusieurs individus et une bonne entente à long terme. De surcroît, en temps de la Covid-19, la personne seule contaminée, peut s'isoler facilement dans sa sphère privative, pour ne pas propager la maladie, tout en profitant de l'aide de ces colocataires :

Alors moi, je suis contente de cette typologie, et sans cette typologie je pense ça aurait été autrement plus difficile... C'est des choses toutes simples, hein, partager sa salle de bain, c'est très agréable de ne pas le faire.

Valérie B.

Dans un logement collectif, on peut retrouver les mêmes inconvénients que dans un logement classique en famille. Mais

il est vrai que lorsqu'il y a une répartition égale entre les personnes du logement pour se partager une salle de bain, cela devient tout de suite plus confortable et agréable. De plus, c'est une solution beaucoup plus hygiénique et moins problématique en ce qui concerne la propagation de maladies ou de la Covid-19. On remarque dans l'exemple du Familistère, Fourier et Godin proposent des espaces WC à chaque étage, pour l'entier des habitants de l'étage. Mais, cela, en séparant les femmes et les hommes. Ce qui distribue déjà, d'une certaine manière, l'utilisation du lieu en deux pour une meilleure hygiène.

Pour terminer, je dirais que dans un logement collectif, il faut être respectueux envers chacun et se comporter comme on souhaiterait qu'on se comporte avec nous-mêmes pour jouir d'une bonne entente dans le logement. De plus, cela montre l'importance du travail qui doit être fait sur les typologies de logement, sur l'aspect privatif et commun et cela en accord avec l'aspect architectural, humain et social. L'écoute et le partage avec les habitants d'un lieu nous apprennent énormément sur l'évolution d'un logement et comment il devrait être conçu, en tenant compte du facteur collectif et de la cohabitation en présence d'un virus tel que la Covid-19. Prenons soin des habitants, en prenant soin de nos logements.

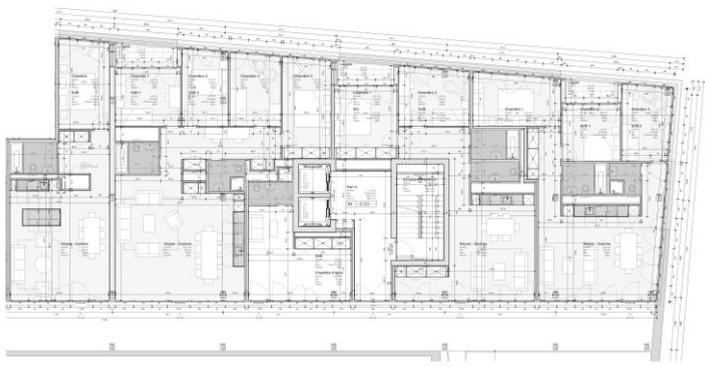


Figure 52 : Plan de logement familial au 2<sup>e</sup> étage de l'immeuble collectif de la Codha à la Jonction

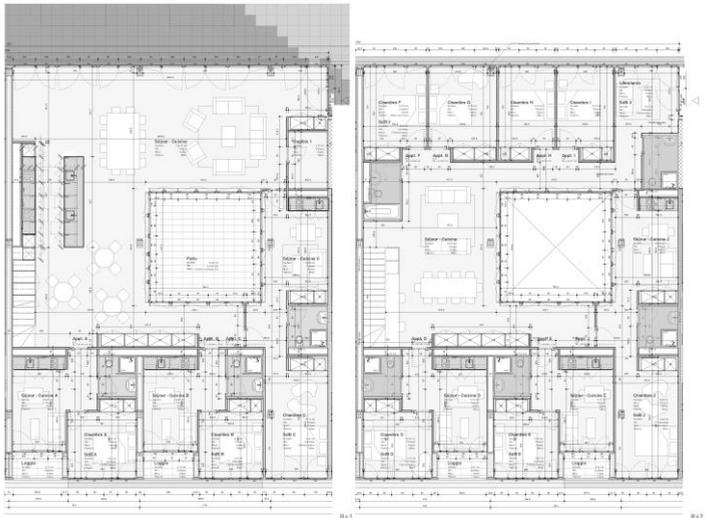
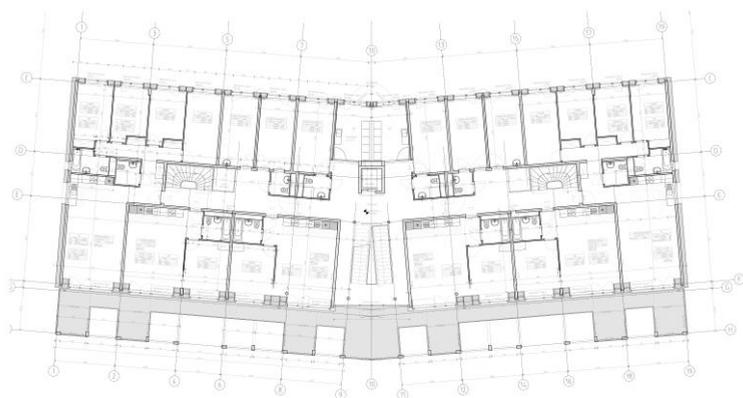
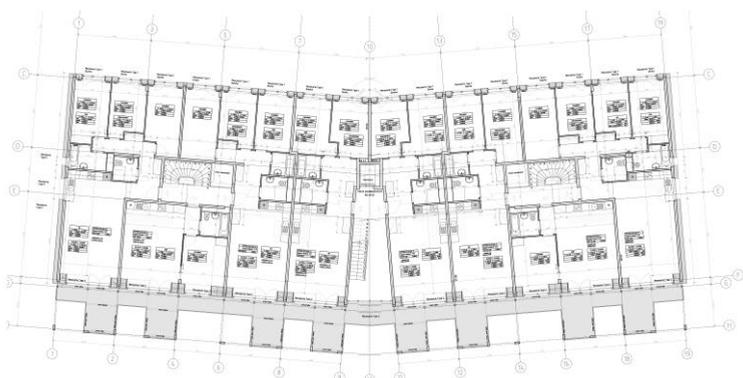


Figure 53 : Plan du cluster étudiant aux étages 1 et 2 de l'immeuble de la Codha à la Jonction





*Figure 54 : Plan du 3<sup>e</sup> étage type de l'immeuble collectif d'Equilibre à Soubeyran*



*Figure 55 : Plan de l'étage type de l'immeuble collectif d'Equilibre à Soubeyran*

### ***Les prémices de typologies de l'avenir***

Après l'étude des espaces et de leur importance, je conclurai par une représentation schématique de l'évolution et de l'organisation des typologies présentées dans les chapitres un et deux. Ces différents schémas serviront à mettre en évidence les éléments essentiels à retenir pour la conception de logements collectifs. En quelque sorte, cette ultime partie prend la forme d'une boîte à idée.

Suite à quoi, j'entreprendrai d'esquisser une idée de typologie collective qui répond à la fois à une envie de vie collective et aux impératifs liés à un contexte d'épidémies telle que la Covid-19.

C'est en ce sens que cette partie est intitulée « Les prémices de typologies de l'avenir ».

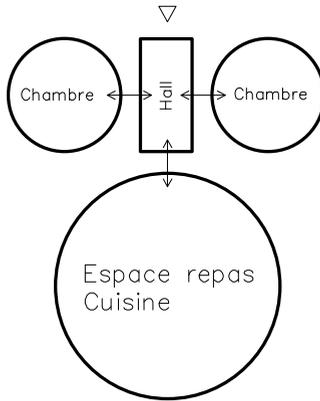
Les schémas qui s'ensuivront seront par conséquent axés sur l'hygiène, la vie en communauté, celle en collectivité et sur les informations acquises grâce aux entretiens. S'y reflètera un équilibre entre l'entraide, la solidarité, l'esprit collectif, la conciliation avec une sphère privative et la cohabitation avec un virus. Nous serons attentifs à cet équilibre. Car ce n'est pas tant la quantité de pièces et d'espace qui crée un foyer confortable, mais plutôt la manière dont les pièces sont imbriquées et disposées.

C'est donc bien une réflexion sur l'avenir de nos logements que traduisent les dessins ci-dessous.

Commençons par des représentations schématiques du **modèle rural et du modèle aristocratique.**

### *Modèle rural*

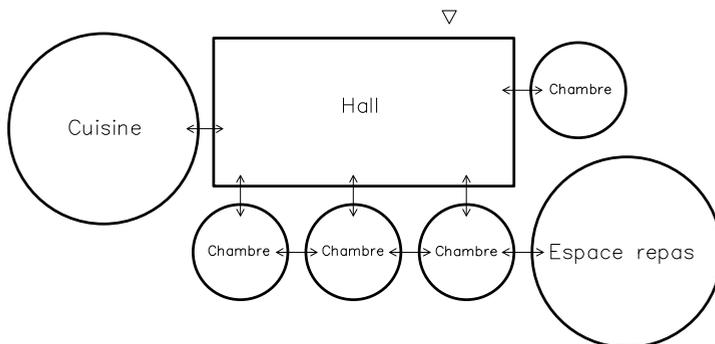
On retient de ce modèle, qu'il y a une pièce à tout faire pour la vie quotidienne d'une famille élargie et aussi pour les différents travaux domestiques. Les espaces secondaires – de stockage et d'activité agricole – s'articulent autour de l'espace principal. L'importance de cet espace de vie, où toute la communauté a coutume de s'y retrouver, est à souligner tout particulièrement.



*Figure 56 : Le modèle rural*

### *Modèle aristocratique*

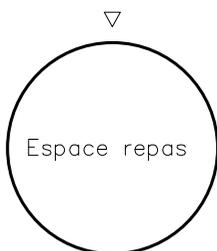
Dans ce modèle, il est intéressant de souligner la distance entre l'espace cuisine et l'espace repas. La mise en scène des différentes pièces en enfilade servent à créer de la distance et à préserver l'hygiène des maîtres des lieux.



*Figure 57 : Le modèle aristocratique*

### *Modèle rural et aristocratique*

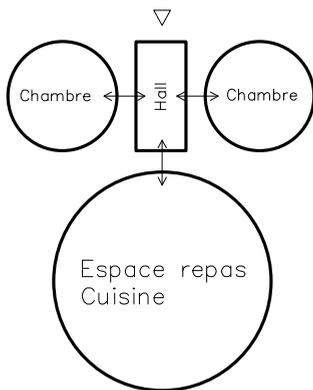
Ces modèles démontrent l'importance de la position de l'espace repas dans l'habitation. Il est très instructif de voir les relations spatiales entre la cuisine et le lieu du repas. Elles permettent de comprendre et d'analyser les usages de l'habitation pour la suite du travail. En guise de synthèse des modèles rural et aristocratique, retenons que l'espace repas et sa relation spatiale avec les autres pièces sont prépondérants.



*Figure 58 : Prépondérance de l'espace repas*

*La différence de la disposition des espaces de tout type en campagne et en ville*

En ce qui concerne la campagne, on voit dans ce modèle que les espaces secondaires – de stockage et d’activité agricole – s’articulent autour de l’espace repas-cuisine.



*Figure 59 : En campagne*

Concernant la ville, en comparant avec le modèle précédent, on remarque que les espaces secondaires – les chambres et les espaces de stockage – se situent derrière l'espace repas-cuisine pour que celui-ci bénéficie de la lumière naturelle et d'un contact direct avec la rue.

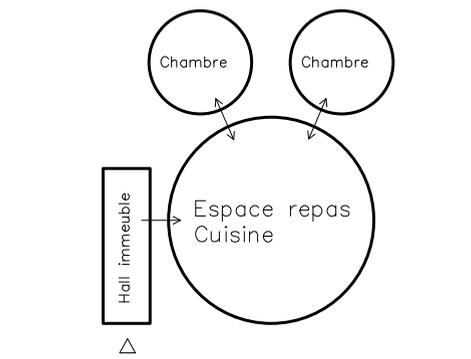
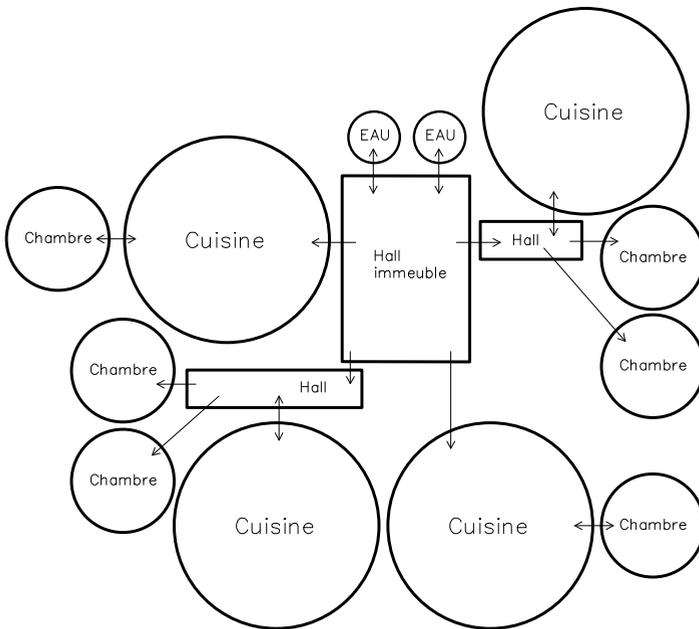


Figure 60 : En ville

À présent, nous allons nous focaliser sur les dispositions des espaces dans certaines typologies analysées dans les chapitres un et deux. Débutons par les représentations schématiques de l'organisation spatiale des **logements à résonance hygiénique**.

### *La Caserne locative en 1876*

Dans ce modèle urbain, on note l'apparition d'un immeuble avec un hall commun pour quatre familles qui se partagent des espaces d'eau. De plus, on constate deux types d'habitat : le premier dispose d'un espace de vie central, tandis que dans le second, le hall devient le centre, distribuant un espace commun et des chambres.

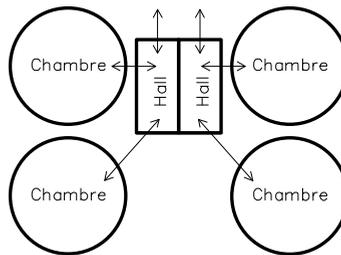


*Figure 61 : Étage type de la Caserne locative*

### *La Cité Suchard en 1896*

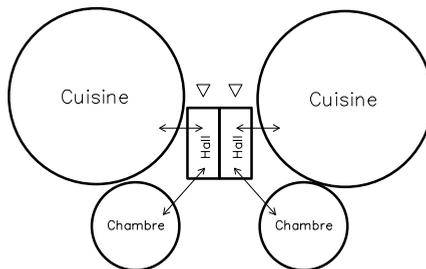
Parmi les différents logements ouvriers présentés dans ce travail, ce modèle a la particularité de se situer à l'extérieur d'une ville. Il s'agit d'une habitation sur quatre étages, ce qui représente une innovation pour un logement ouvrier.

On accède au sous-sol depuis la rue. Comme on peut le voir, le hall central dessert les espaces secondaires – ateliers et caves – séparément pour chaque famille.



*Figure 62 : Sous-sol de la maison mitoyenne de la Cité Suchard*

Un escalier extérieur permet d'accéder au hall central qui distribue l'espace commun, en l'occurrence la cuisine et une pièce à vivre commune.



*Figure 63 : Rez-de-chaussée de la maison mitoyenne de la Cité Suchard*

Arrivé au premier étage, un hall commun à chaque famille donne un accès indépendant à deux chambres.

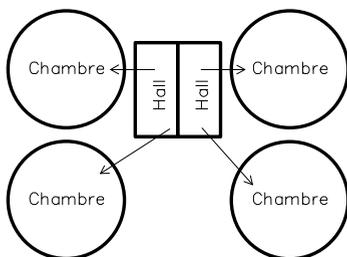


Figure 64 : Premier étage de la maison mitoyenne de la Cité Suchard

Au deuxième étage on trouve un hall identique qui distribue des chambres supplémentaires – galetas, rangements – qui pourraient également servir comme chambre de réserve.

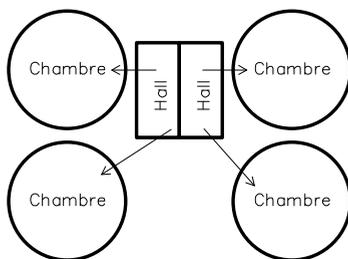
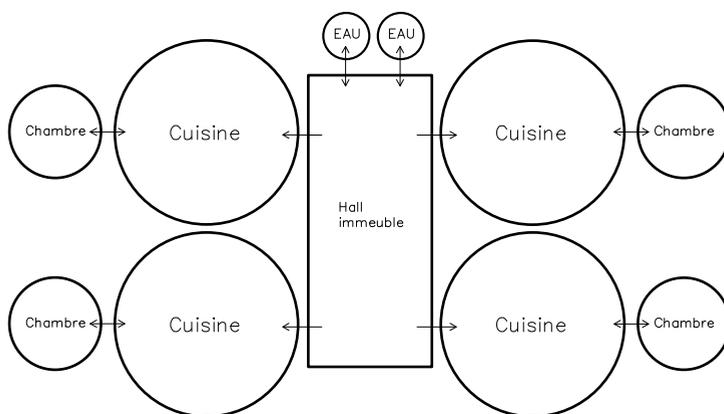


Figure 65 : Deuxième étage de la maison mitoyenne de la Cité Suchard

Dans ce type de logement, on retient que les espaces communs et privatifs sont définis par étage.  
À noter également que des toilettes privées se trouvent à l'extérieur du logement pour chaque famille.

*La Cité économique par B. Lombard en 1877*

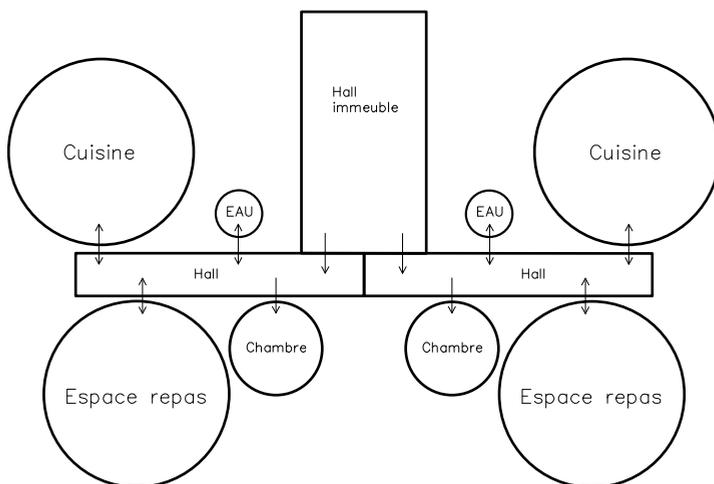
Il s'agit également d'un logement ouvrier qui se différencie du modèle précédent par le fait qu'il se situe au centre-ville. Ce bâtiment composé de nombreux logements, entoure un grand espace vert. Le rez-de-chaussée est dédié aux espaces commerciaux et les logements se répartissent sur plusieurs étages. Depuis le hall de l'immeuble, les entrées individuelles donnent directement sur l'espace de vie familial auquel est annexée une chambre secondaire. On compte quatre familles par étage qui disposent de deux salles d'eau communes par étage. Il est intéressant de noter qu'une typologie unique est proposée à chaque famille.



*Figure 66 : Étage type de la Cité économique de Lombard*

### *Habitations populaires par Charles Barde à la fin du XIX<sup>e</sup>*

On est également en présence d'un hall d'immeuble qui dessert deux logements. Ce qui est innovant dans cette typologie, c'est que la salle d'eau se trouve à l'intérieur de chaque foyer et que l'espace de vie commun est plus conséquent que dans les autres modèles.

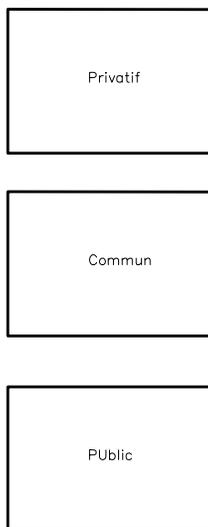


*Figure 67 : Étage type des habitations populaires de Barde*

Passons maintenant aux représentations schématiques de l'organisation spatiale de certains **logements à résonance communautaire**.

### *Le couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette en 1953*

Dans ce modèle particulier, des personnes de différentes origines partagent un lieu de vie communautaire à vocation spirituelle, ce qui se rapproche d'une forme de colocation. Les différents étages du couvent présentent des caractéristiques distinctes. Il est intéressant de noter que généralement les étages inférieurs sont ouverts au public – l'église par exemple –, qu'au centre se trouvent les espaces communs – de partage, pour l'étude, pour les repas –, les étages supérieurs sont dédiés à l'espace de nuit privatif et aux espaces d'eau.



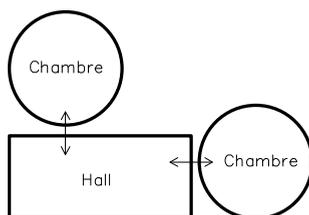
*Figure 68 : Caractéristiques des étages du couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette*

## *La Cité-Jardin en 1957*

Cette variante de logement à plusieurs étages, propose deux typologies de logement et se compose de trois paliers. La variante A est de taille plus modeste que la variante B.

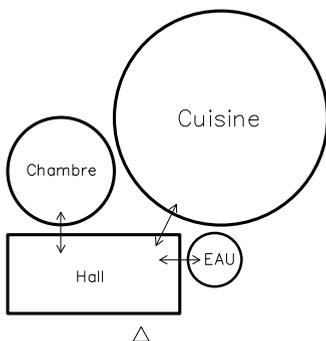
### **Variante A**

Au sous-sol, le hall distribue deux chambres communes – cave et buanderie.



*Figure 69 : Sous-sol d'un logement A de la Cité-Jardin*

Au rez-de-chaussée se trouve l'entrée du logement qui ouvre sur un vestibule spacieux qui dessert l'espace principal – la cuisine – un espace d'eau et une chambre commune.



*Figure 70 : Rez-de-chaussée d'un logement A de la Cité-Jardin*

Les deux chambres privées du dernier étage sont également desservies par un hall.

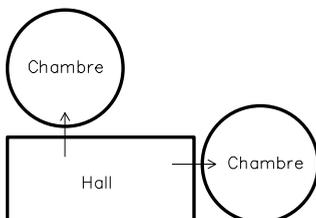


Figure 71 : Premier étage d'un logement A de la Cité-Jardin

### Variante B

Comme évoqué plus haut, la deuxième variante de la Cité Jardin dispose d'espaces plus généreux. À la différence de la variante A, celle-ci propose une cave supplémentaire, annexée à la cave adjacente.

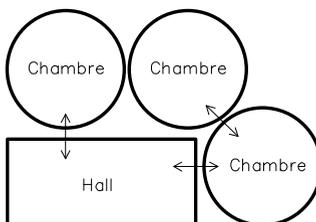


Figure 72 : Sous-sol d'un logement B de la Cité-Jardin

Comme précédemment, l'entrée de l'habitat se fait au rez-de-chaussée. Il est intéressant de noter que cet étage commun ne dispose pas de salle d'eau, mais d'une chambre supplémentaire.

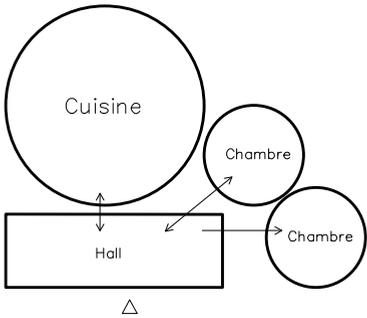


Figure 73 : Rez-de-chaussée d'un logement B de la Cité-Jardin

Ici, on remarque qu'au niveau de l'étage privatif se trouve une chambre supplémentaire et un espace d'eau dont la position lui confère un aspect plus intime.

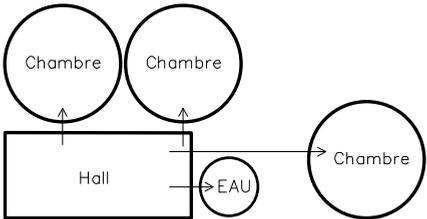
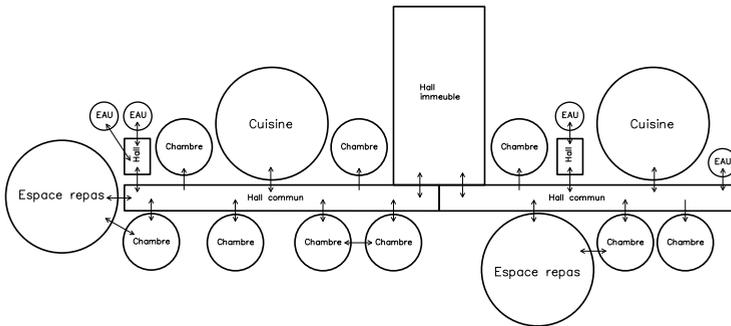


Figure 74 : Premier étage d'un logement B de la Cité-Jardin

### *Plantamour en 1997*

Il est intéressant de constater que ce logement est entièrement dédié à une vie communautaire et que tous les espaces sont disposés en enfilade et distribués par un hall central commun.



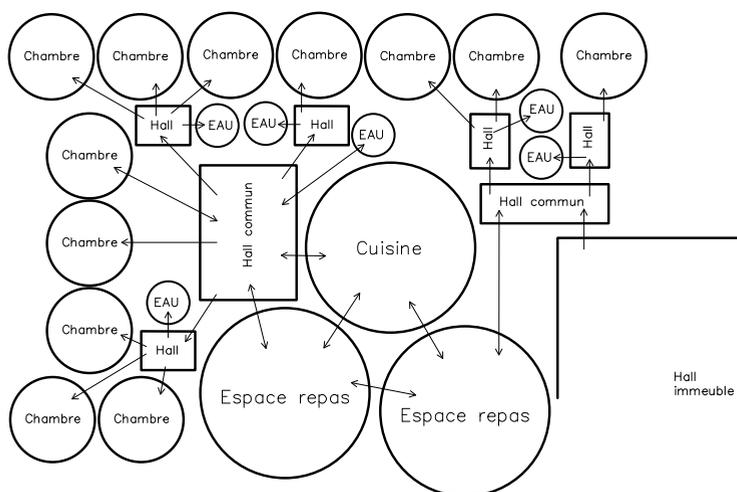
*Figure 75 : Étage type de l'immeuble Plantamour*

Terminons avec les représentations schématiques de l'organisation des **logements à résonance collective**.

Précisons que les collectivités de la Codha et d'Équilibre n'apparaissent pas dans cette liste, car, s'inspirant de Kraftwerk II et des logements mixtes à Zurich, il me semblait plus pertinent de me focaliser sur ces deux projets novateurs.

## *Kraftwerk II en 2012*

Ce modèle est pionnier dans le mode de vie en collectivité. Il est intéressant de voir qu'il associe l'envie de vivre ensemble au besoin d'intimité. Comme déjà expliqué, on remarque dans ce schéma que la cellule privative contient plusieurs espaces. Les espaces collectifs se trouvent au centre et sont entourés de sphères privatives. Entre ces deux espaces s'articule une zone intermédiaire semi-privée.



*Figure 76 : Cluster type du Kraftwerk II*

## Logements mixtes en 2015

Dans ce logement nous trouvons deux types d'habitat collectif. Le premier, comme montré ci-dessus, présente des logements en cluster. Le second propose des logements en colocation et des logements familiaux plus traditionnels.

### Variante A

Ici, on remarque que le rez-de-chaussée est dédié à l'espace public et commun, afin de favoriser les contacts sociaux.

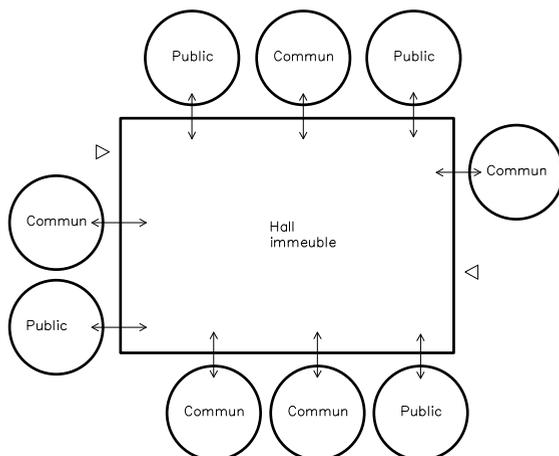


Figure 77 : Rez-de-chaussée A des logements mixtes

Le schéma suivant montre un étage type qui dessert des espaces communs ainsi que des logements collectifs de type cluster.

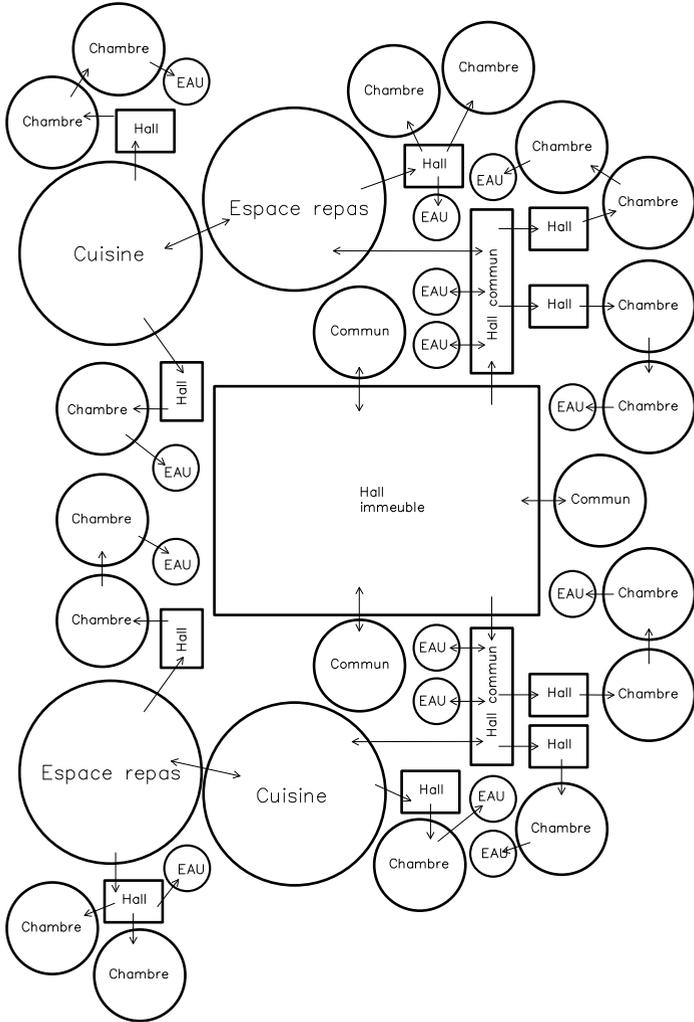


Figure 78 : Étage type A des logements mixtes

Ici, est représentée une seule typologie cluster. Il est intéressant de noter que les espaces privatifs sont positionnés généralement sur un côté de l'espace commun, mis à part deux cellules privatives qui sont en relation directe avec l'espace collectif.

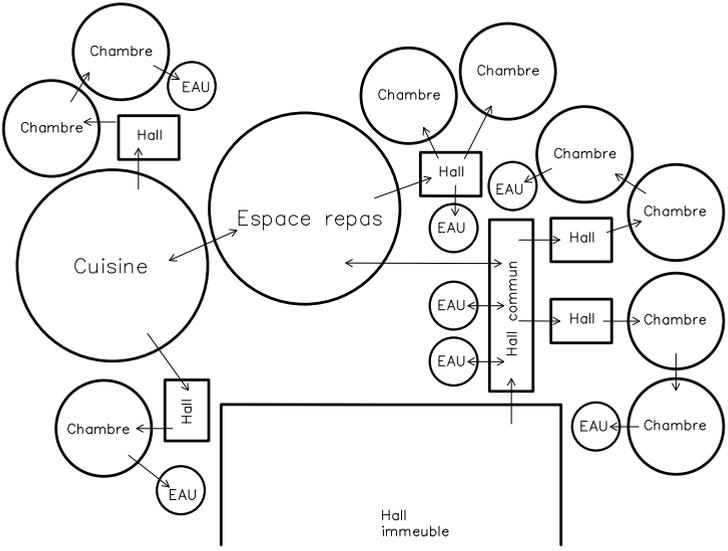


Figure 79 : Cluster type des logements mixtes

## Variante M

Comme précédemment, le rez-de-chaussée est dédié à l'espace public et commun.

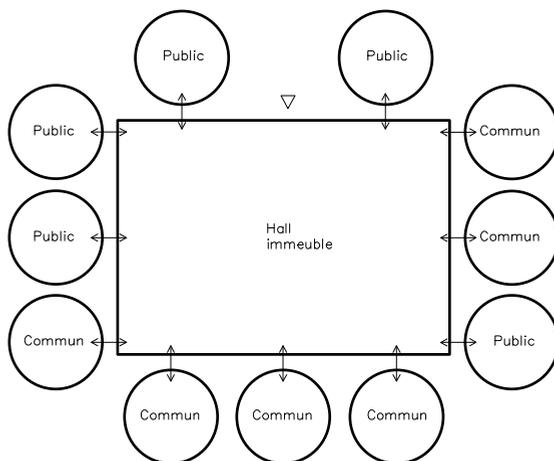


Figure 80 : Rez-de-chaussée M des logements mixtes

Ce schéma montre un étage type qui dessert des logements collectifs de type colocation ainsi que des espaces communs.

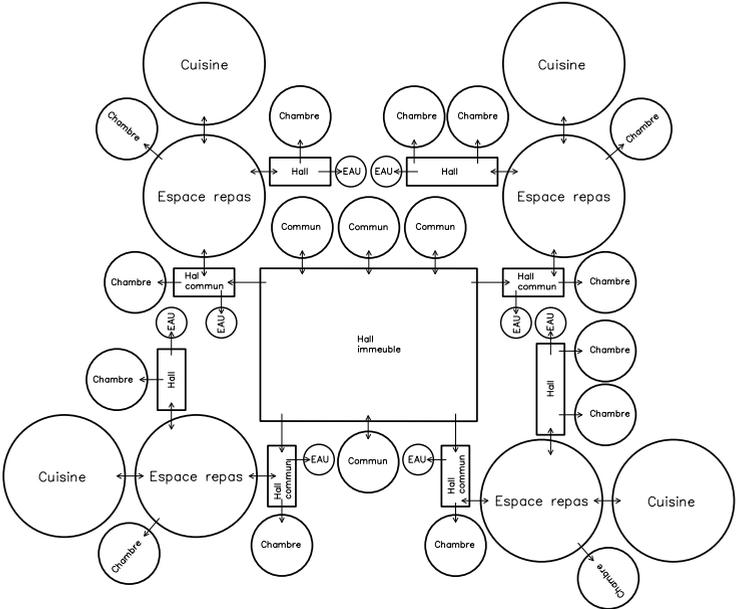


Figure 81 : Étage type M des logements mixtes

Représentée ci-dessous une seule typologie de logement en colocation. A noter que les chambres sont desservies par des halls ce qui confère une certaine intimité aux habitants.

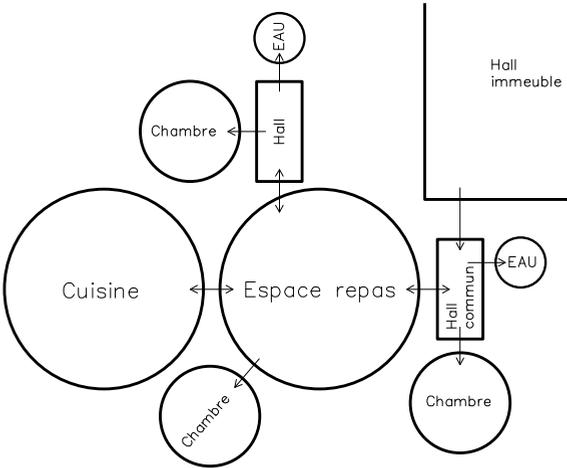


Figure 82 : Colocation type des logements mixtes

## Le Vortex, 2020

On retient dans ce modèle, que l'ensemble du bâtiment est composé de différents ensembles de collocation. Ci-après une fraction d'un étage type.

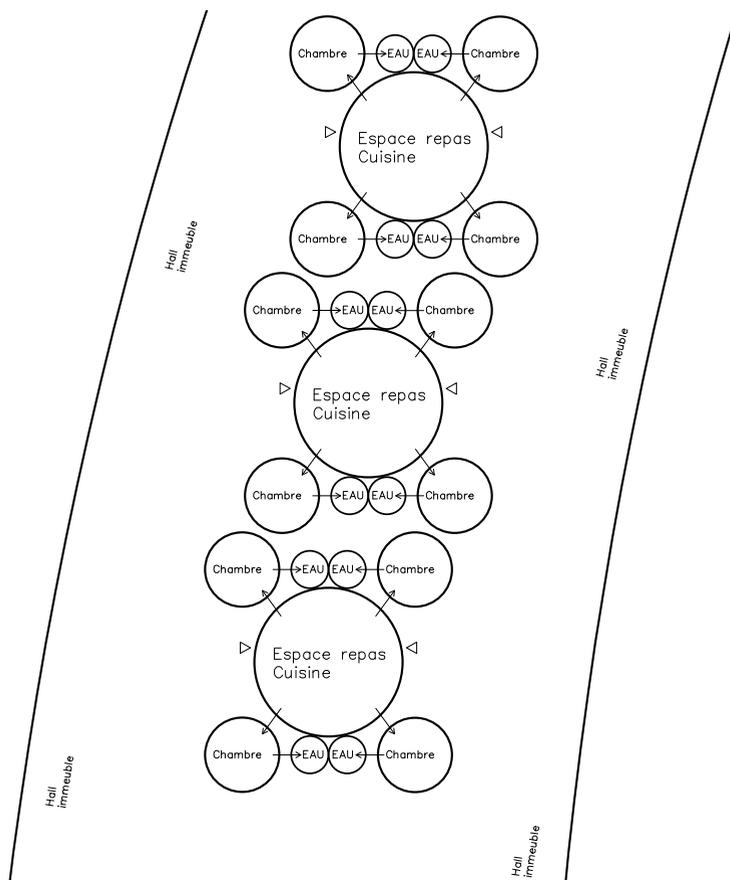


Figure 83 : Fraction de l'étage type du Vortex

Les schémas suivants montrent une colocation pour quatre personnes et une autre pour deux personnes. À relever que la surface commune des deux logements est identique pour deux ou quatre personnes.

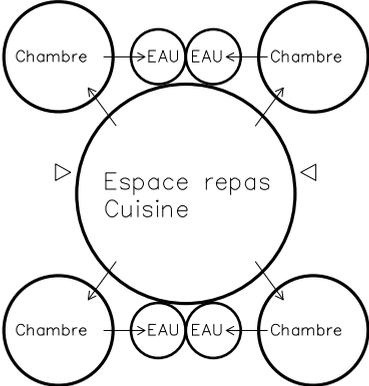


Figure 84 : Colocation type de 4 personnes du Vortex

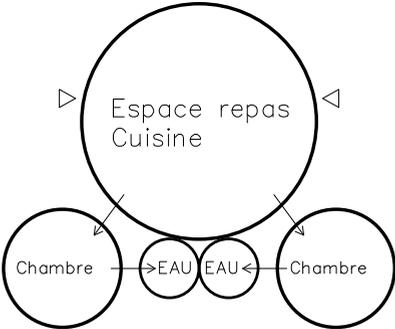


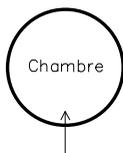
Figure 85 : Colocation type de 2 personnes du Vortex

### ***Esquisse personnelle d'une typologie collective***

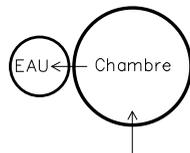
À présent, par rapport à l'ensemble de mon travail et à la représentation schématique des typologies étudiées, je vous propose une esquisse schématique, qui tiendrait compte à la fois d'une vie en collectivité et des différentes mesures hygiéniques en temps de pandémie, telle que la Covid-19.

Je vais commencer par une liste de schémas de différentes sphères privatives dont il faudrait tenir compte, à mon avis, dans le cadre d'une vie en collectivité, ainsi que des espaces collectifs nécessaires.

#### *Les sphères privatives*



*Figure 86 : Variante 1 - pour une personne*



*Figure 87 : Variante 2 - avec salle d'eau pour une personne*

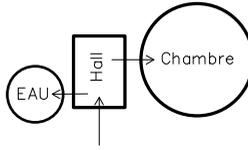


Figure 88 : Variante 3 - avec salle d'eau et cuisine pour une personne

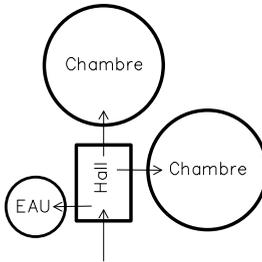


Figure 89 : Variante 4 - avec salle d'eau et cuisine pour deux personnes

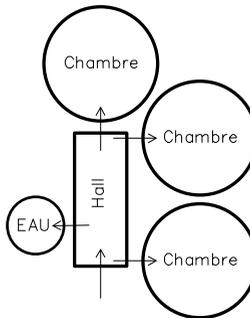


Figure 90 : Variante 5 - avec salle d'eau et cuisine pour un couple ou une personne seule avec un ou deux enfants

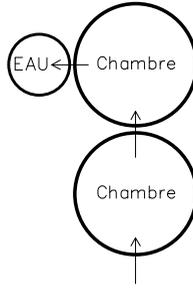


Figure 91 : Variante 6 - avec salle d'eau pour deux personnes

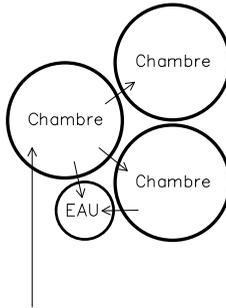


Figure 92 : Variante 7 - avec salle d'eau pour un couple ou une personne seule avec un ou deux enfants

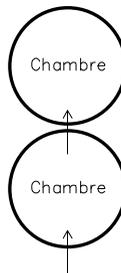
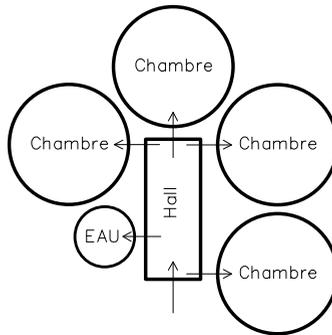


Figure 93 : Variante 8 - pour deux personnes



*Figure 94 : Variante 9 - avec salle d'eau et cuisine pour un couple ou une personne seule avec trois ou quatre enfants*

Ce qui nous donne un total de neuf variantes, qui mêle des personnalités et des situations de vie différentes. Ces ensembles hébergeraient un nombre maximum de trente-quatre personnes.

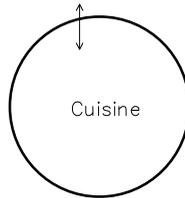
### *Espaces collectifs*

Dans le cadre d'une collectivité, les espaces communs doivent être proportionnels au nombre d'habitants. Pour tenir compte des besoins personnels et hygiéniques, je suggère des espaces appropriés. Ci-après la liste des espaces que je propose dans mon esquisse :

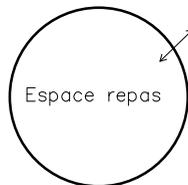
- Une grande cuisine collective
- Un grand séjour collectif
- Un espace jeux, pour tout âge
- Deux espaces de télétravail
- Trois chambres d'amis
- Un espace détente
- Un espace salon-bibliothèque

- Deux salles de bains communes
- Trois WC communs
- Des espaces de circulation communs
- Une buanderie commune
- Des caves communes
- Des espaces publics

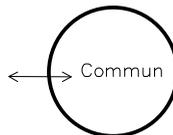
L'ensemble de ces espaces communs sont représentés comme suit :



*Figure 95 : Cuisine collective*



*Figure 96 : Espace de vie collective*



*Figure 97 : Pièces communes de tout type*



Figure 98 : Espace d'eau

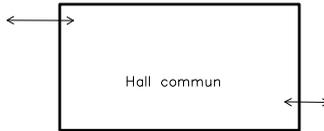


Figure 99 : Hall de circulation et de distribution commun

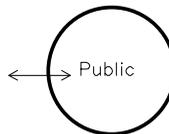


Figure 100 : Espace public

### *Combinaison des sphères privées et des espaces collectifs*

Tous ces espaces communs sont mêlés aux sphères privées, tout en gardant à l'esprit que la personne doit avoir la possibilité de s'isoler en tout temps, sans perdre les contacts sociaux.

De plus, pour moi, et comme on a pu le voir dans mon travail, il est important de mélanger les générations pour favoriser l'entraide et partager nos expériences. La disposition des espaces devrait apporter du confort et permettre l'application des mesures sanitaires imposées en temps de Covid-19. Tous ces critères devraient pouvoir être remplis dans un seul et unique projet collectif.

Après avoir réuni toutes ces caractéristiques et besoins, j'ai esquissé schématiquement une typologie qui répond à un élan collectif et à la crise sanitaire actuelle.

### *Visite narrative*

Pour débiter la visite de mon projet, nous nous rendons au rez-de-chaussée de l'habitat. Sur le pourtour des façades se trouvent des espaces publics avec accès direct depuis l'extérieur, ainsi que des espaces communs disponibles à l'ensemble de la collectivité. Depuis l'entrée principale, un grand hall distribue trois espaces de circulation secondaires. Cette disposition traduit l'envie de permettre une circulation facilitée à l'ensemble du logement.

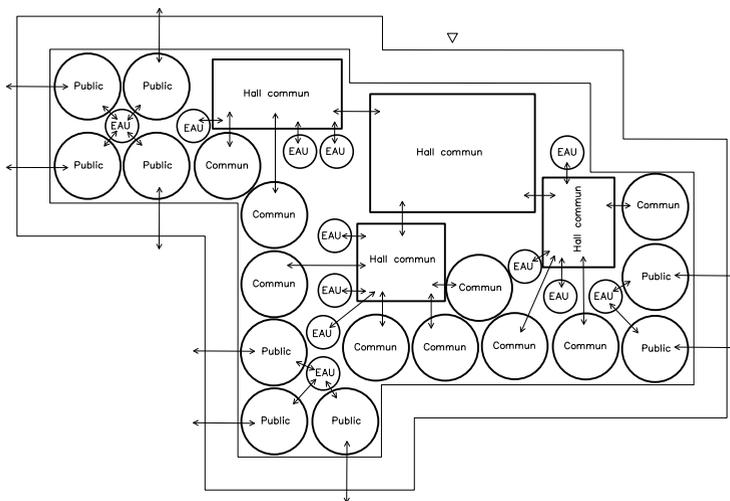


Figure 101 : Schéma du rez-de-chaussée

Lorsqu'on déambule dans le bâtiment, quatre chemins s'offrent pour accéder au premier étage. On aperçoit la coursière qui fait le pourtour du bâtiment et donne ainsi la possibilité de se rencontrer entre voisins. Différents ménages se sont établis sur cet étage où se trouvent également des espaces collectifs.

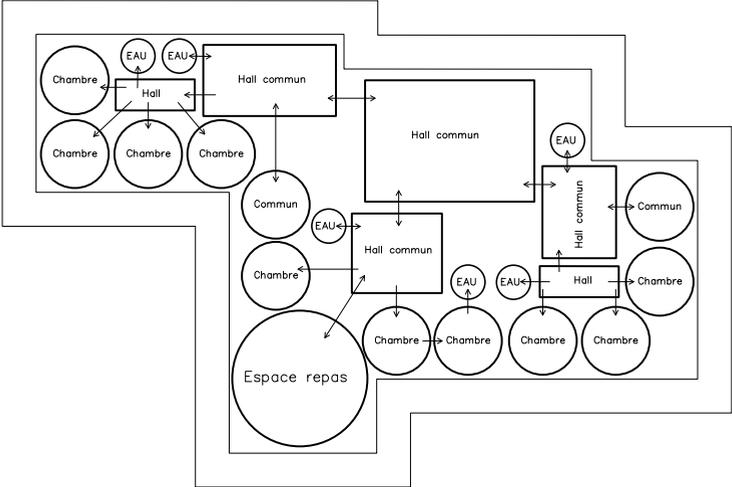


Figure 102 : Schéma du premier étage

Pour arriver au deuxième étage, nous empruntons un accès depuis la coursive qui nous conduit vers une zone collective lumineuse. Nous nous arrêtons dans la cuisine commune pour boire une tasse de thé en compagnie de Gabriel qui a interrompu le télétravail pour faire une pause. Nous reprenons notre visite et passons à côté de la bibliothèque. Des enfants s’amusent dans le hall principal et un peu plus loin Margaret tricote des chaussons pour le bébé de sa voisine du dessus. Nous la saluons au passage et prenons un escalier secondaire qui nous conduit au troisième étage.

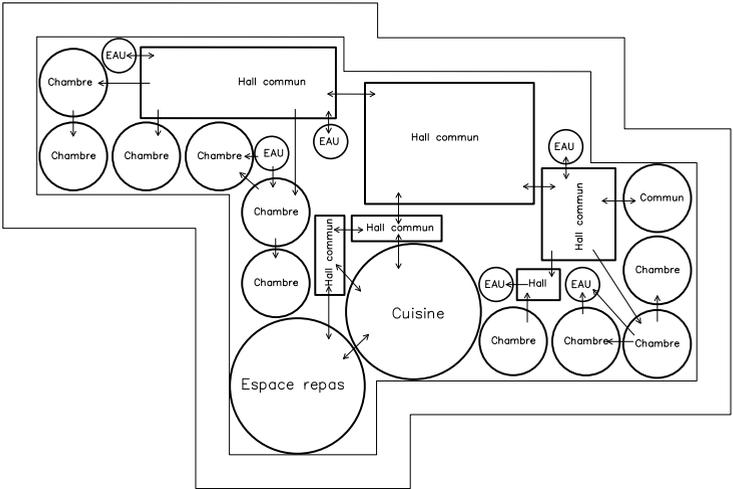


Figure 103 : Schéma du deuxième étage

Arrivés à proximité de la salle de jeu commune, nous apercevons trois trentenaires qui jouent à un jeu de société. Nous continuons notre chemin à travers les différents espaces et croisons une voisine qui accompagne sa cousine dans la chambre d'amis. Nous atteignons le grand salon collectif (espace repas) et échangeons quelques mots avec Samantha qui apporte un repas léger à son colocataire malade. Je vais me retirer dans ma suite privée pour continuer à travailler sur mon projet de Master.

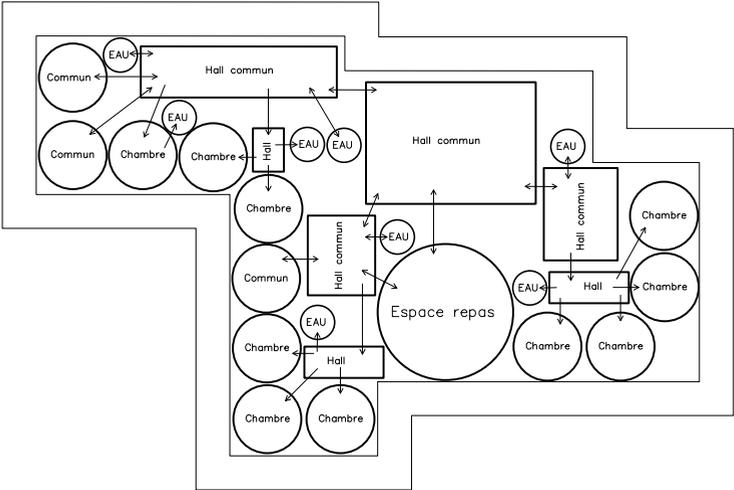


Figure 104 : Schéma du troisième étage



## Conclusion du chapitre trois

L'analyse des typologies hygiénistes, communautaires et collectives, eu égard à la question du vivre ensemble et à la question des épidémies telles que la Covid-19, ainsi que les schémas de typologies, m'ont permis de répondre à ma question de recherche.

Nous aurons vu tout au long de ce chapitre, en cherchant qui plus est à les améliorer ou du moins à mettre en évidence les points importants à retenir, les manières dont les typologies collectives peuvent répondre à la crise sanitaire. En effet, j'ai montré que, si elles prennent en considération certains critères, elles peuvent diminuer quelques-unes des conséquences préjudiciables de la crise actuelle du coronavirus, à savoir principalement les difficultés relatives au télétravail et le sentiment d'isolement en raison de la perte de contacts sociaux.

Contrairement aux typologies classiques, elles permettent de garder relativement facilement des contacts sociaux et une certaine cohésion sociale. Elles favorisent accessoirement de meilleures conditions de télétravail, de l'entraide et de la solidarité, des moments et des lieux de loisirs et d'apprentissage pour les enfants en cas de fermeture des écoles, une certaine autonomie matérielle et alimentaire. En somme, elles permettent de respecter les *distances physiques* nécessaires à la lutte contre la Covid-19 tout en évitant de créer des *distances sociales*.

Telles sont les conclusions de mon travail qui, je le rappelle, avait pour objectif de répondre à la question de recherche suivante : de quelle manière des typologies de logement à élan collectif peuvent répondre à la crise sanitaire actuelle ?

Lorsque je me pose cette question, je sous-entends comment répondre aux *conséquences indirectes* du coronavirus présentées ci-avant – c'est-à-dire aux conséquences des mesures de lutte contre le virus –, eu égard premièrement à la perte de contacts sociaux et, deuxièmement, à l'importance du logement et du télétravail. Comment garder une vie sociale en respectant les mesures d'hygiène et de distanciation physique requises dans la lutte contre la propagation de la Covid-19 ? Comment faire pour que la communément dite *distanciation sociale* ne se traduise pas en perte de contacts sociaux. En d'autres termes, comment faire pour qu'elle se traduise en respect de *distances physiques* uniquement ? La vie en collectivité y apporte une réponse.

# Conclusion



*« L'architecture est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence. »*

Victor Hugo

Ce travail nous aura fait traverser les siècles en attirant notre regard sur les épidémies, l'hygiène, le vivre ensemble, ainsi que sur leurs incidences sur les typologies de logement. Cette mise en contexte historique fut importante, car l'élaboration de ma question de recherche a conduit à de multiples interrogations préliminaires. C'est ainsi, grâce aux connaissances préalables développées, que mon travail et ma question de recherche prennent tout leur sens. Cette dernière étant contemporaine, il m'a fallu l'inscrire dans un contexte historique. Elle suppose en effet de s'intéresser à la façon dont les épidémies ont impacté les sociétés, à la façon dont les luttes contre celles-ci ont influencé les typologies et notre manière d'habiter, et finalement à la façon dont certains mouvements sociaux ont eu des répercussions sur les typologies. J'aspirais donc à effectuer une généalogie qui me conduise jusqu'à aujourd'hui et qui me permette de me questionner sur l'actualité à la lumière des époques passées.

Dans un préambule, nous avons remonté le temps et traité les épidémies – la peste noire en particulier – et les traumatismes qu'elles ont provoqués dans la société. Ce fut l'occasion de montrer que de tout temps les sociétés ont été touchées par des vagues épidémiques contre lesquelles elles ont tenté de réagir. Cette perspective historique nous rappelle, par rapport à la Covid-19, qu'il ne s'agit pas d'une catastrophe nouvelle, contrairement à ce que d'aucuns pensent de prime abord : de tels fléaux jalonnent l'histoire humaine. C'est parce que

l'Occident fut relativement épargné qu'ils se sont effacés de notre mémoire collective.

Ce préambule nous a également permis de comprendre dans quelles conditions le courant hygiéniste est apparu, thème du chapitre premier. Celui-ci fut consacré à l'émergence de la société hygiéniste au XIX<sup>e</sup> siècle et à son influence sur l'urbanisme et l'architecture, alors moyens privilégiés pour mettre en œuvre les mesures hygiénistes. Se développa ainsi une vie en communauté centrée sur l'hygiène. Grâce à la présentation de typologies de cette époque, nous nous sommes rendu compte de la forte intrication entre hygiénisme, typologies de logement et histoire sociale.

Dans le deuxième chapitre, nous avons poursuivi cette généalogie en montrant de quelle manière la vie en communauté a pris de l'ampleur et s'est transformée sous l'influence du mouvement 68 – notamment en délaissant le côté hygiéniste au profit d'une philosophie de vie plus libertaire –, puis s'est métamorphosée en vie collective dès le XXI<sup>e</sup> siècle *grosso modo*. À travers la présentation de typologies de logement notamment, il a été montré comment la vie en communauté diffère de la vie en collectivité et comment celles-ci se reflètent dans les typologies.

Au terme des chapitres un et deux, nous avons donc effectué une généalogie, s'étendant du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, des typologies de logement sous l'angle de l'hygiénisme et du vivre ensemble. Nous avons abordé la manière dont les épidémies ont été combattues, donc nous nous étions penchés sur l'hygiénisme apparu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous nous étions aperçus que les mesures hygiénistes étaient à cette époque principalement centrées sur l'urbanisme et l'architecture,

notamment sur les typologies de logement. Parallèlement, nous avons étudié la manière que l'on avait de concevoir la vie en communauté, puis celle de la vie en collectivité.

Il s'agissait alors, dans un troisième et dernier chapitre, de nous pencher plus particulièrement sur la crise sanitaire actuelle et sur ma question de recherche qui est : de quelle manière des typologies de logement à élan collectif peuvent répondre à la crise sanitaire actuelle ? Un bref exposé de la Covid-19 et de ses conséquences directes et indirectes sur notre vie quotidienne – qui nous menèrent à parler de nouvel hygiénisme – s'imposait. Suite à quoi, nous avons relevé, dans les quatre entretiens réalisés entre octobre et novembre 2020 avec quatre personnes habitant dans des logements collectifs, les avantages, l'organisation et les éléments importants d'une vie en collectivité. C'est sur cette base et conformément à toutes les typologies présentées que nous avons été en mesure d'identifier les bienfaits et avantages de la vie collective durant des épidémies telles que celle que nous vivons actuellement. Il m'a été possible de déterminer de quelle manière et sous quelles conditions ce mode d'habiter, apparu au XXI<sup>e</sup> siècle, peut apporter des réponses à la Covid-19 et, qui sait, aux futures épidémies.

En guise d'ouverture finale – qui sert à faire le lien avec mon futur projet de Master –, je me suis appliquée, sur la base de toutes mes recherches, à esquisser de façon schématique la disposition des espaces dans les typologies étudiées, pour ensuite, toujours de façon schématique, esquisser une idée de typologie collective qui intègre les conclusions de mon travail.

Conclusions qui sont les suivantes : la vie en collectivité permet à la fois de répondre d'une certaine manière aux mesures

d'hygiène que demande la lutte contre le coronavirus et d'atténuer certaines de leurs conséquences subsidiaires, c'est-à-dire essentiellement la difficulté de travailler à domicile et la perte de contacts sociaux.

Ce travail m'a amenée à affirmer, en réponse à ma question de recherche, que les logements collectifs, contrairement aux logements classiques, permettent de respecter une *distanciation physique*, tout en évitant de produire une *distanciation sociale*.

En guise de conclusion, il est intéressant de souligner que la question des logements et celle des épidémies sont irrémédiablement liées. La première ne peut se départir de la seconde. Tantôt le logement, lorsqu'il est insalubre et surpeuplé, est une source de maladie – comme dans le cas du choléra par exemple –, tantôt il constitue un lieu de protection, ou tantôt – comme ce que nous venons de montrer dans le présent travail – il peut être, selon sa typologie, une solution aux conséquences indirectes des épidémies, en l'occurrence le sentiment d'isolement et la perte de contacts sociaux induits par les mesures contre la Coïvd-19. Il semble que l'habitat et les épidémies soient destinés à accompagner inéluctablement l'histoire de l'humanité. D'où l'importance d'y porter un regard attentif.

**Table des figures**  
**Bibliographie**  
**Annexe**



## Table des figures

Figure 1 : Gravure d'un docteur bec durant l'épidémie de peste à Rome au XVII <sup>e</sup> siècle .....	44
Figure 2 : Plan d'une typologie rurale traditionnelle .....	95
Figure 3 : Plan d'une typologie aristocratique traditionnelle	96
Figure 4 : Vue d'ensemble de la cité Napoléon.....	99
Figure 5 : Vue d'ensemble et coupe idéalisées de la cité Napoléon .....	101
Figure 6 : Vue d'ensemble du familistère de Godin .....	102
Figure 7 : Plan d'étage du familistère de Godin .....	104
Figure 8 : Coupe transversale de la partie centrale du familistère de Godin .....	104
Figure 9 : Façade du logement de Franz Bernhard Meyer ..	105
Figure 10 : Plan du rez-de-chaussée du logement de Franz Bernhard Meyer .....	106
Figure 11 : Façade de la Caserne locative à la rue du Vallon .....	108
Figure 12 : Plan de la Caserne locative à la rue du Vallon...	108
Figure 13 : Illustration de la Cité Suchard .....	110
Figure 14 : Plan des quatre niveaux d'une maison d'ouvrier Suchard.....	112
Figure 15 : Plan de situation de la Cité économique de B. Lombard .....	113
Figure 16 : Plan d'étage d'un bâtiment de la Cité économique de B. Lombard .....	114
Figure 17 : Logements hygiéniques populaires de Charles Barde .....	116

Figure 18 : Sanatorium de la Schatzalp .....	118
Figure 19 : Les fondateurs de Monte Verità.....	158
Figure 20 : Une cabane en bois de Monte Verità.....	160
Figure 21 : Façade sud-ouest de Sainte-Marie-de-la-Tourette .....	161
Figure 22 : Une cellule de Sainte-Marie-de-la-Tourette ....	162
Figure 23 : Plan de l'étage public de Sainte-Marie-de-la- Tourette.....	164
Figure 24 : Plan d'un étage commun de Sainte-Marie-de-la- Tourette.....	165
Figure 25 : Plan d'un étage privatif de Sainte-Marie-de-la- Tourette.....	165
Figure 26 : Façade d'un logement de la Cité-Jardin .....	167
Figure 27 : Façade et plan d'un logement de la Cité-Jardin	169
Figure 28 : Façade et plan d'un second logement de la Cité- Jardin .....	169
Figure 29 : La bulle pirate .....	171
Figure 30 : Vue intérieure de la bulle pirate.....	172
Figure 31 : Façade actuelle du Plantamour .....	173
Figure 32 : Plan du rez-de-chaussée du Plantamour.....	176
Figure 33 : Plan étage type du Plantamour .....	176
Figure 34 : Vue d'une coursive du Kraftwerk II .....	192
Figure 35 : Vue aérienne d'un espace collectif extérieur du Kraftwerk II .....	193
Figure 36 : Typologie d'un cluster du Kraftwerk II .....	195
Figure 37 : Plan de quartier des logements mixtes .....	197
Figure 38 : Vue d'un espace collectif extérieur des logements mixtes .....	197
Figure 39 : Plan du rez-de-chaussée du bâtiment A des logements mixtes .....	199
Figure 40 : Plan type du bâtiment A des logements mixtes	199
Figure 41 : Plan du rez-de-chaussée du bâtiment M des logements mixtes .....	200

Figure 42 : Plan type du bâtiment M des logements mixtes	201
Figure 43 : Circulation intérieure du bâtiment M des logements mixtes .....	202
Figure 44 : Plan d'ensemble du Vortex.....	204
Figure 45 : Une typologie des colocations du Vortex.....	205
Figure 46 : Vue de la coursive intérieure du Vortex.....	206
Figure 47 : Médecin masqué durant l'épidémie de la Covid-19 en 2020.....	222
Figure 48 : Collectif de l'Eco-quartier de la Jonction à Genève .....	248
Figure 49 : Coopérative d'habitations de Soubeyran à Genève .....	249
Figure 50 : Plan du premier étage de l'immeuble collectif de la Jonction affilié à la Codha à Genève .....	270
Figure 51 : Plan du rez-de-chaussée de l'immeuble collectif de Soubeyran affilié à Equilibre à Genève .....	271
Figure 52 : Plan de logement familial au 2 <sup>e</sup> étage de l'immeuble collectif de la Codha à la Jonction .....	285
Figure 53 : Plan du cluster étudiant aux étages 1 et 2 de l'immeuble de la Codha à la Jonction.....	285
Figure 54 : Plan du 3 <sup>e</sup> étage type de l'immeuble collectif d'Equilibre à Soubeyran .....	286
Figure 55 : Plan de l'étage type de l'immeuble collectif d'Equilibre à Soubeyran .....	286
Figure 56 : Le modèle rural.....	288
Figure 57 : Le modèle aristocratique.....	289
Figure 58 : Prépondérance de l'espace repas .....	290
Figure 59 : En campagne .....	291
Figure 60 : En ville.....	292
Figure 61 : Étage type de la Caserne locative.....	293
Figure 62 : Sous-sol de la maison mitoyenne de la Cité Suchard .....	294

Figure 63 : Rez-de-chaussée de la maison mitoyenne de la Cité Suchard.....	294
Figure 64 : Premier étage de la maison mitoyenne de la Cité Suchard.....	295
Figure 65 : Deuxième étage de la maison mitoyenne de la Cité Suchard.....	295
Figure 66 : Étage type de la Cité économique de Lombard	296
Figure 67 : Étage type des habitations populaires de Barde	297
Figure 68 : Caractéristiques des étages du couvent Sainte-Marie-de-la-Tourette.....	298
Figure 69 : Sous-sol d'un logement A de la Cité-Jardin .....	299
Figure 70 : Rez-de-chaussée d'un logement A de la Cité-Jardin .....	299
Figure 71 : Premier étage d'un logement A de la Cité-Jardin .....	300
Figure 72 : Sous-sol d'un logement B de la Cité-Jardin .....	300
Figure 73 : Rez-de-chaussée d'un logement B de la Cité-Jardin .....	301
Figure 74 : Premier étage d'un logement B de la Cité-Jardin .....	301
Figure 75 : Étage type de l'immeuble Plantamour.....	302
Figure 76 : Cluster type du Kraftwerk II.....	303
Figure 77 : Rez-de-chaussée A des logements mixtes.....	304
Figure 78 : Étage type A des logements mixtes.....	305
Figure 79 : Cluster type des logements mixtes .....	306
Figure 80 : Rez-de-chaussée M des logements mixtes .....	307
Figure 81 : Étage type M des logements mixtes .....	308
Figure 82 : Colocation type des logements mixtes .....	309
Figure 83 : Fraction de l'étage type du Vortex.....	310
Figure 84 : Colocation type de 4 personnes du Vortex .....	311
Figure 85 : Colocation type de 2 personnes du Vortex .....	311
Figure 86 : Variante 1 - pour une personne .....	312

Figure 87 : Variante 2 - avec salle d'eau pour une personne .....	312
Figure 88 : Variante 3 - avec salle d'eau et cuisine pour une personne.....	313
Figure 89 : Variante 4 - avec salle d'eau et cuisine pour deux personnes .....	313
Figure 90 : Variante 5 - avec salle d'eau et cuisine pour un couple ou une personne seule avec un ou deux enfants....	313
Figure 91 : Variante 6 - avec salle d'eau pour deux personnes .....	314
Figure 92 : Variante 7 - avec salle d'eau pour un couple ou une personne seule avec un ou deux enfants.....	314
Figure 93 : Variante 8 - pour deux personnes.....	314
Figure 94 : Variante 9 - avec salle d'eau et cuisine pour un couple ou une personne seule avec trois ou quatre enfants .....	315
Figure 95 : Cuisine collective .....	316
Figure 96 : Espace de vie collective .....	316
Figure 97 : Pièces communes de tout type .....	316
Figure 98 : Espace d'eau.....	317
Figure 99 : Hall de circulation et de distribution commun..	317
Figure 100 : Espace public .....	317
Figure 101 : Schéma du rez-de-chaussée.....	318
Figure 102 : Schéma du premier étage .....	319
Figure 103 : Schéma du deuxième étage .....	320
Figure 104 : Schéma du troisième étage.....	321



## Bibliographie

AMT FÜR HOCHBAUTEN DER STADT ZÜRICH (ed.), *Grundrissfibel: 62 Wettbewerbe im gemeinnützigen Wohnungsbau 1999-2015*, Zürich, Hochparterre, 2015, 1348 p.

AREND M., BASSAND M., GERHEUSER F., GRANDJEAN C., GURTNER P., HÜBSCHLE J., JOYE D., MEYRAT-SCHLEE E., SAUER J.-J. et WEHRLI-SCHINDLER D., *Le logement en Suisse: Exploitation du recensement fédéral des logements de 1980*, Berne, Office fédéral du logement (coll. « Bulletin du logement »), 1986, 280 p.

AREND Michal, HENZ Alexander et JAKOB Ursina, *Des habitations pour différents types de ménages*, Berne, Office fédéral du logement (coll. « Bulletin du logement »), 1989, 128 p.

BASTIE Eugénie, « Quand la Peste noire bouleversait l'Occident », *Le Figaro*, mars 2020.

BIELMAN SANCHEZ Anne et DUBOSSON-SBRIGLIONE Lara, « Epidémies antiques », *Unil - Viral*, 6 mai 2020.

BLUM Martin, HOFER Andreas et P.M., *Kraftwerk 1 : Construire une vie coopérative et durable*, traduit par Daniel Wiczorek, Paris, Éditions du Linteau, 2014, 126 p.

BOUDET Dominique (ed.), *New housing in Zurich : Typologies for a changing society*, Zurich, Park Books, 2018, 255 p.

BOURDON Valentin Daniel Maurice, *Les formes architecturales du Commun*, École polytechnique fédérale de Lausanne, Lausanne, 2020, 456 p.

BREVIGLIERI Marc, « Les habitations d'un genre nouveau : Le squat urbain et la possibilité du "conflit négocié" sur la qualité de vie » dans Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann et Adriana Rabinovich (eds.), *Habitat en devenir : Enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. « Espace en société - Logique territoriale »), 2009, p. 97-12.

BRIANT Henri, AMMANN Yves et DISERENS Marc, *Le logement « en questions » : Enquête sur les conditions de logement des ménages vaudois*, Lausanne, Service Cantonal de Recherche et d'Information Statistiques, 1986, 87 p.

BURNAND Frédéric, « Que reste-t-il des squats genevois ? », *SwissInfo*, 20 juillet 2007.

BUSSET Thomas, ROULET Barbara et SCHULER Martin, *La constitution du parc immobilier suisse : Approche typologique de l'habitat*, Lausanne, EPFL (coll. « Rapport de recherche »), 1994, 109 p.

CHOLLET Mona, *Chez soi : Une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, 2016, 359 p.

DEDET Jean-Pierre, *Les épidémies : De la peste noire à la grippe A/H1N1*, Paris, Dunod, 2010, 232 p.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA SUISSE, « Hygiène », *Dictionnaire historique de la Suisse*, 7 décembre 2014.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA SUISSE, « Tuberculose », *Dictionnaire historique de la Suisse*, 7 décembre 2012.

DUMONT Marie-Jeanne, *Le logement social à Paris : Les habitations à bon marché*, Liège, Mardaga, 1991, 192 p.

ELEB Monique et DEBARRE Anne, *L'invention de l'habitation moderne : Paris, 1880-1914*, Paris, Éditions Hazan et Archives d'Architecture Moderne, 1995, 535 p.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

FRANCE Manuela, « Comment mai 68 a changé notre vie ? », *Ça m'intéresse*, 3 mai 2020.

FRANK Frédéric (ed.), *Suburbanité : Des théories urbaines au logement collectif contemporain*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. « Cahier de théorie »), 2012, 176 p.

GAULEJAC Vincent DE, « Identité » dans Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (eds.), *Vocabulaire de psychosociologie : Références et positions*, Toulouse, Erès, 2002, p. 174-180.

GERHEUSER Frohmut et SARTORIS Elena, *Nouveaux aspects du logement en Suisse : Résultats du microrecensement 1986*, Berne, Office fédéral du logement (coll. « Bulletin du logement »), 1988, 65 p.

GROSBOIS L-P, HOYET N., ROBIN C. et SAUTET P., *Habitat pour mieux vivre*, Paris, École d'architecture de Paris La Villette, 1986, 140 p.

GUSTIAUX Romain, « L’empreinte de la Grande Guerre sur le logement social en France (1912-1928) », *Revue d’histoire de la protection sociale*, 2016, vol. 9, n° 1, p. 88-109.

HAGER August, *L’Habitat en Suisse*, Granges, Office fédéral du logement (coll. « Bulletin du logement »), 1996, 175 p.

HALL Edward T., *La dimension cachée*, traduit par Amélie Petita, Paris, Seuil (coll. « Points »), 2014, 256 p.

HARPER Kyle, *Comment l’Empire romain s’est effondré : Le climat, les maladies et la chute de Rome*, traduit par Philippe Pignarre, Paris, La Découverte, 2019, 725 p.

HENNEBERGER Justine et REYMOND Gaëlle, *Évolution de l’éducation à la santé à l’école : Regard historique au travers des manuels scolaires*, Haute école pédagogique du canton de Vaud, Lausanne, 2013, 107 p.

HUGENTOBLER Margrit, HOFER Andreas et SIMMENDINGER Pia (eds.), *More than housing : Cooperative planning - A case study in Zürich*, Basel, Birkhäuser, 2016, 183 p.

JEQUIER François et MINGUET Sarah, « Ceux qui ont fait Mai 68 se sont construit en eux-mêmes toute une mythologie », *Allez Savoir !*, mai 2008, n° 41, p. 38-45.

JORLAND Gérard, *Une société à soigner : Hygiène et salubrité publiques en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 2010, 368 p.

KACKI Sacha, *Influence de l’état sanitaire des populations anciennes sur la mortalité en temps de peste : Contribution à*

*la paléoépidémiologie*, Université de Bordeaux, Bordeaux, 2016, 749 p.

KOCH Michael, SOMANDIN Mathias et SÜSTRUNK Christian, *Kommunaler und genossenschaftlicher Wohnungsbau in Zürich: Ein Inventar der durch die Stadt geförderten Wohnbauten 1907-1989*, Zürich, Finanzamt und Bauamt II der Stadt Zürich, 1990, 361 p.

KOHLER Éric-Alain, « François Birbaum : Premier Maître du joaillier Fabergé 1872-1947 », *Pro Fribourg*, juin 1997, n° 115.

LAMUNIERE Jean-Marc et MARCHAND Bruno, *Les maisons et le territoire: Essai critique sur le classement typologique moderne du logement collectif*, Lausanne, EPFL (coll. « Cahiers d'enseignement et de recherche »), 1986, 74 p.

LANNOY François DE, *Pestes et épidémies au Moyen-Âge*, Rennes, Ouest-France, 2016, 128 p.

LARANE André, « 1968 dans le monde : Une année brûlante », *Hérodote*, 18 décembre 2019.

LAWRENCE Roderick J., *Le seuil franchi : Logement populaire et vie quotidienne en Suisse romande 1860-1960*, Genève, Georg, 1986, 296 p.

LE GOFF Jean-Pierre, *Mai 68, l'héritage impossible*, Paris, La Découverte, 2006, 490 p.

LECOMTE Christian, « La vie en coopérative, mode d'emploi pour concilier communauté et légalité », *Le Temps*, 2 août 2007.

LENTO Mattia, « L'habitat participatif en Suisse : Épargne et nouvelles formes de sociabilité urbaine », *SwissInfo*, 5 octobre 2018.

LEVY Albert, « Vers un nouvel hygiénisme ? : Pour un renouveau des rapports entre urbanisme et santé », *Belvedere*, février 2020, n° 6.

MARCHAND Bruno (ed.), *Architecture du canton de Vaud 1920-1975*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. « Architectures Essais »), 2012, 419 p.

MARCHAND Bruno et AVIOLAT Alexandre, *Logements en devenir : Concours en Suisse 2005-2015*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. « Cahier de théorie »), 2015, 199 p.

MARCHAND Bruno et JOUD Cristophe, *Mix : Mixité typologique du logement collectif de Le Corbusier à nos jours*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. « Cahier de théorie »), 2014, 151 p.

MATTHEY Laurent et WALTHER Olivier, « Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une new middle class », *Articulo - Journal of Urban Research*, 1 décembre 2005, n° 1.

MCCORMICK Michael, « Rats, Communications, and Plague: Toward an Ecological History », *The Journal of Interdisciplinary History*, 2003, vol. 34, n° 1, p. 1-25.

MEDICI Tullio C., « La tuberculose et l'idéal de l'habitat moderne », *Revue Médicale Suisse*, 2003, vol. 1, n° 23227.

MOORE Peter, *Le petit livre des grandes épidémies : Tout ce que vous devez savoir pour vous protéger*, Paris, Belin, 2020, 144 p.

MORELLI Giovanna, SONG Yajun, MAZZONI Camila J., EPPINGER Mark, ROUMAGNAC Philippe, WAGNER David M., FELDKAMP Mirjam, KUSECEK Barica, VOGLER Amy J., LI Yanjun, CUI Yujun, THOMSON Nicholas R., JOMBART Thibaut, LEBLOIS Raphael, LICHTNER Peter, RAHALISON Lila, PETERSEN Jeannine M., BALLOUX Francois, KEIM Paul, WIRTH Thierry, RAVEL Jacques, YANG Ruifu, CARNIEL Elisabeth et ACHTMAN Mark, « Yersinia pestis genome sequencing identifies patterns of global phylogenetic diversity », *Nature Genetics*, décembre 2010, vol. 42, n° 12, p. 1140-1143.

NEUENSCHWANDER FEIHL Joëlle, *75 ans d'élan constructeur au service de la qualité de la vie*, Lausanne, Société Coopérative d'Habitation Lausanne, 1995, 238 p.

NOSCHIS Kaj, *Monte Verità : Ascona et le génie du lieu*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, 142 p.

PAQUOT Thierry (ed.), *Le Familistère Godin à Guise : Habiter l'Utopie*, Paris, La Villette (coll. « Penser l'espace »), 1982, 206 p.

PATTARONI Luca, KAUFMANN Vincent et RABINOVICH Adriana (eds.), *Habitat en devenir : Enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. « Espace en société - Logique territoriale »), 2009, 331 p.

PEREIRA Nuno, « L'impact des événements français sur le mouvement de 68 en Suisse », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2009, vol. 94, n° 2, p. 60-65.

PERRIN Olivier, « Les 12 pires fléaux de santé publique : Une revue de presse historique », *Le Temps*, 2020.

PORTEVIN Catherine, « Peut-on enfin écrire la vraie histoire de Mai 68 ? », *Télérama*, 29 février 2008.

SIGNOLI Michel, *La peste noire*, Paris, Que sais-je ?, 2018, 128 p.

SIMEON Ophélie, « Entre utopie et père du socialisme : Réceptions de Robert Owen en Grande-Bretagne », *Lien social et Politiques*, octobre 2014, n° 72, p. 19-37.

SIMEON Ophélie, « Robert Owen, père du socialisme britannique ? », *La Vie des Idées*, 4 septembre 2012.

SIRINELLI Jean-François, *Mai 68*, Paris, CNRS, 2013, 336 p.

SKENDEROVIC Damir et SPÄTI Christina, *Les années 68 : Une rupture politique et culturelle*, Lausanne, Antipodes, 2012, 191 p.

TOUATI François-Olivier, « Un mal qui répand la terreur ? : Espace urbain, maladie et épidémies au Moyen Âge », *Histoire urbaine*, 2000, vol. 2, n° 2, p. 9.

VITAU Jean, *Histoire de la peste*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 208 p.

WÄLTI Carole, « 1968, l'époque où tout le monde était «concerné» », *SwissInfo*, 15 mai 2008.

# Annexe

## *Annexe I*

### Questionnaire du conseil communal de Lausanne sur l'état des logements :

Le rapport sur l'immeuble contient, outre les désignations cadastrales, le nombre des logements et des locaux habités à chaque étage, le nombre des ménages et des personnes habitant l'immeuble. Il mentionne la nature, la perméabilité du sol et des allées, des caves et des cours intérieures, les dimensions de celles-ci, les moyens d'aération des caves et l'état d'entretien des soupiraux. Il indique la nature des égouts, leur déversoir, l'état de propreté et de construction des sacs, égouts et fosses, les infections possibles, etc. Mention est faite de la nature de l'alimentation en eau de la ville. En outre, une rubrique spéciale permet d'indiquer si l'immeuble renferme des magasins, ateliers ou dépôts de marchandises répandant des odeurs malsaines ou simplement désagréables. Le rapport sur les logements est plus complet encore. Il indique :

- 1) Le nom du locataire, sa profession, éventuellement celle de sa femme, le nombre de personnes faisant partie du ménage (membres de la famille, domestiques et ouvriers, coucheur(s) en hiver et en été.
- 2) L'étendu du logement et son orientation dans l'immeuble.

- 3) La description des divers locaux habités ou habitables. Indiquer à quel usage sert la pièce ; le nombre et la qualité des coucheurs de chaque chambre, la largeur, la hauteur du local, son volume d'air ; s'il est exposé au soleil ; l'humidité des murs, la nature du plancher, le nombre et les dimensions des fenêtres ; les moyens de chauffage ; la hauteur du sol ; s'ils sont excavés ou drainés ; les défauts de construction et de propreté ; les mauvaises odeurs.
- 4) Pour les travaux se trouvant dans des conditions défavorables, mauvaises ou douteuses, indiquer la largeur des rues attenantes, les dimensions des cours adjacentes.
- 5) La description de l'escalier, sa construction, ses dimensions, son état d'entretien, le mode de ventilation.
- 6) L'état des latrines, leur position relativement à la maison, leur mode d'éclairage, de ventilation, le genre de siège, etc.
- 7) L'état des lavoirs, des éviers, le mode d'arrivée et d'écoulement des eaux.
- 8) S'il y a dépendances, caves, galetas, chambres à serrer, buanderies, chambres de bains, bureaux, ateliers, magasins, granges, remises, écuries, étables, jardins.
- 9) L'état général d'entretien du logement ; le prix du loyer ; le moment où le locataire est venu habiter Lausanne et la maison.

Une dernière rubrique permet de recueillir des observations générales sur le logement éventuellement sur le salaire moyen de la famille<sup>110</sup>.

---

<sup>110</sup> R.J. Lawrence, *Le seuil franchi*, op. cit., p. 16-17.

## Annexe II

# La charte éthique de la coopérative Equilibre à Plan-les-Quates<sup>111</sup>

14

– Le succès est la somme de petits efforts, répétés jour après jour. Les Robert Callier –

## La charte éthique

Adoptée le 11 mai 2005

La présente charte témoigne des valeurs qui définissent la coopérative et appelle ses membres à s'engager dans le respect de ces valeurs.

### Objectifs

L'objectif de la coopérative autogérée et sans but lucratif est la quête d'un équilibre entre :

- Qualité de vie.
- Simplicité.
- Réduction de notre impact sur les ressources épuisables.
- Emergence d'une économie sociale et solidaire.
- Renforcement des liens entre personnes de générations et/ou de cultures différentes.
- Intégration harmonieuse sur le quartier, la commune, le canton et dans la société en général.

### Critères

La coopérative œuvre pour développer des logements répondant aux critères suivants :

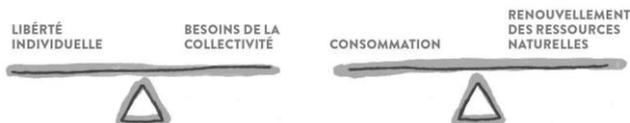
- Qualité de la construction.
- Qualité de l'espace, en particulier grâce à des pièces lumineuses et spacieuses et grâce à l'intégration de la végétation dans la construction.
- Loyers accessibles.
- Concept énergétique (consommation minimale, promotion des énergies renouvelables).
- Adaptation aux besoins des différentes générations, en particulier les personnes âgées, les enfants et les adolescents.
- Choix de matériaux respectueux de l'environnement.
- Possibilités de s'adapter aux souhaits de chacun, dans le respect des valeurs dont témoigne la présente charte.
- Partage d'espaces communs tels que salle polyvalente, espace créatif, jeux, espace de détente à l'extérieur, services (buanderie, parc à vélos,...).

### Engagement

Les membres de la coopérative s'engagent à :

- Rechercher l'équilibre entre leurs intérêts personnels et les objectifs de la coopérative.
- Participer à la vie de la coopérative (assemblées, prises de décisions, tâches partagées définies en AG).
- Œuvrer pour réduire leur impact personnel sur les ressources épuisables, en particulier grâce à une utilisation rationnelle de l'eau et de l'énergie et une gestion optimale des déchets.
- Respecter les choix de la coopérative en général et en ce qui concerne les espaces partagés en particulier.
- Grâce à l'engagement de ses membres autour des valeurs dont témoigne la charte, la coopérative aspire à développer un habitat qui associe qualité de vie et pérennité.

### Préserver un équilibre entre



<sup>111</sup> La charte est disponible sur le site de la coopérative à l'adresse : <https://www.cooperative-equilibre.ch/presentation/livre-10-ans-cooperative/>

### **Annexe III**

Les quatre entretiens réalisés entre octobre et novembre 2020 avec quatre personnes habitant dans des logements collectifs

#### **A) Grégory B.**

**T. : Merci beaucoup de me consacrer un peu de votre temps pour répondre à mes questions. Si M. Pattaroni m’a bien informée, vous êtes habitant d’un des immeubles de la coopérative Codha ?**

B. : Oui à l’Ecoquartier Jonction à Genève

**T. : C’est bien l’immeuble construit en « U » ?**

B. : C’est un quartier où il y a trois immeubles, mais un seul qui est une coopérative. Il y a une autre coopérative, fondée par une régie ayant le même statut et les mêmes buts que la Codha. Un immeuble-coopérative social, un immeuble séparée – celui de la Codha – c’est une Barre assez haute de dix étages avec une plateforme-base de trois étages à l’intérieur de laquelle il y a une cour qui n’est accessible que par l’immeuble et sur le toit de la plateforme – appelée « La Galette » – un jardin potager.

**T. : Vous êtes dans la Barre ou dans le « U » ?**

B. : Dans la Barre.

**T. : Comment ça se fait que vous êtes venu habiter dans une coopérative ?**

B. : J’ai toujours eu envie d’habiter dans ce système. J’étais déjà dans un immeuble de la Codha des années en arrière. C’était une situation un peu particulière, car j’y habitais déjà et c’est la Codha qui a racheté cet immeuble après le décès du

propriétaire, plutôt qu'il soit vendu à une régie ou un promoteur. Nous avons approché la Codha pour qu'ils fassent une offre d'achat. Depuis lors j'étais dans cette coopérative et j'ai regardé un peu les autres projets en cours.

**T. : Je ne connais pas bien le fonctionnement d'une coopérative. Seriez-vous d'accord de m'en dire plus ? Par exemple, comment ça se passait avant la Covid ? Comment les différents espaces communs ou les coursives étaient utilisés ?**

B. : La Codha fait deux choses : D'abord sur le type de construction, où ils cherchent à obtenir et travailler avec tous les labels, énergétique, environnementaux. Elle se préoccupe d'énergie verte, de l'utilisation des matériaux, du système de chauffage, de l'isolation – thermique ou solaire, etc. Ça c'est plutôt le côté environnemental.

Puis il y a le côté social : l'idée c'est de faire des logements, où effectivement en plus des appartements il y a des lieux de rencontre, des lieux de rencontre informels. Ils accordent beaucoup d'attention aux paliers, aux espaces de seuils, aux entrées spacieuses ce qui permet d'avoir des contacts entre voisins. En l'occurrence, dans notre bâtiment ce sont des coursives. Chaque coursive distribue entre six à huit appartements. Il y a de toute façon un rapport entre voisins qui se définit là. En plus, dans le programme des bâtiments, il y a toujours un certain nombre d'espaces communs bien définis. Chez nous, comme c'est un grand immeuble, il y a cette cour intérieure et le jardin potager qui intègre une petite place avec une pergola avec des coins barbecues et des tables. Le toit est également accessible, sur lequel il y a un jardin avec une tonnelle, de nouveau avec quelques bancs pour des lieux de rencontre extérieurs.

Puis des lieux communs intérieurs. Il y a toujours le lieu central dans tous les projets, c'est la salle commune. C'est la salle qui permet à l'association d'organiser des réunions. Pour chaque immeuble que la Codha a construit se crée une association de l'immeuble. Les habitants de l'immeuble autogèrent leur bâtiment. Cette salle commune sert également à organiser de petites fêtes, des anniversaires ou des conférences. Dans notre immeuble il y a un système de réservation.

Dans notre immeuble nous avons choisi d'installer de grandes buanderies communes, car beaucoup d'appartement n'ont pas de lave-linge. C'est un espace très convivial : c'est assez spacieux pour aménager des coins de repassage ou de couture. On peut également y déposer des vêtements dont on n'a plus d'utilité, c'est une sorte de troc.

Il y a une salle de jeu destinée aux enfants, une salle de musique, des ateliers de bricolage et également un local pour les ados.

**T. : Est-ce que les interactions avec les personnes vivant dans cette tour sont harmonieuses ? Est-ce que tout le monde partage ce mode de vie communautaire ou est-ce que des personnes s'isolent ?**

B. : Non, pas tout le monde joue ce jeu-là. Il y a des personnes qui s'impliquent fortement dans la vie coopérative, qui font beaucoup de propositions, qui font partie des groupes de travail qui sont responsable de chaque lieu commun. Il faut dire que ces lieux communs étaient comme des boîtes vides au moment du chantier. On avait déjà travaillé avec la Codha pour connaître les besoins de base en équipements. Par exemple, pour la salle commune il fallait penser à planifier la cuisine, les WC. À plus petite échelle, il fallait du mobilier, des décorations. Et à ne pas oublier les règlements de ces lieux que quelques

habitants ont définis. Il y a des personnes qui sont engagées dans trois groupes de travail, et d'autres dans aucun.

**T. : On n'est pas obligé de faire partie d'au moins un groupe de travail ?**

B. : Non, rien n'est imposé. Il y a des personnes qui adhèrent complètement à ce mode coopératif, et il y en a d'autres qui vivent plutôt selon un mode de logement « habituel ». Ils participent plus ou moins souvent aux réunions importantes et ne viennent que lorsque des sujets les concernent directement. Ils ne sont pas majoritaires. On ne peut pas imposer, c'est toujours délicat quand il y en a qui s'investissent beaucoup et d'autres pas. Quand ceux qui s'investissent beaucoup veulent passer à autre chose, il n'y a pas forcément la relève. Il y a un équilibre à trouver. Nous sommes nombreux, il y a une centaine de ménages.

**T. : Dans une coopérative, est-ce qu'on trouve des espaces privés, dans son propre foyer ? Ou est-ce qu'on est toujours en lien avec tout le monde ?**

B. : Ça dépend beaucoup de la typologie de l'appartement. Typiquement la cursive implique simplement un rapport de voisinage de proximité directe, puisque les gens passent forcément devant votre salon pour rejoindre leur appartement. Il y a d'autres immeubles de la Codha qui ne fonctionnent pas sur le mode de la cursive et qui ont un mode de distribution conventionnel et une fois que vous avez passé votre porte, vous êtes complètement chez vous. Je dois dire que c'est bien géré chez nous ; s'il y a huit appartements par cursive, il y a deux cages d'escalier. Les gens sont respectueux. Quand je passe devant un voisin, je ne regarde pas ce qui se passe chez lui ! La plupart des gens ont suspendu des rideaux fins sur les façades côté cursive. Il n'y a pas de

problèmes de privacité. Quand vous êtes sur votre coursive, c'est-à-dire le prolongement extérieur de l'appartement, il y a un peu plus de mixité. Vous n'êtes pas sur un espace privé sans lien avec les voisins. Vous êtes sur une coursive, le voisin passe, on discute, on s'invite ou pas, on se frotte un peu parce qu'on prend un peu trop de place et il n'arrive pas à passer. C'est normal. Du coup sur l'espace extérieur c'est une semi-privacité, mais la coursive est très large. On a défini que la moitié peut être privatisée, on peut y mettre des meubles et des plantes, et l'autre moitié c'est pour le passage des gens.

**T. : Les enfants est-ce qu'ils profitent aussi de cette coursive ? Est-ce qu'ils peuvent s'y amuser ou est-ce qu'ils doivent se rendre dans les espaces qui leur sont réservés ?**

B. : Les petits enfants en profitent beaucoup. Le nôtre a 3½ ans. L'été dernier il a fait beaucoup d'aller-retour à vélo ou avec sa trottinette. Il allait frapper à la porte de chaque voisin ; ils sont très accueillants. Les enfants plus grands ne se contentent pas de la coursive, donc ils vont dans la cour.

**T. : Et par rapport à la situation, au semi-confinement qui a eu lieu, comment les espaces communs ont-ils été utilisés et comment ça s'est passé cette vie en communauté ? Est-ce que chacun est resté chez soi ?**

B. : J'ai l'impression que c'est différent maintenant avec la deuxième vague que j'arrive un peu moins bien à discerner. C'est peut-être dû au fait que les gens sont un peu moins à l'extérieur. Je ne sais pas si c'est vraiment un changement d'attitude au sein de l'immeuble ou si c'est lié à la saison. Il y a aussi le fait qu'il n'y a eu pratiquement aucun cas Covid dans l'immeuble – peut-être un ou deux et on l'a à peine su – alors que maintenant il y en a un peu plus. Je dirais qu'il y a un peu moins de vie active maintenant. Je peux dire de manière

générale comment ça s'est passé lors du premier confinement. Dans un premier temps, il y a eu un groupe qui s'est créé tout de suite pour discuter de modifications des règles, à savoir s'il fallait de nouvelles règles face à cette situation. Ce groupe s'appelait « Covivialité ».

Au début ce groupe s'est formé surtout pour voir dans quelle mesure on pouvait organiser des systèmes d'entraide, c'est-à-dire s'il y a des personnes âgées qui ne veulent pas sortir, est-ce que quelqu'un peut aller faire leurs courses ? S'il y a des personnes qui sont empêchées avec leurs enfants qui ne peuvent pas aller à l'école, mais qui doivent se rendre à leur travail, est-ce que quelqu'un peut les garder ? Les premières réunions de ce groupe servaient à ça. Mais en fait, je n'ai pas l'impression que ça a trop été dans ce sens, parce que, assez vite, les gens restaient à la maison. Donc il y a eu assez peu de cas de parents qui avaient besoin qu'on garde les enfants. Il y a eu un ou deux cas qui se sont présentés ou alors on ne l'a pas su et ils se sont débrouillés autrement.

Les personnes âgées qui ne voulaient pas forcément sortir, ça s'est vite organisé par le voisinage direct. Sur notre étage, notre voisine directe est âgée et nous lui avons proposé de faire les courses. Ça a fonctionné, il n'y a pas eu besoin de passer par ce groupe pour l'organisation.

#### **T. : L'entraide s'est fait tout naturellement**

B. : Peut-être pour la garde d'enfants ça ne s'est pas assez fait. Je ne sais pas, je n'ai pas eu de retour. Peut-être il y a eu des gens qui se sont trouvés à un moment donné un peu coincés, parce qu'ils devaient s'occuper des enfants, alors qu'ils auraient dû aller au travail. Il y a eu ce groupe qui a permis ça et aussi deux ou trois ados de l'immeuble qui n'allaient plus à l'école et qui auraient aussi pu s'occuper des enfants. Il y avait une liste qui s'est faite de qui pouvait quand s'occuper d'enfants

et qui pouvait être contacté. Ensuite le groupe a discuté des lieux communs effectivement. Un moment donné on a bloqué toutes les réservations qui avaient été faites pour la salle commune et les chambres d'amis.

J'ai oublié de mentionner, il y a aussi trois chambres d'amis pour accueillir des familles ou des amis pendant quelques jours. On a aussi bloqué les réservations pour ces chambres pour le cas que quelqu'un de l'immeuble devait se mettre en quarantaine. Alors ils avaient ces espaces à leur disposition.

Il y a une autre chose qu'on a cherché à faire, mais ça n'a pas tout à fait réussi, ça n'a pas été évident. Vu que nous sommes nombreux et qu'il y a surtout beaucoup d'enfants, comment faire pour cloisonner un peu. L'idée était que chaque famille se définisse en mini-groupes de deux-trois familles pour faire des activités ensemble. Pour les petits ça marche, mais les enfants de 4, 7 ou 8 ans descendent dans la cour pour voir les copains et c'était difficile de leur dire de ne voir que ces enfants-là et personne d'autre. Il y avait quand-même pas mal d'activités pour les enfants, puisqu'ils n'allaient pas à l'école et qui se retrouvaient dans la cour. Ça n'a pas créé de problèmes, mais je pense qu'entre adultes effectivement on a essayé de n'être qu'un petit noyau. Pendant le premier confinement on ne voyait que nos voisins directs et on n'avait qu'un contact neutre. Nous avons fonctionné comme ça, en se disant : je choisis telle ou telle familles avec qui on s'entend bien, c'est avec eux qu'on se voit et qu'on va se balader. Ça a assez bien marché.

**T. : Et les coursives, pendant le semi-confinement, comment ça s'est passé ?**

B. : Rien n'a changé. On était un peu plus strict vis-à-vis des petits qui ne devaient pas forcément entrer dans l'appartement des voisins, surtout s'ils sont âgés. Typiquement

sur notre étage une dame âgée et un couple âgé. Eux ils étaient tout contents que nos enfants entrent quand-même chez eux, et c'est nous qui restions un peu plus à distance et à l'extérieur. Maintenant je le sens un peu moins, les gens se mettent un peu plus en auto-confinement et sont moins dehors, mais c'est aussi à cause de la météo. Et comme il y a plus de cas et que les gens sont plus au travail en contact avec des personnes. Quand c'était le confinement on se disait : on n'a rien chopé jusqu'à maintenant, on ne sort plus de chez nous et on se sentait à l'abri. Aujourd'hui il y a plus d'attention et un peu plus de distance. On cherche à organiser les choses en fonction de ça.

Typiquement, l'année passée on a fait un calendrier de l'Avent. Chaque soir de décembre il y avait une famille qui proposait une petite activité devant son appartement, sur sa coursive. Ça pouvait être un apéro, un petit concert, un bricolage avec les enfants, etc. Forcément, cette année ça ne peut pas fonctionner comme ça, mais les gens qui l'ont organisé essayent d'organiser différemment, en disant par exemple : telle famille propose à telle autre, ou chacun fait un bricolage chez soi et chacun va l'afficher devant l'entrée. Des choses qui ne se font pas en commun, mais pour que quelque chose se fasse quand-même. On cherche quand-même à garder un peu ces activités-là. Après les choses plus festives ou les rencontres avec des enfants dans la salle de jeux, tout ça c'est fermé.

**T. : Donc les espaces de jeux par exemple sont fermés ?**

B. : Alors la salle de jeux... En fait on intègre les règles de l'espace public, c'est-à-dire, par exemple dans la salle commune, on ne fait plus d'assemblée générale, c'est cinq personnes maximum ou quinze personnes avec des masques. La salle de jeux n'est pas fermée à clé, c'est que chacun se rend bien compte que s'il y a trois enfants dedans, ça va. Par contre

ce qui se passe c'est qu'il faudrait tout désinfecter après et c'est quand-même difficile à faire, donc il y en a beaucoup moins. Dans la salle commune, il y a de petits groupes qui le font par exemple.

**T. : Donc vous voyez quand-même des changements de comportement, ou des changements de mode de vie dus à ce virus ?**

B. : Oui, c'est obligatoire, on s'est adapté.

**T. : Des mesures ont été prises, mais arrivez-vous tout de même à vivre en communauté ? Peut-être en plus petits groupes ? Avez-vous toujours ces interactions ?**

B. : Pendant le premier confinement typiquement, nous l'avons très bien vécu, parce qu'effectivement il y avait d'une part cette possibilité de sortir quand-même. On est en pleine ville et on a un jardin potager sur le toit, donc on pouvait être dehors tant qu'on voulait. On pouvait vivre ce que beaucoup de gens ne pouvaient pas faire. D'autre part, ce lien entre voisins c'était facile. Notre fils est devenu super-pote avec un autre gamin plus âgé que lui de notre courserie avec qui il n'avait pas beaucoup d'interactions avant, ils se croisaient... Là ils ont passé énormément de temps ensemble. Ça nous soulageaient et aussi les autres parents que notre fils était chez eux ou vice-versa.

Il y a plein de trucs sympas qui se sont développés en interne. Typiquement, il y avait deux profs de yoga qui ne pouvaient plus faire leurs cours de yoga classiques et qui ont donné des cours de yoga pour cinq personnes maximum, dehors sur le toit. D'ailleurs ça se fait encore maintenant. Il y avait plein de gens qui avaient besoin de faire un peu d'exercice et qui ont pu faire du yoga deux-trois fois par semaine dans l'immeuble. Ça a noué des liens aussi, parce que, du coup c'était une

nouvelle activité et puis ma compagne s'est inscrite à ça et a rencontré des voisins avec qui elle n'avait jamais vraiment discuté. Une activité comme ça ou d'autres types d'activités rigolotes : les enfants qui s'ennuyaient un peu proposaient aux familles de leur nettoyer les vitres pour Fr. 2.-.

**T. : Beaucoup d'entraide en fait !**

B. : Oui, d'entraide et d'activités comme ça qui se sont trouvées à l'interne.

Je pense que c'est un mode de fonctionnement qui a... c'est paradoxal... en fait ce n'est pas paradoxal. Ça va dans les deux sens, c'est-à-dire d'un côté c'est plus délicat à gérer au niveau sanitaire que n'importe quel logement, puisque les gens ont plus de barrières, surtout qu'ils ont plus l'habitude d'être dehors tous ensemble dans la cour. Donc forcément, dans un immeuble comme ça il y a un risque un peu plus élevé d'attraper le virus via son voisinage. Par contre, à l'inverse, ça permet quand même de passer une période de confinement à la maison de manière beaucoup plus facile, j'imagine.

Avant d'habiter là, nous habitions un logement sans balcon et avec des voisins qui ne nous adressaient pas la parole. Et là c'est très très différent.

**T. : Depuis combien de temps habitez-vous là ?**

B. : Ça fait 2½ ans que le bâtiment a été construit.

**T. : Donc c'est assez récent. Il y a déjà un bon rapport entre voisins.**

B. : Là on ne parle que du positif. Il y a aussi... C'est pas toujours facile de trouver le bon compromis ! Il y a aussi des conflits d'usage et de générations. Typiquement les enfants vont jouer dans la cour et il y a des appartements qui donnent sur cette cour. C'est peut-être un problème typologique plus que du

mode de vivre ensemble. C'est trop optimiste peut-être dans la définition d'un architecte. Il y a des gens qui dorment dans cette cour, qui vivent directement à même cette cour, donc des enfants qui jouent devant eux. Donc on voit qu'on est dans un locatif où il n'y a pas plus d'acceptation du bruit des enfants que si on était dans un autre logement. Il y a des tensions à ce niveau-là.

**T. : Vous parlez de la cour intérieure en fait ?**

B. : Oui. Il y a eu des discussions, à savoir s'il faut mettre des horaires aux enfants ou comment on peut leur expliquer clairement où sont les limites. Aux enfants et aux « moins-enfants ». Parce que comme il y a aussi la salle commune qui donne sur la cour. C'est facile de gérer peut-être à l'intérieur de la salle, mais après s'ils vont se balader dans la cour, c'est plus difficile. La délimitation entre le commun et le privé (...) et ça c'est hors Covid. Je veux dire que peut-être que pendant le confinement ça s'est exacerbé, parce que les enfants étaient dehors du matin au soir. Mais ça a montré un problème qui existait déjà. On a parlé pas mal à la fin de l'été. Donc c'était déjà bien là pour tout le monde.

**T. : Je vous ai coupé à propos de la dame qui proposait des activités**

B. : Oui. Il y a une dame qui fait des petits pains et qui les vend (...) Il y avait plusieurs choses sympas. Et puis il y a eu pas mal de propositions, dans la deuxième vague, de petits spectacles, vue que la Barre donne sur cette cour intérieure et sur le potager. Il y a eu deux ou trois moments, par exemple, un couple qui a fêté ses vingt ans de mariage en faisant une chorégraphie dans le potager, il y avait de la musique. Il y avait une petite disco interne, ils mettaient de la musique entre 6 et 8 heures et les gens dansaient dans leur coursive. Il y avait

aussi des mini-concerts, des gens qui allaient chanter dans la cour. Il y a eu beaucoup de petites choses comme ça. Et dans les immeubles avoisinants, tout le monde sortait sur le balcon pour regarder.

**T. : Ça a continué par la suite ou ça s'est arrêté une fois que le confinement était levé ?**

B. : Ça ne s'est pas arrêté. Disons, pendant le confinement les gens avaient envie de proposer un peu plus, donc il y a eu plus de petites choses. Mais ailleurs il y a des choses qui se passent. Il y a plusieurs musiciens dans l'immeuble. Il y a de temps en temps de petits apéro-concerts, soit dans la cour, soit dans le potager. Il y a une dame qui récite des contes, qui fait des soirées avec des enfants en automne. Il y avait des choses déjà avant. Un peu plus à ce moment-là. Justement en jouant sur ce fait que celui qui fait est dans la cour et c'est comme une scène et tout le monde est dans sa cour et dansait loin les uns des autres.

**T. : C'est une jolie dynamique !**

B. : Il y a un article qui était sorti d'ailleurs dans Le Temps. Je ne suis pas sûr de l'avoir. Peut-être vous avez accès aux archives du Temps...

**T. : Je pense que vous avez répondu à toutes mes questions... Par contre, peut-être avez-vous des plans ou des photos de votre cour ou des plans de l'intérieur de l'immeuble ? Avez-vous ce genre d'information ?**

B. : Les plans de l'immeuble, peut-être pouvez-vous les trouver sur le site de la Codha...

Il y a quelque chose dans Codha nos immeubles... Il y a les plans des rez-de-chaussée, des maquettes. Il y a les images du concours... Il y a quand même des plans.

**T. : Dans votre appartement avez-vous aussi un balcon ?**

B. : Une toute petite loggia qui donne sur l'autre côté, donc du côté du Rhône. Mais c'est petit, on ne l'utilise pas beaucoup. Ils ont quand même une présentation où il y a beaucoup de plans. Ça date un petit peu, justement on a l'impression qu'il y a de grands balcons côté Rhône, alors que ce n'est pas le cas maintenant, ce sont de petites loggias. Sinon sur les grands principes, c'est un peu ça. Ils ont mis tous les niveaux. Si vous allez sur une maquette... Vous voyez de quoi je parle ?

**T. : J'ai trouvé les PDF**

B. : Dans la galerie photos il y a quelques photos.

**T. : Est-ce que les appartements sont tout à fait conventionnels, c'est-à-dire est-ce qu'il y a des 2-pièces, des 3-pièces ? Et le les chambres d'invités par exemple ? Y a-t-il cuisine, salle-à-manger, salon – selon le nombre d'habitants dans le logement ?**

B. : Les appartements sont assez classiques, c'est-à-dire cuisine-salon c'est un seul espace. Ça se fait de plus en plus, ce n'est pas spécifique. Mais sur la courside il y a toujours un grand espace qui fait cuisine-salon-salle à manger et les chambres sont derrière. Après il y a effectivement des 5-pièces pour trois à quatre personnes des 4-pièces pour 3 personnes. Par contre dans l'immeuble, au niveau de La Galette il y a ce qu'on appelle des clusters. Ce sont des appartements qui ont un très grand espace de jour, sur lequel sont branchés les studios ou 2-pièces, voire des appartements un peu plus grands. Un cluster, ça peut être douze étudiants qui vivent dedans, un autre c'est une famille, un couple et deux étudiants. Ça peut être intergénérationnel. C'est beaucoup plus spécifique comme type d'appartement.

**T. : Avez-vous des liens avec des clusters ? Ou les clusters vivent entre eux, et vous en communauté dans l'immeuble ?**

B. : Il y a un peu de séparation, mais ce n'est pas parce que ce sont des clusters. D'une part, je pense que c'est générationnel, parce que dans les clusters il y a beaucoup d'étudiants ou de post-étudiants. Et d'autre part, s'il y a une séparation c'est par rapport à ce que je disais avant sur la cour, c'est-à-dire les clusters donnent sur la cour et eux n'ont pas d'enfants, parce que eux sont jeunes pour la plupart. Donc il peut y avoir cet amalgame en disant que ceux qui ne sont pas contents qu'il y ait des enfants qui jouent dans la cour sont ceux des clusters. Mais je ne sais pas si c'est parce qu'ils vivent dans les clusters, c'est parce que avoir des enfants, pas d'enfants... Je ne connais effectivement pas beaucoup de monde (...) dans les gens que je côtoie dans l'immeuble (...) une cinquantaine dans l'immeuble, il y en a trois-quatre qui habitent un cluster. Après dans les clusters il y a des gens qui se connaissaient déjà avant d'habiter dans le cluster.

La grande différence, c'est que dans les clusters il y avait ce principe à la base de mélanger des familles et des non-familles. À la fin il me semble il y avait peut-être deux familles dans des clusters. Plutôt soit des étudiants, soit des jeunes diplômés, soit des gens qui n'ont pas d'enfants et qui sont plus âgés. J'ai l'impression que la différence se joue plutôt sur le fait que dans les clusters il n'y a pas d'enfants et dans la Tour il y a des enfants. Les discussions et des oppositions se jouent à ce niveau-là, mais pas au niveau du choix d'un mode de vie.

**T. : En tout cas ça me donne plein d'information pour compléter mon travail. Merci de m'avoir accordé ce temps.**

## **B) Oscar K.**

**T. : Comme vous avez pu lire dans mon mail, je fais mon travail de master sur le Vivre ensemble au temps du Coronavirus et je m'intéresse au Vivre en communauté et tout ce qui se rapproche à la vie avec un problème sanitaire. Pour une partie de mon travail, je pose des questions aux gens qui, soit vivent dans une coopérative, soit comme c'est votre cas.... Si j'ai bien compris ce que M. Pattaroni m'a dit, vous êtes architecte et vous avez construit un des immeubles qui fait partie de la coopérative Equilibre à Genève.**

**K. :** Non, je n'ai pas construit. J'étais représentant, ce qu'on appelle représentant du maître d'ouvrage pour la coopérative. Donc porte-parole des futurs habitants et les partenaires, principalement les architectes, l'état, le conseil d'administration de la coopérative, toutes les personnes de la banque, les personnes avec qui on était censé travailler. Mais j'étais moi-même futur habitant de ce projet, et je suis désormais habitant de ce projet. Donc je vis effectivement à la Rue Soubeyran, dans ce projet pour lequel j'ai fait ce boulot de porte-parole.

**T. : Et ça se trouve où... ?**

**K. :** Porte-parole, c'est un peu réducteur quand-même. Représentant du maître d'ouvrage, ça veut dire que... ça implique toutes les démarches pour coordonner ce type de projet. Mais j'aime bien parler de porte-parole, parce que finalement c'est le plus gros du boulot, c'est ça.

Alors ça se situe dans le quartier des Charmilles à Genève. On va dire à cinq arrêts de tram de la gare, au nord de la gare.

Et pour comprendre, vous, vous êtes en sociologie ou en architecture ?

**T. : Moi je suis en architecture, mais j'ai décidé...**

K. : OK, mais vous avez des cours de M. Pattaroni en sociologie ?

**T. : Pardon ?**

K. : Vous avez des cours de M. Pattaroni dans le cadre du cursus ?

**T. : Oui, exactement. Il y a un cours qui nous est proposé, et moi c'est comme ça que je l'ai connu, mais c'est plus parce que mon thème, je voulais qu'il soit en grande partie avec l'humain et le côté architecture humain qui se lie ensemble, et c'est pour cela que c'est mon prof d'énoncé en fait.**

K. : OK, d'accord.

**T. : Donc vous vivez à Genève dans une coopérative ?**

K. : Oui, absolument.

**T. : Super ! Encore une !**

**Je m'intéresse à savoir... ce ne sera pas beaucoup... j'ai trois personnes... et ça va être environ cinq personnes.**

**Mais par rapport au vécu de... dans une coopérative, comment ça s'est passé pendant la première vague, du semi-confinement qu'on a eu en mars. Comment ça s'est passé... le vivre ensemble, les espaces communs que vous partagez ? Est-ce que qu'ils étaient utilisés ou non ? Comment ça se passait, est-ce que tout le monde restait un peu dans sa chambre ou son espace privatif ? Ou s'il y a des coursives, est-ce que... Voilà un peu comment ça se passait. Est-ce que vous avez dû mettre quelque chose en place. Un peu ces questions.**

K. : Voilà, ok. Donc, en fait, c'est une coopérative, enfin c'est un bâtiment, c'est un groupe on va dire. On a une association qui s'appelle Soub7 (??) C'est l'association des habitants de cet

immeuble. Je vais parler plutôt au nom de cette association, puisque à la coopérative Equilibre, il y a plusieurs sites, il y a plusieurs bâtiments. Mais moi je ne peux parler qu'en tant qu'habitant de Soub7. En gros, ça s'est extrêmement bien passé, parce qu'on se connaît très bien. On a fait le projet ensemble depuis le début, ça a duré 4½ ans. On a fait 140 réunions pour arriver à aboutir à ce projet. Du coup, c'est pas anodin, c'est pour ça que je le précise, parce que je pense que ça compte beaucoup dans le fait qu'on a un sentiment d'appartenance fort et puis de solidarité, convivialité assez fort.

**T. : Parce que ça fait combien de temps que vous vivez tous ensemble ?**

K. : Trois ans, ça fait trois ans qu'on habite... Non, ça fait quatre ans dans un mois.

**T. : Et vous êtes toujours les mêmes habitants ?**

K. : Oui, à un ou deux habitants près, oui. Il y a un appartement qui est... un monsieur avec son garçon qui est parti pour une histoire d'amour. Donc c'est plutôt joli. Et voilà, et puis en fait cet appartement a été repris par un couple qui s'est séparé et mais du coup ça a permis qu'ils restent dans le même immeuble et que les enfants ne doivent pas être ballotés, ils sont dans l'immeuble. C'est plutôt bienvenu.

**T. : Environ combien d'habitants ?**

K. : On a trouvé une solution plutôt originale et qui, aussi, est liée à ce type de fonctionnement. Et donc voilà. Tout ça pour dire qu'on fonctionne ....

**T. : Attendez, combien d'habitants ?**

K. : Une centaine, 60 adultes et 40 enfants, à peu près.

Et il y a trois (...) logements. En fait, c'est important de raconter ça, parce que on a co-construit ce projet tous ensemble. On a même fait le chantier ensemble... je vais dire bonjour à mon collègue qui vient d'arriver... Salut ! Si jamais, je suis en vidéoconférence, t'inquiète pas...

Voilà donc. C'est important de préciser ça, parce que forcément ça ne crée pas la même ambiance. Ça ne crée pas les mêmes rapports entre les gens et pour moi c'est central dans ce projet. Comme je disais, au-delà du fait d'avoir construit ensemble, enfin imaginé ensemble l'immeuble, on a aussi tous participé au chantier. C'est un bâtiment qui est isolée en bottes de paille avec des enduits en terre à l'intérieur. C'est les habitants qui ont réalisé ça. Qui ont donné deux semaines de leur temps en 2016, juste l'année avant d'aménager. Donc ça aussi, c'est fort de participer. Moi je suis un convaincu de ce genre de chose, parce que participer à la construction de son bâtiment ensemble, ça tisse des liens qui sont irremplaçables.

Voilà donc tout ça pour dire que c'est soudé et qu'en plus on fonctionne non pas avec un comité, comme ça se fait souvent, mais avec des réunions en plénière tous les dix jours où en fait tout le monde a le droit de venir. Personne n'est obligé de venir, du coup ça tourne un peu de manière spontanée et ça marche très bien depuis maintenant 2012, depuis huit ans on fonctionne comme ça. Mais voilà, c'est important de préciser ça, parce que moi je tiens à ces choses et je tiens à mettre en lumière, disons, en fait plutôt à soulever l'importance que ça a pour moi et que ça a pour ce que je vais raconter maintenant. Donc en gros, il y a eu l'histoire du confinement. Donc on a sur cette soixantaine d'adultes, on a, je dirais, huit personnes retraitées, donc qui était plutôt considérées à risque. On a pris particulièrement soin pendant toute cette période. Qu'est-ce qui s'est mis en place ? Il s'est mis en place que, on a deux

concierges qui sont des habitants, qu'on emploie nous-mêmes. Donc du coup qui sont aussi plus proches du collectif que tout le monde. Et du coup on a très vite proposé, eux ont proposé de créer un système de désinfection, des poignées, des ascenseurs, ce qu'on touchait tous les jours, un peu continu, tous les jours. Et ils mettaient à disposition aussi du... je trouve intéressant même si c'est anecdotique, en même temps ça parle d'une forme de solidarité, d'un fonctionnement de village. Ils ont proposé de mettre à disposition du désinfectant à tous les étages, à tous les endroits clé de l'immeuble et ils ont mis des fiches. Et en gros tout le monde participait à la désinfection quand ils passaient devant. C'est-à-dire, quand on passait devant l'ascenseur, voilà on mettait un coup de pschitt et on nettoyait les trucs et tout, et on notait Sabrina, vendredi 13, à 16h30, et puis voilà. Et puis du coup ça s'est rempli comme ça au fur et à mesure et je pense que ça était particulièrement désinfecté du coup. (rires)

Ensuite... évidemment... les personnes... on a insisté, on a un site internet... une plateforme on va dire, interne. Du coup on communique quand même souvent là-dessus pour des échanges d'objets ou des annonces d'événement, des choses comme ça, ou pour des réunions, ou on met les PV à disposition, toutes les infos on les passe un peu comme ça. Et puis là, on a très vite proposé à ces personnes un peu plus fragilisées de leur faire les courses, de se relayer pour les aider à faire livrer, tout ça. On a mis en place aussi un autre truc qui était de dire qu'on pouvait acheter des choses... alors on a déjà un système d'achats en groupe au sous-sol de l'immeuble. On achète des produits biologiques en grandes quantités, ce qui nous permet de... et bien déjà de les avoir en vrac...

**T. : Pour tout le monde ?**

K. : Pour tout le monde, oui. Et puis du coup on les... ça nous coûte moins cher, puisqu'on est considéré... vu qu'on est d'une taille conséquente... on est considéré un peu... enfin, on a des prix de gros. Voilà c'était déjà en place avant, mais on a renforcé avec... évidemment le gel hydroalcoolique, ce genre de trucs. Et puis ça permettait aussi de simplement livrer les personnes à risque, chez elles directement sans trop se casser la tête. Bref, il y a eu ça en place.

Alors pour les réunions, on les a supprimées. On les a suspendues...

**T. : Vous ne les faisiez pas du tout ? Ou par Zoom... ou ?**

K. : Non, non on n'a pas fait du tout de Zoom, on n'a jamais fait de Zoom. Ça ne nous plaît pas beaucoup. S'il y a une urgence, on le fera, mais il n'y a pas vraiment d'urgence. Donc voilà.

**T. : Et puis pour savoir qui donne à qui ou pour donner justement à ces personnes âgées ? C'était des gens qui spontanément ont dit : je le fais ? Ou il y avait des fiches, ou...**

K. : Non, là c'était genre par exemple... quelqu'un annonçait sur le site qu'il s'occupait de faire les courses pour Françoise et Claude-Roger cette semaine.

**T. : Mais très spontanément...**

K. : Voilà, comme ça on avait l'info, et puis on savait que cette semaine c'est bon, et puis voilà... mais il y a eu pas mal... donc ça continue... C'est dès qu'il y a quelqu'un en confinement... Dernièrement j'ai eu un mail magnifique d'un de mes voisins qui justement remerciait, parce qu'ils ont été dix jours en confinement avec sa petite famille. Ils remerciaient tout le monde pour les surprises non signées, même des petites tartes aux pommes devant leur porte d'entrée, des choses comme

ça. Et bien il n'y a rien de plus beau, j'ai envie de dire, franchement, voilà c'est... Bon ça a dû arriver aussi dans d'autres immeubles, c'est certainement pas spécifique au nôtre. Mais vu qu'on se connaît aussi, je pense quand même qu'il y a une petite dimension affective qui fait que, si Thierry et Linda nous disent qu'ils vont être coincés avec leurs trois enfants chez eux pendant dix jours, alors il y a des gens qui se disent : et bien, tiens, je fais une tarte aux pommes cet aprèm', alors j'en fais deux, comme ça j'en offre une. Et il n'y a pas à tortiller, ça fait plaisir à tout le monde. Après ce qu'il y a du...

**T. : Donc vous êtes une grande famille de cent personnes... ?**

K. : Bah... à mon avis c'est un peu... oui, bin on peut dire comme ça, il y a des liens assez forts, mais je pense que les petits villages, il y a longtemps, ça devait peut-être bien fonctionner un peu pareil, les gens se connaissaient bien... C'est pour ça que j'aime bien parler de village des fois, c'est plus sympathique de parler de village.

Mais voilà, du coup, après on a eu la chance d'avoir eu beau temps, pendant le confinement du printemps. Et nous on a la chance d'avoir un jardin. Et du coup, en gros, les enfants étaient tout le temps dehors.

**T. : Donc un jardin commun, pour tout le monde ?**

K. : Oui. Et puis on a tous des balcons qui donnent sur le jardin et du coup c'est très facile de les surveiller. Et concrètement, moi j'ai dû m'arrêter de travailler complètement, parce que mes enfants n'avaient pas école et je n'arrivais pas à bosser à la maison, avec eux. Et puis j'avais pas envie en fait de travailler à la maison et du coup j'ai pu prendre beaucoup temps pour moi, parce que ils étaient tout le temps, soit chez les uns, soit chez les autres. Alors il faut savoir qu'on a tout de suite très vite accepté le fait qu'on se confinait entre nous (rires). Parce

que (...) On a tout de suite très vite décidé que les enfants n'allaient pas... on n'allait pas leur interdire d'aller chez les copains et les copines de l'immeuble. Parce que là c'est un autre niveau de... de désagrément, quoi. Surtout pour eux. Alors pour eux c'était du coup une période super. Parce qu'ils étaient tout le temps dehors à jouer chez les uns, chez les autres. Il faisait beau...

**T. : Quand vous ne sortiez pas de l'immeuble, c'était vraiment une vie ensemble ? Les gens à l'extérieur de l'immeuble vous ne les côtoyez pas ?**

K. : Ouais, non, très peu. Et puis ce qu'il faut dire, c'est que nous entre adulte on ne se côtoyait pas trop, je dirais. Après moi j'ai des amis particulièrement proches dans l'immeuble. Il y a ma belle-sœur qui est là aussi, mon voisin direct c'est un ami d'enfance. On avait un petit cercle avec qui on passait du temps, on va dire. Alors considérant qu'entre nous, on se confinait entre nous, entre ces adultes-là. Mais... voilà. Je dirais, que les choses les plus fortes, c'est le fait de savoir qu'on peut se faire soutenir par tout le monde. Les gamins ils ont la possibilité d'aller chez plein de gens, des activités diverses et variées chez plein de gens et puis que du coup... on ne se sentait pas seul, en fait. Comme il y a certainement beaucoup de gens qui ont dû se sentir seuls.

Donc voilà. Oui je pense que votre sujet en fait... il est juste. Il est juste... il touche quelque chose de fort. Et qui peut-être pas propre aux coopératives. Ça peut être propre à... je pense ça peut être propre à... tout système de vie collective qui a réussi à créer ou à faire perdurer une forme de convivialité et solidarité entre les voisins et les voisines.

**T. : Oui, c'est sûr, c'est clair. C'est ça qui est intéressant. Après il y a la question aussi : est-ce que vous, dans votre voisinage, est-ce que vous partagez des espaces en communs ?**

K. : Oui, alors, on a principalement une grande salle commune de 400 m<sup>2</sup>, une petite salle commune qui est bibliothèque en fait qui est ouverte tout le temps. Voilà. Et puis trois chambres d'amis partagées. Et puis il y a aussi un toit collectif où on a des potagers, des jardins.

**T. : Tous ces espaces communs ils étaient utilisés pendant le confinement ou certains fermés ou avec des règles ?**

K. : Alors ils étaient utilisés, de mon souvenir, moi je ne les ai pas trop utilisés, voire pas du tout. Mais je dirais qu'il y a pas mal de gens qui ont télé-travaillé dans la salle commune. Qui, par exemple, se mettaient... il y a eu... j'ai déjà vu plusieurs personnes qui travaillaient, qui télé-travaillaient ensemble dans la salle commune. Mais bon, alors voilà là c'était au printemps qui était, on va dire qu'on était encore en mode... si on était à une certaine distance les uns des autres, ça allait. Enfin c'était pas toujours le cas. Mais aujourd'hui on a plutôt tendance de mettre les masques dedans. Là les gens, sauf erreur, mettaient pas toujours les masques sauf les personnes à risque. Voilà mais donc ça a été je pense majoritairement utilisé pour ça et après... bon il y a la buanderie aussi, bon la buanderie était particulièrement désinfectée. Et puis les chambres d'amis, on n'a rien fait de spécial, mais personne ne... elles étaient beaucoup moins utilisées, quoi.

Si si, il y en a qui ont utilisé les chambres d'amis pour se confiner entre eux. C'est-à-dire qu'on... par exemple s'il y en avait un qui avait été touché dans le foyer, et bien il allait vivre dans la chambre d'amis.

**T. : Mais la chambre d'amis, c'est juste une chambre ou c'est quand même une chambre où il y a une cuisine, des toilettes ?**

K. : Non, il y a des sanitaires, toilettes et douche. Pas dans toutes, mais il suffit de sortir dans le couloir et puis on en a vite très proche. Mais il n'y a pas de cuisine. C'est ce qu'on tient à ne pas avoir, parce que sinon ça se transforme très vite en studio et puis...

**T. : Mais du coup, comment ils faisaient ces gens pour se faire à manger, s'ils étaient confinés ?**

K. : Ils se débrouillaient en famille. Je pense qu'ils se faisaient livrer le repas devant la chambre, et puis voilà. Ça évitait... parce que les instructions quand même de l'OFSP c'était que si on était dans le même foyer, il fallait que la personne soit dans la chambre et que il fallait désinfecter dès qu'elle allait aux toilettes ou quoi que ce soit, il fallait tout désinfecter. Donc c'est ça qui était... terrible quoi. Alors que là, dans la chambre d'amis avec sa salle de bain, et bin en gros... elle restait dans son truc... il y a... elle se faisait livrer à manger et puis tout ce qu'elle désirait, et puis qu'au bout d'un moment, bin dès que c'était fini et qu'il y avait plus de soucis, elle pouvait rentrer chez elle.

**T. : Dix jours, c'est quand même long... !**

K. : Et bien c'est comme ça... (rires). Chez vous, c'est pareil

**T. : C'est sûr. C'est une bonne option, je trouve**

K. : C'est une bonne option, oui.

**T. : Par exemple, vous avez dit qu'il y avait une bibliothèque. Par exemple, la bibliothèque elle était fermée, ou que les gens qui avaient des livres, du coup comment ils faisaient**

**pour... ou qu'ils en voulaient un... est-ce que c'était momentanément fermé ?**

K. : J'ai pas vu comment les gens.... Il faut savoir qu'elle est beaucoup utilisée par les enfants. Après, elle est aussi... elle est aussi beaucoup utilisée par des gens qui viennent se poser un moment là, tout ça. Pendant cette période, les gens se posaient moins là.

**T. : Oui oui OK. En fait, naturellement les gens allaient un peu moins dans les espaces communs, à part...**

K. : Oui exactement. C'est ça, exactement. Par contre, le toit on y allait beaucoup. On a fait beaucoup fait de jardin pendant cette période. C'était le bon moment, il faisait beau. Donc on se voyait beaucoup sur le toit. Et puis dans le jardin avec les gens. Et puis après, alors l'autre truc que je peux dire c'est que... il y a des gens... qui ont... on a commencé à applaudir le soir et puis... machin. Et puis au bout d'un moment il y en a certains qui voulaient monter une chorale et puis qui chantaient tous les soirs pendant vingt minutes avant les applaudissements. Et puis ça a commencé à grossir au point où on respectait plus du tout les... (rires) sanitaires. Le concert devenait de plus en plus long à chaque soir, et ce qui est drôle, c'est que en face on a une coopérative aussi et du coup on a commencé à faire des échanges de chants entre l'immeuble d'en face et le nôtre, c'était... en tout cas pour mes enfants je pense que ça reste un truc qui les a marqués, parce qu'ils se souviendront, c'est sûr. Parce que tous les soirs ils voulaient absolument aller à la chorale. Voilà c'est des petites choses comme ça qui sont sympathiques, quoi, et qui auraient du mal à se faire... En tout cas moi, dans l'immeuble où j'habitais avant c'est juste inimaginable que ça se fasse.

**T. : Et maintenant, cette deuxième vague, oui on peut le dire quand même, ça se passe la même chose ou vous sentez que c'est différent. Et bien déjà le fait qu'on puisse moins sortir, vu la température surtout, vous vous sentez un peu plus isolé ou... quand même peut-être moins que d'autres gens. Comment ça se passe, en fait, pour vous ?**

K. : Moi, pour ma part, pas du tout. Parce que la seconde vague n'a rien à voir avec la première à partir du moment où les écoles sont restées ouvertes. Moi, c'est simple. Je suis resté coincé chez moi parce que mes enfants n'allaient plus à l'école ni à la crèche. Donc voilà. Pour moi ça ne change rien du tout. Par rapport. Et puis sinon... bin comme je disais, là pour la première vague on n'a pas eu de cas dans l'immeuble. Et pour la deuxième vague, là on en a eu un certain nombre. Et c'est là où on a commencé à faire l'histoire des tartes aux pommes, des courses pour les gens qui étaient confinés et tout ça. Mis à part ça, je vois pas franchement de... différence avec le quotidien, si ce n'est que... si ce n'est qu'on fait moins de soirées, on ne fait plus de réunions, et puis qu'on fait moins de soirées... il y a moins d'événements, quoi.

**T. : Mais finalement comme... oui, naturellement vu la situation.**

K. : Ouais

**T. : J'ai une petite question par rapport au fait que vous avez arrêté quand même un certain temps de travailler, du coup pour vous occuper de vos enfants. Est-ce qu'il y a quelque chose qui s'est mis en place par rapport à ça, genre : je dis, par exemple, vous vous êtes occupés d'autres enfants et vous avez eu, je ne sais pas, une petite aide financière, je ne sais pas par vos amis ou dans la coopérative où vous vous occupiez d'autres enfants. Comment s'est passé le côté**

**humain, du fait que vous avez dû vous arrêter. Comment s'est fait cette entraide, ou elle s'est faite ?**

K. : Bon... en fait... les enfants ils faisaient comme le week-end, c'est-à-dire que... comme le week-end, mais toute la semaine. En gros ils allaient chez les copains et les copines dans les autres appart'... autant que les enfants de mes voisins et voisines venaient chez moi. Donc il n'y avait pas de... il n'y avait certainement pas d'échange monétaire, ça c'est sûr, parce qu'il n'y a personne qui a... qui a eu besoin au point qu'on doive garder ses enfants toute la journée. De toute façon, franchement j'aurais refusé parce que... voilà... Et puis... Sauf cas extrême, je veux dire, bien sûr, mais bon pour que quelqu'un puisse aller travailler, non... enfin ouaiff... en tout cas ça ne s'est pas présenté. Et puis... voilà... donc en fait c'est... c'était comme le week-end, mais toute la semaine.

**T. : (rires) ils ont dû adorer ça !**

K. : Oui oui, je crois qu'ils ont bien aimé et c'était dur de retourner à l'école.

**T. : Je pense, en plus après... c'est les vacances. Il y avait les vacances.**

K. : Ouais

**T. : Elles se sont suivies les vacances. Ah oui, en fait il y a eu un petit moment d'école.**

K. : Oui c'est ça s'est fini mi-mai. Un mois et demi à peu près. Mais ils étaient contents de retourner à l'école. Ils étaient vachement contents.

**T. : Je pense, il y a les copains quand même.**

K. : Mais... mais bon, ils ont vraiment pas mal vécu leur confinement, ça c'est sûr.

**T. : Et vous, dans votre immeuble, il y a des coursives, ou pas ?**

K. : Oui oui. En fait nous on a un système de coursives de 1,2 m tout le long de l'étage. Et puis on a des avancées de 3,5 m par 3 m par... devant chaque appartement. Donc en fait... donc oui, on peut circuler. Alors les adultes le font très peu, par contre les enfants circulent tout le temps sur les coursives pour aller chez tout le monde.

**T. : D'accord. Je crois que j'ai un peu toutes mes... Je ne sais pas si vous voulez encore... s'il y a encore quelque chose qui a été mis en place... Ah oui, en fait, quand c'est revenu à la normale, l'été, entre les deux vagues, est-ce que vous avez senti, genre, par exemple de faire la chorale ou l'entraide pour nettoyer un peu comme ça, est-ce que ça a continué, à faire des choses ou ça s'est un peu arrêté spontanément, on dira ?**

K. : Nah ça s'est arrêté, mmh

**T. : C'est un peu triste quand même, non ? En fait c'est ma conclusion !**

K. : D'abord, franchement avoir un concert tous les soirs... (rires) C'est sympa que ça dure une petite période, mais...

**T. : Surtout que c'est une période un peu arrêtée, mais c'est vrai quand on reprend nos activités, c'est pas forcément.**

K. : Ouais c'est ça, c'est ça, et puis... non moi je trouve que justement que c'est sympa d'avoir eu ça pendant ce truc ponctuel. Pour nous hein, pas pour les soignantes et les soignants, parce que... enfin, ça ça dépend des opinions, mais je préférerais méditer pour qu'ils aient plus de bes... de moyens que de les applaudir toute l'année. Mais non, alors ça, ça s'est plus ou moins arrêté. La désinfection, ça s'est quand même plutôt arrêté aussi, je crois. Par contre là, ça a repris avec la

seconde vague. Justement, les concierges ils ont proposé de refaire la même chose. Et du coup... oui voilà.

**T. : ça marche toujours aussi bien ?**

K. : Oui oui ça marche toujours aussi bien. Oui oui. Mais j'ai l'impression c'est un peu moins présent que... il y a eu quand même eu le phénomène de sidération pendant la première vague où en fait c'est comme si on vivait quelque chose de complètement fou et d'exceptionnel, lorsque, tout le monde a dû vivre. Et du coup, bin il y avait une énergie... on sentait vraiment... vraiment forte. Là... là j'ai... c'est un peu si c'est devenu... c'est peut-être devenu plus... habituel. Donc il y a moins de... on sent qu'il y a quand même moins d'énergie créatrice ou de... ou de... voilà... d'énergie de... d'action pour faire de nouvelles choses, d'imaginer de nouvelles choses pour renforcer encore la protection des personnes à risque dans l'immeuble.

**T. : C'était moins une nouveauté, c'était plus une continuité.**

K. : C'est ça.

**T. : On s'habitue vite, finalement !**

K. : C'est ça.

**T. : En tout cas merci ! Merci pour votre temps, pour toutes les informations. C'est vraiment riche, c'est intéressant.**

K. : Oui, c'est un sujet bien intéressant, c'est bien.

**T. : Et vous, en tant qu'architecte, vous continuez à proposer ce genre de fonctionnement ? Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de construire des immeubles comme ça ou ça continue ou en tout cas vous essayez de proposer à chaque fois ?**

K. : Alors moi, en tant qu'architecte, je ne fais pas... je ne fais pas... je fais plutôt de la rénovation et je m'occupe de temps en temps de coopérative ou de... maison collective, mais ça m'arrive peu. Mais je serais ravi que ça me retombe sur le nez... Voilà...

**T. : Parce que vous avez votre propre bureau ? C'est juste ?**

K. : Je suis indépendant. Je suis tout seul. Et on fait... j'ai mon collègue que vous avez vu avec qui on fait des choses ensemble de temps en temps... Mais par contre, je travaille toujours pour la coopérative et puis on continue à faire d'autres projets. Donc oui, ça continue.

**T. : Merci beaucoup ! Prenez soin de vous !**

K. : Au revoir !

### C) Valérie B.

V. : Une heure ? Alors il y a beaucoup de questions !

**T. : Oui une heure. Enfin, ça dépend où ça nous porte.**

V. : D'accord (rires)

**T. : Maximum une heure. Ça dépend de ta disponibilité. En tout cas merci beaucoup.**

**C'est dans le cadre d'un cours qui s'appelle sociologie urbaine et en fait on étudie l'habitat et on nous a demandé justement de réaliser quelques interviews. Et donc j'ai pensé aussi à ce cluster qui est intéressant, en fait comme typologie...**

V. : Qui est très particulier...

**T. : Oui, qui est très particulier. Donc est-ce que tu peux m'en dire un peu plus sur toi, sur ton âge, si ça ne te dérange pas, sur ta profession**

V. : Oui bien sûr. C'est un cluster sénior. Et ce cluster sénior n'était dévolu qu'aux personnes à partir de 55 ans. On est trois, on a... Moi j'ai 59 ans, Michaël aussi et Laure est un peu plus âgée, mais pas de beaucoup.

**T. : Parfait. Voilà. Et après donc, ton lieu de travail c'est la maison... ?**

V. : Alors mon lieu de travail, c'était, avant je pouvais travailler un peu en télétravail avant que ce soit obligatoire. Et puis j'ai changé de chef et donc j'ai aussi changé de manière de travailler, malheureusement. Mais là, depuis le Covid, comme je suis... je suis rédactrice photo. Donc je fais partie de la production, ce qu'on appelle la production. Et je travaille pour le journal Le Temps et plus particulièrement au magazine. Et pour la production on nous a demandé d'être présents, ce qui

fait que je travaille, disons une semaine à la maison, deux semaines à Lausanne, une semaine à la maison, deux semaines à Lausanne. Voilà. Avant je travaillais tous les jours à Lausanne, sauf un jour par semaine. C'était l'époque où quand même on pouvait aussi faire du télétravail, mais différemment. Enfin, nous on a toujours pu télé-travailler.

**T. : Ce système d'une semaine, deux semaines, c'est agréable pour toi ?**

V. : Non pas du tout. Pour moi c'est vraiment pas agréable du tout ! Donc surtout après cette expérience Covid où on a pu travailler complètement à 100 % depuis la maison, où on s'est rendu compte qu'on était tout aussi efficace, avec une pression quand même moins forte. Et moi, ce qui me fatigue, honnêtement, c'est les trajets. Ça me... ça me fatigue, c'est une manière de voir, je veux dire ça... vraiment ça me, ça m'agace maintenant de plus en plus, hein. Je les ai faits pendant pas mal d'années. Et puis je trouve qu'on perd un temps fou et que c'est pas vraiment utile. Mais après, moi je suis pas évidemment, je suis qu'une employée, je dois quand même me soumettre... aux règles.

**T. : C'est comme ça pour tout le monde.**

V. : Euh... Dans le cadre du quotidien pour lequel je travaille, non. Les gens qui ne sont pas astreints à la production et les gens... Enfin, c'est vraiment, c'est vraiment... circonscrit à... à notre petit pool.

**T. : Et du coup ici c'est ta résidence principale, tu n'as pas d'autre lieu à Lausanne.**

V. : Non.

**T. : Et puis si on revient un peu vers le logement. Ici tu es locataire, propriétaire ? Ou ça... je sais qu'il y a un système de fonds propres... C'est ça ?**

V. : Oui. Alors ici c'est une col..., une, un, une habitation en coopérative... je vais y arriver. Donc la Codha. Et pour faire partie de la Codha, il faut s'inscrire et payer des annuités, dont je ne me souviens pas tout à fait très précisément le montant, mais ça tourne autour des Fr. 100.- par année. Et on peut obtenir un logement dans la Codha, d'après ce que je sais, selon l'ancienneté d'inscription. Il se trouve que nous on a été... Enfin, Laure qui est une de mes colocataires, parce que j'habite en colocation. Elle elle était inscrite à la Codha depuis plus longtemps que... depuis longtemps. Elle a vu ces histoires de clusters. Elle a vu ces possibilités d'avoir un cluster à partir d'un certain âge. Donc c'est, parce que ça fait un peu le vide, hein, quand tu demandes, habiter en commun... mais vous ne devez pas avoir moins de 55 ans. En tout cas, nous on s'est rendu compte qu'on a eu des places tout de suite parce que je pense qu'il y a très peu de gens qui sont intéressés. Donc voilà, donc à partir du moment où on a vu ça, nous on s'est inscrit et on a eu très vite ce cluster. On l'a eu dans les trois mois, je crois. Parce que c'est atypique. Donc on habite en colocation. Dans un habit..., non dans cet appartement, dans ce cluster de la Codha, et pour pouvoir habiter ici on doit payer un pourcentage... Je crois que c'est en rapport, pas avec le loyer qu'on paye, mais avec... Je ne sais pas comme quoi... Comment ils ont fait leur calcul, mais pour un loyer, moi je paye je crois Fr. 1400.- de loyer par mois. On est pas subventionné et j'ai dû verser, je crois, Fr. 20'000.- de fonds qui sont sur un compte et si je m'en vais, quand je m'en irai, je pourrai récupérer cet argent. Je crois pas qu'il y ait d'intérêts sur ce montant, mais honnêtement je n'en sais rien. Donc voilà, c'est comme ça que ça fonctionne. Et il y a cette garantie d'un loyer immuable. OK ?

**T. : C'était un choix de logement qui vous a motivée dès le début, enfin qui t'a motivée depuis le début...**

V. : Il n'y a pas besoin de corriger, hein, je crois que ce sera difficile.

Oui, alors moi, disons, à la base, en tout cas, pour moi, j'habitais dans un appartement fabuleux, grand, je payais pas plus cher que ça, qui était luxueux et tout, j'avais eu une super opportunité. Mais j'ai aussi un fils, et cet enfant est parti, je me suis retrouvée toute seule et j'ai eu... j'ai eu beaucoup de peine... je trouvais que c'était pas bon pour ma tête. Et j'ai une vie sociale relativement correcte, je dirais, compte tenu du fait que je travaille comme une malade. Mais je me suis surprise à devenir de plus en plus casanière, à trouver tout difficile, etc. Et quand Laure a parlé de ce projet, je me suis rendu compte que ça me pourrait que faire du bien, quoi. Parce que je, je, je... Il y a deux choses : je pense que quand on vit à plusieurs, ça nous ouvre la tête, ça nous oblige déjà, ça nous oblige à une souplesse qu'on n'aurait pas forcément si on était seul, et puis ça me pesait. Moi, honnêtement, la seule chose ici, qui est vraiment communautaire, c'est le fait qu'on mange ensemble. La structure, hein, nous on l'a articulé, alors si vous voulez des détails, je vous en donnerai, mais la structure elle est aussi communautaire par certains aspects. Mais vraiment ça on fait, on mange ensemble. Et pour moi c'est énorme. Après c'est moi, hein. Pour moi c'est important.

**T. : C'est quelque chose que vous avez établi entre vous, parce que vous êtes trois.**

V. : De manière complètement naturelle, oui. On est trois. On habite trois dans cette cellule.

**T. : Donc ça s'est fait naturellement.**

V. : Oui.

**T. : Donc, en termes de typologie, vous avez ce qu'on appelle des suites ou c'est des chambres ?**

V. : Non. Donc on a je crois à peu près 210 m<sup>2</sup> pour le tout. Sur ces 210 m<sup>2</sup> il y a un jardin d'hiver à ciel ouvert. Un salon-salle à manger... commun, ainsi qu'une cuisine, une grande cuisine. Et puis des petits espaces... ces petits espaces que, qui sont particuliers à cet endroit-là, qui sont, je sais pas, ça doit faire 3 mètres sur 2, qui sont hors des suites, voilà, qu'on s'est att... qu'on a attribués à chacun, à chacune des suites en fait. C'était beaucoup plus simple pour nous. Je développerai si vous voulez. Bon alors donc, nous on n'a pas des chambres, on a des suites. Des suites qui sont constituées de deux pièces. Donc une chambre à coucher, un salon ou bureau ou ce qu'on veut, une chambre avec aussi une partie cuisine, deux plaques... frigo, évier, qu'on peut aménager comme on veut. Je vous montrerai la mienne après. Et puis, et puis une salle de bain. Ce qui nous rend... et une porte, ça je pense c'est important, même si on l'a jamais utilisée. Une porte qui ferme à clé. Donc et... moi je dirais que cet appart... cette... ce cluster a peut-être pas mal de défauts, mais il a en tout cas une qualité, c'est que les portes isolent magnifiquement du reste et qu'on peut vraiment vivre sa vie, sans être gêné par les habitudes des autres. Donc voilà.

**T. : C'est super, donc... Tu es contente du coup de ce, de cette typologie cluster, donc quelque chose de commun, tout en ayant quand même une suite avec une cuisine, salle de bain privées. Est-ce que la cuisine, c'est quelque chose que tu utilises, ou c'est plus quelque chose...**

V. : Alors moi, je suis contente de cette typologie, et sans cette typologie je pense ça aurait été autrement beaucoup plus difficile. C'est des choses toutes simples, hein, partager sa salle de bain, c'est très agréable de ne pas le faire. Avoir aussi, moi

la cuisine, dans mon coin, dans ma suite, je n'ai jamais utilisé. Le plus que je fasse, c'est, j'ai une bouilloire, alors je me fais du thé. Ça s'arrête là. Mais j'ai besoin, moi, alors après on a aussi un âge qui fait que on a peut-être envie d'être plus tranquille ou plus... Moi j'ai besoin d'avoir des plages où je suis tranquille. Vraiment j'adore les gens avec qui je suis, mais j'ai besoin des fois d'être seule. Pour des tas de raisons.

**T. : Et du coup c'est... vous vous sentez, enfin tu te sens bien dans ce logement ?**

V. : Ah oui, très bien !

**T. : Ça fait combien de temps en tout ?**

V. : Ça va faire deux ans, ouais.

**T. : Est-ce que il y a des objets particuliers, des objets que tu apprécies particulièrement qui sont un peu sentimentaux, atypiques, qui créent justement ce sentiment aussi, peut-être dans ta suite ou aussi dans les espaces communs, que tu te sens chez toi vraiment ?**

V. : Alors dans ma suite c'est complètement moi, hein. Ça c'est très important. D'ailleurs je l'ai pas dit mais c'est bien de le soulever. Je pense que c'est génial qu'on puisse avoir notre propre caractère, toutes nos caractéristiques, et surtout c'est aussi un reflet de la manière dont on aime vivre. C'est-à-dire si je te montre les trois suites, tu vas voir que Laure elle a mis un bureau dans son... Moi je l'ai utilisé comme petit salon et que Michaël il a fait une fusion des deux. Donc il a aussi un petit salon, mais il a aussi une table. Donc c'est quand même le reflet de la manière dont on vit et la manière dont on apprécie... passer son temps. Moi ça ne me dérange pas du tout de travailler depuis mon fauteuil sur mon computer. Laure, elle visiblement elle aime être assise à son bureau et

Michael il est à sa table et puis quand il bouquine, eh bien il bouquine sur son fauteuil. Donc il y a ça. Et pour le reste, il s'est trouvé, bon, on a joué de chance en fait, en étant les trois. Parce que moi j'avais un très grand appartement qui était complètement meublé, Michaël aussi, Laure avait un appartement peut-être plus petit... peut-être et peut-être moins meublé, j'en sais rien. Quoi qu'il en soit, Michaël a une habitation secondaire, lui, à Marseille, donc il a pris tous ses meubles et il les a descendus à Marseille. Laure, avec ce qu'elle avait, bin, c'était pas suffisant et moi, j'ai pu mettre mes meubles ici. Donc, moi je ne suis pas la référence à qui il faut demander si je me sens à l'aise ici. C'est chez moi, là. C'est mon tapis, mon fauteuil, ma table, mes lampes. Donc, les œuvres d'art pas. Mais après on a composé. Alors on a acheté deux trois éléments en commun, et puis on a composé. Bon, ça a bien sûr fait objet d'une réflexion, d'une con..., pas d'une conciliation, parce que, mais d'une... d'un... on s'est concerté, quoi. Et puis... ils étaient d'accord, donc, pas de soucis. Mais, comme le chien. Avoir un animal, c'est pas évident. Le chien, moi, c'était une condition sine qua non, je n'allais pas euthanasier ce chien pour venir ici. Euthanasier. Donc ils ont été d'accord et voilà. C'est pas toujours facile, mais... ça fait partie.

**T. : Le chien c'est complètement toi qui t'en occupes, c'est pas quelque chose de commun ?**

V. : Non non. Oui oui. Mais il fait quand même partie, avec ses odeurs, ses bruits, ses... (rires) Ça peut être un inconvénient, hein.

**T. : Parce qu'il a quel âge ?**

V. : Il a onze ans.

**T. : J'ai un chat qui a onze ans aussi.**

V. : C'est un chat de rasse ?

**T. : Non non.**

V. : Les chiens de race c'est une horreur. Parce qu'ils sont hyper facilement malades, fragiles. Et puis lui, il commence à être un peu... non seulement il a des idées pas claires avec les basquettes, notamment, les pieds (rires). Mais voilà.

**T. : Et par rapport au quartier. Tu me disais qu'avant tu étais dans un autre appartement plus loin, est-ce que c'était aussi dans, sur l'île de Genève, ou c'était ailleurs ?**

V. : Mmh. J'habite Genève depuis 1999.

**T. : Avant tu habitais où ?**

V. : J'étais aux Grottes. Et j'ai connu d'ailleurs la moitié des gens qui sont dans cet immeuble là-bas. Enfin, connu, je les connais, on s'est connu de vue. Et ensuite j'habitais en fait dans un appartement de la ville. Et de nouveau, tant qu'on était deux ça allait. Et puis quand mon fils est parti, bin le loyer a pris un ascenseur conséquent. Ils me demandaient deux mille balles pour un 3-pièces. C'était juste complètement fou. Donc il fallait que je m'en aille et mon père possède un appartement ici à Genève et il m'a laissé son appartement. Aux Eaux-Vives.

**T. : Et en termes de quartiers, tu es contente de la Jonction ? Est-ce que les Eaux-Vives te manquent, ou les Grottes, bon les Grottes, c'est assez proche.**

V. : Alors les Grottes, j'y retourne régulièrement. Les Eaux-Vives j'aimais bien, parce que c'est très vivant, mais des fois c'était même trop vivant, hein. Non non, moi je, comment dire, moi je, comme j'ai le chien j'ai aussi une envie de... nature. Alors ici on est vraiment servi. Disons que, moi je suis pas

comme ça, moi je trouve que chaque quartier a son bon côté. Les Grottes j'ai adoré à cause de son ambiance. Et puis j'arrivais à Genève, donc c'était, il y avait encore des squats, c'était vraiment, c'est vraiment chouette. Les Eaux-Vives, eh bin, j'étais au dernier étage d'un immeuble de bureaux, donc c'était pas très vivant. J'étais toute seule là-dedans, mais quand je sortais, il y avait vraiment de la vie. Mais je me suis pas vraiment fait des amis, ni dans l'immeuble ni dans le quartier, parce que c'est difficile. J'avais des horaires de dingues, voilà. C'est pas... voilà. Et puis ici, alors c'est juste complètement différent, quoi. Ici je connais tout le monde, presque. En tout cas de vue. Certains mieux que d'autres. Mais quand tu penses qu'on est trois cents dans cet immeuble. Je connais beaucoup de gens. Je tutoie beaucoup de gens. Je connais les prénoms de pas mal de gens. C'est déjà, l'immeuble lui-même, il est juste... sa structure... est estomaquante. Alors après, le quartier c'est une autre histoire, parce que justement, je pense que cet immeuble est tellement... particulier, que si je le quitte, c'est pas pour aller à la Jonction, je quitte pour aller ailleurs. Et je suis très bien ici, hein, il y a trop de trucs ici. Il y a une boulangerie à 5 m, il y a des cafés-restaurants tout près, il y a même un coiffeur. Franchement moi ça me demande un effort de quitter ce paquebot ici, hein, pour faire un petit peu la connaissance du reste de la Jonction. Bon. Et puis, moi ce que je connais ici c'est la Coop et la Migros, mais en même temps j'ai pas changé mes habitudes. Je vais quand même faire mes achats à Ferme de Budet ou au marché et tout. C'est difficile pour moi. Ce quartier il est difficile. Ce que je connais de ce quartier, c'est le Rhône. J'adore aller me baigner tous les jours, j'adore aller promener le chien. Voilà. Le quartier lui-même je le connais pas très bien, honnêtement. Pas du tout.

**T. : Difficile. Tu crois qu'il est difficile à cause de quoi ?**

V. : Ah ! Il est difficile à... à... Parce que je fais pas d'efforts. Tu vois, je vais pas... je vais pas forcément... Je le connais mal. Je l'ai mal investi, si tu veux, parce que justement on a un peu trop tout sous la main ici.

**T. : Bon, c'est quand même quelque chose de confortable.**

V. : Ah, ce n'est pas négatif, au contraire. Moi je dirais que je... oui ça manque un peu, il faudrait quand même... bon après, en deux ans... Mais c'est vrai, je connais bien le boulevard.....

**T. : St-Georges ?**

V. : Non, celui où il y a la télé... oui oui bref, on s'en fout. Celui-là je le connais assez bien parce qu'il y a plein de restaurants, de magasins. Mais le quartier lui-même, je dirais, je n'ai pas vraiment appris à le connaître, beaucoup. Je... connais plus cette partie-là, hein, avec l'usine et tout, ouais.

**T. : Et donc la vie de communauté ou de voisinage dans, au sein de l'immeuble de la Codha est bonne pour toi ?**

V. : Ah oui ! Et... elle est très instructive ! (rires) Moi je trouve !

**T. : Dans quel sens ?**

V. : Et bien, par exemple, tu vois

**T. : On apprend un peu de chacun, ou... ?**

V. : Alors bon, je trouve que... Il y a premièrement, je pense que, tout le monde ne viendrait pas habiter dans un immeuble comme celui-là. Donc il y a cette espèce... et puis après c'est aussi une question... Mais je crois pas, je me dis aussi que c'est peut-être une question d'argent, mais je pense pas, parce que les loyers sont pas tellement élevés, quoi. Mais je pense que déjà le mot coopérative il fait peur à beaucoup de gens, donc

ça fait un tri. Et moi ce qui me frappe le plus c'est le fait que dans cet immeuble... je dirais la majorité des gens, je peux m'entendre avec eux. On a au moins un à deux points communs. Un ou deux... passions communes, etc., ce qui n'est pas le cas d'un immeuble lambda. Alors le pourquoi, je sais pas. Je pourrais pas dire pourquoi. Mais il se trouve que dans cet immeuble c'est comme ça. Tu vois par exemple...

**T. : Vous avez des valeurs ou des conceptions d'habitations qui sont communes un peu dans votre coopérative ?**

V. : Alors d'habitations, je suis pas sûre que ça soit une vision de l'habitation. Parce que nous on ne vit vraiment pas comme eux, hein. Et d'ailleurs, ça sera l'objet d'une autre disc... d'une autre réflexion que j'aimerais bien partager. Mais... non... je sais pas... je comprends pas pourquoi... mais il se trouve que ce sont des gens qui pourraient très bien correspondre à ce que... et qui correspondent déjà bien à ce que je peux aimer ou ce que je peux ne pas aimer. C'est vraiment étonnant. Après il y a cette scission famille – non famille... qui pour une fois est très... flagrante ici, puisque ils ont fait cette espèce de « U » qui contient la cour intérieur et ce « U » il est composé de gens qui, pas tous hein, mais qui n'ont pas de famille. Et c'est aussi très intéressant, parce que ça nous distancie du corps de l'immeuble où les gens ont des familles. Parce que la notion de famille ici elle est très forte. Et... c'est super intéressant parce que là, je dirais, pour la première fois la Codha elle se frotte à quelque chose de moins confortable. Vous êtes... et bin d'un côté on vous appelle le cluster des étudiants. Donc vous êtes tous en études... donc d'un milieu socio-culturel quand même assez élevé, on est d'accord hein. Et nous, on est ce qu'on est. Et puis à côté il y a le cluster... le poly-cluster. Eux ils sont, c'est des architectes, des artistes... il y a psychiatres, c'est aussi... c'est pas des métiers anodins... Ils sont moins jeunes que vous.

Mais par exemple, à côté, moi j'ai vraiment des connexions incroyables. J'adore ces gens. On est souvent ensemble. Bref. Après... je connais aussi pas mal de gens dans le corps de l'immeuble et tout, mais... je sais pas pourquoi... ça... peut-être c'est juste un hasard. Peut-être que... ça a à voir avec... je sais pas pourquoi.

**T. : Est-ce qu'il y a peut-être aussi une organisation commune ? Je sais qu'il y a parfois des... séances pour discuter de la vie au sein de la coopérative, au sein de l'immeuble. Est-ce que ça aide justement à se mettre d'accord sur... certaines choses ou sur une...**

V. : Alors maintenant, disons que c'est un moment assez clé, parce que on a justement cette cour intérieure qui peut poser des sacrés problèmes, parce qu'elle est pas du tout isolée en termes de bruit. Je trouve... je suis une personne qui a sa chambre à coucher qui donne sur la cour intérieure et je sais exactement de quoi je parle. Donc il y a des travées, ces travées sont bien sûr occupées en automne, printemps et été à des apéros ou à des fêtes... Bin je sais pas si Karla elle a aussi sa chambre qui donne là, mais on entend tout. Moi j'aime bien dormir la fenêtre ouverte. Donc on entend tout, mais toutes les conversations, hein. Ils ont eu aussi la bonne idée de mettre un toboggan dans cette cour intérieure. Bon maintenant ça va un peu mieux, mais... les gens bourrés qui descendent à deux heures du matin le toboggan, disons ça, c'est, récurrent. Donc il s'est trouvé qu'on a eu pas mal de discussions. On a ces assemblées générales. Et ces assemblées générales elles servent à ça justement, à... dé-ten-sé-i-fier les nœuds... Mais on s'est rendu compte, et puis c'est là que moi je trouve ça devient vraiment intéressant... Donc cet immeuble de trois cents personnes, généralement, la Codha, c'est des immeubles qui sont autogérés. Mais ils se sont rendu compte qu'avec trois

cents personnes ce sera un peu difficile, donc ils ont mis des coordinateurs d'immeuble. Il y a deux personnes qui occupent cette fonction. Ces coordinateurs d'immeuble ils se tiennent tous les lundi soirs à des endroits variés de cet immeuble et on peut aller les voir et on peut leur faire part de nos soucis, de nos envies, etc. Bon. Ils tiennent un registre de ça et ils passent les questions importantes à un groupe de gens qui est constitué, alors maintenant historiquement je ne connais pas bien, mais je crois savoir que c'était des gens qui... étaient inscrits depuis quand même pas mal de temps dans cette vision d'immeuble et puis qui... ont pris des décisions, enfin voilà. Le comité représente cet immeuble. Dit-on. Et on s'est rendu compte qu'en fait, si le comité représente cet immeuble, il représente surtout le corps de l'immeuble, mais absolument pas le « U » de l'immeuble qui est constitué de clusters et de gens d'un autre âge, je dirais qui sont des jeunes adultes, voire même des vieux adultes, mais qui ont une manière de vivre qui est différente. Ça s'est su le jour, où pendant le Covid le comité a jugé bon de mettre des affiches en bas, en disant « no deal ». Et moi j'ai réagi immédiatement, parce que ça m'a beaucoup choquée. J'ai envoyé un mail au comité. Et le comité a délégué une personne qui est venue ici et il a dit un truc qui m'a vraiment marquée, il a dit : mais le comité représente cet immeuble. J'ai fait un rapide calcul, dans les clusters, à eux tous seuls, on est plus de cinquante. Sur 300 personnes, dont, je pense qu'il doit y avoir sur les 300 personnes, il doit y avoir en tout cas 100 enfants, ados. Donc sur 200 personnes, je calcule en gros, hein, parce que j'ai pas les bons chiffres, sur 200 personnes il y a quand même un quart, mais j'ai même calculé que c'était plus, un tiers. Un tiers de la population de cet immeuble vit de manière complètement différente, c'est-à-dire sans le, sans le... comment dire... la vision familiale, hein. Et on s'est rendu compte à ce moment-là qu'on n'était pas du

tout représenté. Donc on est en train, maintenant, de mettre sur pied toute une réflexion pour savoir comment on va faire pour se sentir représenté. Alors se sentir représenté comment... ? C'est une question, est-ce que c'est une question de... de manière de vivre, d'âge, d'intérêts, tout ça on doit mettre sur pied. Mais il est vrai que cette structure, alors déjà elle m'a beaucoup intéressée... voilà je divague un peu, mais, ça m'a intéressée parce que ce système de comité... finalement... bon c'est peut-être un peu excessif ce que je vais dire, mais, cet immeuble il représente exactement la nature humaine. C'est-à-dire qu'on a des assemblées générales, on vote des choses. On les vote pourquoi ? Parce que c'est simple d'avoir une règle, c'est plus facile d'avoir une règle. Une règle, une fois qu'elle a été votée, elle est appliquée à tous. Et on se rend compte qu'ici, les règles sont votées, elles doivent être appliquées à tous, mais il y a beaucoup de peine avec ça. Ce qui fait qu'on a... des frictions. Alors moi je comprends qu'il faille faire preuve de souplesse, mais je trouve aussi que quand on vote des règles, elles représentent l'opinion d'une majorité, donc on doit les tenir en compte et si on les change, on doit repasser tout ça via des votes. Donc voilà. Parce qu'on a...

**T. : Ça fonctionne comme une petite commune en fait.**

V. : Normalement oui. Et fonctionnant comme une petite commune, puisqu'on a la chance d'être Suisses, moi je trouve, hein, et puis d'avoir un système politique qui, moi, m'intéresse. Moi je trouve assez intéressant. Donc ce système-là, il... on peut aussi partir du principe qu'il pourrait être appliqué à un immeuble comme celui-là. On pourrait avoir une chambre qui, enfin un comité représentatif, et puis un comité élu ou... bref, tout ça on va en discuter. Plus on sera de gens intelligents là-autour et de gens avec des intérêts différents,

plus on arrivera à trouver un modus vivendi, qui sera intéressant pour tout le monde.

**T. : Pour pouvoir faire ça, il faut aussi du temps... pouvoir s'impliquer là-dedans et donner de l'énergie là-dedans. – Oui – Ce qui n'est pas forcément donné à tout le monde. Tu m'as dit que tu travaillais aussi beaucoup. – Oui – Est-ce que toi tu aurais l'énergie de faire ça ou... Enfin c'est compliqué du coup, ça veut dire, du moment qu'il y a une espèce de commun et qui est quand même assez grand qui implique beaucoup de personnes, – C'est juste – bin tu dois donner aussi de ta personne différemment – Oui – peut-être pour que les choses fonctionnent**

V. : Ah oui, mais tout à fait. Non mais tu as tout à fait...

**T. : Pour ça ça crée des frictionne entre, ton horaire à toi, ton emploi du temps et ce que tu dois donner à la communauté.**

V. : Alors moi je, et je ne peux parler que pour moi, hein. Moi j'ai un caractère comme ça. Moi je me, j'aime me battre tout le temps. Donc ça me va bien, hein. Et puis... si je travaille beaucoup, j'ai aussi une propension à... à être assez souple. Donc voilà. Je ne sais pas, je ne sais pas ce que ça représente exactement de faire partie de ce comité. Ça c'est certain. En l'occurrence, je sais pas si j'aimerais en faire partie. Mais je pense qu'il est important qu'on discute sur une autre manière d'envisager un comité. Ça c'est important. Et là je prendrai le temps qu'il faudra... Je pense ça vaut la peine. On a la chance de pouvoir le discuter, en débattre en tout cas.

**T. : Est-ce que tu remarques une certaine hiérarchie dans ce comité, ou bien même dans le voisinage, en rapport aussi peut-être à la spatialité de l'immeuble ?**

V. : Ahhh ça c'est intéressant !

**T. : Puisque vous, vous êtes dans le « U ». Vous êtes donc en bas, avec la cour intérieure, donc en rapport directement à un espace commun. Alors que j’imagine ceux qui sont en haut... il y a dix, onze étages ? – Oui dix étages – qui sont au 9<sup>ème</sup>, 10<sup>ème</sup> étage, enfin est-ce que tu sens qu’il y a une sorte de mentalité différente ?**

V. : Alors honnêtement non. Et honnêtement je dirais, je dirais même que durant les assemblées générales, quand moi je suis venue avec mon problème, j’étais toute seule, parce que personne n’a trouvé indispensable de se déplacer pour venir m’appuyer ou, tu vois. Alors vous avez souffert certainement aussi en silence. Moi je ne souffre pas en silence. Donc j’étais toute seule à... à expliquer à quel point c’était vraiment pénible, que je pouvais... rendre compte de conversations entières que j’entendais... à cause de la réverbération du son, que, etc. etc. Et puis après on parle même pas de la salle commune, là... où il y avait des fêtes et tout. Mais j’ai quand même réussi : 1) à faire voter qu’il y ait des horaires à cette salle commune, que les fêtes, en fait les fêtes sont quasiment impossibles dans cette salle commune, avec ces horaires qu’on a votés, ce qui est plutôt bien, parce que si nous on déguste en termes de son dans la cour, il y a quelqu’un qui habite juste à côté, et puis les murs sont pas assez épais. Donc voilà. Donc ça j’ai eu une écoute pour ça, j’ai eu une écoute pour pas mal de choses je dirais. Et j’étais très étonnée, ça m’a touchée de s... d’entendre, de me rendre compte, j’ai même entendu une fois un soir, assez tard, quelqu’un qui disait : moins fort, ça fait vraiment beaucoup d’écho, ça importune les gens qui dorment... ça ça m’a beaucoup touchée. Je trouve que... c’est frappant. Donc je dirais pas, alors il y a des exceptions, il y a un sale con dans cet immeuble, que je nommerai pas (rires) qui m’emmerde chaque fois qu’il peut, qui est machiste... idiot et... je trouve que... oui il est... il a aucun respect. Alors lui, bin il fait

aussi partie du comité malheureusement. Donc il use, à mon avis, un peu de son pouvoir, mais on peut pas accuser l'ensemble d'un immeuble sur la base d'un seul individu et franchement je dirais, moi, il y a cet individu... ce triste individu-là, mais sinon, tout le reste, moi je trouve que non, il n'y a pas. Honnêtement, non.

**T. : Et après, pour revenir plus au sein de ton cluster, est-ce que ça va bien avec tes colocataires ? Dans le ménage, vous avez une organisation, par exemple, des tâches ménagères, de la cuisine.**

V. : Alors nous on a réglé... Bin on est un cluster qui gagnons relativement bien nos vies, hein, et on a réglé les problèmes en allongeant du fric tout simplement, hein. Donc nous... le ménage, il faut que ce soit fait. Il n'y a personne qui a envie de le faire. On a pris une femme de ménage. OK. Il y a eu des fois, on a eu dû faire des travaux, on est pas du tout bricoleur. Maintenant je ferais peut-être plus appel à quelqu'un de l'immeuble. Parce que je connais les gens. Mais avant, bin on a fait appel à des entreprises, ils venaient et bien et on payait. Donc tout ça... oui, on a réglé ça comme ça. Il n'y a pas de tâches ménagères. Et puis les choses se passent vraiment bien ici. C'est très fluide. Ça veut dire, si on a un qui arrive et qu'il faut vider la machine à laver, il va la vider. Si quelqu'un se rend compte... bien voilà, c'est ce que j'ai oublié d'acheter (rires). Qu'il manque des pastilles pour faire tourner la machine à laver la vaisselle, il l'achète. On a mis sur pied le Split Wise. Nous on a un Split Wise. Et puis on marque toutes les dépenses communes là-dessus, et puis à la fin ça s'équilibre assez bien. On a mis en commun le WiFi, Swisscom. On a mis en commun... la femme de ménage. On a mis en commun bien sûr l'électricité... On essaye de changer d'assurance-ménage, mais ça on a... il faudrait... c'est la tâche à Laure. Il me semble qu'elle

a oublié. Bref. On essaye de faire... d'utiliser, disons, de faire au mieux avec la partie commune pour que ça nous coûte moins, mais c'est pas évident, hein. On gagne pas tellement. On gagne pas tellement, je trouve. On a, ouais. Et puis bon, bin, par exemple, nous on a, comme on est que trois. Vous je pense que, enfin, à côté ça doit être différent. Mais nous on est que trois, on a un frigo. Donc le frigo on a divisé par hauteur, premier étage c'est X, deuxième étage c'est Y, etc. Et puis ça marche. Non, tout fonctionne assez bien. Mais bon, ça reste une communauté. Il y a des tas de choses qui, moi, m'énervent. Et je pense qu'il y a des tas de choses qui les énervent eux aussi. Et puis on fait avec... Parce que on habite à plusieurs. On en discute.

**T. : Je comprends. C'est clair, genre, moi aussi, je suis en colocation. Bon, nous c'est plutôt par rapport au ménage parfois... il y a des conflits, même, genre, justement le lave-vaisselle, c'est qui qui le débarrasse, c'est qui qui laisse la vaisselle dans l'évier. Ça peut créer des conflits des fois, hein. Genre, par rapport même à ton animal de compagnie ou comme ça. Je pense, si tu penses à la dernière fois que vous avez eu un conflit ou quelque chose...**

V. : Bin on a eu un conflit à cause du Covid. Parce que, il faut qu'on trouve... on est des gens qui voyageons beaucoup. Et puis à la fin de cette période Covid, moi j'ai dit quand on a eu la réunion du cluster, on en fait une de temps en temps, pas du tout régulier. J'ai dit que je trouvais qu'on avait mal géré ça, parce qu'on avait décidé que personne n'entrerait à la maison. Alors évidemment moi j'ai été confrontée à un dilemme, parce que j'ai un fils. Je peux pas le laisser dehors, dans l'entrée. Quelqu'un était pas content. Et c'est normal, parce que j'ai violé la règle. Mais en même temps... il s'est juste assis, il a rien touché. Enfin, bref. Tu vois, c'est vraiment compliqué. Mais au-

delà de ça bien sûr personne d'étranger rentrait dans ce cluster, mais on sortait comme des malades et puis on voyait des gens et tout, ça n'allait pas. On n'a pas bien géré ça. Heureusement on n'a rien chopé et puis on est assez solide. Mais là, et après le Covid, j'ai dit, je pense qu'on a mal géré. Il faut qu'on le gère autrement. Et puis d'ailleurs ça n'a pas manqué, parce que l'un de nous a dû faire des voyages dans des endroits qui étaient soumis à quarantaine. Et puis... même si moi... Alors c'était un peu compliqué... je pense qu'on prend pas cette histoire très au sérieux. On pense que c'est un peu excessif, on pense que il y a des zones d'ombres avec lesquelles on est pas content et tout. Mais on s'est aussi rendu compte qu'il y avait des règles qui étaient posées par la Confédération et puis qu'elles pouvaient nous être bien utiles, parce que même si nous on était pas tout à fait d'accord avec ça, c'était quand même des règles, et puis que on s'est dit qu'on allait les appliquer au cluster. C'est-à-dire, si quelqu'un part, et va dans une zone qui est soumise à quarantaine, quand il revient, on a décidé qu'il serait en quarantaine dans sa suite, quitte à ce qu'on lui donne un coup de main, qu'on aille lui faire les achats et tout, mais ne sort pas. Ohhh ça c'était pas gagné, hein. Donc là on s'est, on a argumenté, oui.

**T. : Je comprends. En termes de timing, on a quarante minutes... Tu as encore un peu de temps ?**

V. : Ah j'ai tout le temps.

**T. : Super. Je voulais te demander un peu, passer un peu à ton quotidien, peut-être si tu as envie peut-être de me décrire un peu ta journée type ou ta semaine type ? Tu m'as dit, du coup il y avait ce... tournus de semaines, une semaine et... Est-ce que tu as envie...**

V. : D'accord. Alors là, la période, la journée type de semaine, quand je travaille sur Lausanne, je me lève à six heures. Je vais promener le chien. Je prends un petit déjeuner à l'emporter. Je saute dans le train. J'arrive à neuf heures moins dix à la rédaction et à partir de là jusqu'à cinq heures et demie, disons, je travaille non-stop. Je prends souvent un pique-nique avec moi. Mais je mange sur place. Je sors pas. Je, je suis vraiment la tête dans le guidon. Et j'aime... cinq heures et demie-six heures moins quart, là, c'est pour ça que je travaille non-stop, hein, c'est pour pouvoir partir plus tôt. Donc je me casse, je reprends le métro, le train et je rentre. Donc je passe, mais le minimum de temps possible, à Lausanne qui est une ville que je déteste. Donc voilà. (rires)

**T. : (rires)**

V. : (rires). On peut pas aimer Genève et aimer Lausanne en même temps. Là je sais pas, je ne sais pas pourquoi, je dois avouer j'ai beaucoup de peine avec cette ville. Je la d... Je ne supporte pas cette ville. Alors donc, je rentre. Alors selon quel jour qu'on est, par exemple jeudi j'adore aller aux Grottes, boire un apéro, parce que moi je travaille à 80%, donc le jeudi c'est aussi mon dernier jour. Je vais... je bois des verres, j'ai de nouveau une vie sociale, etc. Bon ça, c'est le jeudi, mais souvent la semaine, alors je rentre, parce que j'ai l'animal, là. Je rentre, je le sors, je le nourris et avant le Covid, parce que il y a ça surtout (rires) il y a l'avant et puis l'après (rires). Mais avant j'allais au cinéma ou je sortais ou... etc. Maintenant... pffff... je vais au cinéma, mais je sors plus. Je vois des gens des fois, mais... Je vois des gens ici dans le cadre de l'immeuble, c'est ça aussi, hein. Et puis voilà. Je fais beaucoup de Yoga... donc j'ai aussi... alors le jeudi je vais boire l'apéro, mais le mercredi et le lundi je vais faire du Yoga très tard le soir. Donc il me reste le mardi où je fais rien...

**T. : Tu fais du Yoga ici chez toi, ou tu...**

V. : Non, je vais dans un centre de Yoga à Servette. J'en fais aussi ici avec les voisins. J'ai instauré ça pendant Covid. Je suis très fière (rires).

**T. : Oui. Là-bas, hein.**

V. : Oui, on fait... oui on loue des fois, et puis on est que deux ou trois, mais on... on s'auto-soutient. Mmmh. Oui. J'ai pas de cours, mais on se soutient. Ou on va dans leur chambre d'amis. Ils ont une chambre d'amis, eux à côté, c'est vachement cool. On peut mettre notre matériel et tout et faire un peu, oui. Donc c'est ça. Et puis, bon bin oui le week-end, j'ai une vie normale. Je sors, quand je suis là ou je voyage ou je... voilà. Ça c'est ma journée type quand je travaille. Et puis ma journée type quand je travaille pas, c'est... je me lève beaucoup plus tard, bien évidemment. Je m'occupe du chien, mais je vais... c'est ça, moi qui me plaît le plus, je vais faire une lessive, je m'occupe un petit moment du jardin, quand je suis trop énervée, je vais faire un tour. Parce que mon travail m'énerve beaucoup (rires). Enfin bref, je... c'est beaucoup plus relax. C'est pas moins dense, c'est beaucoup plus relax. Ça c'est mes journées type, de nouveau à peu près la même chose pour le reste.

**T. : Et quand tu travailles ici du coup ? Quand tu as cette semaine où tu peux travailler du coup ici. Ça se passe comment ? Tu as un peu les...**

V. : C'est beaucoup plus relax. C'est comme je te dis, dès que... dès que j'ai des tensions qui sont trop fortes, parce que j'en ai beaucoup, je suis souvent en... je suis souvent en... comment dire... en... comment est-ce qu'on dit ça ? En conflit avec des gens, non parce que c'est mon boulot aussi... quand c'est trop fort, je peux prendre le chien, et puis je peux sortir, tu vois.

Pour moi c'est complètement différent. C'est beaucoup moins stressant.

**T. : Donc si tu le pouvais, tu ferais que ça ?**

V. : Si je le pouvais, oui, d'autant que je trouve génial de pouvoir... Moi, tu vois, je suis pas vraiment du matin, si je peux. Bien sûr, je suis complètement réveillée à neuf heures. Mais à six heures, c'est dur. Voilà. Moi donc si je pouvais me réveiller plus tard et puis me mettre au travail et être complètement opérationnelle à neuf heures, et puis... et puis faire ça... et puis m'arrêter. Si le voisin arrive et puis me dit on boit un café, boire le café, laisser le temps de boire le café, tu vois. Et puis reporter ça à plus tard. Je finis à sept heures et demie je m'en fiche, je suis à la maison, tu vois. Oui, moi ce serait un idéal oui.

**T. : Oui je comprends. Je partage aussi ce point de vue, c'est... J'ai fait une année de stage l'année dernière où du coup j'ai dû faire, enfin l'année dernière, j'ai fini en août. J'ai dû faire du télétravail et c'est vrai qu'il y avait un temps. Enfin on prenait une pause de quinze minutes et on allait mettre une lessive ou bien genre aller se promener un petit peu, prendre le café avec des amis, enfin, j'avais vraiment une autre temporalité, d'être beaucoup moins dans... enfin l'espace du bureau, d'être avec les collègues, enfin c'est quelque chose d'assez...**

V. : Alors ça me manque un peu des fois, bien sûr, parce que c'est toujours intéressant de faire, en tout cas nous on est des créatifs. Donc le brainstorming c'est important, mais tu peux le faire au téléphone ou via Zoom. Bon soyons clairs. C'est peut-être un tout petit peu moins confortable. Et puis je déteste me voir en vidéo, mais OK, OK, c'est possible... Je pense que en fait ça aura de la peine à fonctionner, non pas parce que les gens, moi je pense qu'ils sont tous, moi

honnêtement je dirais je travaille plus en télétravail, je fais plus d'heures, en fait. C'est ça. Mon travail est pas mieux fait ni moins bien fait, mais je me rends compte, je travaille plus. C'est-à-dire il y a encore un truc à faire, je vais faire, même s'il est huit heures du soir. Quand j'ai quitté le bureau, moi je le quitte. Même si je règle quand même quelques mails, etc. Mais j'ai moins cette propension à travailler quand même hors de mon lieu de travail, que travailler quand même quand je télétravaille. Déjà il y a ça. Mais moi ce qui me fait mal et... c'est pour ça je ne suis pas très optimiste pour l'avenir, c'est que il y a nettement, d'ailleurs c'est pour ça je retourne à la rédaction, c'est une question de pouvoir. Il y a des gens qui veulent, qui supportent pas de ne pas pouvoir avoir leurs employés sous les yeux. Et le résultat importe peu finalement, hein. C'est ça qui est terrible. C'est ils doivent marquer leur territoire, marquer leur... employé... de. Voilà. Voilà. Pfff...

**T. : Je comprends**

V. : Voilà c'est mon analyse. Maintenant après c'est aussi l'analyse d'un lieu bien précis, avec des gens bien précis.

**T. : Donc tu remarques quand même que du coup tu es plus productive en télétravail. Tu travailles plus.**

V. : Ah oui.

**T. : Est-ce que c'est quelque chose qui te va bien ou tu remarques quand même, genre, tu apprécies cette espèce de rupture spatiale, le fait de sortir du bureau, et d'être... une espèce de coupure qui est... même tu arrives chez toi, tu changes, tu vois, ou comme ça. Enfin il y a quelque chose...**

V. : Oui oui. Je comprends ce que tu veux dire. Alors c'est marrant parce que j'ai des collègues qui disaient qu'eux ils avaient besoin de cette rupture spatiale. Moi, et bin, de

nouveau, ça tient aussi beaucoup à l'habitat qu'on a. On a... jusqu'à présent, je travaillais quasiment toujours dehors. Il faisait beau, le WiFi bin il traverse les vitres quand même, heureusement. Et puis je pouvais travailler dehors. Voilà c'était génial. Tu es dehors, tranquille. Il fait doux, etc. etc. Si non, bin, non moi j'ai pas besoin de cette rupture d'espace. Et puis je trouve que c'est un prêt pour un rendu, si tu veux. Parce que je trouve tellement cool de pouvoir aussi me dire, que je vais aller faire une lessive, ou bien que je peux discuter dix minutes avec quelqu'un qui vient sonner à la porte, que moi ça me dérange absolument pas de travailler un peu plus. Tu vois, parce que je le fais dans une optique tellement agréable que je suis complet... que je suis moins tendue que si je suis au bureau, si tu veux. Et je pense que la balance elle est parfaite. En tout cas pour moi. Tu vois ?

**T. : Je comprends. Donc il y a un bon ratio travail-logement, quelque chose qui peut bien aller ensemble, pour toi.**

V. : Oui, pour moi oui, complètement.

**T. : Tu me parlais du coup toute à l'heure de cet espace que tu as pu prendre aussi pour faire parfois du Yoga. Est-ce qu'il y a d'autres espaces en communs dans la coopérative que tu investis, que tu utilises ?**

V. : Non. (rires)

**T. : Non, d'accord. La cour intérieure ? Enfin cette cour-là, vous avez du coup un carré chacun, enfin des mètres carrés qui sont...**

V. : J'ai l'impression, mais je suis pas sûre, il faudrait regarder sur le bail à loyer.

**T. : Tes parasols et tes pots de fleurs. Est-ce qu'il y a un peu une séparation avec les pots de fleurs. Est-ce que... enfin...**

V. : Alors nous, on les a poussés un peu (rires) pour avoir un peu plus de place. Parce qu'ils nous les avaient mis là, et puis bon, on a fait usage de charme. Et puis avant qu'ils les remplissent on les a poussé, en argumentant qu'on avait ces grandes fenêtres, qu'on pouvait rien poser dessus, enfin n'importe quoi. Mais ça nous fait un espace grand comme le salon, hein, en plus. Et puis on a mis des plates-bandes et on adore ça et puis on va encore, on va avancer. Nous on aime bien, tu vois, par exemple ici on utilise pas mal la cour, le jardin d'hiver parce que c'est moins bruyant. Et puis on aime bien des fois manger là. On a investi, il faudrait qu'on achète une table qui soit plus confortable, mais au-delà de ça on a investi dans une manière de... Oui que ça soit agréable. Donc on utilise ces espaces, oui. Mais je me souviens plus quelle était la question. Non, j'utilise pas, alors la cour intérieure, bin ça fait partie de nos attributions, les mètres carrés qu'il y a devant l'appartement, donc, non, j'estime pas utiliser un endroit commun...

**T. : Genre le toit en-haut ?**

V. : Les toits au onzième j'y vais jamais. Je montre le paysage aux gens...

**T. : Le potager peut-être ou...**

V. : Le potager c'est... Laure y travaille beaucoup. Et puis comme on vit déjà ensemble, moi je trouve que c'est bien d'avoir chacun son monde, quoi. Alors le potager, moi je l'ai pas du tout investi, même si je trouve ça cool. Tu vois je fais pas de bricolage, il y a une espèce de petite menuiserie ici, je l'utilise pas. Je fais pas de musique, je vais pas dans le local musique. Je fais pas, je suis... je fais pas de bricolage propre

non plus, donc j'y vais pas. La salle commune pour les enfants, j'y vais pas non plus. Non. Non.

**T. : Oui donc les activités que tu fais c'est vraiment au sein du cluster.**

V. : Elles sont concises à ici et puis aussi à... oui... non. On a eu fait, une fois, mais c'est Laure qui a organisé un concert en-haut sur la pergola. Mais tu vois, nous, j'irais sur la pergola, si j'étais dans les coursives. On a un grill ici. Pourquoi tu veux monter ? Tu n'as pas envie de monter, tu manges ici, il y a les assiettes qui sont là, enfin bref, c'est facile. Tu vois, ça tient aussi à une configuration particulière. Je doute que ce soit vraiment différent pour les autres clusters qui donnent dans la cour du premier, tu vois. Je sais vous avez un musicien. Alors lui je pense que lui il utilise la salle de musique.

**T. : Oui la salle de musique. Après, ici à côté ils ont pas de grill, donc je sais que parfois ils vont en-haut, genre cet été on est allé aussi quelques fois.**

V. : Voilà, tu vois, c'est tout simple, si vous aviez eu un grill ici, vous seriez pas montés ou bien je sais pas...

**T. : Non, je pense pas, en effet.**

V. : Il y a du soleil, tu as ta table, tout va bien, quoi. Voilà c'est ça.

**T. : Au sein de ton logement ici, est-ce qu'il y a une sorte de rapport de pouvoir, quelqu'un qui a un peu plus le dessus sur les autres en termes de, je sais pas, justement de ménage, ou de repas ou bien de... Ou est-ce que c'est assez horizontal.**

V. : Non moi je pense que c'est très horizontal. Le ménage, de toute façon c'est plus un problème et puis les repas on a tous des régimes très différents. Et il se trouve qu'on a des régimes

très différents. On a des régimes. Il y en a un qui mange de la viande, les deux autres ne mangent quasiment pas de viande. Moi par exemple, en plus, je ne mange pas de produits laitiers ni de gluten. Donc tout ça, ça nous mène à quoi ? À nous faire l... Moi je fais ma propre cuisine.

**T. : Tes propres courses et tout ça**

V. : On fait nos propres courses et notre propre cuisine. Dès le départ c'était comme ça. Il y en a pas un qui est plus que l'autre ou qui fait mieux que... Alors de temps en temps on fait un repas commun et tout, oui. Ou il y en a qu'un qui fait la cuisine, oui. C'est cool. Mais non, non alors il n'y a pas. Ça y a pas. Non mais ça c'est pas possible. On peut pas vivre comme ça, moi je pourrais pas vivre comme ça. Donc si on s'engueule, on s'engueule... Ah ! Et puis on a une règle, une, on a juste une règle dans ce cluster. C'est que s'il y a un problème, on doit pouvoir le résoudre à l'unanimité.

**T. : Donc pas de... compromis**

V. : Jamais deux contre un. Il n'y aura jamais deux contre un. Parce qu'on est t... Il n'y aura jamais ça. Alors des compromis, oui. On est obligé d'en faire.

**T. : Oui, mais le deux contre un, non.**

V. : On va trouver moyen de... mettre un peu d'eau dans chaque vin et puis pour avoir un côté plus ou moins équitable.

**T. : Je voulais savoir si ça te dérange pas, si tu veux me montrer ta suite ?**

V. : Non, avec grand plaisir.

Tu vois, par exemple, le chien mange la viande. Ça pue la viande. Et je sais que ça peut déranger Laure. Et j'essaye de

faire un peu quand elle est pas là. Mais en même temps c'est pas toujours facile. Enfin il y a un vrai respect, quoi.

**T. : Donc toi tu as l'étage.**

V. : Oui.

**T. : Ici donc il y a une suite qui donne**

V. : Là il y a une suite qui donne sur. Alors comme Michaël est pas là et je sais que j'ai son autorisation... Ces fameux petits endroits on les avait investis autrement avant. On avait fait une salle de télévision qui est restée une salle de télévision où on regarde plutôt des films, hein. Là j'avais fait... on avait mis un canapé et ça faisait pseudo chambre d'amis. Tout le monde détestait venir dormir ici. Il y a beaucoup trop de lumière, hein. Et puis en plus c'était moi qui me tapais tout le monde dans la salle de bain. Voilà ça c'est ma suite à moi. J'ai une configuration un peu spéciale, hein. Tu vois j'ai pas d'armoire, moi, par exemple. J'en ai mis une...

**T. : Tu utilises celle-ci ?**

V. : Oui, ils m'en ont mis une là. Bon Michaël m'en a prêté une. Je suis désolée, j'aurais dû faire mon lit et tout... Donc ça c'est ma chambre. Et puis ça c'est mon lieu de vie... Voilà tu vois.

**T. : Donc tu aimes aussi travailler ici**

V. : Ah moi j'aime tout faire ici. Mon canapé c'est vraiment mon... C'est de là que je travaille. Et puis comme on a des problèmes d'Internet, quand même de temps, et bien je... des fois je descends pour travailler. Mais on est en train de les régler. Ça va être aussi réglé.

**T. : Oui j'ai remarqué qu'Internet c'est un peu difficile.**

V. : Oui là ils nous ont mis des... des trucs spéciaux et tout, bref. Mais on est en train de tester pour tout le monde. Parce que justement on est sur deux étages. La salle de bain. Voilà, et puis tu vois, ce qui est bien, j'aime bien en montrer deux parce que c'est là que tu te rends compte, à quel point une suite c'est important. Donc ici c'est mon monde. OK.

**T. : Est-ce que ça te dérange si je prends une photo...**

V. : Non, vas-y

**T. : De ton salon ?**

V. : Vas-y. Du salon ? Eh bien si tu veux faire une photo de la chambre à coucher, il y a pas de problème. Je l'arrange un peu. Si ça t'ennuie pas. (rires)

**T. : Comme tu veux. Oui, volontiers alors. Je peux aussi la prendre telle quelle, mais comme tu veux.**

V. : Non, non. Alors je vais plutôt...

**T. : C'est marrant, parce que une des questions que les profs nous ont suggérées c'est, est-ce que la personne prend le temps de faire son lit le matin...**

V. : Ahh oui ! Alors ça c'est une bonne question. Soyons clairs. Tiens, j'ai même pas pris le temps de mettre la fourre de duvet sur mon duvet hier soir (rires). Donc ça... Voilà. Je suis quelqu'un d'assez ordonnée normalement, mais il y a des fois ou franchement j'en ai un peu ras le bol, hein. Et... voilà. Mais je crois je vais juste poser ce truc dessus et puis ça fera comme si, au moins ça fait un petit peu ordonné. C'est pas difficile de faire son lit, hein, quand tu dors à la suédoise. C'est juste un... voilà

**T. : Merci !**

V. : Maintenant tu peux faire plein de photos (rires).

**T. : Merci, ça marche !... Voilà, merci beaucoup.**

V. : Mais je t'en prie. Et je vais vite te montrer celle de Michaël, comme ça tu peux aussi avoir un autre exemple.

**T. : Volontiers**

V. : Est-ce qu'il a fait son lit ? Oui il a fait son lit ! Voilà. Tu vois c'est un autre monde, hein. Beaucoup plus masculin, hein. Et puis tu vois ses priorités. C'est ça qui est fascinant, quoi, je trouve. C'est fascinant ces clusters.

**T. : Ah oui c'est fou, c'est un autre monde.**

V. : Hein, tu es d'accord ? Complètement différent. Au-delà du fait qu'il a une vue qui est plus végétale. Mais ouais, c'est pour ça que c'est important, je pense... d'avoir une suite privée.

**T. : Oui je trouve que c'est vraiment une bonne configuration de colocation, en fait.**

V. : Oui, et les deux étages aussi.

**T. : Et les deux étages, oui, oui.**

V. : Moi franchement, parce que je me disais la même chose sur une structure horizontale. Mmmm je suis pas sûre. Parce que moi je dois dire vraiment... bon moi j'ai le bruit de la cour, mais à part ça. Si il mange en bas ou il écoute de la musique, je n'entends rien. Et si j'étais en bas, et puis que j'étais en module, je pense que ce serait... je fais moins, je fais moins... je suis moins rapide, quoi.

**T. : Faire un petit... un petit check de mes questions, mais je crois que c'est...**

V. : On a fait le tour ?

**T. : Oui je crois qu'on a fait le tour.**

V. : Eh bin dis donc, une heure !

**T. : Oui une heure. C'est pile poil. Je sais pas si tu as envie de rajouter quelque chose de...**

V. : Oui, je suis très surprise par cette question de lit (rires).

**T. : Oui, c'est vrai ! Oui mais je crois que c'est aussi un indicateur de...**

V. : Mais tu sais ce que j'aurais demandé moi ? Un indic... un indicateur de quoi alors ?

**T. : Bin juste de comment on investit son temps ou bien qu'est-ce qu'on donne... enfin quelles sont nos priorités disons aussi dans le... dans une chambre en fait.**

V. : Ouais mais bon...

**T. : Est-ce que le matin quand tu pars à Lausanne, tu...**

V. : Oui, ça je le fais oui.

**T. : Oui donc c'est aussi différent de voir...**

V. : Mais là c'est le week-end, tu vois.

**T. : Oui OK. Donc il y a une différence entre le...**

V. : C'est le week-end. Il y a laisser-aller total (rires)

**T. : Donc c'est pas forcément une question de temps.**

V. : Non.

**T. : Dans le sens où la semaine c'est le moment où tu aurais peut-être moins le temps ou tu serais plus.**

V. : Oui exactement.

**T. : Genre je dois partir**

V. : Non là c'est plus une... une, un côté peut-être rébellion. Aller contre sa nature profonde, moi je suis quelqu'un qui, alors je dois faire toujours attention parce que j'ai tendance à... trop... mais bon... là ça va, je me laisse assez aller en-haut-là. (rires)

**T. : C'est bien.**

V. : Oui oui, mais bon, dimanche soir ce sera nickel et puis lundi ce sera parfait et puis je ferai mes aller-retour. Parce que simplement pour moi c'est important de rev... Moi j'ai de la peine à vivre dans le bordel et... ça a tendance à me déprimer. Donc... je dois avoir cet environnement comme ça, sinon ça va pas. Peut-être je suis une..... je sais pas.

**T. : Je sais pas, tu as envie de rajouter quelque chose.**

V. : Bin moi si je comprenais sur quoi ça portait et quel est le but de ça. Ça m... ce serait bien.

**T. : En fait, le but vraiment, la question principale c'était, comment... on vit chez soi.**

V. : Comment on vit chez soi.

**T. : Genre qu'est-ce que c'est le vivre chez soi. C'est la question thématique du cours.**

V. : Mmmmh

**T. : On fait de la sociologie de l'habitat pendant un semestre, donc on a étudié aussi des photos de différents intérieurs, de**

**différentes chambres, dans différents endroits du monde. Et la question c'est, qu'est-ce que c'est chez soi. C'est vraiment ça. Enfin, genre, qu'est-ce qui fait qu'on est chez soi et donc, ouais.**

V. : Mmmmh. Mais je pense que c'est une question qu'il faut poser. Qu'est-ce qui fait qu'on est chez soi ? Bin tu vois, par exemple, moi ce qui fait que je sois chez moi, malgré le fait qu'on habite en communauté, il y a plusieurs choses, et comme je te l'ai dit, on est honnête, c'est que je trouve mes meubles dans les espaces communs. Là ça c'est une chose et puis surtout ce qui fait que je sois chez moi malgré le fait que j'habite en communauté, c'est le fait que j'ai une suite. Et que cette suite elle soit meublée selon mes goûts, parce que je suis comme, je l'ai dit, moi je fais un métier créatif, donc évidemment des gens comme moi... c'est des choses importantes. Je pourrais pas vivre dans un dortoir, sans essayer de personnaliser les quelques centimètres carrés qui me sont attribués. Et donc c'est ça être chez soi. C'est personnaliser son environnement, pour moi. Alors après... on est... ça peut être un vide total. Il y a des gens ils adorent vivre dans le vide total. Il y a des gens qui ont besoin de couleurs. Il y a des gens qui ont besoin... qui s'en foutent mais qui quand même, marquent, tu vois. Et puis après il y a encore une autre, un autre aspect tu sais, être chez soi, c'est aussi retrouver son odeur. Et... c'est aussi assez intéressant. Maintenant je me rends compte quand je vais dans les suites de mes colocataires, dans la mienne je ne sens rien. Ça peut-être que ça sent le chien ou j'en sais rien. Mais je sens rien. Chez les autres, tout de suite. Et ça, c'est important.

**T. : Oui oui. Retrouver son odeur. Parce que ton chien peut venir dans ta suite.**

V. : Oui il vient avec moi. Il vient dormir. Pour ça je lave les draps en tout cas deux fois, (rires) trois fois par semaine. Il vient des fois sur mon duvet et tout. Oui oui il vient. Il fait partie de ma vie. Oui.

**T. : Super. Et bien merci beaucoup**

V. : Mais je t'en prie, c'est un plaisir.

## **D) Florent G.**

G. : La Codha ça fonctionne par ordre d'arrivée, en fait. Plus tu es ancien membre de la Codha, plus tu vas avoir l'opportunité d'habiter les nouveaux appartements qui sont proposés. Donc au bout d'un moment il y a eu une proposition pour ce cluster. Donc c'est un cluster assez chouette. C'est hyper-grand, c'est genre deux étages et il y a en tout quatre chambres individuelles et ensuite il y a ce qu'ils appellent les suites.

### **T. : Parce qu'elle habite aussi dans un cluster ?**

G. : C'est la voisine en fait. Elle habite dans un cluster, mais sénior, ce qu'on appelle cluster sénior.

### **T. : C'est différencié des...**

G. : Ma copine, elles ont un cluster étudiant qui est réservé uniquement aux étudiants, et comprend donc quatre chambres et six suites. Et dans ces petites suites, il y a une petite cuisine individuelle, une salle de bain individuelle avec un espace, soit salle à manger-salon. Et ensuite une chambre aussi. Et dans certaines cuisines... Dans certaines suites, pardon, il y a un petit balcon, dans d'autres non, ça dépend un peu. Et du coup... bin ma copine habite dans une des chambres, mais elle va bientôt avoir une suite, si possible. Mais ensuite il y a de grands espaces communs où il y a une grande cuisine commune que tout le monde peut utiliser, deux fours, deux lavabos, enfin c'est vraiment assez grand. Donc il y a amplement d'espace en termes de...

### **T. : En fait, les suites, elles sont pour une seule personne ?**

G. : Elles sont pour une seule personne ou pour un couple, ça dépend s'ils vivent seuls, il y en a qui vivent en couple dedans.

Donc en tout, en fait dans un cluster étudiant, il y a environ douze personnes qui habitent quand même.

**T. : Du coup les gens qui n'ont qu'une seule chambre, du coup ils ont une cuisine partagée. C'est un peu comme une colloc' quoi.**

G. : Une cuisine et une salle de bain partagées. Oui c'est un peu comme une colloc'. Ensuite il y a des gens qui vivent dans une suite peuvent aussi utiliser les espaces communs et la cuisine dans une certaine mesure. C'est assez cool.

**T. : Et puis là, il y a des coursives ?**

G. : Oui, il y a des coursives tout... en fait il faut que tu regardes... attends je peux peut-être te montrer... dans mon portrait. En fait tu verras dans mon portrait, il y a le plan de l'éco-quartier, du bâtiment de l'éco-quartier et il y a aussi une espèce de petite 3D que j'ai trouvé chez internet. Attends voir... je vais partager juste mon écran, si ça te va. Il faut juste que tu acceptes... tu peux me nommer co-animateur, je crois.

**T. : Je crois que c'est OK.**

G. : Donc ça je vais t'envoyer après. J'ai retouché un peu quelques trucs. Donc je vais t'envoyer la dernière version. Donc voilà, regarde : là tu as, en fait, c'est un immeuble comme ça... et tout là c'est des coursives extérieures, tu vois ? Et ensuite tu as une place qui donne sur l'extérieur, mais qui est accessible seulement depuis l'intérieur. Donc il n'y a que les membres de la coopérative qui peuvent accéder à ça.

**T. : Parce que, du coup, c'est la grande tour plus encore ce bâtiment en U ?**

G. : Oui, exact. Et puis du coup, Valérie, habite dans un des clusters qui est ici en fait. Tout le « U » est plutôt dédié à tout

ce qui est collocations, alors que la tour c'est plus des habitations pour des familles. Donc le cluster étudiant est ici, avec un bâtiment interne que tu vois là. Et le cluster sénior il est juste à côté avec leurs petits patios internes aussi. Ça c'est des patios. Et ensuite, ils ont tous un accès à la cour intérieure. C'est cool, ça je vais t'envoyer, ça c'est une photo de la chambre. Et puis donc... Et puis du coup Valérie, habite dans un cluster où il y a seulement trois suites, donc il y a trois personnes qui vivent avec elle. Enfin deux personnes qui vivent avec elle, ils sont trois en tout. Et elle vit dans une suite du coup. Il y a trois suites et des espaces communs avec aussi une cuisine commune et tout ça.

**T. : Quand elles ont des suites, est-ce qu'ils utilisent vraiment les espaces communs ?**

G. : Oui oui, c'est assez utilisé. Ça dépend toujours. Dans le cluster étudiant, il y a un peu différentes dynamiques. Il y en a qui utilisent beaucoup plus les espaces communs que d'autres, et il y en a qui restent vraiment pratiquement que chez eux, aussi. C'est possible. Oui.

**T. : Et du coup, pendant le semi-confinement, c'était comment ?**

G. : Bin c'était cool, franchement. Moi j'avais aussi la possibilité de travailler dans l'espace commun dans un endroit un peu plus protégé disons. Oui un peu plus isolé. Et donc c'était assez chill franchement. Et après en termes de dynamique, bon on était de toute façon plus que le nombre de cinq personnes imposé. Donc du coup, enfin voilà, c'était un peu, par la force des choses... de toute façon dans l'appart' plus que cinq.

**T. : Mais du coup ça veut dire que la vie ensemble, tout ça a continué ou vous étiez plus dans vos chambres. Comment c'était ?**

G. : Franchement, ça continuait assez bien.

**T. : Par exemple la cour intérieure ou les coursives ? Elles ont toujours été utilisées ou ça s'est fermé ?**

G. : Non, c'était toujours utilisé. C'était même je pense d'avantage utilisé. Il y a un potager aussi sur le toit du « U » que je t'ai montré avant, il y a des potagers communs et c'était vachement investi aussi pendant cette période. D'ailleurs, Valérie m'a dit qu'elle avait vraiment beaucoup apprécié cette période en termes de travail. Parce qu'elle était aussi plus libre d'organiser son temps comme elle voulait, de plus profiter des voisins. Enfin elle a un bon rapport avec ses voisins. Et voilà...

**T. : Et presque plus profiter de où elle vit, quoi.**

G. : Oui, voilà, exact.

**T. : Mais du coup les gens restaient à l'intérieur de cette coopérative et puis ils ne sortaient pas forcément, du coup ?**

G. : Oui en effet... ils sortaient pour faire les courses, bon ils sortaient pour faire les courses, quoi. Après il y a aussi en bas de la coopérative, le rez-de-chaussée est tout dédié à des commerces, ou à des petits restaurants. Il y a une épicerie participative, qui s'appelle le Menu qui est au rez-de-chaussée de l'immeuble. Donc il y a aussi de quoi faire des courses là-bas. Il faut juste être membre de la coopérative, euhh, de l'épicerie participative. Parce que ça fonctionne, enfin, tu deviens membre, donc tu peux acheter là-bas, mais tu dois donner un petit peu de ton temps chaque mois, genre peut-être deux heures par mois, je crois, pour venir travailler dans l'épicerie. En fait c'est ça, oui c'est assez cool.

**T. : Donc en fait tu peux carrément rester totalement dans la coopérative**

G. : Ouais ouais... et c'est assez étrange, parce que, tu verras, c'est ce qui est un peu sorti du... bin c'est ce dont on parlait aussi la dernière fois, c'est un peu un quartier dans un quartier. Donc il y a vraiment toutes les commodités, il y a aussi une boulangerie...

**T. : Dans la coopérative ?**

G. : En fait dans l'éco-quartier. Et si tu veux l'éco-quartier est composé de trois bâtiments dont un, le plus grand, qui appartient à la Codha et à la coopérative. En soi, l'éco-quartier est un quartier à l'intérieur d'un quartier. C'est assez...

**T. : C'est drôle. Trop bien ! Merci beaucoup pour toutes tes réponses.**

**Du coup ça te ferait envie aussi de vivre comme ça ?**

G. : Oui oui j'aimerais bien, franchement. Oui, ça a l'air super-cool, franchement. Et surtout, je pense, c'est vraiment très agréable de vivre dans une suite, parce que tu as un peu, genre, tu as tous les avantages, c'est ce que Valérie disait aussi, tu as tous les avantages d'être en coloc', c'est-à-dire tu peux sortir, tu peux voir tes coloc', prendre un repas avec eux, le café, tout ça, partager aussi, enfin... Bon en terme de ménage c'est... eux ils payaient une personne de ménage, pour faire... tout ce qui est... Alors que dans le cluster étudiant, c'est plus organisé au sein de la coloc' où chacun fait un petit peu. Mais disons si tu as une suite, tu as vraiment l'intimité et aussi la manière de gérer, bin la salle de bain, la cuisine et tout, qui t'est propre. Et donc, moi qui ai beaucoup aussi habité en coloc' depuis longtemps, je remarque que, souvent les points de friction sur... bin beaucoup le ménage, sur comment tu laisses la salle de bain ou la cuisine après que tu l'aies utilisée.

Donc en fait, genre, c'est beaucoup sur les espaces en commun, mais là j'ai l'impression que, avec ce système de suite, il y a une utilisation des espaces en commun qui est que, enfin qui est presque que valorisée... et que... disons... plutôt pour le plaisir de se réunir plutôt que pour une charge, ouais. Après ça dépend. Valérie c'était vraiment ça aussi, parce que les trois personnes qui habitent dans le cluster sénior ont clairement les moyens de s'offrir des personnes qui viennent prendre soin des tâches ménagères, en fait. Et même des petits travaux, etc. comme dans la coloc'. Voilà. Et c'est vraiment agréable.

**T. : Du coup, tu... par exemple aussi avec cette situation et tout, tu trouves que la vie en commun, la vie justement en communauté dans une coopérative, tu penses que c'est quelque chose qui, bin si on vit avec ce virus, par exemple s'il reste, tu penses que c'est quelque chose qui est plutôt favorable, la vie en communauté, ou tu penses que du coup, on s'isole quand même un peu. Comment tu dirais ?**

G. : Moi je pense que c'est... en temps de pandémie comme ça, je pense que c'est plutôt clairement un plus d'avoir une communauté autour de toi, même si, c'est clair que, enfin, il y a des gens un peu de tout âge. Après c'est une classe sociale assez homogène, genre, moyenne et aisée, franchement plutôt des jeunes bourgeois, je dirais, disons, ce qu'on dit « bobo », tu vois ? Peut-être un peu moins dans le cluster étudiant parce que il est aussi subventionné. Donc il y a des gens peut-être plus d'autres milieux sociaux, mais quand-même, genre, majoritairement c'est ça... Mais en temps de pandémie, c'est clair ça te fait voir du monde, enfin il y a toujours un peu de vie, il y a les potagers, il y a des gens qui viennent, même s'il faut faire attention avec les distances sociales, ça crée aussi un peu des tensions, mais il y toujours

un peu des gens dans la cour, il y a des enfants qui jouent. Donc tu peux, enfin, tu es dans ton appartement, mais tu sens qu'il y a de la vie autour de toi. Et je pense que c'est ce qui manquait aussi pour pas mal de gens... qui auront le confinement... c'était d'être isolé, de pas sentir que il y avait un peu de la vie autour de soi, que tu pourrais avoir des interactions, même en respectant les directives.

**T. : Oui, tu te sens moins isolé en fait.**

G. : Oui, tu te sens vraiment moins isolé. Donc, comparé à si j'étais resté dans une coloc', et bin ma coloc' à Lausanne ça aurait été très différent en fait. Je pense que, déjà on était trois, et je pense qu'on aurait été beaucoup plus renfermés dans notre appartement, parce que, bin la typologie d'habitation fait que... enfin provoque moins d'interactions en fait entre les voisins. Et voilà, là dans la tour avec ses coursives ça donne sur des baies vitrées, donc tu passes pour rentrer chez toi, c'est le chemin que tu utilises aussi. Donc tu passes forcément aussi devant les appartements des gens. Enfin, après... ça peut créer des problèmes liés à l'intimité. Mais ensuite, les chambres sont plutôt en arrière, etc. Donc... De toute façon ça crée des interactions de vivre dans un immeuble comme ça, dans un immeuble de la Codha. Mmh... Donc à mon avis, c'est plutôt une bonne chose.

**T. : Et dans les appartements « familles », tu disais dans la tour, là c'est plutôt des familles aisées ou c'est justement des familles un peu plus... comment tu dirais ?**

G. : Franchement... je ne sais pas. Je sais qu'il y a certains appartements qui sont subventionnés, mais c'est plutôt ce qui se passe autour du « U » et moins dans la tour. Dans la tour c'est vraiment, j'ai l'impression, c'est plutôt des familles, disons « bobo », blanches, de classe plutôt privilégiée en effet.

Et à part dans le « U », j'ai l'impression qu'il y a peu de mixité sociale dans la tour et dans les familles.

**T. : Et puis dans la tour, du coup il y a aussi un peu une vie ensemble, ou il y a, tu ressens quand même la différence entre les gens dans la tour et les gens dans le « U » ?**

G. : On sent quand même une différence, et Valérie m'en a parlé. C'est qu'il y a toute une conception en fait. Dans le « U » c'est vraiment un esprit de vie en colocation, même dans la colocation sénior. Mais après il y a d'autres clusters, qu'on appelle, il y en a, je crois, peut-être quatre ou cinq en tout, qu'elle soit étudiant ou cluster sénior, ensuite il y en a trois autres.

**T. : Mais plutôt aussi par tranche d'âge ?**

G. : Oui, oui, il y a un cluster où c'est plus des trentenaires, etc. Mais du coup, on sent quand même une différence entre ce « U » et les gens peut-être du premier et deuxième étage qui font partie quand même un peu de ce « U ». Et ensuite, plus tu montes en étages, plus il y a aussi une petite hiérarchie qui se crée.

**T. : Et puis dans les étages, en fait c'est un peu plus comme des appartements ?**

G. : Et dans les étages c'est comme des appartements et surtout c'est beaucoup plus familial. Donc il y a un contraste entre la colocation et la famille. C'est-à-dire quand tu vis en colocation ou quand tu vis dans un appart' avec ta famille. Et après une famille nouvellement créée souvent il y a beaucoup d'enfants.

**T. : Et vous, du coup dans les clusters, un peu l'un à côté de l'autre, et tout, il y a du coup plutôt une vie dans ton cluster**

**ou est-ce que entre clusters, bin justement par exemple avec le cluster de Valérie... ? Il y a quand même une interaction, qui se fait beaucoup ? Est-ce que c'est plutôt dans les espaces communs, genre jardin, coursives où tu te vois ? Ou est-ce que des fois vous vous invitez, vous pouvez aller chez l'un ou chez l'autre ?**

G. : Mmh, c'est vrai, c'est beaucoup par rapport au cluster étudiant, j'ai l'impression vu que ils sont déjà énormément dans le cluster. Donc il y a une vie, une belle dynamique au sein du cluster étudiant. Après un peu moins d'interactions avec les autres clusters. C'est clair, quand je croise dans la cour intérieure, sur le toit du troisième étage où il y a les potagers. Mais Valérie me parlait que, eux, dans son cluster, avec le cluster voisin qui est plutôt... avec des personnes qui ont la trentaine, eux, il y a beaucoup d'interactions entre eux et ils font beaucoup de repas ensemble, l'été et tout, ils faisaient beaucoup de barbecues. Et donc, je pense, ça dépend vraiment. Nous en étant déjà une douzaine, il y a déjà une dynamique entre nous et peut-être un peu moins du coup avec l'extérieur, c'est vrai.

**T. : Et pendant le semi-confinement, du coup, en fait je ne t'ai pas demandé, l'isolement était plutôt dans le cluster, justement avec ces douze personnes ou justement... Bin oui, en fait tu m'as dit que vous alliez quand même faire des activités en haut, mais vous gardiez les distances. Mais par exemple avec ces douze personnes dans le cluster, là vous aviez pu avoir un peu de contact un peu plus proche, comme ça, un peu vraiment comme une famille, donc à douze en gros ?**

G. : Oui, c'est un peu ça. Et pas forcément un respect hyper-rigoureux des distances au sein même du cluster.

**T. : En même temps, tu manges aussi ensemble, tu fais... c'est une famille, quoi.**

G. : Oui. Justement c'est une famille, mais tu peux aussi... ceux qui ont les suites, peuvent décider, genre... Enfin il y en a deux surtout qui font pratiquement pas de... partie en fait de la vie commune de la coloc'. Parce qu'ils restent dans leur cluster, euh, dans leur suite, pardon.

**T. : Ah oui, très souvent...**

G. : Mais après, c'est OK aussi et chacun fait ce qu'il veut et... ça va bien aussi.

**T. : Merci beaucoup !**

G. : De rien ! Je vais t'envoie donc le portrait et l'enregistrement ?

**T. : Oui volontiers ! Et puis si tu as des photos un peu des espaces ou des plans et tout.**

G. : C'est dans le portrait. Du coup j'ai mis ce que j'avais, si jamais. Et puis du coup ça, tu vas l'utiliser pour ton travail, pour ton énoncé théorique, c'est ça ?

**T. : Oui, exactement ! De toute façon, dès que j'aurai fini... j'espère que ce ne sera pas trop mauvais... (rires) mais avec le peu de temps qu'on a... c'est dur je trouve. Je te dirai et je te l'enverrai.**

G. : Volontiers, merci. Je t'envoie tout ça maintenant et à bientôt ! Prends soin de toi !

**T. : Merci, toi aussi ! Merci beaucoup pour ton temps.**





